This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

10-30-1-4 9563

James Thomson

THE
NEW YORK PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND TILDEN FOUNDATIONS

BEQUEST OF
ANNE D. THOMSON
1924

NKF

ŒUVRES

DE

LAMARTINE

I

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE

RUE SAINT-BENOIT, 7

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

LAMARTINE.

PREMIÈRES ET NOUVELLES

MÉDITATIONS

POÉTIQUES

SUIVIES

DE LA MORT DE SOCRATE
DU PÈLERINAGE DE CHILD-HAROLD
ET DU CHANT DU SACRE

PAR

A. DE LAMARTINE

PARIS

L. HACHETTE ET Cie — PAGNERRE — FURNE ET Cie
ÉDITEURS

M DCCC LXII

TO NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
1341224
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1924 L

PRÉFACE

L'homme se plaît à remonter à sa source; le fleuve n'y remonte pas. C'est que l'homme est une intelligence et que le fleuve est un élément. Le passé, le présent, l'avenir, ne sont qu'un pour Dieu. L'homme est Dieu par la pensée. Il voit, il sent, il vit à tous les points de son existence à la fois. Il se contemple lui-même, il se comprend, il se possède, il se ressuscite et il se juge dans les années qu'il a déjà vécu. En un mot, il revit tant qu'il lui plaît de revivre par ses souvenirs. C'est souffrance quelquefois, mais c'est sa grandeur. Revivons donc un moment, et voyons comment je naquis avec une parcelle de ce qu'on appelle poésie dans ma nature, et comment cette parcelle de feu divin s'alluma en moi à mon insu, jeta quelques fugitives lueurs sur ma jeunesse, et s'évapora plus tard dans les grands vents de mon équinoxe et dans la fumée de ma vie.

J'étais né impressionnable et sensible. Ces deux qualités sont les deux premiers éléments de toute poésie. Les choses extérieures à peine aperçues laissaient une vive et profonde empreinte en moi; et, quand elles avaient disparu de mes yeux, elles se répercutaient et se conservaient présentes dans ce qu'on nomme l'*imagination*, c'est-à-dire la mémoire, qui revoit et qui repeint en nous. Mais, de plus, ces images ainsi revues et repeintes se transformaient promptement en sentiment. Mon âme animait ces images, mon cœur se mêlait à ces impressions. J'aimais et j'incorporais en moi ce qui m'avait frappé. J'étais une glace

vivante qu'aucune poussière de ce monde n'avait encore ternie, et qui réverbérait l'œuvre de Dieu ! De là à chanter ce cantique intérieur qui s'élève en nous il n'y avait pas loin. Il ne me manquait que la voix ; cette voix que je cherchais et qui balbutiait sur mes lèvres d'enfant, c'était la poésie. Voici les plus lointaines traces que je retrouve, au fond de mes souvenirs presque effacés, des premières révélations du sentiment poétique qui allait me saisir à mon insu, et me faire à mon tour chanter des vers au bord de mon nid, comme l'oiseau.

J'avais dix ans, nous vivions à la campagne. Les soirées d'hiver étaient longues ; la lecture en abrégeait les heures. Pendant que notre mère berçait du pied une de mes petites sœurs dans son berceau, et qu'elle allaitait l'autre sur un long canapé d'Utrecht rouge et râpé, à l'angle du salon, mon père lisait. Moi, je jouais à terre à ses pieds avec des morceaux de sureau que le jardinier avait coupés pour moi dans le jardin ; je faisais sortir la moelle du bois à l'aide d'une baguette de fusil. J'y creusais des trous à distances égales, j'en refermais aux deux extrémités l'orifice, et j'en taillais ainsi des flûtes que j'allais essayer le lendemain avec mes camarades les enfants du village, et qui résonnaient mélodieusement au printemps sous les saules, au bord du ruisseau, dans les prés.

Mon père avait une voix sonore, douce, grave, vibrante comme les palpitations d'une corde de harpe, où la vie des entrailles auxquelles on l'a arrachée semble avoir laissé le gémissement d'un nerf animé. Cette voix, qu'il avait beaucoup exercée dans sa jeunesse en jouant la tragédie et la comédie dans les loisirs de ses garnisons, n'était point déclamatoire, mais pathétique. Elle empruntait un attendrissement d'organe et une suavité de son de plus, de l'heure, du lieu, du recueillement de la soirée, de la présence de ces petits enfants jouant ou dormant autour de lui, du bruit monotone de ce berceau à qui le mouvement était imprimé par le bout de la pantoufle de notre mère, et de l'aspect de cette belle jeune femme qu'il adorait, et qu'il se plaisait à distraire des perpétuels soucis de sa maternité.

Il lisait dans un grand et beau volume relié en peau et à tranche dorée (c'était un volume des œuvres de Voltaire) la

tragédie de *Mérope*. Sa voix changeait d'accents avec le rôle. C'était tantôt le tyran cruel, tantôt la mère tremblante, tantôt le fils errant et persécuté; puis les larmes de la reconnaissance, puis les soupçons de l'usurpateur, puis la fureur, la désolation, le coup de poignard, les larmes, les sanglots, la mort, le livre qui se refermait, le long silence qui suit les fortes commotions du cœur.

Tout en creusant mes flûtes de sureau, j'écoutais, je comprenais, je sentais; ce drame de mère et de fils se déroulait précisément tout entier dans l'ordre d'idées et de sentiments le plus à la portée de mon intelligence et de mon cœur. Je me figurais Mérope dans ma mère; moi dans le fils disparu et reconnu retombant dans ses bras, arraché de son sein. De plus, ce langage cadencé comme une danse des mots dans l'oreille, ces belles images qui font voir ce qu'on entend, ces hémistiches qui reposent le son pour le précipiter ensuite plus rapide, ces consonnances de la fin des vers qui sont comme des échos répercutés où le même sentiment se prolonge dans le même son, cette symétrie des rimes qui correspond matériellement à je ne sais quel instinct de symétrie morale cachée au fond de notre nature, et qui pourrait bien être une contre-empreinte de l'ordre divin, du rhythme incréé dans l'univers; enfin, cette solennité de la voix de mon père, qui transfigurait sa parole ordinairement simple, et qui me rappelait l'accent religieux des psalmodies du prêtre le dimanche dans l'église de Milly; tout cela suscitait vivement mon attention, ma curiosité, mon émotion même. Je me disais intérieurement : « Voilà une langue que je voudrais bien savoir, que je voudrais bien parler quand je serai grand. » Et quand neuf heures sonnaient à la grosse horloge de noyer de la cuisine, et que j'avais fait ma prière et embrassé mon père et ma mère, je repassais en m'endormant ces vers, comme un homme qui vient d'être ballotté par les vagues sent encore, après être descendu à terre, le roulis de la mer, et croit que son lit nage sur les flots.

Depuis cette lecture de *Mérope*, je cherchais toujours de préférence des ouvrages qui contenaient des vers, parmi les volumes oubliés sur la table de mon père ou sur le piano de ma mère, au salon. La *Henriade*, toute sèche et toute déclamatoire qu'elle

fût, me ravissait. Ce n'était que l'amour du son, mais ce son était pour moi une musique. On me faisait bien apprendre aussi par cœur quelques fables de La Fontaine; mais ces vers boiteux, disloqués, inégaux, sans symétrie ni dans l'oreille ni sur la page, me rebutaient. D'ailleurs, ces histoires d'animaux qui parlent, qui se font des leçons, qui se moquent les uns des autres, qui sont égoïstes, railleurs, avares, sans pitié, sans amitié, plus méchants que nous, me soulevaient le cœur. Les fables de La Fontaine sont plutôt la philosophie dure, froide et égoïste d'un vieillard, que la philosophie aimante, généreuse, naïve et bonne d'un enfant : c'est du fiel, ce n'est pas du lait pour les lèvres et pour les cœurs de cet âge. Ce livre me répugnait; je ne savais pas pourquoi. Je l'ai su depuis : c'est qu'il n'est pas bon. Comment le livre serait-il bon? l'homme ne l'était pas. On dirait qu'on lui a donné par dérision le nom du *bon La Fontaine*. La Fontaine était un philosophe de beaucoup d'esprit, mais un philosophe cynique. Que penser d'une nation qui commence l'éducation de ses enfants par les leçons d'un cynique? Cet homme, qui ne connaissait pas son fils, qui vivait sans famille, qui écrivait des contes orduriers en cheveux blancs pour provoquer les sens de la jeunesse, qui mendiait dans des dédicaces adulatrices l'aumône des riches financiers du temps pour payer ses faiblesses; cet homme dont Racine, Corneille, Boileau, Fénelon, Bossuet, les poëtes, les écrivains ses contemporains, ne parlent pas, ou ne parlent qu'avec une espèce de pitié comme d'un vieux enfant, n'était ni un sage ni un homme naïf. Il avait la philosophie du sans-souci et la naïveté de l'égoïsme. Douze vers sonores, sublimes, religieux, d'*Athalie* m'effaçaient de l'oreille toutes les cigales, tous les corbeaux et tous les renards de cette ménagerie puérile. J'étais né sérieux et tendre; il me fallait dès lors une langue selon mon âme. Jamais je n'ai pu, depuis, revenir de mon antipathie contre les fables.

Une autre impression de ces premières années confirma, je ne sais comment, mon inclination d'enfant pour les vers.

Un jour que j'accompagnais mon père à la chasse, la voix des chiens égarés nous conduisit sur le revers d'une montagne boisée, dont les pentes, entrecoupées de châtaigniers et de petits prés, sont semées de quelques chaumières et de deux ou trois

d'argent ciselé, l'une pour la liqueur noire, l'autre pour le sable d'or. Au milieu de la table, on voyait de belles feuilles de papier vélin blanc comme l'albâtre, longues et larges comme celles des grands livres de plain-chant que j'admirais le dimanche à l'église sur le pupitre du sacristain. Ces feuilles de papier étaient liées ensemble par le dos avec des nœuds d'un petit ruban bleu de ciel qui aurait fait envie aux collerettes des jeunes filles de Milly. Sur la première de ces feuilles, où la plume à blanches ailes était couchée depuis l'arrivée de mon père, on voyait quelque chose d'écrit. C'étaient des lignes régulières, espacées, égales, tracées avec la règle et le compas, d'une forme et d'une netteté admirables, entre deux larges marges blanches encadrées elles-mêmes dans de jolis dessins de fleurs à l'encre bleue. Je n'ai pas besoin d'ajouter que ces lignes étaient des vers. Le vieillard était poëte; et, comme sa médiocrité n'était pas aussi dorée que celle d'Horace, et qu'il ne pouvait pas payer à des imprimeurs l'impression de ses rêves champêtres, il se faisait à lui-même des éditions soignées de ses œuvres en manuscrits qui ne lui coûtaient que son temps et l'huile de sa lampe; il espérait confusément qu'après lui la *gloire tardive,* comme disent les anciens, la meilleure, la plus impartiale et la plus durable des gloires, ouvrirait un jour le coffret de *cèdre* dans lequel il renfermait ses manuscrits poétiques, et le vengerait du silence et de l'obscurité dans lesquels la fortune ensevelissait son génie vivant. Mon père et lui causaient de ses ouvrages pendant que je mangeais mes pêches et mon pain, dont je jetais les miettes aux deux pigeons. Le vieillard, enchanté d'avoir un auditeur inattendu, lut à mon père un fragment du poëme interrompu. C'était la description d'une fontaine sous des châtaigniers, au bord de laquelle des jeunes filles déposent leurs cruches à l'ombre, et cueillent des pervenches et des marguerites pour se faire des couronnes; un mendiant survenait et racontait aux jeunes bergères l'histoire d'Aréthuse, de Narcisse, d'Hylas, des dryades, des naïades, de Thétis, d'Amphitrite et de toutes les nymphes qui ont touché à l'eau douce ou à l'eau salée. Car ce vieillard était de son temps, et en ce temps-là aucun poëte ne se serait permis d'appeler les choses par leur nom. Il fallait avoir un dictionnaire mythologique sous son chevet, si l'on

voulait rêver des vers. Je suis le premier qui ait fait descendre la poésie du Parnasse, et qui ait donné à ce qu'on nommait la muse, au lieu d'une lyre à sept cordes de convention, les fibres mêmes du cœur de l'homme, touchées et émues par les innombrables frissons de l'âme et de la nature.

Quoi qu'il en soit, mon père, qui était trop poli pour s'ennuyer de mauvais vers au foyer même du poëte, donna quelques éloges aux rimes du vieillard, siffla ses chiens, et me ramena à la maison. Je lui demandai en chemin quelles étaient donc ces jolies lignes égales, symétriques, espacées, encadrées de roses, liées de rubans, qui étaient sur la table. Il me répondit que c'étaient des vers, et que notre hôte était un poëte. Cette réponse me frappa. Cette scène me fit une longue impression; et depuis ce jour-là, toutes les fois que j'entendais parler d'un poëte, je me représentais un beau vieillard assis auprès d'une fenêtre ouverte à large horizon, dans une maisonnette au bord de grands bois, au murmure d'une source, aux rayons d'un soleil d'été tombant sur sa plume, et écrivant entre ses oiseaux et son chien des histoires merveilleuses, dans une langue de musique dont les paroles chantaient comme les cordes de la harpe de ma mère, touchées par les ailes invisibles du vent dans le jardin de Milly. Une telle image, à laquelle se mêlait sans doute le souvenir des pêches, du pain bis, de la bonne servante, des pigeons privés, du chien caressant, était de nature à me donner un grand goût pour les poëtes, et je me promettais bien de ressembler à ce vieillard et de faire ce qu'il faisait quand je serais vieux. Les beaux versets des psaumes de David, que notre mère nous récitait le dimanche en nous les traduisant pour nous remplir l'imagination de piété, me paraissaient aussi une langue bien supérieure à ces misérables puérilités de La Fontaine, et je comprenais que c'était ainsi qu'on devait parler à Dieu.

Ce furent là mes premières notions et mes premiers avant-goûts de poésie. Ils s'effacèrent longtemps et entièrement sous le pénible travail de traduction obligée des poëtes grecs et latins qu'on m'imposa ensuite comme à tous les enfants dans les études de collége. Il y a de quoi dégoûter le genre humain de tout sentiment poétique. La peine qu'un malheureux enfant se donne à apprendre une langue morte, et à chercher dans un dictionnaire

le sens français du mot qu'il lit en latin ou en grec dans Homère, dans Pindare ou dans Horace, lui enlève toute la volupté de cœur ou d'esprit que lui ferait la poésie même, s'il la lisait couramment en âge de raison. Il cherche, au lieu de jouir. Il maudit le mot sans avoir le loisir de penser au sens. C'est le pionnier qui pioche la cendre ou la lave dans les fouilles de Pompéi ou d'Herculanum, pour arracher du sol, à la sueur de son front, tantôt un bras, tantôt un pied, tantôt une boucle de cheveux de la statue qu'il déterre, au lieu du voluptueux contemplateur qui possède de l'œil la Vénus restaurée sur son piédestal, dans son jour, dans sa grâce et dans sa nudité, parmi les divinités de l'art du Vatican ou du palais Pitti à Florence.

Quant à la poésie française, les fragments qu'on nous faisait étudier chez les jésuites consistaient en quelques pitoyables rapsodies du P. Ducerceau et de Mme Deshoulières, dans quelques épîtres de Boileau sur l'*Équivoque*, sur les bruits de Paris, et sur le mauvais dîner du restaurateur Mignot. Heureux encore quand on nous permettait de lire l'épître à Antoine,

> *Son jardinier* d'Auteuil,
> Qui *dirige* chez *lui* l'if et le chèvrefeuil,

et quelques plaisanteries de sacristie, empruntées au *Lutrin!*

Qu'espérer de la poésie d'une nation qui ne donne pour modèle du beau dans les vers à sa jeunesse que des poëmes burlesques, et qui, au lieu de l'enthousiasme, enseigne la parodie à des cœurs et à des imaginations de quinze ans?

Aussi je n'eus pas une aspiration de poésie pendant toutes ces études classiques. Je n'en retrouvais quelque étincelle dans mon âme que pendant les vacances, à la fin de l'année. Je venais passer alors six délicieuses semaines près de ma mère, de mon père, de mes sœurs, dans la petite maison de campagne qu'ils habitaient. Je retrouvais sur les rayons poudreux du salon la *Jérusalem délivrée* du Tasse et le *Télémaque* de Fénelon. Je les emportais dans le jardin, sous une petite marge d'ombre que le berceau de charmille étend le soir sur l'herbe d'une allée. Je me couchais à côté de mes livres chéris, et je respirais en liberté les songes qui s'exhalaient pour mon imagination de leurs pages, pendant que l'odeur des roses, des giroflées et des œillets des

plates-bandes, m'enivrait des exhalaisons de ce sol, dont j'étais moi-même un pauvre cep transplanté!

Ce ne fut donc qu'après mes études terminées que je commençai à avoir quelques vagues pressentiments de poésie. C'est Ossian, après le Tasse, qui me révéla ce monde des images et des sentiments que j'aimai tant depuis à évoquer avec leurs voix. J'emportais un volume d'Ossian sur les montagnes; je le lisais où il avait été inspiré, sous les sapins, dans les nuages, à travers les brumes d'automne, assis près des déchirures des torrents, aux frissons des vents du nord, au bouillonnement des eaux de neige dans les ravins. Ossian fut l'Homère de mes premières années; je lui dois une partie de la mélancolie de mes pinceaux. C'est la tristesse de l'Océan. Je n'essayai que très-rarement de l'imiter; mais je m'en assimilai involontairement le vague, la rêverie, l'anéantissement dans la contemplation, le regard fixe sur des apparitions confuses dans le lointain. C'était pour moi une mer après le naufrage, sur laquelle flottent, à la lueur de la lune, quelques débris; où l'on entrevoit quelques figures de jeunes filles élevant leurs bras blancs, déroulant leurs cheveux humides sur l'écume des vagues; où l'on distingue des voix plaintives entrecoupées du mugissement des flots contre l'écueil. C'est le livre non écrit de la rêverie, dont les pages sont couvertes de caractères énigmatiques et flottants avec lesquels l'imagination fait et défait ses propres poëmes, comme l'œil rêveur avec les nuées fait et défait ses paysages.

Je n'écrivais rien moi-même encore. Seulement, quand je m'asseyais au bord des bois de sapins, sur quelque promontoire des lacs de la Suisse, ou quand j'avais passé des journées entières à errer sur les grèves sonores des mers d'Italie, et que je m'adossais à quelque débris de môle ou de temple pour regarder la mer ou pour écouter l'inépuisable balbutiement des vagues à mes pieds, des mondes de poésie roulaient dans mon cœur et dans mes yeux! je composais pour moi seul, sans les écrire, des poëmes aussi vastes que la nature, aussi resplendissants que le ciel, aussi pathétiques que les gémissements des brises de mer dans les têtes des pins-liéges et dans les feuilles des lentisques, qui coupent le vent comme autant de petits glaives, pour le faire pleurer et sangloter dans des millions de petites voix. La nuit me

surprenait souvent ainsi, sans pouvoir m'arracher au charme des fictions dont mon imagination s'enchantait elle-même. Oh! quels poëmes, si j'avais pu et si j'avais su les chanter aux autres alors comme je me les chantais intérieurement! Mais ce qu'il y a de plus divin dans le cœur de l'homme n'en sort jamais, faute de langue pour être articulé ici-bas. L'âme est infinie, et les langues ne sont qu'un petit nombre de signes façonnés par l'usage pour les besoins de communication du vulgaire des hommes. Ce sont des instruments à vingt-quatre cordes pour rendre des myriades de notes que la passion, la pensée, la rêverie, l'amour, la prière, la nature et Dieu, font entendre dans l'âme humaine. Comment contenir l'infini dans ce bourdonnement d'un insecte au bord de sa ruche, que la ruche voisine ne comprend même pas? Je renonçais à chanter, non faute de mélodies intérieures, mais faute de voix et de notes pour les révéler.

Cependant je lisais beaucoup, et surtout les poëtes. A force de les lire, je voulus quelquefois les imiter. A mes retours de voyage, pour passer les hivers tristes et longs à la campagne, dans la maison sans distraction de mon père, j'ébauchai plusieurs poëmes épiques, et j'écrivis en entier cinq ou six tragédies. Cet exercice m'assouplit la main et l'oreille aux rhythmes. J'écrivis aussi un ou deux volumes d'élégies amoureuses, sur le mode de Tibulle, du chevalier de Bertin et de Parny. Ces deux poëtes faisaient les délices de la jeunesse. L'imagination, toujours très-sobre d'élans et alors très-desséchée par le matérialisme de la littérature impériale, ne concevait rien de plus idéal que ces petits vers corrects et harmonieux de Parny, exprimant à petites doses les fumées d'un verre de vin de Champagne, les agaceries, les frissons, les ivresses froides, les ruptures, les réconciliations, les langueurs d'un amour de bonne compagnie qui changeait de nom à chaque livre. Je fis comme mes modèles, quelquefois peut-être aussi bien qu'eux. Je copiai avec soin, pendant un automne pluvieux, quatre livres d'élégies, formant ensemble deux volumes sur du beau papier vélin, et gravées plutôt qu'écrites d'une plume plus amoureuse que mes vers. Je me proposais de publier un jour ce recueil quand j'irais à Paris, et de me faire un nom dans un des médaillons de cette guirlande de voluptueux immortels qui n'ont cueilli de la vie humaine que les roses et les

myrtes, qui commencent à Anacréon, à Bion, à Moschus, qui se continuent par Properce, Ovide, Tibulle, et qui finissent à Chaulieu, à La Fare, à Parny.

Mais la nature en avait autrement décidé. A peine mes deux volumes étaient-ils copiés, que le mensonge, le vide, la légèreté, le néant de ces pauvretés sensuelles plus ou moins bien rimées m'apparut. La pointe de feu des premières grandes passions réelles n'eut qu'à toucher et à brûler mon cœur pour y effacer toutes ces puérilités et tous ces plagiats d'une fausse littérature. Dès que j'aimai, je rougis de ces profanations de la poésie aux sensualités grossières. L'amour fut pour moi le charbon de feu qui brûle, mais qui purifie les lèvres. Je pris un jour mes deux volumes d'élégies, je les relus avec un profond mépris de moi-même, je demandai pardon à Dieu du temps que j'avais perdu à les écrire, je les jetai au brasier, je les regardai noircir et se tordre avec leur belle reliure de maroquin vert sans regret ni pitié, et j'en vis monter la fumée comme celle d'un sacrifice de bonne odeur à Dieu et au véritable amour.

Je changeai à cette époque de vie et de lectures. Le service militaire, les longues absences, les attachements sérieux, les amitiés plus saines, le retour à mes instincts naturellement religieux cultivés de nouveau en moi par la *Béatrice* de ma jeunesse, le dégoût des légèretés du cœur, le sentiment grave de l'existence et de son but, puis enfin la mort de ce que j'avais aimé, qui mit un sceau de deuil sur ma physionomie comme sur mes lèvres; tout cela, sans éteindre en moi la poésie, la refoula bien loin et longtemps dans mes pensées. Je passai huit ans sans écrire un vers.

Quand les longs loisirs et le vide des attachements perdus me rendirent cette espèce de chant intérieur qu'on appelle poésie, ma voix était changée, et ce chant était triste comme la vie réelle. Toutes mes fibres attendries de larmes pleuraient ou priaient, au lieu de chanter. Je n'imitais plus personne, je m'exprimais moi-même pour moi-même. Ce n'était pas un art, c'était un soulagement de mon propre cœur, qui se berçait de ses propres sanglots. Je ne pensais à personne en écrivant çà et là ces vers, si ce n'est à une ombre et à Dieu. Ces vers étaient un gémissement ou un cri de l'âme. Je cadençai ce cri ou ce gémis-

sement dans la solitude, dans les bois, sur la mer; voilà tout. Je n'étais pas devenu plus poëte, j'étais devenu plus sensible, plus sérieux et plus vrai. C'est là le véritable art : être touché, oublier tout art pour atteindre le souverain art, la nature :

Si vis me flere, dolendum est
Primum ipsi tibi!...

Ce fut tout le secret du succès si inattendu pour moi de ces *Méditations*, quand elles me furent arrachées, presque malgré moi, par des amis à qui j'en avais lu quelques fragments à Paris. Le public entendit une âme sans la voir, et vit un homme au lieu d'un livre. Depuis J. J. Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre et Chateaubriand, c'était le poëte qu'il attendait. Ce poëte était jeune, malhabile, médiocre; mais il était sincère. Il alla droit au cœur, il eut des soupirs pour échos et des larmes pour applaudissements.

Je ne jouis pas de cette fleur de renommée qui s'attacha à mon nom dès le lendemain de la publication de ce premier volume des *Méditations*. Trois jours après je quittai Paris pour aller occuper un poste diplomatique à l'étranger. Louis XVIII, qui avait de l'Auguste dans le caractère littéraire, se fit lire, par le duc de Duras, mon petit volume, dont les journaux et les salons retentissaient. Il crut qu'une nouvelle Mantoue promettait à son règne un nouveau Virgile. Il ordonna à M. Siméon, son ministre de l'intérieur, de m'envoyer, de sa part, l'édition des classiques de Didot, seul présent que j'aie jamais reçu des cours. Il signa le lendemain ma nomination à un emploi de secrétaire d'ambassade, qui lui fut présentée par M. Pasquier, son ministre des affaires étrangères. Le roi ne me vit pas. Il était loin de se douter qu'il me connaissait beaucoup de figure, et que le poëte dont il redisait déjà les vers était un de ces jeunes officiers de ses gardes qu'il avait souvent paru remarquer, et à qui il avait une ou deux fois adressé la parole quand je galopais aux roues de sa voiture, dans les courses à Versailles ou à Saint-Germain.

Ces vers cependant furent pendant longtemps l'objet des critiques, des dénigrements et des railleries du vieux parti littéraire classique, qui se sentait détrôné par cette nouveauté. *Le Constitutionnel* et *la Minerve*, journaux très-illibéraux en matière

de sentiment et de goût, s'acharnèrent pendant sept à huit ans contre mon nom. Ils m'affublèrent d'ironies, ils m'aguerrirent aux épigrammes. Le vent les emporta, mes mauvais vers restèrent dans le cœur des jeunes gens et des femmes, ces précurseurs de toute postérité. Je vivais loin de la France, j'étudiais mon métier, j'écrivais encore de temps en temps les impressions de ma vie en méditations, en harmonies, en poëmes; je n'avais aucune impatience de célébrité, aucune susceptibilité d'amour-propre, aucune jalousie d'auteur. Je n'étais pas auteur, j'étais ce que les modernes appellent un *amateur*, ce que les anciens appelaient un *curieux* de littérature, comme je suppose qu'Horace, Cicéron, Scipion, César lui-même, l'étaient de leur temps. La poésie n'était pas mon métier; c'était un accident, une aventure heureuse, une bonne fortune dans ma vie. J'aspirais à tout autre chose, je me destinais à d'autres travaux. Chanter n'est pas vivre : c'est se délasser ou se consoler par sa propre voix. Heureux temps! bien des jours et bien des événements m'en séparent.

Et aujourd'hui je reçois continuellement des lettres d'inconnus qui ne cessent de me dire : « Pourquoi ne chantez-vous plus? Nous écoutons encore. » Ces amis invisibles de mes vers ne se sont donc jamais rendu compte de la nature de mon faible talent et de la nature de la poésie elle-même? Ils croient apparemment que le cœur humain est une lyre toujours montée et toujours complète, que l'on peut interroger du doigt à chaque heure de la vie, et dont aucune corde ne se détend, ne s'assourdit ou ne se brise avec les années et sous les vicissitudes de l'âme? Cela peut être vrai pour des poëtes souverains, infatigables, immortels ou toujours rajeunis par leur génie, comme Homère, Virgile, Racine, Voltaire, Dante, Pétrarque, Byron, et d'autres que je nommerais s'ils n'étaient pas mes émules et mes contemporains. Ces hommes exceptionnels ne sont que pensée, cette pensée n'est en eux que poésie, leur existence tout entière n'est qu'un développement continu et progressif de ce don de l'enthousiasme poétique que la nature a allumé en eux en les faisant naître, qu'ils respirent avec l'air, et qui ne s'évapore qu'avec leur dernier soupir. Quant à moi, je n'ai pas été doué ainsi. La poésie ne m'a jamais possédé tout entier. Je ne lui ai donné

dans mon âme et dans ma vie seulement que la place que l'homme donne au chant dans sa journée : des moments le matin, des moments le soir, avant et après le travail sérieux et quotidien. Le rossignol lui-même, ce chant de la nature incarné dans les bois, ne se fait entendre qu'à ces deux heures du soleil qui se lève et du soleil qui se couche, et encore dans une seule saison de l'année. La vie est la vie, elle n'est pas un hymne de joie ou un hymne de tristesse perpétuel. L'homme qui chanterait toujours ne serait pas un homme, ce serait une voix.

L'idéal d'une vie humaine a toujours été pour moi celui-ci : la poésie de l'amour et du bonheur au commencement de la vie ; le travail, la guerre, la politique, la philosophie, toute la partie active qui demande la lutte, la sueur, le sang, le courage, le dévouement, au milieu ; et enfin le soir, quand le jour baisse, quand le bruit s'éteint, quand les ombres descendent, quand le repos approche, quand la tâche est faite, une seconde poésie, mais la poésie religieuse alors, la poésie qui se détache entièrement de la terre et qui aspire uniquement à Dieu, comme le chant de l'alouette au-dessus des nuages. Je ne comprends donc le poëte que sous deux âges et sous deux formes : à vingt ans, sous la forme d'un beau jeune homme qui aime, qui rêve, qui pleure en attendant la vie active ; à quatre-vingts ans, sous la forme d'un vieillard qui se repose de la vie, assis à ses derniers soleils contre le mur du temple, et qui envoie devant lui au Dieu de son espérance ces extases de résignation, de confiance et d'adoration, dont ses longs jours ont fait déborder ses lèvres. Ainsi fut David, le plus lyrique, le plus pieux et le plus pathétique à la fois des hommes qui chantèrent leur propre cœur ici-bas. D'abord une harpe à la main, puis une épée et un sceptre, puis une lyre sacrée ; poëte au printemps de ses années, guerrier et roi au milieu, prophète à la fin, voilà l'homme d'inspiration complet ! Cette poésie des derniers jours, pour en être plus grave, n'en est pas moins céleste : au contraire, elle se purifie et se divinise en remontant au seul être qui mérite d'être éternellement contemplé et chanté, l'Être infini ! C'est encore la séve du cœur de l'homme, formée de larmes, d'amour, de délires, de tristesses ou de voluptés ; mais ce cœur, mûri par les longs soleils de la vie, n'en est pas moins savoureux : il est comme l'arbre

d'encens que j'ai vu dans les sables de la Judée, dont la séve en vieillissant devient parfum, et qui passe des jardins, où on le cueillait à l'ombre, sur l'autel, où on le brûle à la gloire de Jéhovah.

Une naïve et touchante image de ces deux natures de poésie et des deux natures de sons que rend l'âme du poëte aux différents âges me revient de loin à la mémoire, au moment où j'écris ces lignes.

Quand nous étions enfants, nous nous amusions quelquefois, mes petites sœurs et moi, à un jeu que nous appelions *la musique des anges*. Ce jeu consistait à plier une baguette d'osier en demi-cercle ou en arc à angle très-aigu, à en rapprocher les extrémités par un fil semblable à la corde sur laquelle on ajuste la flèche, à nouer ensuite des cheveux d'inégale grandeur aux deux côtés de l'arc, comme sont disposées les fibres d'une harpe, et à exposer cette petite harpe au vent. Le vent d'été, qui dort et qui respire alternativement d'une haleine folle, faisait frissonner le réseau, et en tirait des sons d'une ténuité presque imperceptible, comme il en tire des feuilles dentelées des sapins. Nous prêtions tour à tour l'oreille, et nous nous imaginions que c'étaient les esprits célestes qui chantaient. Nous nous servions habituellement, pour ce jeu, des longs cheveux fins, jeunes, blonds et soyeux, coupés aux tresses pendantes de mes sœurs; mais un jour nous voulûmes éprouver si les anges joueraient les mêmes mélodies sur des cordes d'un autre âge, empruntées à un autre front. Une bonne tante de mon père, qui vivait à la maison, et dont les cachots de la Terreur avaient blanchi la belle tête avant l'âge, surveillait nos jeux en travaillant de l'aiguille, à côté de nous, dans le jardin. Elle se prêta à notre enfantillage, et coupa avec ses ciseaux une longue mèche de ses cheveux, qu'elle nous livra. Nous en fîmes aussitôt une seconde harpe, et, la plaçant à côté de la première, nous les écoutâmes toutes deux chanter. Or, soit que les fils fussent mieux tendus, soit qu'ils fussent d'une nature plus élastique et plus plaintive, soit que le vent soufflât plus doux et plus fort dans l'une des petites harpes que dans l'autre, nous trouvâmes que les esprits de l'air chantaient plus tristement et plus harmonieusement dans les cheveux blancs que dans les cheveux blonds d'enfants; et, depuis

ce jour, nous importunions souvent notre tante pour qu'elle laissât dépouiller par nos mains son beau front.

Ces deux harpes dont les cordes rendent des sons différents selon l'âge de leurs fibres, mais aussi mélodieux à travers le réseau blanc qu'à travers le réseau blond de ces cordes vivantes, ces deux harpes ne sont-elles pas l'image puérile, mais exacte, des deux poésies appropriées aux deux âges de l'homme? Songe et joie dans la jeunesse; hymne et piété dans les dernières années. Un salut et un adieu à l'existence et à la nature, mais un adieu qui est un salut aussi! un salut plus enthousiaste, plus solennel et plus saint à la vision de Dieu qui se lève tard, mais qui se lève plus visible sur l'horizon du soir de la vie humaine!

Je ne sais pas ce que la Providence me réserve de sort et de jours. Je suis dans le tourbillon au plus fort du courant du fleuve, dans la poussière des vagues soulevées par le vent, à ce milieu de la traversée où l'on ne voit plus le bord de la vie d'où l'on est parti, où l'on ne voit pas encore le bord où l'on doit aborder, si on aborde; tout est dans la main de Celui qui dirige les atomes comme les globes dans leur rotation, et qui a compté d'avance les palpitations du cœur du moucheron et de l'homme comme les circonvolutions des soleils. Tout est bien et tout est béni de ce qu'il aura voulu. Mais si, après les sueurs, les labeurs, les agitations et les lassitudes de la journée humaine, la volonté de Dieu me destinait un long soir d'inaction, de repos, de sérénité avant la nuit, je sens que je redeviendrais volontiers à la fin de mes jours ce que je fus au commencement : un poëte, un adorateur, un chantre de sa création. Seulement, au lieu de chanter pour moi-même ou pour les hommes, je chanterais pour lui; mes hymnes ne contiendraient que le nom éternel et infini, et mes vers, au lieu d'être des retours sur moi-même, des plaintes ou des délires personnels, seraient une note sacrée de ce cantique incessant et universel que toute créature doit chanter, du cœur ou de la voix, en naissant, en vivant, en passant, en mourant, devant son Créateur.

LAMARTINE.

2 juillet 1849

PREMIÈRES

MÉDITATIONS POÉTIQUES

PREMIÈRES

MÉDITATIONS POÉTIQUES

I

L'ISOLEMENT

Souvent sur la montagne, à l'ombre du vieux chêne,
Au coucher du soleil, tristement je m'assieds;
Je promène au hasard mes regards sur la plaine,
Dont le tableau changeant se déroule à mes pieds.

Ici gronde le fleuve aux vagues écumantes;
Il serpente, et s'enfonce en un lointain obscur;
Là, le lac immobile étend ses eaux dormantes
Où l'étoile du soir se lève dans l'azur.

Au sommet de ces monts couronnés de bois sombres,
Le crépuscule encor jette un dernier rayon;
Et le char vaporeux de la reine des ombres
Monte, et blanchit déjà les bords de l'horizon.

Cependant, s'élançant de la flèche gothique,
Un son religieux se répand dans les airs;
Le voyageur s'arrête, et la cloche rustique
Aux derniers bruits du jour mêle de saints concerts.

Mais à ces doux tableaux mon âme indifférente
N'éprouve devant eux ni charme ni transports;
Je contemple la terre ainsi qu'une âme errante :
Le soleil des vivants n'échauffe plus les morts.

De colline en colline en vain portant ma vue,
Du sud à l'aquilon, de l'aurore au couchant,
Je parcours tous les points de l'immense étendue,
Et je dis : « Nulle part le bonheur ne m'attend. »

Que me font ces vallons, ces palais, ces chaumières,
Vains objets dont pour moi le charme est envolé?
Fleuves, rochers, forêts, solitudes si chères,
Un être seul vous manque et tout est dépeuplé!

Quand le tour du soleil ou commence ou s'achève,
D'un œil indifférent je le suis dans son cours;
En un ciel sombre ou pur qu'il se couche ou se lève,
Qu'importe le soleil? je n'attends rien des jours.

Quand je pourrais le suivre en sa vaste carrière,
Mes yeux verraient partout le vide et les déserts;
Je ne désire rien de tout ce qu'il éclaire;
Je ne demande rien à l'immense univers.

Mais peut-être au delà des bornes de sa sphère,
Lieux où le vrai soleil éclaire d'autres cieux,
Si je pouvais laisser ma dépouille à la terre,
Ce que j'ai tant rêvé paraîtrait à mes yeux!

Là, je m'enivrerais à la source où j'aspire;
Là, je retrouverais et l'espoir et l'amour,
Et ce bien idéal que toute âme désire,
Et qui n'a pas de nom au terrestre séjour!

Que ne puis-je, porté sur le char de l'Aurore,
Vague objet de mes vœux, m'élancer jusqu'à toi!

Sur la terre d'exil pourquoi resté-je encore?
Il n'est rien de commun entre la terre et moi.

Quand la feuille des bois tombe dans la prairie,
Le vent du soir s'élève et l'arrache aux vallons;
Et moi, je suis semblable à la feuille flétrie:
Emportez-moi comme elle, orageux aquilons!

J'écrivis cette première méditation un soir du mois de septembre 1819, au coucher du soleil, sur la montagne qui domine la maison de mon père, à Milly. J'étais isolé depuis plusieurs mois dans cette solitude. Je lisais, je rêvais, j'essayais quelquefois d'écrire, sans rencontrer jamais la note juste et vraie qui répondît à l'état de mon âme; puis je déchirais et je jetais au vent les vers que j'avais ébauchés. J'avais perdu l'année précédente, par une mort précoce, la personne que j'avais le plus aimée jusque-là. Mon cœur n'était pas guéri de sa première grande blessure, il ne le fut même jamais. Je puis dire que je vivais en ce temps-là avec les morts plus qu'avec les vivants. Ma conversation habituelle, selon l'expression sacrée, était dans le ciel. On a vu dans *Raphaël* comment j'avais été attaché et détaché soudainement de mon idolâtrie d'ici-bas.

J'avais emporté ce jour-là sur la montagne un volume de Pétrarque, dont je lisais de temps en temps quelques sonnets. Les premiers vers de ces sonnets me ravissaient en extase dans le monde de mes propres pensées. Les derniers vers me sonnaient mélodieusement à l'oreille, mais faux au cœur. Le sentiment y devient l'esprit. L'esprit a toujours, pour moi, neutralisé le génie. C'est un vent froid qui sèche les larmes sur les yeux. Cependant j'adorais et j'adore encore Pétrarque. L'image de Laure, le paysage de Vaucluse, sa retraite dans les collines *euganéennes*, dans son petit village que je me figurais semblable à Milly, cette vie d'une seule pensée, ce soupir qui se convertit naturellement en vers, ces vers qui ne portent qu'un nom aux siècles, cet amour mêlé à cette prière, qui font ensemble comme un *duo* dont une voix se plaint sur la terre, dont l'autre voix répond du ciel; enfin cette mort idéale de Pétrarque la tête sur les pages de son livre, les lèvres collées sur le nom de Laure, comme si sa vie se fût exhalée dans un baiser donné à un rêve! tout cela m'attachait alors et m'attache encore aujourd'hui à Pétrarque. C'est incontestablement pour moi le premier poëte de l'Italie moderne, parce qu'il est à la fois le plus élevé et le plus sensible, le plus pieux et le plus amoureux; il est certainement aussi le plus harmonieux : pourquoi n'est-il pas le plus simple? Mais la simplicité est le chef-d'œuvre de l'art, et l'art commençait. Les vices de la décadence sont aussi les vices de l'enfance des littératures. Les poésies populaires de la Grèce moderne, de l'Arabie et de la Perse, sont

pleines d'afféterie et de jeux de mots. Les peuples enfants aiment ce qui brille avant d'aimer ce qui luit; il en est pour eux des poésies comme des couleurs : l'écarlate et la pourpre leur plaisent dans les vêtements avant les couleurs modérées dont se revêtent les peuples plus avancés en civilisation et en vrai goût.

Je rentrai à la nuit tombante, mes vers dans la mémoire, et me les redisant à moi-même avec une douce prédilection. J'étais comme le musicien qui a trouvé un motif, et qui se le chante tout bas avant de le confier à l'instrument. L'instrument pour moi, c'était l'impression. Je brûlais d'essayer l'effet du timbre de ces vers sur le cœur de quelques hommes sensibles. Quant au public, je n'y songeais pas, ou je n'en espérais rien. Il s'était trop endurci le sentiment, le goût et l'oreille aux vers techniques de Delille, d'Esménard et de toute l'école classique de l'Empire, pour trouver du charme à des effusions de l'âme, qui ne ressemblaient à rien, selon l'expression de M. D*** à Raphaël.

Je résolus de tenter le hasard, et de les faire imprimer à vingt exemplaires sur beau papier, en beau caractère, par les soins du grand artiste en typographie, de l'*Elzevir* moderne, M. Didot. Je les envoyai à un de mes amis à Paris : il me les renvoya imprimés. Je fus aussi ravi en me lisant pour la première fois, magnifiquement reproduit sur papier vélin, que si j'avais vu dans un miroir magique l'image de mon âme. Je donnai mes vingt exemplaires à mes amis : ils trouvèrent les vers harmonieux et mélancoliques; ils me présagèrent l'étonnement d'abord, puis après l'émotion du public. Mais j'avais moins de confiance qu'eux dans le goût dépravé, ou plutôt racorni, du temps. Je me contentai de ce public composé de quelques cœurs à l'unisson du mien, et je ne pensai plus à la publicité.

Ce ne fut que longtemps après, qu'en feuilletant un jour mon volume de Pétrarque, je retrouvai ces vers, intitulés : *Méditation*, et que je les recueillis par droit de primogéniture pour en faire la première pièce de mon recueil. Ce souvenir me les a rendus toujours chers depuis, parce qu'ils étaient tombés de ma plume comme une goutte de la rosée du soir sur la colline de mon berceau, et comme une larme sonore de mon cœur sur la page de Pétrarque, où je ne voulais pas écrire, mais pleurer.

II

L'HOMME

A LORD BYRON.

Toi, dont le monde encore ignore le vrai nom,
Esprit mystérieux, mortel, ange ou démon,
Qui que tu sois, Byron, bon ou fatal génie,
J'aime de tes concerts la sauvage harmonie,
Comme j'aime le bruit de la foudre et des vents
Se mêlant dans l'orage à la voix des torrents!
La nuit est ton séjour, l'horreur est ton domaine:
L'aigle, roi des déserts, dédaigne ainsi la plaine;
Il ne veut, comme toi, que des rocs escarpés
Que l'hiver a blanchis, que la foudre a frappés,
Des rivages couverts des débris du naufrage,
Ou des champs tout noircis des restes de carnage:
Et, tandis que l'oiseau qui chante ses douleurs
Bâtit au bord des eaux son nid parmi les fleurs,
Lui des sommets d'Athos franchit l'horrible cime,
Suspend aux flancs des monts son aire sur l'abîme,
Et là, seul, entouré de membres palpitants,
De rochers d'un sang noir sans cesse dégouttants,
Trouvant sa volupté dans les cris de sa proie,
Bercé par la tempête, il s'endort dans sa joie.

Et toi, Byron, semblable à ce brigand des airs,
Les cris du désespoir sont tes plus doux concerts.
Le mal est ton spectacle, et l'homme est ta victime.
Ton œil, comme Satan, a mesuré l'abîme,

Et ton âme, y plongeant loin du jour et de Dieu,
A dit à l'espérance un éternel adieu!
Comme lui maintenant, régnant dans les ténèbres,
Ton génie invincible éclate en chants funèbres;
Il triomphe, et ta voix, sur un mode infernal,
Chante l'hymne de gloire au sombre dieu du mal.
Mais que sert de lutter contre sa destinée?
Que peut contre le sort la raison mutinée?
Elle n'a, comme l'œil, qu'un étroit horizon.
Ne porte pas plus loin tes yeux ni ta raison:
Hors de là tout nous fuit, tout s'éteint, tout s'efface;
Dans ce cercle borné Dieu t'a marqué ta place :
Comment? pourquoi? qui sait? De ses puissantes mains
Il a laissé tomber le monde et les humains,
Comme il a dans nos champs répandu la poussière,
Ou semé dans les airs la vie et la lumière;
Il le sait, il suffit : l'univers est à lui,
Et nous n'avons à nous que le jour d'aujourd'hui!
Notre crime est d'être homme et de vouloir connaître:
Ignorer et servir, c'est la loi de notre être.
Byron, ce mot est dur : longtemps j'en ai douté;
Mais pourquoi reculer devant la vérité?
Ton titre devant Dieu, c'est d'être son ouvrage,
De sentir, d'adorer ton divin esclavage;
Dans l'ordre universel, faible atome emporté,
D'unir à ses desseins ta libre volonté,
D'avoir été conçu par son intelligence,
De le glorifier par ta seule existence :
Voilà, voilà ton sort. Ah! loin de l'accuser,
Baise plutôt le joug que tu voudrais briser;
Descends du rang des dieux qu'usurpait ton audace;
Tout est bien, tout est bon, tout est grand à sa place;
Aux regards de Celui qui fit l'immensité
L'insecte vaut un monde : ils ont autant coûté!

Mais cette loi, dis-tu, révolte ta justice;
Elle n'est à tes yeux qu'un bizarre caprice,

Un piége où la raison trébuche à chaque pas.
Confessons-la, Byron, et ne la jugeons pas.
Comme toi, ma raison en ténèbres abonde,
Et ce n'est pas à moi de t'expliquer le monde.
Que celui qui l'a fait t'explique l'univers:
Plus je sonde l'abîme, hélas! plus je m'y perds.
Ici-bas, la douleur à la douleur s'enchaîne,
Le jour succède au jour, et la peine à la peine.
Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,
L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux :
Soit que, déshérité de son antique gloire,
De ses destins perdus il garde la mémoire;
Soit que de ses désirs l'immense profondeur
Lui présage de loin sa future grandeur.
Imparfait ou déchu, l'homme est le grand mystère.
Dans la prison des sens, enchaîné sur la terre,
Esclave, il sent un cœur né pour la liberté;
Malheureux, il aspire à la félicité;
Il veut sonder le monde, et son œil est débile;
Il veut aimer toujours : ce qu'il aime est fragile!
Tout mortel est semblable à l'exilé d'Éden :
Lorsque Dieu l'eut banni du céleste jardin,
Mesurant d'un regard les fatales limites,
Il s'assit en pleurant aux portes interdites.
Il entendit de loin dans le divin séjour
L'harmonieux soupir de l'éternel amour,
Les accents du bonheur, les saints concerts des anges
Qui, dans le sein de Dieu, célébraient ses louanges;
Et, s'arrachant du ciel dans un pénible effort,
Son œil avec effroi retomba sur son sort.

Malheur à qui du fond de l'exil de la vie
Entendit ces concerts d'un monde qu'il envie!
Du nectar idéal sitôt qu'elle a goûté,
La nature répugne à la réalité;
Dans le sein du possible en songe elle s'élance;
Le réel est étroit, le possible est immense;

L'âme avec ses désirs s'y bâtit un séjour
Où l'on puise à jamais la science et l'amour;
Où, dans des océans de beauté, de lumière,
L'homme, altéré toujours, toujours se désaltère,
Et de songes si beaux enivrant son sommeil,
Ne se reconnaît plus au moment du réveil.

Hélas! tel fut ton sort, telle est ma destinée.
J'ai vidé comme toi la coupe empoisonnée;
Mes yeux, comme les tiens, sans voir se sont ouverts :
J'ai cherché vainement le mot de l'univers,
J'ai demandé sa cause à toute la nature;
J'ai demandé sa fin à toute créature;
Dans l'abîme sans fond mon regard a plongé;
De l'atome au soleil j'ai tout interrogé;
J'ai devancé les temps, j'ai remonté les âges :
Tantôt, passant les mers pour écouter les sages :
Mais le monde à l'orgueil est un livre fermé!
Tantôt, pour deviner le monde inanimé,
Fuyant avec mon âme au sein de la nature,
J'ai cru trouver un sens à cette langue obscure.
J'étudiai la loi par qui roulent les cieux;
Dans leurs brillants déserts Newton guida mes yeux;
Des empires détruits je méditai la cendre;
Dans ses sacrés tombeaux Rome m'a vu descendre;
Des mânes les plus saints troublant le froid repos,
J'ai pesé dans mes mains la cendre des héros :
J'allais redemander à leur vaine poussière
Cette immortalité que tout mortel espère.
Que dis-je! suspendu sur le lit des mourants,
Mes regards la cherchaient dans des yeux expirants;
Sur ces sommets noircis par d'éternels nuages,
Sur ces flots sillonnés par d'éternels orages,
J'appelais, je bravais le choc des éléments.
Semblable à la sibylle en ses emportements,
J'ai cru que la nature, en ces rares spectacles,
Laissait tomber pour nous quelqu'un de ses oracles :

J'aimais à m'enfoncer dans ces sombres horreurs.
Mais en vain dans son calme, en vain dans ses fureurs,
Cherchant ce grand secret sans pouvoir le surprendre,
J'ai vu partout un Dieu sans jamais le comprendre!
J'ai vu le bien, le mal, sans choix et sans dessein,
Tomber comme au hasard, échappés de son sein;
J'ai vu partout le mal où le mieux pouvait être,
Et je l'ai blasphémé, ne pouvant le connaître:
Et ma voix, se brisant contre ce ciel d'airain,
N'a pas même eu l'honneur d'irriter le destin.

Mais un jour que, plongé dans ma propre infortune,
J'avais lassé le ciel d'une plainte importune,
Une clarté d'en haut dans mon sein descendit,
Me tenta de bénir ce que j'avais maudit;
Et, cédant sans combattre au souffle qui m'inspire,
L'hymne de la raison s'élança de ma lyre.

« Gloire à toi dans les temps et dans l'éternité,
Éternelle raison, suprême volonté!
Toi dont l'immensité reconnaît la présence,
Toi dont chaque matin annonce l'existence!
Ton souffle créateur s'est abaissé sur moi;
Celui qui n'était pas a paru devant toi!
J'ai reconnu ta voix avant de me connaître,
Je me suis élancé jusqu'aux portes de l'Être:
Me voici! le néant te salue en naissant;
Me voici! mais que suis-je? Un atome pensant.
Qui peut entre nous deux mesurer la distance?
Moi, qui respire en toi ma rapide existence,
A l'insu de moi-même, à ton gré façonné,
Que me dois-tu, Seigneur, quand je ne suis pas né?
Rien avant, rien après : gloire à la fin suprême!
Qui tira tout de soi se doit tout à soi-même.
Jouis, grand artisan, de l'œuvre de tes mains :
Je suis pour accomplir tes ordres souverains;
Dispose, ordonne, agis; dans les temps, dans l'espace,

Marque-moi pour ta gloire et mon jour et ma place :
Mon être, sans se plaindre et sans t'interroger,
De soi-même, en silence, accourra s'y ranger.
Comme ces globes d'or qui dans les champs du vide
Suivent avec amour ton ombre qui les guide,
Noyé dans la lumière ou perdu dans la nuit,
Je marcherai comme eux où ton doigt me conduit :
Soit que, choisi par toi pour éclairer les mondes,
Réfléchissant sur eux les feux dont tu m'inondes,
Je m'élance entouré d'esclaves radieux,
Et franchisse d'un pas tout l'abîme des cieux;
Soit que, me reléguant loin, bien loin de ta vue,
Tu ne fasses de moi, créature inconnue,
Qu'un atome oublié sur les bords du néant,
Ou qu'un grain de poussière emporté par le vent,
Glorieux de mon sort, puisqu'il est ton ouvrage,
J'irai, j'irai partout te rendre un même hommage,
Et, d'un égal amour accomplissant ta loi,
Jusqu'aux bords du néant murmurer : « Gloire à toi! »

« Ni si haut, ni si bas! simple enfant de la terre,
Mon sort est un problème, et ma fin un mystère;
Je ressemble, Seigneur, au globe de la nuit,
Qui, dans la route obscure où ton doigt le conduit,
Réfléchit d'un côté les clartés éternelles,
Et de l'autre est plongé dans les ombres mortelles.
L'homme est le point fatal où les deux infinis
Par la toute-puissance ont été réunis.
A tout autre degré, moins malheureux peut-être,
J'eusse été... Mais je suis ce que je devais être:
J'adore sans la voir ta suprême raison :
Gloire à toi qui m'as fait! ce que tu fais est bon.
Cependant, accablé sous le poids de ma chaîne,
Du néant au tombeau l'adversité m'entraîne;
Je marche dans la nuit par un chemin mauvais,
Ignorant d'où je viens, incertain où je vais
Et je rappelle en vain ma jeunesse écoulée,

Comme l'eau du torrent dans sa source troublée.
Gloire à toi! le malheur en naissant m'a choisi;
Comme un jouet vivant ta droite m'a saisi;
J'ai mangé dans les pleurs le pain de ma misère,
Et tu m'as abreuvé des eaux de ta colère.
Gloire à toi! J'ai crié, tu n'as pas répondu :
J'ai jeté sur la terre un regard confondu;
J'ai cherché dans le ciel le jour de ta justice;
Il s'est levé, Seigneur, et c'est pour mon supplice.
Gloire à toi! L'innocence est coupable à tes yeux :
Un seul être, du moins, me restait sous les cieux;
Toi-même de nos jours avais mêlé la trame,
Sa vie était ma vie, et son âme mon âme;
Comme un fruit encor vert du rameau détaché,
Je l'ai vu de mon sein avant l'âge arraché!
Ce coup, que tu voulais me rendre plus terrible,
La frappa lentement pour m'être plus sensible :
Dans ses traits expirants, où je lisais mon sort,
J'ai vu lutter ensemble et l'amour et la mort;
J'ai vu dans ses regards la flamme de la vie,
Sous la main du trépas par degrés assoupie,
Se ranimer encore au souffle de l'amour.
Je disais chaque jour : « Soleil, encore un jour! »
Semblable au criminel qui, plongé dans les ombres,
Et descendu vivant dans les demeures sombres,
Près du dernier flambeau qui doive l'éclairer,
Se penche sur sa lampe et la voit expirer,
Je voulais retenir l'âme qui s'évapore :
Dans son dernier regard je la cherchais encore!
Ce soupir, ô mon Dieu! dans ton sein s'exhala :
Hors du monde avec lui mon espoir s'envola!
Pardonne au désespoir un moment de blasphème,
J'osai... Je me repens : gloire au maître suprême!
Il fit l'eau pour couler, l'aquilon pour courir,
Les soleils pour brûler, et l'homme pour souffrir!

« Que j'ai bien accompli cette loi de mon être!

La nature insensible obéit sans connaître;
Moi seul, te découvrant sous la nécessité,
J'immole avec amour ma propre volonté;
Moi seul je t'obéis avec intelligence;
Moi seul je me complais dans cette obéissance;
Je jouis de remplir en tout temps, en tout lieu,
La loi de ma nature et l'ordre de mon Dieu;
J'adore en mes destins ta sagesse suprême,
J'aime ta volonté dans mes supplices même :
Gloire à toi! gloire à toi! Frappe, anéantis-moi!
Tu n'entendras qu'un cri : « Gloire à jamais à toi! »

Ainsi ma voix monta vers la voûte céleste :
Je rendis gloire au ciel, et le ciel fit le reste.
Mais silence, ô ma lyre! Et toi, qui dans tes mains
Tiens le cœur palpitant des sensibles humains,
Byron, viens en tirer des torrents d'harmonie :
C'est pour la vérité que Dieu fit le génie.
Jette un cri vers le ciel, ô chantre des enfers!
Le ciel même aux damnés enviera tes concerts.
Peut-être qu'à ta voix, de la vivante flamme
Un rayon descendra dans l'ombre de ton âme;
Peut-être que ton cœur, ému de saints transports,
S'apaisera soi-même à tes propres accords,
Et qu'un éclair d'en haut perçant ta nuit profonde,
Tu verseras sur nous la clarté qui t'inonde.

Ah! si jamais ton luth, amolli par tes pleurs,
Soupirait sous tes doigts l'hymne de tes douleurs,
Ou si, du sein profond des ombres éternelles,
Comme un ange tombé tu secouais tes ailes,
Et, prenant vers le jour un lumineux essor,
Parmi les chœurs sacrés tu t'essayais encor;
Jamais, jamais l'écho de la céleste voûte,
Jamais ces harpes d'or que Dieu lui-même écoute,
Jamais des séraphins les chœurs mélodieux
De plus divins accords n'auraient ravi les cieux!

Courage, enfant déchu d'une race divine!
Tu portes sur ton front la superbe origine;
Tout homme, en te voyant, reconnaît dans tes yeux
Un rayon éclipsé de la splendeur des cieux!

Roi des chants immortels, reconnais-toi toi-même!
Laisse aux fils de la nuit le doute et le blasphème;
Dédaigne un faux encens qu'on t'offre de si bas :
La gloire ne peut être où la vertu n'est pas.
Viens reprendre ton rang dans la splendeur première,
Parmi ces purs enfants de gloire et de lumière
Que d'un souffle choisi Dieu voulut animer,
Et qu'il fit pour chanter, pour croire et pour aimer!

Je n'ai jamais connu lord Byron. J'avais écrit la plupart de mes Méditations avant d'avoir lu ce grand poëte. Ce fut un bonheur pour moi. La puissance sauvage, pittoresque et souvent perverse de ce génie, aurait nécessairement entraîné ma jeune imagination hors de sa voie naturelle : j'aurais cessé d'être original en voulant marcher sur ses traces. Lord Byron est incontestablement à mes yeux la plus grande nature poétique des siècles modernes. Mais le désir de produire plus d'effet sur les esprits blasés de son temps l'a jeté dans le paradoxe. Il a voulu être le Lucifer révolté d'un *pandémonium* humain. Il s'est donné un rôle de fantaisie dans je ne sais quel drame sinistre dont il est à la fois l'auteur et l'acteur. Il s'était fait énigme pour être deviné. On voit qu'il procédait de Gœthe, le Byron allemand; qu'il avait lu *Faust*, *Méphistophéles*, *Marguerite*, et qu'il s'est efforcé de réaliser en lui un Faust poëte, un don Juan lyrique. Plus tard il est descendu plus bas; il s'est ravalé jusqu'à Rabelais, dans un poëme facétieux. Il a voulu faire de la poésie, qui est l'hymne de la terre, la grande raillerie de l'amour, de la vertu, de l'idéal, de Dieu. Il était si grand qu'il n'a pu se rapetisser tout à fait. Ses ailes l'enlevaient malgré lui de cette fange et le reportaient au ciel à chaque instant. C'est qu'en lui le poëte était immense, l'homme incomplet, puéril, ambitieux de néants. Il prenait la vanité pour la gloire, la curiosité qu'il inspirait artificiellement pour le regard de la postérité, la misanthropie pour la vertu.

Né grand, riche, indépendant et beau, il avait été blessé par quelques feuilles de rose dans le lit tout fait de son aristocratie et de sa jeunesse. Quelques articles critiques contre ses premiers vers lui avaient semblé un

III

A ELVIRE

Oui, l'Anio murmure encore
Le doux nom de Cynthie aux rochers de Tibur;
Vaucluse a retenu le nom chéri de Laure;
Et Ferrare au siècle futur
Murmurera toujours celui d'Éléonore.
Heureuse la beauté que le poëte adore!
Heureux le nom qu'il a chanté!
Toi qu'en secret son culte honore,
Tu peux, tu peux mourir! dans la postérité
Il lègue à ce qu'il aime une éternelle vie;
Et l'amante et l'amant, sur l'aile du génie,
Montent d'un vol égal à l'immortalité.
Ah! si mon frêle esquif, battu par la tempête,
Grâce à des vents plus doux, pouvait surgir au port;
Si des soleils plus beaux se levaient sur ma tête;
Si les pleurs d'une amante, attendrissant le sort,
Écartaient de mon front les ombres de la mort :
Peut-être... oui, pardonne, ô maître de la lyre!
Peut-être j'oserais (et que n'ose un amant?)
Égaler mon audace à l'amour qui m'inspire,
Et, dans des chants rivaux célébrant mon délire,
De notre amour aussi laisser un monument!
Ainsi le voyageur qui, dans son court passage,
Se repose un moment à l'abri du vallon,
Sur l'arbre hospitalier dont il goûta l'ombrage,
Avant que de partir, aime à graver son nom.

Vois-tu comme tout change ou meurt dans la nature?
La terre perd ses fruits, les forêts leur parure;

Le fleuve perd son onde au vaste sein des mers;
Par un souffle des vents la prairie est fanée;
Et le char de l'automne au penchant de l'année
Roule, déjà poussé par la main des hivers!
Comme un géant armé d'un glaive inévitable,
Atteignant au hasard tous les êtres divers,
Le Temps avec la Mort, d'un vol infatigable,
Renouvelle en fuyant ce mobile univers!
Dans l'éternel oubli tombe ce qu'il moissonne :
Tel un rapide été voit tomber sa couronne
Dans la corbeille des glaneurs;
Tel un pampre jauni voit la féconde automne
Livrer ses fruits dorés au char des vendangeurs.
Vous tomberez ainsi, courtes fleurs de la vie,
Jeunesse, amour, plaisir, fugitive beauté;
Beauté, présent d'un jour que le ciel nous envie,
Ainsi vous tomberez, si la main du génie
Ne vous rend l'immortalité!

Vois d'un œil de pitié la vulgaire jeunesse,
Brillante de beauté, s'enivrant de plaisir :
Quand elle aura tari sa coupe enchanteresse,
Que restera-t-il d'elle? à peine un souvenir :
Le tombeau qui l'attend l'engloutit tout entière,
Un silence éternel succède à ses amours;
Mais les siècles auront passé sur la poussière,
Elvire, et tu vivras toujours!

Cette méditation n'est qu'un fragment d'un morceau de poésie beaucoup plus étendu que j'avais écrit bien avant l'époque où je composai les Méditations véritables. C'étaient des vers d'amour adressés au souvenir d'une jeune fille napolitaine dont j'ai raconté la mort dans les *Confidences*. Elle s'appelait Graziella. Ces vers faisaient partie d'un recueil en deux volumes de poésies de ma première jeunesse, que je brûlai en 1820. Mes amis avaient conservé quelques-unes de ces pièces : ils me rendirent celle-ci quand j'imprimai les Méditations. J'en détachai ces vers, et j'écrivis le nom d'Elvire à la place du nom de Graziella. On sent assez que ce n'est pas la même inspiration.

IV

LE SOIR

Le soir ramène le silence.
Assis sur ces rochers déserts,
Je suis dans le vague des airs
Le char de la nuit qui s'avance.

Vénus se lève à l'horizon;
A mes pieds l'étoile amoureuse
De sa lueur mystérieuse
Blanchit les tapis de gazon.

De ce hêtre au feuillage sombre
J'entends frissonner les rameaux :
On dirait autour des tombeaux
Qu'on entend voltiger une ombre.

Tout à coup, détaché des cieux,
Un rayon de l'astre nocturne,
Glissant sur mon front taciturne,
Vient mollement toucher mes yeux.

Doux reflet d'un globe de flamme,
Charmant rayon, que me veux-tu?
Viens-tu dans mon sein abattu
Porter la lumière à mon âme?

Descends-tu pour me révéler
Des mondes le divin mystère,
Ces secrets cachés dans la sphère
Où le jour va te rappeler?

Une secrète intelligence
T'adresse-t-elle aux malheureux?
Viens-tu, la nuit, briller sur eux
Comme un rayon de l'espérance?

Viens-tu dévoiler l'avenir
Au cœur fatigué qui t'implore?
Rayon divin, es-tu l'aurore
Du jour qui ne doit pas finir?

Mon cœur à ta clarté s'enflamme,
Je sens des transports inconnus,
Je songe à ceux qui ne sont plus :
Douce lumière, es-tu leur âme?

Peut-être ces mânes heureux
Glissent ainsi sur le bocage.
Enveloppé de leur image,
Je crois me sentir plus près d'eux!

Ah! si c'est vous, ombres chéries,
Loin de la foule et loin du bruit,
Revenez ainsi chaque nuit
Vous mêler à mes rêveries.

Ramenez la paix et l'amour
Au sein de mon âme épuisée,
Comme la nocturne rosée
Qui tombe après les feux du jour.

Venez !... Mais des vapeurs funèbres
Montent des bords de l'horizon :
Elles voilent le doux rayon,
Et tout rentre dans les ténèbres.

J'avais perdu depuis quelques mois, par la mort, l'objet de l'enthousiasme et de l'amour de ma jeunesse. J'étais venu m'ensevelir dans la solitude chez un de mes oncles, l'abbé de Lamartine, au château d'Ursy, dans les montagnes les plus boisées et les plus sauvages de la haute Bourgogne. J'écrivis ces strophes dans les bois qui entourent ce château, semblable à une vaste et magnifique abbaye. Mon oncle, homme excellent, retiré du monde depuis la Révolution, vivait en solitaire dans cette demeure. Il avait été dans sa jeunesse un abbé de cour, dans l'esprit et dans la dissipation du cardinal de Bernis. La Révolution l'avait enchaîné et proscrit. Il l'aimait cependant, parce qu'elle lui avait permis d'abandonner sans scandale le sacerdoce, auquel sa famille l'avait contraint et auquel sa nature répugnait. Il s'était consacré à l'agriculture. Il cultivait ses vastes champs, soignait ses forêts, élevait ses troupeaux. Il m'aimait comme un père. Il me donnait asile toutes les fois que les pénuries ou les lassitudes de la jeunesse me saisissaient. Sa maison était mon port de refuge : j'y passais des saisons entières, tête à tête avec lui. Sa bibliothèque savante et littéraire me nourrissait l'esprit, ses bois couvraient mes rêveries, mes tristesses, mes contemplations errantes ; sa gaieté tendre, sereine et douce, me consolait de mes peines de cœur. Il planait philosophiquement sur toutes choses, comme s'il n'eût plus appartenu à la vie que par le regard. En mourant, il me légua son château et ses bois. Ils ont passé en d'autres mains. Mes souvenirs les habitent souvent, et cherchent sa tombe pour y couvrir sa mémoire de mes bénédictions.

V

L'IMMORTALITÉ

Le soleil de nos jours pâlit dès son aurore;
Sur nos fronts languissants à peine il jette encore
Quelques rayons tremblants qui combattent la nuit :
L'ombre croît, le jour meurt, tout s'efface et tout fuit.
Qu'un autre à cet aspect frissonne et s'attendrisse,
Qu'il recule en tremblant des bords du précipice,
Qu'il ne puisse de loin entendre sans frémir
Le triste chant des morts tout prêt à retentir,
Les soupirs étouffés d'une amante ou d'un frère
Suspendus sur les bords de son lit funéraire,
Ou l'airain gémissant, dont les sons éperdus
Annoncent aux mortels qu'un malheureux n'est plus!
Je te salue, ô Mort! Libérateur céleste,
Tu ne m'apparais point sous cet aspect funeste
Que t'a prêté longtemps l'épouvante ou l'erreur;
Ton bras n'est point armé d'un glaive destructeur,
Ton front n'est point cruel, ton œil n'est point perfide;
Au secours des douleurs un Dieu clément te guide;
Tu n'anéantis pas, tu délivres : ta main,
Céleste messager, porte un flambeau divin :
Quand mon œil fatigué se ferme à la lumière,
Tu viens d'un jour plus pur inonder ma paupière;
Et l'Espoir près de toi, rêvant sur un tombeau,
Appuyé sur la Foi, m'ouvre un monde plus beau.
Viens donc, viens détacher mes chaînes corporelles!
Viens, ouvre ma prison; viens, prête-moi tes ailes!

Que tardes-tu? Parais; que je m'élance enfin
Vers cet être inconnu, mon principe et ma fin.
Qui m'en a détaché? Qui suis-je et que dois-je être?
Je meurs, et ne sais pas ce que c'est que de naître.
Toi qu'en vain j'interroge, esprit, hôte inconnu,
Avant de m'animer, quel ciel habitais-tu?
Quel pouvoir t'a jeté sur ce globe fragile?
Quelle main t'enferma dans ta prison d'argile?
Par quels nœuds étonnants, par quels secrets rapports
Le corps tient-il à toi comme tu tiens au corps?
Quel jour séparera l'âme de la matière?
Pour quel nouveau palais quitteras-tu la terre?
As-tu tout oublié? Par delà le tombeau,
Vas-tu renaître encor dans un oubli nouveau?
Vas-tu recommencer une semblable vie?
Ou dans le sein de Dieu, ta source et ta patrie,
Affranchi pour jamais de tes liens mortels,
Vas-tu jouir enfin de tes droits éternels?
Oui, tel est mon espoir, ô moitié de ma vie!
C'est par lui que déjà mon âme raffermie
A pu voir sans effroi sur tes traits enchanteurs
Se faner du printemps les brillantes couleurs;
C'est par lui que, percé du trait qui me déchire,
Jeune encore, en mourant vous me verrez sourire,
Et que des pleurs de joie, à nos derniers adieux,
A ton dernier regard brilleront dans mes yeux.
« Vain espoir! » s'écriera le troupeau d'Épicure,
Et celui dont la main disséquant la nature,
Dans un coin du cerveau nouvellement décrit,
Voit penser la matière et végéter l'esprit.
« Insensé, diront-ils, que trop d'orgueil abuse,
Regarde autour de toi : tout commence et tout s'use;
Tout marche vers un terme et tout naît pour mourir :
Dans ces prés jaunissants tu vois la fleur languir,
Tu vois dans ces forêts le cèdre au front superbe
Sous le poids de ses ans tomber, ramper sous l'herbe;
Dans leurs lits desséchés tu vois les mers tarir;

Les cieux même, les cieux commencent à pâlir;
Cet astre dont le temps a caché la naissance,
Le soleil, comme nous, marche à sa décadence,
Et dans les cieux déserts les mortels éperdus
Le chercheront un jour et ne le verront plus!
Tu vois autour de toi dans la nature entière
Les siècles entasser poussière sur poussière,
Et le temps, d'un seul pas confondant ton orgueil,
De tout ce qu'il produit devenir le cercueil.
Et l'homme, et l'homme seul, ô sublime folie!
Au fond de son tombeau croit retrouver la vie,
Et dans le tourbillon au néant emporté,
Abattu par le temps, rêve l'éternité! »
Qu'un autre vous réponde, ô sages de la terre!
Laissez-moi mon erreur : j'aime, il faut que j'espère;
Notre faible raison se trouble et se confond.
Oui, la raison se tait; mais l'instinct vous répond.
Pour moi, quand je verrais dans les célestes plaines
Les astres, s'écartant de leurs routes certaines,
Dans les champs de l'éther l'un par l'autre heurtés,
Parcourir au hasard les cieux épouvantés;
Quand j'entendrais gémir et se briser la terre;
Quand je verrais son globe errant et solitaire,
Flottant loin des soleils, pleurant l'homme détruit,
Se perdre dans les champs de l'éternelle nuit;
Et quand, dernier témoin de ces scènes funèbres,
Entouré du chaos, de la mort, des ténèbres,
Seul je serais debout : seul, malgré mon effroi,
Être infaillible et bon, j'espérerais en toi;
Et, certain du retour de l'éternelle aurore,
Sur les mondes détruits je t'attendrais encore!
Souvent, tu t'en souviens, dans cet heureux séjour
Où naquit d'un regard notre immortel amour,
Tantôt sur les sommets de ces rochers antiques,
Tantôt aux bords déserts des lacs mélancoliques,
Sur l'aile du désir, loin du monde emportés,
Je plongeais avec toi dans ces obscurités.

Les ombres, à longs plis descendant des montagnes,
Un moment à nos yeux dérobaient les campagnes;
Mais bientôt, s'avançant sans éclat et sans bruit,
Le chœur mystérieux des astres de la nuit,
Nous rendant les objets voilés à notre vue,
De ses molles lueurs revêtait l'étendue.
Telle, en nos temples saints, par le jour éclairés,
Quand les rayons du soir pâlissent par degrés,
La lampe, répandant sa pieuse lumière,
D'un jour plus recueilli remplit le sanctuaire.

Dans ton ivresse alors tu ramenais mes yeux
Et des cieux à la terre, et de la terre aux cieux :
« Dieu caché, disais-tu, la nature est ton temple!
L'esprit te voit partout quand notre œil la contemple;
De tes perfections, qu'il cherche à concevoir,
Ce monde est le reflet, l'image, le miroir;
Le jour est ton regard, la beauté ton sourire;
Partout le cœur t'adore et l'âme te respire;
Éternel, infini, tout-puissant et tout bon,
Ces vastes attributs n'achèvent pas ton nom;
Et l'esprit, accablé sous ta sublime essence,
Célèbre ta grandeur jusque dans son silence.
Et cependant, ô Dieu! par sa sublime loi,
Cet esprit abattu s'élance encore à toi,
Et, sentant que l'amour est la fin de son être,
Impatient d'aimer, brûle de te connaître. »

Tu disais; et nos cœurs unissaient leurs soupirs
Vers cet être inconnu qu'attestaient nos désirs :
A genoux devant lui, l'aimant dans ses ouvrages,
Et l'aurore et le soir lui portaient nos hommages,
Et nos yeux enivrés contemplaient tour à tour
La terre notre exil, et le ciel son séjour.

Ah! si dans ces instants où l'âme fugitive
S'élance et veut briser le sein qui la captive,

Ce Dieu, du haut du ciel répondant à nos vœux,
D'un trait libérateur nous eût frappés tous deux;
Nos âmes, d'un seul bond remontant vers leur source,
Ensemble auraient franchi les mondes dans leur course,
A travers l'infini, sur l'aile de l'amour,
Elles auraient monté comme un rayon du jour,
Et, jusqu'à Dieu lui-même arrivant éperdues,
Se seraient dans son sein pour jamais confondues!
Ces vœux nous trompaient-ils? Au néant destinés,
Est-ce pour le néant que les êtres sont nés?
Partageant le destin du corps qui la recèle,
Dans la nuit du tombeau l'âme s'engloutit-elle?
Tombe-t-elle en poussière? ou, prête à s'envoler,
Comme un son qui n'est plus va-t-elle s'exhaler?
Après un vain soupir, après l'adieu suprême
De tout ce qui t'aimait, n'est-il plus rien qui t'aime?...
Ah! sur ce grand secret n'interroge que toi!
Vois mourir ce qui t'aime, Elvire, et réponds-moi!

Ces vers ne sont aussi qu'un fragment tronqué d'une longue contemplation sur les destinées de l'homme. Elle était adressée à une femme jeune, malade, découragée de la vie, et dont les espérances d'immortalité étaient voilées dans son cœur par le nuage de ses tristesses. Moi-même j'étais plongé alors dans la nuit de l'âme; mais la douleur, le doute, le désespoir, ne purent jamais briser tout à fait l'élasticité de mon cœur souvent comprimé, toujours prêt à réagir contre l'incrédulité et à relever mes espérances vers Dieu. Le foyer de piété ardente que notre mère avait allumé et soufflé de son haleine incessante dans nos imaginations d'enfants paraissait s'éteindre quelquefois au vent du siècle et sous les pluies de larmes des passions : la solitude le rallumait toujours. Dès qu'il n'y avait personne entre mes pensées et moi, Dieu s'y montrait, et je m'entretenais pour ainsi dire avec lui. Voilà pourquoi aussi je revenais facilement de l'extrême douleur à la complète résignation. Toute foi est un calmant, car toute foi est une espérance, et toute espérance rend patient. Vivre, c'est attendre.

VI

LE VALLON

Mon cœur, lassé de tout, même de l'espérance,
N'ira plus de ses vœux importuner le sort;
Prêtez-moi seulement, vallon de mon enfance,
Un asile d'un jour pour attendre la mort.

Voici l'étroit sentier de l'obscure vallée :
Du flanc de ces coteaux pendent des bois épais,
Qui, courbant sur mon front leur ombre entremêlée,
Me couvrent tout entier de silence et de paix.

Là, deux ruisseaux cachés sous des ponts de verdure
Tracent en serpentant les contours du vallon;
Ils mêlent un moment leur onde et leur murmure,
Et non loin de leur source ils se perdent sans nom.

La source de mes jours comme eux s'est écoulée;
Elle a passé sans bruit, sans nom et sans retour :
Mais leur onde est limpide, et mon âme troublée
N'aura pas réfléchi les clartés d'un beau jour.

La fraîcheur de leurs lits, l'ombre qui les couronne,
M'enchaînent tout le jour sur les bords des ruisseaux;
Comme un enfant bercé par un chant monotone,
Mon âme s'assoupit au murmure des eaux.

Ah! c'est là qu'entouré d'un rempart de verdure,
D'un horizon borné qui suffit à mes yeux,
J'aime à fixer mes pas, et, seul dans la nature,
A n'entendre que l'onde, à ne voir que les cieux.

J'ai trop vu, trop senti, trop aimé dans ma vie;
Je viens chercher vivant le calme du Léthé.
Beaux lieux, soyez pour moi ces bords où l'on oublie :
L'oubli seul désormais est ma félicité.

Mon cœur est en repos, mon âme est en silence;
Le bruit lointain du monde expire en arrivant,
Comme un son éloigné qu'affaiblit la distance,
A l'oreille incertaine apporté par le vent.

D'ici je vois la vie, à travers un nuage,
S'évanouir pour moi dans l'ombre du passé;
L'amour seul est resté, comme une grande image
Survit seule au réveil dans un songe effacé.

Repose-toi, mon âme, en ce dernier asile,
Ainsi qu'un voyageur qui, le cœur plein d'espoir,
S'assied, avant d'entrer aux portes de la ville,
Et respire un moment l'air embaumé du soir.

Comme lui, de nos pieds secouons la poussière:
L'homme par ce chemin ne repasse jamais;
Comme lui, respirons au bout de la carrière
Ce calme avant-coureur de l'éternelle paix.

Tes jours, sombres et courts comme les jours d'automne,
Déclinent comme l'ombre au penchant des coteaux.
L'amitié te trahit, la pitié t'abandonne,
Et, seule, tu descends le sentier des tombeaux.

Mais la nature est là qui t'invite et qui t'aime;
Plonge-toi dans son sein qu'elle t'ouvre toujours :

Quand tout change pour toi, la nature est la même,
Et le même soleil se lève sur tes jours.

De lumière et d'ombrage elle t'entoure encore:
Détache ton amour des faux biens que tu perds;
Adore ici l'écho qu'adorait Pythagore,
Prête avec lui l'oreille aux célestes concerts.

Suis le jour dans le ciel, suis l'ombre sur la terre;
Dans les plaines de l'air vole avec l'aquilon;
Avec le doux rayon de l'astre du mystère
Glisse à travers les bois dans l'ombre du vallon.

Dieu, pour le concevoir, a fait l'intelligence:
Sous la nature enfin découvre son auteur!
Une voix à l'esprit parle dans son silence:
Qui n'a-pas entendu cette voix dans son cœur?

Ce vallon est situé dans les montagnes du Dauphiné, aux environs du Grand-Lemps: il se creuse entre deux collines boisées, et son embouchure est fermée par les ruines d'un vieux manoir qui appartenait à mon ami Aymon de Virieu. Nous allions quelquefois y passer des heures de solitude, à l'ombre des pans de murs abandonnés que mon ami se proposait de relever et d'habiter un jour. Nous y tracions en idée des allées, des pelouses, des étangs, sous les antiques châtaigniers qui se tendaient leurs branches d'une colline à l'autre. Un soir, en revenant au Grand-Lemps, demeure de sa famille, nous descendîmes de cheval, nous remîmes la bride à de petits bergers, nous ôtâmes nos habits, et nous nous jetâmes dans l'eau d'un petit lac qui borde la route. Je nageais très-bien, et je traversai facilement la nappe d'eau; mais, en croyant prendre pied sur le bord opposé, je plongeai dans une forêt sous-marine d'herbes et de joncs si épaisse, qu'il me fut impossible, malgré les plus vigoureux efforts, de m'en dégager. Je commençais à boire et à perdre le sentiment, quand une main vigoureuse me prit par les cheveux et me ramena sur l'eau, à demi noyé. C'était Virieu, qui connaissait le fond du lac, et qui me traîna évanoui sur la plage. Je repris mes sens aux cris des bergers.

Depuis ce temps, Virieu a rebâti en effet le château de ses pères sur les fondements de l'ancienne masure. Il y a planté des jardins, creusé des réservoirs pour retenir le ruisseau du vallon; il a inscrit une strophe de cette méditation sur un mur, en souvenir de nos jeunesses et de nos amitiés; puis il est mort, jeune encore, entre les berceaux de ses enfants.

VII

LE DÉSESPOIR

Lorsque du Créateur la parole féconde
Dans une heure fatale eut enfanté le monde
Des germes du chaos,
De son œuvre imparfaite il détourna sa face,
Et, d'un pied dédaigneux le lançant dans l'espace,
Rentra dans son repos.

« Va, dit-il, je te livre à ta propre misère;
Trop indigne à mes yeux d'amour ou de colère,
Tu n'es rien devant moi :
Roule au gré du hasard dans les déserts du vide;
Qu'à jamais loin de moi le Destin soit ton guide,
Et le Malheur ton roi! »

Il dit. Comme un vautour qui plonge sur sa proie,
Le Malheur, à ces mots, pousse, en signe de joie,
Un long gémissement;
Et, pressant l'univers dans sa serre cruelle,
Embrasse pour jamais de sa rage éternelle
L'éternel aliment.

Le mal dès lors régna dans son immense empire;
Dès lors tout ce qui pense et tout ce qui respire
Commença de souffrir;
Et la terre, et le ciel, et l'âme, et la matière,

Tout gémit, et la voix de la nature entière
Ne fut qu'un long soupir.

Levez donc vos regards vers les célestes plaines;
Cherchez Dieu dans son œuvre, invoquez dans vos peines
Ce grand consolateur :
Malheureux! sa bonté de son œuvre est absente :
Vous cherchez votre appui? l'univers vous présente
Votre persécuteur.

De quel nom te nommer, ô fatale puissance?
Qu'on t'appelle Destin, Nature, Providence,
Inconcevable loi;
Qu'on tremble sous ta main, ou bien qu'on la blasphème,
Soumis ou révolté, qu'on te craigne ou qu'on t'aime;
Toujours, c'est toujours toi!

Hélas! ainsi que vous j'invoquai l'Espérance;
Mon esprit abusé but avec complaisance
Son philtre empoisonneur :
C'est elle qui, poussant nos pas dans les abîmes,
De festons et de fleurs couronne les victimes
Qu'elle livre au Malheur.

Si du moins au hasard il décimait les hommes,
Ou si sa main tombait sur tous tant que nous sommes
Avec d'égales lois!
Mais les siècles ont vu les âmes magnanimes,
La beauté, le génie, ou les vertus sublimes,
Victimes de son choix.

Tel, quand des dieux de sang voulaient en sacrifices
Des troupeaux innocents les sanglantes prémices
Dans leurs temples cruels,
De cent taureaux choisis on formait l'hécatombe,
Et l'agneau sans souillure, ou la blanche colombe,
Engraissaient leurs autels.

Créateur tout-puissant, principe de tout être,
Toi pour qui le possible existe avant de naître,
Roi de l'immensité,
Tu pouvais cependant, au gré de ton envie,
Puiser pour tes enfants le bonheur et la vie
Dans ton éternité.

Sans t'épuiser jamais, sur toute la nature
Tu pouvais à longs flots répandre sans mesure
Un bonheur absolu :
L'espace, le pouvoir, le temps, rien ne te coûte.
Ah! ma raison frémit, tu le pouvais sans doute,
Tu ne l'as pas voulu.

Quel crime avons-nous fait pour mériter de naître?
L'insensible néant t'a-t-il demandé l'être,
Ou l'a-t-il accepté?
Sommes-nous, ô hasard, l'œuvre de tes caprices?
Ou plutôt, Dieu cruel, fallait-il nos supplices
Pour ta félicité?

Montez donc vers le ciel, montez, encens qu'il aime,
Soupirs, gémissements, larmes, sanglots, blasphème,
Plaisirs, concerts divins;
Cris du sang, voix des morts, plaintes inextinguibles,
Montez, allez frapper les voûtes insensibles
Du palais des destins!

Terre, élève ta voix; cieux, répondez; abîmes,
Noir séjour où la mort entasse ses victimes,
Ne formez qu'un soupir!
Qu'une plainte éternelle accuse la nature,
Et que la douleur donne à toute créature
Une voix pour gémir!

Du jour où la nature, au néant arrachée,
S'échappa de tes mains comme une œuvre ébauchée,

Qu'as-tu vu cependant?
Aux désordres du mal la matière asservie,
Toute chair gémissant, hélas! et toute vie
Jalouse du néant!

Des éléments rivaux les luttes intestines;
Le Temps qui flétrit tout, assis sur les ruines
Qu'entassèrent ses mains,
Attendant sur le seuil tes œuvres éphémères;
Et la mort étouffant, dès le sein de leurs mères,
Les germes des humains!

La vertu succombant sous l'audace impunie,
L'imposture en honneur, la vérité bannie;
L'errante liberté
Aux dieux vivants du monde offerte en sacrifice;
Et la force, partout, fondant de l'injustice
Le règne illimité!

La valeur sans les dieux décidant les batailles!
Un Caton, libre encor, déchirant ses entrailles
Sur la foi de Platon;
Un Brutus qui, mourant pour la vertu qu'il aime,
Doute au dernier moment de cette vertu même,
Et dit : « Tu n'es qu'un nom!... »

La fortune toujours du parti des grands crimes;
Les forfaits couronnés devenus légitimes;
La gloire au prix du sang;
Les enfants héritant l'iniquité des pères;
Et le siècle qui meurt racontant ses misères
Au siècle renaissant!

Eh quoi! tant de tourments, de forfaits, de supplices,
N'ont-ils pas fait fumer d'assez de sacrifices
Tes lugubres autels?
Ce soleil, vieux témoin des malheurs de la terre,

Ne fera-t-il pas naître un seul jour qui n'éclaire
L'angoisse des mortels?

Héritiers des douleurs, victimes de la vie,
Non, non, n'espérez pas que sa rage assouvie
Endorme le Malheur,
Jusqu'à ce que la Mort, ouvrant son aile immense,
Engloutisse à jamais dans l'éternel silence
L'éternelle douleur!

Il y a des heures où la sensation de la douleur est si forte dans l'homme jeune et sensible, qu'elle étouffe la raison. Il faut lui permettre alors le cri et presque l'imprécation contre la destinée! L'excessive douleur a son délire, comme l'amour. Passion veut dire souffrance, et souffrance veut dire passion. Je souffrais trop; il fallait crier.

J'étais jeune, et les routes de la vie se fermaient devant moi comme si j'avais été un vieillard. J'étais dévoré d'activité intérieure, et on me condamnait à l'immobilité; j'étais ivre d'amour, et j'étais séparé de ce que j'adorais; les tortures de mon cœur étaient multipliées par celles d'un autre cœur. Je souffrais comme deux, et je n'avais que la force d'un. J'étais enfermé, par les suites de mes dissipations et par l'indigence, dans une retraite forcée à la campagne, loin de tout ce que j'aimais; j'étais malade de cœur, de corps, d'imagination; je n'avais pour toute société que les buis chargés de givre de la montagne en face de ma fenêtre, et les vieux livres d'histoire, cent fois relus, écrits avec les larmes des générations qu'ils racontent, et avec le sang des hommes vertueux que ces générations immolent en récompense de leurs vertus. Une nuit, je me levai, je rallumai ma lampe, et j'écrivis ce gémissement ou plutôt ce rugissement de mon âme. Ce cri me soulagea : je me rendormis. Après, il me sembla que je m'étais vengé du destin par un coup de poignard.

Il y avait bien d'autres strophes plus acerbes, plus insultantes, plus impies. Quand je retrouvai cette méditation, et que je me résolus à l'imprimer, je retranchai ces strophes. L'invective y montait jusqu'au sacrilége. C'était byronien, mais c'était Byron sincère, et non joué.

VIII

LA PROVIDENCE A L'HOMME

Quoi! le fils du néant a maudit l'existence!
Quoi! tu peux m'accuser de mes propres bienfaits!
Tu peux fermer tes yeux à la magnificence
Des dons que je t'ai faits!

Tu n'étais pas encor, créature insensée,
Déjà de ton bonheur j'enfantais le dessein;
Déjà, comme son fruit, l'éternelle pensée
Te portait dans son sein.

Oui, ton être futur vivait dans ma mémoire;
Je préparais les temps selon ma volonté.
Enfin ce jour parut; je dis : « Nais pour ma gloire
Et ta félicité! »

Tu naquis : ma tendresse, invisible et présente,
Ne livra pas mon œuvre aux chances du hasard;
J'échauffai de tes sens la séve languissante
Des feux de mon regard.

D'un lait mystérieux je remplis la mamelle;
Tu t'enivras sans peine à ces sources d'amour.
J'affermis les ressorts, j'arrondis la prunelle
Où se peignit le jour.

Ton âme, quelque temps par les sens éclipsée,
Comme tes yeux au jour, s'ouvrit à la raison :
Tu pensas; la parole acheva ta pensée,
Et j'y gravai mon nom.

En quel éclatant caractère
Ce grand nom s'offrit à tes yeux!
Tu vis ma bonté sur la terre,
Tu lus ma grandeur dans les cieux!
L'ordre était mon intelligence;
La nature, ma providence;
L'espace, mon immensité!
Et, de mon être ombre altérée,
Le temps te peignit ma durée,
Et le destin, ma volonté!

Tu m'adoras dans ma puissance,
Tu me bénis dans ton bonheur,
Et tu marchas en ma présence
Dans la simplicité du cœur;
Mais aujourd'hui que l'infortune
A couvert d'une ombre importune
Ces vives clartés du réveil,
Ta voix m'interroge et me blâme,
Le nuage couvre ton âme,
Et tu ne crois plus au soleil.

« Non, tu n'es plus qu'un grand problème
Que le sort offre à la raison;
Si ce monde était ton emblème,
Ce monde serait juste et bon. »
Arrête, orgueilleuse pensée!
A la loi que je t'ai tracée
Tu prétends comparer ma loi?
Connais leur différence auguste :
Tu n'as qu'un jour pour être juste;
J'ai l'éternité devant moi!

Quand les voiles de ma sagesse
A tes yeux seront abattus,
Ces maux dont gémit ta faiblesse
Seront transformés en vertus.

De ces obscurités cessantes
Tu verras sortir triomphantes
Ma justice et ta liberté :
C'est la flamme qui purifie
Le creuset divin où la vie
Se change en immortalité !

Mais ton cœur endurci murmure et doute encore :
Ce jour ne suffit pas à tes yeux révoltés,
Et dans la nuit des sens tu voudrais voir éclore
De l'éternelle aurore
Les célestes clartés !

Attends; ce demi-jour, mêlé d'une ombre obscure,
Suffit pour te guider en ce terrestre lieu :
Regarde qui je suis, et marche sans murmure,
Comme fait la nature
Sur la foi de son Dieu.

La terre ne sait pas la loi qui la féconde;
L'Océan, refoulé sous mon bras tout-puissant,
Sait-il comment, au gré du nocturne croissant,
De sa prison profonde
La mer vomit son onde,
Et des bords qu'elle inonde
Recule en mugissant?

Ce soleil éclatant, ombre de la lumière,
Sait-il où le conduit le signe de ma main?
Au bout de sa carrière,
Quand j'éteins sa lumière,
Promet-il à la terre
Le soleil de demain?

Cependant tout subsiste et marche en assurance.
Ma voix chaque matin réveille l'univers;
J'appelle le soleil du fond de ses déserts :
Franchissant la distance,

Il monte en ma présence,
Me répond, et s'élance
Sur le trône des airs!

Et toi, dont mon souffle est la vie,
Toi, sur qui mes yeux sont ouverts,
Peux-tu craindre que je t'oublie,
Homme, roi de cet univers?
Crois-tu que ma vertu sommeille?
Non, mon regard immense veille
Sur tous les mondes à la fois!
La mer qui fuit à ma parole,
Ou la poussière qui s'envole,
Suivent et comprennent mes lois.

Marche au flambeau de l'espérance
Jusque dans l'ombre du trépas,
Assuré que ma Providence
Ne tend point de piége à tes pas!
Chaque aurore la justifie,
L'univers entier s'y confie,
Et l'homme seul en a douté!
Mais ma vengeance paternelle
Confondra ce doute infidèle
Dans l'abîme de ma bonté.

Cette méditation ne vaut pas la précédente. Voici pourquoi : la première est d'inspiration, celle-ci est de réflexion. Le repentir a-t-il jamais l'énergie de la passion?

Ma mère, à qui je montrai ce volume avant de le livrer à l'impression, me reprocha pieusement et tendrement ce cri de désespoir. C'était, disait-elle, une offense à Dieu, un blasphème contre la volonté d'en haut, toujours juste, toujours sage, toujours aimante, jusque dans ses sévérités. Je ne pouvais, disait-elle, imprimer de pareils vers qu'en les réfutant moi-même par une plus haute proclamation à l'éternelle sagesse et à l'éternelle bonté. J'écrivis, pour lui obéir et pour lui complaire, la méditation intitulée *la Providence à l'homme.*

IX

SOUVENIR

En vain le jour succède au jour,
Ils glissent sans laisser de trace;
Dans mon âme rien ne t'efface,
O dernier songe de l'amour!

Je vois mes rapides années
S'accumuler derrière moi,
Comme le chêne autour de soi
Voit tomber ses feuilles fanées.

Mon front est blanchi par le temps;
Mon sang refroidi coule à peine,
Semblable à cette onde qu'enchaîne
Le souffle glacé des autans.

Mais ta jeune et brillante image,
Que le regret vient embellir,
Dans mon sein ne saurait vieillir :
Comme l'âme, elle n'a point d'âge.

Non, tu n'as pas quitté mes yeux;
Et quand mon regard solitaire
Cessa de te voir sur la terre,
Soudain je te vis dans les cieux.

Là, tu m'apparais telle encore
Que tu fus à ce dernier jour,
Quand vers ton céleste séjour
Tu t'envolas avec l'aurore.

Ta pure et touchante beauté
Dans les cieux même t'a suivie;
Tes yeux, où s'éteignait la vie,
Rayonnent d'immortalité!

Du zéphyr l'amoureuse haleine
Soulève encor tes longs cheveux;
Sur ton sein leurs flots onduleux
Retombent en tresses d'ébène.

L'ombre de ce voile incertain
Adoucit encor ton image,
Comme l'aube qui se dégage
Des derniers voiles du matin.

Du soleil la céleste flamme
Avec les jours revient et fuit;
Mais mon amour n'a pas de nuit,
Et tu luis toujours sur mon âme.

C'est toi que j'entends, que je vois,
Dans le désert, dans le nuage;
L'onde réfléchit ton image;
Le zéphyr m'apporte ta voix.

Tandis que la terre sommeille,
Si j'entends le vent soupirer,
Je crois t'entendre murmurer
Des mots sacrés à mon oreille.

Si j'admire ces feux épars
Qui des nuits parsèment le voile,
Je crois te voir dans chaque étoile
Qui plaît le plus à mes regards.

Et si le souffle du zéphyre
M'enivre du parfum des fleurs,

Dans ses plus suaves odeurs
C'est ton souffle que je respire.

C'est ta main qui sèche mes pleurs,
Quand je vais, triste et solitaire,
Répandre en secret ma prière
Près des autels consolateurs.

Quand je dors, tu veilles dans l'ombre;
Tes ailes reposent sur moi;
Tous mes songes viennent de toi,
Doux comme le regard d'une ombre.

Pendant mon sommeil, si ta main
De mes jours déliait la trame,
Céleste moitié de mon âme,
J'irais m'éveiller dans ton sein!

Comme deux rayons de l'aurore,
Comme deux soupirs confondus,
Nos deux âmes ne forment plus
Qu'une âme, et je soupire encore!

Les grandes douleurs sont muettes, a-t-on dit. Cela est vrai. Je l'éprouvai après la première grande douleur de ma vie. Pendant six ou huit mois, je me renfermai comme dans un linceul avec l'image de ce que j'avais aimé et perdu. Puis, quand je me fus pour ainsi dire apprivoisé avec ma douleur, la nature jeta le voile de la mélancolie sur mon âme, et je me complus à m'entretenir en invocations, en extases, en prières, en poésie même quelquefois, avec l'ombre toujours présente à mes pensées.

Ces strophes sont un de ces entretiens que je me plaisais à cadencer, afin de les rendre plus durables pour moi-même, sans penser alors à les publier jamais. Je les écrivis un soir d'été de 1819, sur le banc de pierre d'une fontaine glacée qu'on appelle *la fontaine du Hêtre*, dans les bois qui entourent le château de mon oncle à Ursy. Que de vagues secrètes de mon cœur le murmure de cette fontaine, qui tombe en cascade, n'a-t-il pas assoupies en ce temps-là!

X

ODE

Delicta majorum immeritus lues.
HORAT., Od. VI, lib. III.

Peuple! des crimes de tes pères
Le ciel punissant tes enfants,
De châtiments héréditaires
Accablera leurs descendants,
Jusqu'à ce qu'une main propice
Relève l'auguste édifice
Par qui la terre touche aux cieux,
Et que le zèle et la prière
Dissipent l'indigne poussière
Qui couvre l'image des dieux!

Sortez de vos débris antiques,
Temples que pleurait Israël;
Relevez-vous, sacrés portiques;
Lévites, montez à l'autel!
Aux sons des harpes de Solyme,
Que la renaissante victime
S'immole sous vos chastes mains;
Et qu'avec les pleurs de la terre
Son sang éteigne le tonnerre
Qui gronde encor sur les humains!

Plein d'une superbe folie,
Ce peuple au front audacieux
S'est dit un jour : « Dieu m'humilie;
Soyons à nous-mêmes nos dieux.

Notre intelligence sublime
A sondé le ciel et l'abîme
Pour y chercher ce grand esprit;
Mais ni dans les flancs de la terre,
Mais ni dans les feux de la sphère,
Son nom pour nous ne fut écrit.

« Déjà nous enseignons au monde
A briser le sceptre des rois;
Déjà notre audace profonde
Se rit du joug usé des lois.
Secouez, malheureux esclaves,
Secouez d'indignes entraves,
Rentrez dans votre liberté!
Mortel! du jour où tu respires,
Ta loi, c'est ce que tu désires;
Ton devoir, c'est la volupté!

« Ta pensée a franchi l'espace,
Tes calculs précèdent les temps,
La foudre cède à ton audace,
Les cieux roulent tes chars flottants;
Comme un feu que tout alimente,
Ta raison, sans cesse croissante,
S'étendra sur l'immensité,
Et ta puissance, qu'elle assure,
N'aura de terme et de mesure
Que l'espace et l'éternité.

« Heureux nos fils! heureux cet âge
Qui, fécondé par nos leçons,
Viendra recueillir l'héritage
Des dogmes que nous lui laissons!
Pourquoi les jalouses années
Bornent-elles nos destinées
A de si rapides instants?
O loi trop injuste et trop dure!

Pour triompher de la nature
Que nous a-t-il manqué? Le temps. »

Eh bien, le temps sur vos poussières
A peine encore a fait un pas.
Sortez, ô mânes de nos pères,
Sortez de la nuit du trépas!
Venez contempler votre ouvrage;
Venez partager de cet âge
La gloire et la félicité!
O race en promesses féconde,
Paraissez! Bienfaiteurs du monde,
Voilà votre postérité!

Que vois-je! ils détournent la vue,
Et, se cachant sous leurs lambeaux,
Leur foule, de honte éperdue,
Fuit et rentre dans les tombeaux.
Non, non, restez, ombres coupables;
Auteurs de nos jours déplorables,
Restez! ce supplice est trop doux.
Le ciel, trop lent à vous poursuivre,
Devait vous condamner à vivre
Dans le siècle enfanté par vous!

Où sont-ils, ces jours où la France,
A la tête des nations,
Se levait comme un astre immense
Inondant tout de ses rayons?
Parmi nos siècles, siècle unique,
De quel cortége magnifique
La gloire composait ta cour!
Semblable au dieu qui nous éclaire,
Ta grandeur étonnait la terre,
Dont tes clartés étaient l'amour!

Toujours les siècles du génie

Sont donc les siècles des vertus!
Toujours les dieux de l'harmonie
Pour les héros sont descendus!
Près du trône qui les inspire,
Voyez-les déposer la lyre
Dans de pures et chastes mains;
Et les Racine et les Turenne
Enchaîner les grâces d'Athène
Au char triomphant des Romains!

Mais, ô déclin! quel souffle aride
De notre âge a séché les fleurs?
Eh quoi! le lourd compas d'Euclide
Étouffe nos arts enchanteurs?
Élans de l'âme et du génie,
Des calculs la froide manie
Chez nos pères vous remplaça:
Ils posèrent sur la nature
Le doigt glacé qui la mesure,
Et la nature se glaça!

Et toi, prêtresse de la terre,
Vierge du Pinde ou de Sion,
Tu fuis ce globe de matière,
Privé de ton dernier rayon!
Ton souffle divin se retire
De ces cœurs flétris, que la lyre
N'émeut plus de ses sons touchants;
Et pour son Dieu qui le contemple,
Sans toi l'univers est un temple
Qui n'a plus ni parfums ni chants!

Pleurons donc, enfants de nos pères!
Pleurons! de deuil couvrons nos fronts!
Lavons dans nos larmes amères
Tant d'irréparables affronts!
Comme les fils d'Héliodore,

Rassemblons du soir à l'aurore
Les débris du temple abattu;
Et sous ces cendres criminelles
Cherchons encor les étincelles
Du génie et de la vertu.

Il ne faut pas chercher de philosophie dans les poésies d'un jeune homme de vingt ans. Cette méditation en est une preuve de plus. La poésie pense peu, à cet âge surtout; elle peint et elle chante. Cette méditation est une larme sur le passé. Je venais de lire le *Génie du Christianisme*, de M. de Chateaubriand; j'étais fanatisé des images dont ce livre, illustration de toutes les belles ruines, était étincelant. J'étais de l'opinion de René, de la religion d'Atala, de la foi du P. Aubry. De plus, j'avais eu toujours une indicible horreur du matérialisme, ce *squelette* de la création, exposé en dérision aux yeux de l'homme par des algébristes sur l'autel du néant, à la place de Dieu. Ces hommes me paraissaient et me paraissent encore aujourd'hui des aveugles-nés, des *OEdipes* du genre humain, niant l'énigme de Dieu parce qu'ils ne peuvent pas la déchiffrer. Enfin, j'étais né d'une famille royaliste qui avait gémi plus qu'aucune autre sur la chute du trône, sur la mort du vertueux et malheureux roi, sur les crimes de l'anarchie. J'eus un accès d'admiration pour tous les passés, une imprécation contre tous les démolisseurs des vieilles choses. Cet accès produisit ces vers et quelques autres : il ne fut pas très-long. Il se transforma par la réflexion en appréciation équitable des vices et des avantages propres à chaque nature de gouvernement, et en spiritualisme religieux plein de vénération pour toutes les fois sincères, et plein d'aspiration pour le rayonnement toujours croissant du nom divin sur la raison de l'homme.

XI

LE LIS DU GOLFE DE SANTA-RESTITUTA

DANS L'ILE D'ISCHIA

1842

Des pêcheurs, un matin, virent un corps de femme
Que la vague nocturne au bord avait roulé;
Même à travers la mort sa beauté touchait l'âme.
Ces fleurs, depuis ce jour, naissent près de la lame
Du sable qu'elle avait foulé.

D'où venait cependant cette vierge inconnue
Demander une tombe aux pauvres matelots?
Nulle nef en péril sur ces mers n'était vue;
Nulle bague à ses doigts : elle était morte et nue,
Sans autre robe que les flots.

Ils allèrent chercher dans toutes les familles
Le plus beau des linceuls dont on pût la parer;
Pour lui faire un bouquet, des lis et des jonquilles;
Pour lui chanter l'adieu, des chœurs de jeunes filles,
Et des mères pour la pleurer.

Ils lui firent un lit de sable où rien ne pousse,
Symbole d'amertume et de stérilité;
Mais les fleurs de pitié rendirent la mer douce,
Le sable de ses bords se revêtit de mousse,
Et cette fleur s'ouvre l'été.

Vierges, venez cueillir ce beau lis solitaire,
Abeilles de nos cœurs dont l'amour est le miel!
Les anges ont semé sa graine sur la terre;
Son sol est le tombeau, son nom est un mystère;
Son parfum fait rêver du ciel.

XII

L'ENTHOUSIASME

Ainsi, quand l'aigle du tonnerre
Enlevait Ganymède aux cieux,
L'enfant, s'attachant à la terre,
Luttait contre l'oiseau des dieux;
Mais entre ses serres rapides
L'aigle, pressant ses flancs timides,
L'arrachait aux champs paternels;
Et, sourd à la voix qui l'implore,
Il le jetait, tremblant encore,
Jusques aux pieds des immortels.

Ainsi quand tu fonds sur mon âme,
Enthousiasme, aigle vainqueur,
Au bruit de tes ailes de flamme
Je frémis d'une sainte horreur;
Je me débats sous ta puissance,
Je fuis, je crains que ta présence
N'anéantisse un cœur mortel,
Comme un feu que la foudre allume,
Qui ne s'éteint plus, et consume
Le bûcher, le temple et l'autel.

Mais à l'essor de la pensée
L'instinct des sens s'oppose en vain :
Sous le dieu mon âme oppressée
Bondit, s'élance, et bat mon sein.
La foudre en mes veines circule :
Étonné du feu qui me brûle,

Je l'irrite en le combattant,
Et la lave de mon génie
Déborde en torrents d'harmonie,
Et me consume en s'échappant.

Muse, contemple ta victime!
Ce n'est plus ce front inspiré,
Ce n'est plus ce regard sublime
Qui lançait un rayon sacré :
Sous ta dévorante influence,
A peine un reste d'existence
A ma jeunesse est échappé.
Mon front, que la pâleur efface,
Ne conserve plus que la trace
De la foudre qui m'a frappé.

Heureux le poëte insensible!
Son luth n'est point baigné de pleurs;
Son enthousiasme paisible
N'a point ces tragiques fureurs.
De sa veine féconde et pure
Coulent, avec nombre et mesure,
Des ruisseaux de lait et de miel;
Et ce pusillanime Icare,
Trahi par l'aile de Pindare,
Ne retombe jamais du ciel.

Mais nous, pour embraser les âmes,
Il faut brûler, il faut ravir
Au ciel jaloux ses triples flammes :
Pour tout peindre, il faut tout sentir.
Foyers brûlants de la lumière,
Nos cœurs de la nature entière
Doivent concentrer les rayons;
Et l'on accuse notre vie!
Mais ce flambeau qu'on nous envie
S'allume au feu des passions.

Non, jamais un sein pacifique
N'enfanta ces divins élans,
Ni ce désordre sympathique
Qui soumet le monde à nos chants.
Non, non, quand l'Apollon d'Homère,
Pour lancer ses traits sur la terre,
Descendait des sommets d'Éryx,
Volant aux rives infernales,
Il trempait ses armes fatales
Dans les eaux bouillantes du Styx.

Descendez de l'auguste cime
Qu'indignent de lâches transports!
Ce n'est que d'un luth magnanime
Que partent les divins accords.
Le cœur des enfants de la lyre
Ressemble au marbre qui soupire
Sur le sépulcre de Memnon :
Pour lui donner la voix et l'âme,
Il faut que de sa chaste flamme
L'œil du jour lui lance un rayon.

Et tu veux qu'éveillant encore
Des feux sous la cendre couverts,
Mon reste d'âme s'évapore
En accents perdus dans les airs!
La gloire est le rêve d'une ombre;
Elle a trop retranché le nombre
Des jours qu'elle devait charmer.
Tu veux que je lui sacrifie
Ce dernier souffle de ma vie!
Je veux le garder pour aimer.

Cette ode est du même temps. C'est une goutte de la veine lyrique de mes premières années. Je l'écrivis un matin à Paris, dans une mansarde de l'hôtel du maréchal de Richelieu, rue Neuve-Saint-Augustin, que j'habitais alors.

Un de mes amis entra au moment où je terminais la dernière strophe. Je lui lus toute la pièce; il fut ému. Il la copia, il l'emporta, et la lut à quelques poëtes classiques de l'époque, qui encouragèrent de leurs applaudissements le poëte inconnu. Je la dédiai ensuite à cet ami, qui faisait lui-même des vers remarquables. C'est M. Rocher, aujourd'hui une des lumières et une des éloquences de la haute magistrature de son pays. Nos routes dans la vie se sont séparées depuis; il a déserté la poésie avant moi. Il y aurait eu les succès promis à sa belle imagination. Nos vers s'étaient juré amitié : nos cœurs ont tenu la parole de nos vers.

XIII

LA RETRAITE

A M. DE C***

Aux bords de ton lac enchanté,
Loin des sots préjugés que l'erreur déifie,
Couvert du bouclier de ta philosophie,
Le temps n'emporte rien de ta félicité;
Ton matin fut brillant, et ma jeunesse envie
L'azur calme et serein du beau soir de ta vie.

Ce qu'on appelle nos beaux jours
N'est qu'un éclair brillant dans une nuit d'orage;
Et rien, excepté nos amours,
N'y mérite un regret du sage.
Mais que dis-je! on aime à tout âge :
Ce feu durable et doux, dans l'âme renfermé,
Donne plus de chaleur en jetant moins de flamme;
C'est le souffle divin dont tout homme est formé,
Il ne s'éteint qu'avec son âme.

Étendre son esprit, resserrer ses désirs,
C'est là le grand secret ignoré du vulgaire :
Tu le connais, ami! Cet heureux coin de terre
Renferme tes amours, tes goûts et tes plaisirs.
Tes vœux ne passent point ton champêtre domaine;
Mais ton esprit plus vaste étend son horizon,
Et, du monde embrassant la scène,
Le flambeau de l'étude éclaire ta raison.

Tu vois qu'aux bords du Tibre, et du Nil et du Gange,
En tous lieux, en tous temps, sous des masques divers,
L'homme partout est l'homme, et qu'en cet univers
Dans un ordre éternel tout passe et rien ne change;
Tu vois les nations s'éclipser tour à tour,
Comme les astres dans l'espace;
De main en main le sceptre passe;
Chaque peuple a son siècle, et chaque homme a son jour.

Sujets à cette loi suprême,
Empire, gloire, liberté,
Tout est par le temps emporté :
Le temps emporta les dieux même
De la crédule antiquité,
Et ce que les mortels, dans leur orgueil extrême,
Osaient nommer la vérité!

Au milieu de ce grand nuage,
Réponds-moi, que fera le sage,
Toujours entre le doute et l'erreur combattu?
Content du peu de jours qu'il saisit au passage,
Il se hâte d'en faire usage
Pour le bonheur et la vertu.

J'ai vu ce sage heureux; dans ses belles demeures
J'ai goûté l'hospitalité :
A l'ombre du jardin que ses mains ont planté,
Aux doux sons de sa lyre il endormait les heures
En chantant sa félicité.

Soyez touché, grand Dieu, de sa reconnaissance!
Il ne vous lasse point d'un inutile vœu;
Gardez-lui seulement sa rustique opulence;
Donnez tout à celui qui vous demande peu.

Des doux objets de sa tendresse
Qu'à son riant foyer toujours environné,

Sa femme et ses enfants couronnent sa vieillesse,
Comme de ses fruits mûrs un arbre est couronné;
Que sous l'or des épis ses collines jaunissent;
Qu'au pied de son rocher son lac soit toujours pur;
Que de ses beaux jasmins les ombres épaississent;
Que son soleil soit doux, que son ciel soit d'azur;
Et que pour l'étranger toujours ses vins mûrissent!

Pour moi, loin de ce port de la félicité,
Hélas! par la jeunesse et l'espoir emporté,
Je vais tenter encore et les flots et l'orage;
Mais, ballotté par l'onde et fatigué du vent,
Au pied de ton rocher sauvage,
Ami, je reviendrai souvent
Rattacher, vers le soir, ma barque à ton rivage.

Voici à quelle occasion j'écrivis ces vers :

Mes deux amis, MM. de Virieu, de Vignet, et moi, nous nous embarquâmes, un soir d'orage, dans un petit bateau de pêcheurs sur le lac du Bourget. La tempête nous prit et nous chassa au hasard des vagues à trois ou quatre lieues du point où nous nous étions embarqués. Après avoir été ballottés toute la nuit, les flots nous jetèrent entre les rochers d'une petite île, à l'extrémité du lac. Le sommet de l'île était surmonté d'un vieux château flanqué de tours, et dont les jardins, échelonnés en terrasses unies les unes aux autres par de petits escaliers dans le roc, couvraient toute la surface de l'îlot. Ce château était habité par M. de Châtillon, vieux gentilhomme savoisien. Il nous offrit l'hospitalité; nous passâmes deux ou trois jours dans son manoir, entre ses livres et ses fleurs. M. de Châtillon menait, depuis quinze ou vingt ans, une vie d'ermite dans cette demeure. Il sentait son bonheur, et il le chantait. Il avait écrit un poëme intitulé *Mon lac et mon château.* C'était l'Horace rustique de ce Tibur sauvage. Ses vers ne manquaient ni de grâce ni de sentiment; ils réfléchissaient la sérénité d'une âme calmée par le soir de la vie, comme son lac réfléchissait lui-même son donjon festonné de lierre, d'espaliers et de jasmin. Il était loin de se douter qu'un de ses trois jeunes hôtes était lui-même poëte sous ses cheveux blonds. Il fut heureux de trouver en nous des auditeurs et des appréciateurs de sa poésie : en trois séances, après le souper, il nous lut tout son poëme. Quand notre bateau fut radoubé, nous prîmes congé du vieux gentilhomme. Nous étions déjà amis. Quelques jours après, je lui renvoyais pour carte de visite, par un batelier qui allait à Seyssel et qui passait au pied de son île, ces vers.

XIV

LE LAC

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour?

O lac! l'année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde! je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir!

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes;
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés;
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés.

Un soir, t'en souvient-il? nous voguions en silence;
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Tes flots harmonieux.

Tout à coup des accents inconnus à la terre
Du rivage charmé frappèrent les échos;
Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère
Laissa tomber ces mots :

« O temps, suspends ton vol! et vous, heures propices,
Suspendez votre cours!

[illegible] pinxit — Blanchard sculpsit

MÉDITATIONS.

Tout à coup des accens inconnus à la terre
Du rivage charmé frappèrent les échos

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours!

« Assez de malheureux ici-bas vous implorent :
Coulez, coulez pour eux;
Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent;
Oubliez les heureux.

« Mais je demande en vain quelques moments encore,
Le temps m'échappe et fuit;
Je dis à cette nuit : « Sois plus lente, » et l'aurore
Va dissiper la nuit.

« Aimons donc, aimons donc! de l'heure fugitive,
Hâtons-nous, jouissons!
L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive;
Il coule, et nous passons! »

Temps jaloux, se peut-il que ces moments d'ivresse,
Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur,
S'envolent loin de nous de la même vitesse
Que les jours de malheur?

Eh quoi! n'en pourrons-nous fixer au moins la trace?
Quoi! passés pour jamais? quoi! tout entiers perdus?
Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface,
Ne nous les rendra plus?

Éternité, néant, passé, sombres abîmes,
Que faites-vous des jours que vous engloutissez?
Parlez : nous rendrez-vous ces extases sublimes
Que vous nous ravissez?

O lac! rochers muets! grottes! forêt obscure!
Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir!

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,
Beau lac, et dans l'aspect de tes riants coteaux,
Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages
Qui pendent sur tes eaux!

Qu'il soit dans le zéphyr qui frémit et qui passe,
Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,
Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface
De ses molles clartés!

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
Tout dise : « Ils ont aimé! »

Le commentaire de cette méditation se trouve tout entier dans l'histoire de *Raphaël*, publiée par moi.

C'est une de mes poésies qui a eu le plus de retentissement dans l'âme de mes lecteurs, comme elle en avait eu le plus dans la mienne. La réalité est toujours plus poétique que la fiction; car le grand poëte, c'est la nature.

On a essayé mille fois d'ajouter la mélodie plaintive de la musique au gémissement de ces strophes. On a réussi une seule fois. Niedermayer a fait de cette ode une touchante traduction en notes. J'ai entendu chanter cette romance, et j'ai vu les larmes qu'elle faisait répandre. Néanmoins, j'ai toujours pensé que la musique et la poésie se nuisaient en s'associant. Elles sont l'une et l'autre des arts complets : la musique porte en elle son sentiment; de beaux vers portent en eux leur mélodie.

XV

LA GLOIRE

A UN POÈTE EXILÉ

Généreux favoris des filles de Mémoire,
Deux sentiers différents devant vous vont s'ouvrir :
L'un conduit au bonheur, l'autre mène à la gloire;
Mortels, il faut choisir.

Ton sort, ô Manoël, suivit la loi commune;
La muse t'enivra de précoces faveurs,
Tes jours furent tissus de gloire et d'infortune,
Et tu verses des pleurs!

Rougis plutôt, rougis d'envier au vulgaire
Le stérile repos dont son cœur est jaloux :
Les dieux ont fait pour lui tous les biens de la terre,
Mais la lyre est à nous.

Les siècles sont à toi, le monde est ta patrie.
Quand nous ne sommes plus, notre ombre a des autels
Où le juste avenir prépare à ton génie
Des honneurs immortels.

Ainsi l'aigle superbe au séjour du tonnerre
S'élance, et, soutenant son vol audacieux,
Semble dire aux mortels : « Je suis né de la terre,
Mais je vis dans les cieux. »

Oui, la gloire t'attend; mais arrête, et contemple
A quel prix on pénètre en ces parvis sacrés;
Vois : l'Infortune, assise à la porte du temple,
En garde les degrés.

Ici c'est un vieillard que l'ingrate Ionie
A vu de mers en mers promener ses malheurs :
Aveugle, il mendiait au prix de son génie
Un pain mouillé de pleurs.

Là le Tasse, brûlé d'une flamme fatale,
Expiant dans les fers sa gloire et son amour,
Quand il va recueillir la palme triomphale,
Descend au noir séjour.

Partout des malheureux, des proscrits, des victimes,
Luttant contre le sort ou contre les bourreaux :
On dirait que le ciel aux cœurs plus magnanimes
Mesure plus de maux.

Impose donc silence aux plaintes de ta lyre :
Des cœurs nés sans vertu l'infortune est l'écueil;
Mais toi, roi détrôné, que ton malheur t'inspire
Un généreux orgueil!

Que t'importe, après tout, que cet ordre barbare
T'enchaîne loin des bords qui furent ton berceau?
Que t'importe en quels lieux le destin te prépare
Un glorieux tombeau?

Ni l'exil, ni les fers de ces tyrans du Tage
N'enchaîneront ta gloire aux bords où tu mourras :
Lisbonne la réclame, et voilà l'héritage
Que tu lui laisseras!

Ceux qui l'ont méconnu pleureront le grand homme :
Athène à des proscrits ouvre son Panthéon;

Coriolan expire, et les enfants de Rome
Revendiquent son nom.

Aux rivages des morts avant que de descendre,
Ovide lève au ciel ses suppliantes mains :
Aux Sarmates grossiers il a légué sa cendre,
Et sa gloire aux Romains.

Cette ode est un des premiers morceaux de poésie que j'aie écrits, dans le temps où j'imitais encore. Elle me fut inspirée à Paris, en 1817, par les infortunes d'un pauvre poëte portugais appelé Manoël. Après avoir été illustre dans son pays, chassé par les réactions politiques, il s'était réfugié à Paris, où il gagnait péniblement le pain de ses vieux jours en enseignant sa langue. Une jeune religieuse, d'une beauté touchante et d'un dévouement absolu, s'était attachée d'enthousiasme à l'exil et à la misère du poëte. Il m'enseignait le portugais et m'apprenait à admirer Camoëns.

Les poëtes ne sont peut-être pas plus malheureux que le reste des hommes; mais leur célébrité a donné dans tous les temps plus d'éclat à leur malheur : leurs larmes sont immortelles; leurs infortunes retentissent, comme leurs amours, dans tous les siècles. La pitié s'agenouille, de génération en génération, sur leur tombeau. Le naufrage de Camoëns, sa grotte dans l'île de Macao, sa mort dans l'indigence, loin de sa patrie, sont le pendant des amours, des revers, des prisons du Tasse à Ferrare. Je ne suis pas superstitieux, même pour la gloire; et cependant j'ai fait deux cents lieues pour aller toucher de ma main les parois de la prison du chantre de *la Jérusalem*, et pour y écrire mon nom au-dessous du nom de Byron, comme une visite expiatoire. J'ai détaché avec mon couteau un morceau de brique du mur contre lequel sa couche était appuyée; je l'ai fait enchâsser dans un cachet servant de bague, et j'y ai fait graver les deux mots qui résument la vie de presque tous les grands poëtes : *Amour et larmes.*

XVII

LA NAISSANCE DU DUC DE BORDEAUX

ODE

Versez du sang, frappez encore!
Plus vous retranchez ses rameaux,
Plus le tronc sacré voit éclore
Ses rejetons toujours nouveaux!
Est-ce un dieu qui trompe le crime?
Toujours d'une auguste victime
Le sang est fertile en vengeur;
Toujours, échappé d'Athalie,
Quelque enfant que le fer oublie
Grandit à l'ombre du Seigneur!

Il est né, l'enfant du miracle,
Héritier du sang d'un martyr!
Il est né d'un tardif oracle,
Il est né d'un dernier soupir!
Aux accents du bronze qui tonne
La France s'éveille et s'étonne
Du fruit que la mort a porté!
Jeux du sort, merveilles divines!
Ainsi fleurit sur des ruines
Un lis que l'orage a planté.

Il vient, quand les peuples, victimes
Du sommeil de leurs conducteurs,
Errent aux penchants des abîmes
Comme des troupeaux sans pasteurs.

Entre un passé qui s'évapore,
Vers un avenir qu'il ignore,
L'homme nage dans un chaos!
Le doute égare sa boussole,
Le monde attend une parole,
La terre a besoin d'un héros!

Courage! c'est ainsi qu'ils naissent!
C'est ainsi que dans sa bonté
Un Dieu les sème! ils apparaissent
Sur des jours de stérilité!
Ainsi, dans une sainte attente,
Quand des pasteurs la troupe errante
Parlait d'un Moïse nouveau,
De la nuit déchirant le voile,
Une mystérieuse étoile
Les conduisit vers un berceau!

Sacré berceau, frêle espérance
Qu'une mère tient dans ses bras,
Déjà tu rassures la France :
Les miracles ne trompent pas!
Confiante dans son délire,
A ce berceau déjà ma lyre
Ouvre un avenir triomphant,
Et, comme ces rois de l'Aurore,
Un instinct que mon âme ignore
Me fait adorer un enfant!

Comme l'orphelin de Pergame,
Il verra près de son berceau
Un roi, des princes, une femme,
Pleurer aussi sur un tombeau!
Bercé sur le sein de sa mère,
S'il vient à demander son père,
Il verra se baisser les yeux!
Et cette veuve inconsolée,

En lui cachant le mausolée,
Du doigt lui montrera les cieux.

Jeté sur le déclin des âges,
Il verra l'empire sans fin,
Sorti de glorieux orages,
Frémir encor de son déclin.
Mais son glaive aux champs de victoire
Nous rappellera la mémoire
Des destins promis à Clovis,
Tant que le tronçon d'une épée,
D'un rayon de gloire frappée,
Brillerait aux mains de ses fils!

Sourd aux leçons efféminées
Dont le siècle aime à les nourrir,
Il saura que les destinées
Font roi pour régner ou mourir;
Que des vieux héros de sa race
Le premier titre fut l'audace,
Et le premier trône un pavois;
Et qu'en vain l'humanité crie :
Le sang versé pour la patrie
Est toujours la pourpre des rois!

Tremblant à la voix de l'histoire,
Ce juge vivant des humains,
Français, il saura que la gloire
Tient deux flambeaux entre ses mains.
L'un, d'une sanglante lumière
Sillonne l'horrible carrière
Des peuples par le crime heureux;
Semblable aux torches des Furies
Que jadis les fameux impies
Sur leurs pas traînaient après eux.

L'autre, du sombre oubli des âges,

Tombeau des peuples et des rois,
Ne sauve que les siècles sages
Et les légitimes exploits :
Ses clartés immenses et pures,
Traversant les races futures,
Vont s'unir au jour éternel;
Pareil à ces feux pacifiques,
O Vesta, que des mains pudiques
Entretenaient sur ton autel.

Il saura qu'aux jours où nous sommes,
Pour vieillir au trône des rois,
Il faut montrer aux yeux des hommes
Ses vertus auprès de ses droits;
Qu'assis à ce degré suprême,
Il faut s'y défendre soi-même,
Comme les dieux sur les autels,
Rappeler en tout leur image,
Et faire adorer le nuage
Qui les sépare des mortels.

Au pied du trône séculaire
Où s'assied un autre Nestor,
De la tempête populaire
Le flot calmé murmure encor!
Ce juste, que le ciel contemple,
Lui montrera par son exemple
Comment, sur les écueils jeté,
On élève sur le rivage,
Avec les débris du naufrage,
Un temple à l'immortalité.

Ainsi s'expliquaient sur ma lyre
Les destins présents à mes yeux;
Et tout secondait mon délire,
Et sur la terre et dans les cieux!
Le doux regard de l'Espérance

Désert où l'homme errant, pour leur lait et leur miel,
Trouve la liberté qu'il rapporta du ciel!...
Par-dessus ces sommets la neige blanche ou rose,
Fleur que l'été conserve et que la nue arrose;
Les glaciers suspendus, océans congelés,
Pour la soif des vallons tour à tour distillés;
Dans l'abîme assourdi l'avalanche qui plonge;
Et sous la main de Dieu pressés comme une éponge,
Noyés dans son soleil, fondus à sa lueur,
Ces grands fronts de la terre exprimant sa sueur!...
Je vois blanchir d'ici, dans les sombres vallées,
Des torrents de poussière et des ondes ailées;
Leur sourd mugissement tonne si loin de moi,
Que je n'entends plus rien du fracas que je voi!

. . . . . .

. . . . . .

Flèche d'eau du sommet dans le gouffre lancée,
La cascade en sifflant éblouit ma pensée;
Comme un lambeau de voile arraché par le vent,
Elle claque au rocher, rejaillit en pleuvant,
Et tombe en pétillant sur le granit qui fume
Comme un feu de bois vert que le pasteur allume.
A peine reste-t-il assez de ses vapeurs
Pour qu'un pâle arc-en-ciel y trempe ses couleurs
Et flotte quelque temps sur cette onde en fumée,
Comme sur un nom mort un peu de renommée!...

. . . . . .

. . . . . .

Notre barque s'endort, ô Thoune! sur ta mer,
Dont l'écume à la main ne laisse rien d'amer;
De tes flots, bleu miroir, ces Alpes sont la dune.
Il est nuit; sur ta lame on voit nager la lune:
Elle fait ruisseler sur son sentier changeant
Les mailles de cristal de son filet d'argent,
Et regarde, à l'écart des bords d'un autre monde,
Les étoiles ses sœurs se baigner dans ton onde.
Son disque, épanoui de noyer en noyer,

De l'ondoiement des flots, pour nous, semble ondoyer;
Chaque arbre tour à tour la dévoile ou la cache.
D'un côté de l'esquif notre ombre étend sa tache,
Et de l'autre les monts, leurs neiges, leurs glaçons,
Plongent dans le sillage avec leurs blancs frissons!
Diamant colossal enchâssé d'émeraudes,
Et le front rayonnant d'auréoles plus chaudes,
La rêveuse Yungfrau de son vert piédestal
Déploie au vent des nuits sa robe de cristal...
A ce divin tableau, la rame lente oublie
De frapper sur le bord la vague recueillie;
On n'entend que le bruit des blanches perles d'eau
Qui retombent au lac des deux flancs du bateau,
Et le doux renflement d'un flot qui se soulève,
Sons inarticulés d'eau qui dort et qui rêve!...
O poétique mer! il est dans cet esquif
Plus d'un cœur qui comprend ton murmure plaintif;
Qui, sous l'impression dont ta scène l'inonde,
Pour soulever un sein, s'enfle comme ton onde,
S'ouvre pour réfléchir, à l'alpestre clarté,
La nature, son Dieu, l'amour, la liberté;
Et, ne pouvant parler sous le poids qui le charme,
Répand le dernier fond de toute âme... une larme!

Huber! heureux enfant de ces tribus de Tell,
Que Dieu plaça plus près des Alpes, son autel!
Des splendeurs de ces monts doux et fier interprète,
Ame de citoyen dans un cœur de poëte!
Voilà donc ces sommets et ces lacs étoilés
Devant nos yeux ravis par ta main dévoilés!
Voilà donc ces rochers à qui ton amour crie
Le plus beau nom de l'homme à la terre : « O patrie!... »
Ah! tu tiens à ce ciel par un double lien :
Qui chérit la nature est deux fois citoyen!

Mais tu dis, dans l'orgueil de ta fière tendresse :
« Ces monts sont trop bornés pour l'amour qui m'oppresse.

On voit la liberté sur leurs flancs resplendir;
Mais, pour l'adorer plus, je voudrais l'agrandir.
N'être qu'un poids léger de l'immense équilibre,
C'est être respecté, ce n'est pas être libre:
Dans sa force tout droit doit porter sa raison.
Un grand peuple à ses pieds veut un grand horizon!
Si la pitié des rois nous épargne l'offense,
Le dédain des tyrans n'est pas l'indépendance;
Il faut compter par masse et non par fractions,
Pour jouer dans ce siècle au jeu des nations.
La Suisse est l'oasis de mon âme attendrie;
J'y chéris mon berceau, j'y cherche une patrie!... »

Adore ton pays et ne l'arpente pas.
Ami, Dieu n'a pas fait les peuples au compas:
L'âme est tout; quel que soit l'immense flot qu'il roule,
Un grand peuple sans âme est une vaste foule!
Du sol qui l'enfanta la sainte passion
D'un essaim de pasteurs fait une nation;
Une goutte de sang dont la gloire tient trace
Teint pour l'éternité le drapeau d'une race!
N'en est-il pas assez sur la flèche de Tell
Pour rendre son ciel libre et son peuple immortel?
Sparte vit trois cents ans d'un seul jour d'héroïsme.
La terre se mesure au seul patriotisme.
Un pays, c'est un homme, une gloire, un combat!
Zurich ou Marathon, Salamine ou Morat!
La grandeur de la terre est d'être ainsi chérie:
Le Scythe a des déserts, le Grec une patrie!...
Autour d'un groupe épars de montagnes, d'îlots,
Promontoires noyés dans les brumes des flots,
Avec son sang versé d'une héroïque artère,
Léonidas mourant écrit du doigt sur terre
Des titres de vertu, d'amour, de liberté,
Qui lèguent un pays à l'immortalité!
Qu'importe sa surface? un jour, cette colline
Sera le Parthénon, et ces flots Salamine!

Vous les avez écrits, ces titres et ces droits,
Sur un granit plus sûr que les chartes des rois!

Mais ce n'est plus le glaive, Huber, c'est la pensée,
Par qui des nations la force est balancée.
Le règne de l'esprit est à la fin venu.
Plus d'autres boucliers! l'homme combat à nu.
La conquête brutale est l'erreur de la gloire.
Tu l'as vu, nos exploits font pleurer notre histoire.
De triomphe en triomphe, un ingrat conquérant
A rétréci le sol qui l'avait fait si grand!...
Il faut qu'avec l'effort de l'orgueil en souffrance
Le génie et la paix reconquièrent la France,
Et que nos vérités, de leurs plus beaux rayons,
Dérobent notre épée à l'œil des nations,
Ainsi qu'Harmodius sous un faisceau de rose
Cachait le saint poignard altéré d'autre chose!
Les serviteurs du monde en sont seuls les héros :
Où naquit un grand homme, un empire est éclos.
La terre qui l'enfante, illustrée et bénie,
Monte de son niveau, grandit de son génie :
Il conquiert à son nom tout ce qui le comprend.
O Léman, à ce titre es-tu donc trop peu grand?
Jamais Dieu versa-t-il sur sa terre choisie,
De sa corne de dons, d'amour, de poésie,
Plus de noms immortels, sonores, éclatants,
Que ceux dont tu grossis le bruit lointain du temps?
L'amour, la liberté, ces alcyons du monde,
Combien de fois ont-ils pris leur vol sur ton onde,
Ou confié leur nid à tes flots transparents?
Je vois d'ici verdir les pentes de Clarens,
Des rêves de Rousseau fantastiques royaumes,
Plus réels, plus peuplés de ses vivants fantômes,
Que si vingt nations sans gloire et sans amour
Avaient creusé mille ans leurs lits dans ce séjour :
Tant l'idée est puissante à créer sa patrie!
Voilà ces prés, ces eaux, ces rocs de Meillerie,

Ces vallons suspendus dans le ciel du Valais,
Ces soleils scintillants sur le bois des chalets,
Où, des simples des champs en cueillant le dictame,
Dans leur plus frais parfum il aspira son âme!
Aussi le souvenir de ces félicités
Le suivit-il toujours dans l'ombre des cités.
Ses pieds rampants gardaient l'odeur des herbes hautes,
Son premier ciel brillait jusqu'au fond de ses fautes,
Comme une eau de cascade, en perdant sa blancheur,
Roule à l'Arve glacé sa première fraîcheur.

. . . . . .

Voltaire! quel que soit le nom dont on le nomme,
C'est un cycle vivant, c'est un siècle fait homme!
Pour fixer de plus haut le jour de la raison,
Son œil d'aigle et de lynx choisit ton horizon;
Heureux si, sur ces monts où Dieu luit davantage,
Il eût vu plus de ciel à travers le nuage!

. . . . . .

Byron, comme un lutteur fatigué du combat,
Pour saigner et mourir, sur tes rives s'abat;
On dit que, quand les vents roulent ton onde en poudre,
Sa voix est dans tes cris et son œil dans ta foudre.
Une plume du cygne enlevée à son flanc
Brille sur ta surface à côté du mont Blanc!

. . . . . :

Mais mon âme, ô Coppet, s'envole sur tes rives,
Où Corinne repose au bruit des eaux plaintives.
En voyant ce tombeau sur le bord du chemin,
Ton front noble s'incline au nom du genre humain.
Colombe de salut pour l'arche du génie,
Seule elle traversa la mer de tyrannie!
Pendant que sous ses fers l'univers avili
Du front césarien étudiait le pli,
Ce petit coin de terre, oasis de vengeance,
Protestait pour le siècle et pour l'intelligence:
Le poids du monde entier ne pouvait assoupir,
Liberté, dans ce cœur ton extrême soupir!

Ce soupir d'une femme alluma le tonnerre
Qui foudroya d'en bas le Titan de la guerre;
Il tomba sur son roc, par la haine emporté.
Vesta de la vengeance et de la liberté,
Sous les débris fumants de l'univers en flamme
On retrouva leurs feux immortels dans ton âme!...

Ah! que d'autres, flatteurs d'un populaire orgueil,
Suivent leur servitude au fond d'un grand cercueil;
Qu'imitant des Césars l'abjecte idolâtrie,
Pour socle d'une tombe ils couchent la patrie,
Et, changeant un grand peuple en servile troupeau,
Qu'ils lui fassent lécher la *botte* ou le *chapeau!*
D'autres tyrans naîtront de ces larmes d'esclaves :
Diviniser le fer, c'est forger ses entraves!
Avilir les humains, ce n'est pas se grandir,
C'est éteindre le feu dont on veut resplendir,
C'est abaisser sous soi le sommet où l'on monte,
C'est sculpter sa statue avec un bloc de honte!
Si le banal encens qui brûle dans leurs mains
Se mesure au mépris qu'on a fait des humains,
Le colosse de fer dont ils fardent l'histoire
Avec plus de mépris aurait donc plus de gloire?
Plus bas, Séjans d'une ombre! admirez à genoux!
Il avait deviné des juges tels que vous.

Mais le temps est seul juge : ami, laissons-les faire;
Qu'ils pétrissent du sang à ce dieu du vulgaire;
Que tout rampe à ses pieds de bronze... excepté moi!
Staël, à lui l'univers... mais cette larme à toi!

. . . . . .

Huber, que ce grand nom, que ces ombres si chères
Agrandissent pour vous le pays de vos pères!
Rebandez le vieil arc que son poids détendit :
On resserre le nœud quand le faisceau grandit.
Dans le tronc fédéral concentrez mieux sa séve;
La tribu devient peuple et l'unité l'achève!

Que Genève à nos pieds ouvre son libre port :
La liberté du faible est la gloire du fort.
Que, sous les mille esquifs dont les eaux sont ridées,
Palmyre européenne au confluent d'idées,
Elle voie en ses murs l'Ibère et le Germain
Échanger la pensée en se donnant la main !
Nid d'aigles élevé sur toute tyrannie,
Qu'elle soit pour l'exil l'hospice du génie,
Et que ces grands martyrs de l'immortalité
Lui payent d'un rayon son hospitalité !

Pour moi, cygne d'hiver égaré sur les plages,
Qui retourne affronter son ciel chargé d'orages,
Puissé-je quelquefois, dans ton cristal mouillé,
Retremper, ô Léman, mon plumage souillé !
Puissé-je, comme hier, couché sur le pré sombre
Où les grands châtaigniers d'Evian penchent l'ombre,
Regarder sur ton sein la voile du pêcheur,
Triangle lumineux, découper sa blancheur;
Écouter attendri les gazouillements vagues
Que viennent à mes pieds balbutier tes vagues,
Et voir ta blanche écume, en brodant tes contours,
Monter, briller et fondre, ainsi que font nos jours !...

XIX

LA PRIÈRE

Le roi brillant du jour, se couchant dans sa gloire,
Descend avec lenteur de son char de victoire;
Le nuage éclatant qui le cache à nos yeux
Conserve en sillons d'or sa trace dans les cieux,
Et d'un reflet de pourpre inonde l'étendue.
Comme une lampe d'or dans l'azur suspendue,
La lune se balance au bord de l'horizon;
Ses rayons affaiblis dorment sur le gazon,
Et le voile des nuits sur les monts se déplie.
C'est l'heure où la nature, un moment recueillie,
Entre la nuit qui tombe et le jour qui s'enfuit,
S'élève au créateur du jour et de la nuit,
Et semble offrir à Dieu, dans son brillant langage,
De la création le magnifique hommage.

Voilà le sacrifice immense, universel!
L'univers est le temple et la terre est l'autel;
Les cieux en sont le dôme, et ses astres sans nombre,
Ces feux demi-voilés, pâle ornement de l'ombre,
Dans la voûte d'azur avec ordre semés,
Sont les sacrés flambeaux pour ce temple allumés:
Et ces nuages purs qu'un jour mourant colore,
Et qu'un souffle léger, du couchant à l'aurore,
Dans les plaines de l'air repliant mollement,
Roule en flocons de pourpre aux bords du firmament,

Sont les flots de l'encens qui monte et s'évapore
Jusqu'au trône du Dieu que la nature adore.

Mais ce temple est sans voix. Où sont les saints concerts?
D'où s'élèvera l'hymne au roi de l'univers?
Tout se tait : mon cœur seul parle dans ce silence.
La voix de l'univers, c'est mon intelligence.
Sur les rayons du soir, sur les ailes du vent,
Elle s'élève à Dieu comme un parfum vivant,
Et, donnant un langage à toute créature,
Prête, pour l'adorer, mon âme à la nature.
Seul, invoquant ici son regard paternel,
Je remplis le désert du nom de l'Éternel;
Et Celui qui, du sein de sa gloire infinie,
Des sphères qu'il ordonne écoute l'harmonie,
Écoute aussi la voix de mon humble raison,
Qui contemple sa gloire et murmure son nom.

Salut, principe et fin de toi-même et du monde!
Toi qui rends d'un regard l'immensité féconde,
Ame de l'univers, Dieu, père, créateur,
Sous tous ces noms divers je crois en toi, Seigneur;
Et, sans avoir besoin d'entendre ta parole,
Je lis au front des cieux mon glorieux symbole.
L'étendue à mes yeux révèle ta grandeur;
La terre, ta bonté; les astres, ta splendeur.
Tu t'es produit toi-même en ton brillant ouvrage!
L'univers tout entier réfléchit ton image,
Et mon âme à son tour réfléchit l'univers.
Ma pensée, embrassant tes attributs divers,
Partout autour de toi te découvre et t'adore,
Se contemple soi-même, et t'y découvre encore :
Ainsi l'astre du jour éclate dans les cieux,
Se réfléchit dans l'onde et se peint à mes yeux.

C'est peu de croire en toi, bonté, beauté suprême!
Je te cherche partout, j'aspire à toi, je t'aime!

Mon âme est un rayon de lumière et d'amour
Qui, du foyer divin détaché pour un jour,
De désirs dévorants loin de toi consumée,
Brûle de remonter à sa source enflammée.
Je respire, je sens, je pense, j'aime en toi!
Ce monde qui te cache est transparent pour moi;
C'est toi que je découvre au fond de la nature,
C'est toi que je bénis dans toute créature.
Pour m'approcher de toi, j'ai fui dans ces déserts :
Là, quand l'aube, agitant son voile dans les airs,
Entr'ouvre l'horizon qu'un jour naissant colore,
Et sème sur les monts les perles de l'aurore,
Pour moi c'est ton regard qui, du divin séjour,
S'entr'ouvre sur le monde et lui répand le jour.
Quand l'astre à son midi, suspendant sa carrière,
M'inonde de chaleur, de vie et de lumière,
Dans ses puissants rayons, qui raniment mes sens,
Seigneur, c'est ta vertu, ton souffle que je sens;
Et quand la nuit, guidant son cortége d'étoiles,
Sur le monde endormi jette ses sombres voiles,
Seul, au sein du désert et de l'obscurité,
Méditant de la nuit la douce majesté,
Enveloppé de calme, et d'ombre, et de silence,
Mon âme de plus près adore ta présence;
D'un jour intérieur je me sens éclairer,
Et j'entends une voix qui me dit d'espérer.

Oui, j'espère, Seigneur, en ta magnificence :
Partout à pleines mains prodiguant l'existence,
Tu n'auras pas borné le nombre de mes jours
A ces jours d'ici-bas, si troublés et si courts.
Je te vois en tous lieux conserver et produire :
Celui qui peut créer dédaigne de détruire.
Témoin de ta puissance et sûr de ta bonté,
J'attends le jour sans fin de l'immortalité.
La mort m'entoure en vain de ses ombres funèbres,
Ma raison voit le jour à travers les ténèbres;

C'est le dernier degré qui m'approche de toi,
C'est le voile qui tombe entre ta face et moi.
Hâte pour moi, Seigneur, ce moment que j'implore,
Ou, si dans tes secrets tu le retiens encore,
Entends du haut du ciel le cri de mes besoins!
L'atome et l'univers sont l'objet de tes soins :
Des dons de ta bonté soutiens mon indigence;
Nourris mon corps de pain, mon âme d'espérance;
Réchauffe d'un regard de tes yeux tout-puissants
Mon esprit éclipsé par l'ombre de mes sens,
Et, comme le soleil aspire la rosée,
Dans ton sein à jamais absorbe ma pensée!

J'ai toujours pensé que la poésie était surtout la langue des prières, la langue parlée et la révélation de la langue intérieure. Quand l'homme parle au suprême Interlocuteur, il doit nécessairement employer la forme la plus complète et la plus parfaite de ce langage que Dieu a mis en lui. Cette forme relativement parfaite et complète, c'est évidemment la forme poétique. Le vers réunit toutes les conditions de ce qu'on appelle la parole, c'est-à-dire le son, la couleur, l'image, le rhythme, l'harmonie, l'idée, le sentiment, l'enthousiasme : la parole ne mérite véritablement le nom de Verbe ou de Logos que quand elle réunit toutes ces qualités. Depuis les temps les plus reculés les hommes l'ont senti par instinct; et tous les cultes ont eu pour langue la poésie, pour premier prophète ou pour premier pontife les poëtes.

J'écrivis cet hymne de l'adoration rationnelle en me promenant sur une des montagnes qui dominent la gracieuse ville de Chambéry, non loin des Charmettes, ce berceau de la sensibilité et du génie de J.-J. Rousseau.

XX

INVOCATION

O toi qui m'apparus dans ce désert du monde,
Habitante du ciel, passagère en ces lieux,
O toi qui fis briller dans cette nuit profonde
Un rayon d'amour à mes yeux ;
A mes yeux étonnés montre-toi tout entière ;
Dis-moi quel est ton nom, ton pays, ton destin :
Ton berceau fut-il sur la terre,
Ou n'es-tu qu'un souffle divin?

Vas-tu revoir demain l'éternelle lumière?
Ou dans ce lieu d'exil, de deuil et de misère,
Dois-tu poursuivre encor ton pénible chemin?
Ah! quel que soit ton nom, ton destin, ta patrie,
O fille de la terre ou du divin séjour,
Ah! laisse-moi toute ma vie
T'offrir mon culte ou mon amour.

Si tu dois comme nous achever ta carrière,
Sois mon appui, mon guide, et souffre qu'en tous lieux
De tes pas adorés je baise la poussière.
Mais si tu prends ton vol, et si, loin de nos yeux,
Sœur des anges, bientôt tu remontes près d'eux,
Après m'avoir aimé quelques jours sur la terre,
Souviens-toi de moi dans les cieux!

XXI

LA FOI

O néant! ô seul dieu que je puisse comprendre!
Silencieux abîme où je vais redescendre,
Pourquoi laissas-tu l'homme échapper de ta main?
De quel sommeil profond je dormais dans ton sein!
Dans l'éternel oubli j'y dormirais encore;
Mes yeux n'auraient pas vu ce faux jour que j'abhorre;
Et dans ta longue nuit mon paisible sommeil
N'aurait jamais connu ni songes ni réveil.

Mais puisque je naquis, sans doute il fallait naître.
Si l'on m'eût consulté, j'aurais refusé l'être.
Vains regrets! le destin me condamnait au jour,
Et je viens, ô soleil, te maudire à mon tour.

Cependant, il est vrai, cette première aurore,
Ce réveil incertain d'un être qui s'ignore,
Cet espace infini s'ouvrant devant ses yeux,
Ce long regard de l'homme interrogeant les cieux,
Ce vague enchantement, ces torrents d'espérance,
Éblouissent les yeux au seuil de l'existence.
Salut, nouveau séjour où le temps m'a jeté,
Globe, témoin futur de ma félicité!
Salut, sacré flambeau qui nourris la nature,
Soleil, premier amour de toute créature!
Vastes cieux, qui cachez le Dieu qui vous a faits!
Terre, berceau de l'homme, admirable palais!
Homme semblable à moi, mon compagnon, mon frère!
Toi plus belle à mes yeux, à mon âme plus chère!

Salut, objets, témoins, instruments de bonheur!
Remplissez vos destins, je vous apporte un cœur...

Que ce rêve est brillant! mais, hélas! c'est un rêve.
Il commençait alors; maintenant il s'achève.
La douleur lentement m'entr'ouvre le tombeau :
Salut, mon dernier jour, sois mon jour le plus beau!

J'ai vécu, j'ai passé ce désert de la vie,
Où toujours sous mes pas chaque fleur s'est flétrie;
Où toujours l'espérance, abusant ma raison,
Me montrait le bonheur dans un vague horizon;
Où du vent de la mort les brûlantes haleines
Sous mes lèvres toujours tarissaient les fontaines.
Qu'un autre, s'exhalant en regrets superflus,
Redemande au passé ses jours qui ne sont plus,
Pleure de son printemps l'aurore évanouie,
Et consente à revivre une seconde vie :
Pour moi, quand le destin m'offrirait, à mon choix,
Le sceptre du génie ou le trône des rois,
La gloire, la beauté, les trésors, la sagesse,
Et joindrait à ses dons l'éternelle jeunesse;
J'en jure par la mort, dans un monde pareil.
Non, je ne voudrais pas rajeunir d'un soleil.
Je ne veux pas d'un monde où tout change, où tout passe;
Où, jusqu'au souvenir, tout s'use et tout s'efface;
Où tout est fugitif, périssable, incertain;
Où le jour du bonheur n'a pas de lendemain.

Combien de fois ainsi, trompé par l'existence,
De mon sein pour jamais j'ai banni l'espérance!
Combien de fois ainsi mon esprit abattu
A cru s'envelopper d'une froide vertu,
Et, rêvant de Zénon la trompeuse sagesse,
Sous un manteau stoïque a caché sa faiblesse!
Dans son indifférence un jour enseveli,
Pour trouver le repos il invoquait l'oubli :

134122A

Vain repos, faux sommeil! Tel qu'au pied des collines
Où Rome sort du sein de ses propres ruines,
L'œil voit dans ce chaos, confusément épars,
D'antiques monuments, de modernes remparts,
Des théâtres croulants, dont les frontons superbes
Dorment dans la poussière ou rampent sous les herbes,
Les palais des héros par les ronces couverts,
Des dieux couchés au seuil de leurs temples déserts,
L'obélisque éternel ombrageant la chaumière,
La colonne portant une image étrangère,
L'herbe dans les forum, les fleurs dans les tombeaux,
Et ces vieux panthéons peuplés de dieux nouveaux;
Tandis que, s'élevant de distance en distance,
Un faible bruit de vie interrompt ce silence...
Telle est mon âme après ces longs ébranlements :
Secouant la raison jusqu'en ses fondements,
Le malheur n'en fait plus qu'une immense ruine,
Où comme un grand débris le désespoir domine;
De sentiments éteints silencieux chaos,
Éléments opposés sans vie et sans repos,
Reste des passions par le temps effacées,
Combat désordonné de vœux et de pensées,
Souvenirs expirants, regrets, dégoûts, remord.
Si du moins ces débris nous attestaient sa mort!
Mais sous ce vaste deuil l'âme encore est vivante;
Ce feu sans aliment soi-même s'alimente;
Il renaît de sa cendre, et ce fatal flambeau
Craint de brûler encore au delà du tombeau.

Ame, qui donc es-tu? Flamme qui me dévore,
Dois-tu vivre après moi? dois-tu souffrir encore?
Hôte mystérieux, que vas-tu devenir?
Au grand flambeau du jour vas-tu te réunir?
Peut-être de ce feu tu n'es qu'une étincelle,
Qu'un rayon égaré que cet astre rappelle;
Peut-être que, mourant lorsque l'homme est détruit,
Tu n'es qu'un suc plus pur que la terre a produit,

Une fange animée, une argile pensante...
Mais que vois-je? A ce mot tu frémis d'épouvante :
Redoutant le néant, et lasse de souffrir,
Hélas! tu crains de vivre et trembles de mourir.

Qui te révélera, redoutable mystère?
J'écoute en vain la voix des sages de la terre;
Le doute égare aussi ces sublimes esprits,
Et de la même argile ils ont été pétris.
Rassemblant les rayons de l'antique sagesse,
Socrate te cherchait aux beaux jours de la Grèce;
Platon à Sunium te cherchait après lui :
Deux mille ans sont passés, je te cherche aujourd'hui;
Deux mille ans passeront, et les enfants des hommes
S'agiteront encor dans la nuit où nous sommes.
La vérité rebelle échappe à nos regards,
Et Dieu seul réunit tous ses rayons épars.

Ainsi, prêt à fermer mes yeux à la lumière,
Nul espoir ne viendra consoler ma paupière :
Mon âme aura passé, sans guide et sans flambeau,
De la nuit d'ici-bas dans la nuit du tombeau;
Et j'emporte au hasard, au monde où je m'élance,
Ma vertu sans espoir, mes maux sans récompense.
Réponds-moi, Dieu cruel! S'il est vrai que tu sois,
J'ai donc le droit fatal de maudire tes lois!
Après le poids du jour, du moins le mercenaire
Le soir s'assied à l'ombre, et reçoit son salaire;
Et moi, quand je fléchis sous le fardeau du sort,
Quand mon jour est fini, mon salaire est la mort!

. . . . . .

. . . . . .

Mais, tandis qu'exhalant le doute et le blasphème,
Les yeux sur mon tombeau, je pleure sur moi-même,
La foi, se réveillant comme un doux souvenir,
Jette un rayon d'espoir sur mon pâle avenir,

XXI

LE GÉNIE

A M. DE BONALD

Impavidum ferient ruinæ.
HORAT., Od. v, lib. III.

Ainsi, quand parmi les tempêtes,
Au sommet brûlant du Sina,
Jadis le plus grand des prophètes
Gravait les tables de Juda;
Pendant cet entretien sublime,
Un nuage couvrait la cime
Du mont inaccessible aux yeux;
Et, tremblant aux coups du tonnerre,
Juda, couché dans la poussière,
Vit ses lois descendre des cieux.

Ainsi, des sophistes célèbres
Dissipant les fausses clartés,
Tu tires du sein des ténèbres
D'éblouissantes vérités.
Ce voile, qui des lois premières
Couvrait les augustes mystères,
Se déchire et tombe à ta voix;
Et tu suis ta route assurée
Jusqu'à cette source sacrée
Où le monde a puisé ses lois.

Assis sur la base immuable
De l'éternelle vérité,
Tu vois d'un œil inaltérable
Les phases de l'humanité.
Secoués de leurs gonds antiques,
Les empires, les républiques,
S'écroulent en débris épars :
Tu ris des terreurs où nous sommes;
Partout où nous voyons les hommes,
Un Dieu se montre à tes regards!

En vain par quelque faux système
Un système faux est détruit;
Par le désordre à l'ordre même
L'univers moral est conduit.
Et, comme autour d'un astre unique
La terre, dans sa course oblique,
Décrit sa route dans les airs,
Ainsi, par une loi plus belle,
Ainsi la justice éternelle
Est le pivot de l'univers.

Mais quoi! tandis que le génie
Te ravit si loin de nos yeux,
Les lâches clameurs de l'envie
Te suivent jusque dans les cieux!
Crois-moi, dédaigne d'en descendre;
Ne t'abaisse pas pour entendre
Ces bourdonnements détracteurs.
Poursuis ta sublime carrière,
Poursuis : le mépris du vulgaire
Est l'apanage des grands cœurs.

Objet de ses amours frivoles,
Ne l'as-tu pas vu tour à tour
Se forger de frêles idoles
Qu'il adore et brise en un jour?

N'as-tu pas vu son inconstance
De l'héréditaire croyance
Éteindre les sacrés flambeaux,
Brûler ce qu'adoraient ses pères,
Et donner le nom de lumières
A l'épaisse nuit des tombeaux?

Secouant ses antiques rênes,
Mais par d'autres tyrans flatté,
Tout meurtri du poids de ses chaînes,
L'entends-tu crier : *Liberté?*
Dans ses sacriléges caprices,
Le vois-tu, donnant à ses vices
Les noms de toutes les vertus,
Traîner Socrate aux gémonies,
Pour faire en des temples impies
L'apothéose d'Anytus?

Si, pour caresser sa faiblesse,
Sous tes pinceaux adulateurs
Tu parais du nom de sagesse
Les leçons de ses corrupteurs,
Tu verrais ses mains avilies,
Arrachant des palmes flétries
De quelque front déshonoré,
Les répandre sur ton passage,
Et, changeant la gloire en outrage,
T'offrir un triomphe abhorré.

Mais loin d'abandonner la lice
Où ta jeunesse a combattu,
Tu sais que l'estime du vice
Est un outrage à la vertu.
Tu t'honores de tant de haine;
Tu plains ces faibles cœurs qu'entraîne
Le cours de leur siècle égaré;
Et, seul contre le flot rapide,

Tu marches d'un pas intrépide
Au but que la gloire a montré?

Tel un torrent, fils de l'orage,
En roulant du sommet des monts,
S'il rencontre sur son passage
Un chêne, l'orgueil des vallons,
Il s'irrite, il écume, il gronde,
Il presse des plis de son onde
L'arbre vainement menacé :
Mais, debout parmi les ruines,
Le chêne aux profondes racines
Demeure; et le fleuve a passé.

Toi donc, des mépris de ton âge
Sans être jamais rebuté,
Retrempe ton mâle courage
Dans les flots de l'adversité!
Pour cette lutte qui s'achève,
Que la vérité soit ton glaive,
La justice ton bouclier.
Va, dédaigne d'autres armures;
Et si tu reçois des blessures,
Nous les couvrirons de laurier!

Vois-tu dans la carrière antique,
Autour des coursiers et des chars,
Jaillir la poussière olympique
Qui les dérobe à nos regards?
Dans sa course ainsi le génie
Par les nuages de l'envie
Marche longtemps environné;
Mais au terme de la carrière,
Des flots de l'indigne poussière
Il sort vainqueur et couronné.

Je ne connaissais M. de Bonald que de nom : je n'avais rien lu de lui. On en parlait à Chambéry, où j'étais alors, comme d'un sage proscrit de sa patrie par la Révolution, et conduisant ses petits-enfants par la main sur les grandes routes de l'Allemagne. Cette image d'un Solon moderne m'avait frappé ; de plus, j'avais un culte idéal et passionné pour une jeune femme dont j'ai parlé dans *Raphaël*, et qui était amie de M. de Bonald. En sortant de chez elle un soir d'été, je gravis, au clair de la lune, les pentes boisées des montagnes qui s'élèvent derrière la jolie petite ville d'Aix en Savoie, et j'écrivis au crayon les strophes qu'on vient de lire. Peu m'importait que M. de Bonald connût ou non ces vers : ma récompense était dans le sourire que j'obtiendrais le lendemain de mon idole. Mon inspiration n'était pas la politique, mais l'amour. Je lus, en effet, cette ode le lendemain à l'amie de ce grand écrivain. Elle ne me soupçonnait pas capable d'un tel coup d'aile : elle vit bien que j'avais été soutenu par un autre enthousiasme que par l'enthousiasme d'une métaphysique inconnue. Elle m'en sut gré, elle fut fière de moi ; elle envoya ces vers à M. de Bonald, qui fut bon, indulgent, comme il l'était toujours, et qui m'adressa l'édition complète de ses œuvres. Je les lus avec cet élan de la poésie vers le passé, et avec cette piété du cœur pour les ruines, qui se change si facilement en dogme et en système dans l'imagination des enfants. Je m'efforçai de croire pendant quelques mois aux gouvernements révélés, sur la foi de M. de Chateaubriand et de M. de Bonald. Puis le courant du temps et de la raison humaine m'arracha, comme tout le monde, à ces douces illusions ; et je compris que Dieu ne révélait à l'homme que ses instincts sociaux, et que les natures diverses des gouvernements étaient la révélation de l'âge, des situations, du siècle, des vices ou des vertus de l'espèce humaine.

XXIII

PHILOSOPHIE

AU MARQUIS DE LA MAISONFORT

Oh! qui m'emportera vers les tièdes rivages
Où l'Arno, couronné de ses pâles ombrages,
Aux murs de Médicis en sa course arrêté,
Réfléchit le palais par un sage habité,
Et semble, au bruit flatteur de son onde plus lente,
Murmurer les grands noms de Pétrarque et de Dante?
Ou plutôt que ne puis-je, au doux tomber du jour,
Quand, le front soulagé du fardeau de la cour,
Tu vas sous tes bosquets chercher ton Égérie,
Suivre, en rêvant, tes pas de prairie en prairie,
Jusqu'au modeste toit, par tes mains embelli,
Où tu cours adorer le silence et l'oubli?
J'adore aussi ces dieux : depuis que la sagesse
Aux rayons du malheur a mûri ma jeunesse,
Pour nourrir ma raison des seuls fruits immortels,
J'y cherche en soupirant l'ombre de leurs autels,
Et s'il est au sommet de la verte colline,
S'il est sur le penchant du coteau qui s'incline,
S'il est aux bords déserts du torrent ignoré
Quelque rustique abri, de verdure entouré,
Dont le pampre arrondi sur le seuil domestique
Dessine en serpentant le flexible portique;
Semblable à la colombe errante sur les eaux,
Qui, des cèdres d'Arar découvrant les rameaux,

Vola sur leur sommet poser ses pieds de rose,
Soudain mon âme errante y vole et s'y repose.
Aussi, pendant qu'admis dans les conseils des rois,
Représentant d'un maître honoré par son choix,
Tu tiens un des grands fils de la trame du monde,
Moi, parmi les pasteurs, assis aux bords de l'onde,
Je suis d'un œil rêveur les barques sur les eaux,
J'écoute les soupirs du vent dans les roseaux;
Nonchalamment couché près du lit des fontaines,
Je suis l'ombre qui tourne autour du tronc des chênes,
Ou je grave un vain nom sur l'écorce des bois,
Ou je parle à l'écho qui répond à ma voix,
Ou, dans le vague azur, contemplant les nuages,
Je laisse errer comme eux mes flottantes images.
La nuit tombe, et le Temps, de son doigt redouté,
Me marque un jour de plus que je n'ai pas compté.

Quelquefois seulement, quand mon âme oppressée
Sent en rhythmes nombreux déborder ma pensée,
Au souffle inspirateur du soir dans les déserts,
Ma lyre abandonnée exhale encor des vers!
J'aime à sentir ces fruits d'une séve plus mûre
Tomber, sans qu'on les cueille, au gré de la nature,
Comme le sauvageon, secoué par les vents,
Sur les gazons flétris, de ses rameaux mouvants
Laisse tomber ses fruits que la branche abandonne,
Et qui meurent au pied de l'arbre qui les donne.
Il fut un temps peut-être où mes jours mieux remplis,
Par la gloire éclairés, par l'amour embellis,
Et fuyant loin de moi sur des ailes rapides,
Dans la nuit du passé ne tombaient pas si vides.
Aux douteuses clartés de l'humaine raison,
Égaré dans les cieux sur les pas de Platon,
Par ma propre vertu je cherchais à connaître
Si l'âme est en effet un souffle du grand Être;
Si ce rayon divin, dans l'argile enfermé,
Doit être par la mort éteint ou rallumé;

S'il doit après mille ans revivre sur la terre;
Ou si, changeant sept fois de destins et de sphère,
Et montant d'astre en astre à son centre divin,
D'un but qui fuit toujours il s'approche sans fin;
Si dans ces changements nos souvenirs survivent;
Si nos soins, nos amours, si nos vertus nous suivent;
S'il est un juge assis aux portes des enfers,
Qui sépare à jamais les justes des pervers;
S'il est de saintes lois qui, du ciel émanées,
Des empires mortels prolongent les années,
Jettent un frein au peuple indocile à leur voix,
Et placent l'équité sous la garde des rois;
Ou si d'un dieu qui dort l'aveugle nonchalance
Laisse au gré du destin trébucher sa balance,
Et livre, en détournant ses yeux indifférents,
La nature au hasard et la terre aux tyrans.
Mais, ainsi que des cieux, où son vol se déploie,
L'aigle souvent trompé redescend sans sa proie,
Dans ces vastes hauteurs où mon œil s'est porté
Je n'ai rien découvert que doute et vanité;
Et, las d'errer sans fin dans des champs sans limite,
Au seul jour où je vis, au seul bord que j'habite,
J'ai borné désormais ma pensée et mes soins :
Pourvu qu'un dieu caché fournisse à mes besoins,
Pourvu que, dans les bras d'une épouse chérie,
Je goûte obscurément les doux fruits de ma vie;
Que le rustique enclos par mes pères planté
Me donne un toit l'hiver, et de l'ombre l'été;
Et que d'heureux enfants ma table couronnée
D'un convive de plus se peuple chaque année,
Ami, je n'irai plus ravir si loin de moi,
Dans les secrets de Dieu, ces comment, ces pourquoi,
Ni du risible effort de mon faible génie
Aider péniblement la sagesse infinie.
Vivre est assez pour nous; un plus sage l'a dit :
Le soin de chaque jour à chaque jour suffit.
Humble, et du saint des saints respectant les mystè[illegible]

J'héritai l'innocence et le Dieu de mes pères;
En inclinant mon front, j'élève à lui mes bras;
Car la terre l'adore et ne le comprend pas :
Semblable à l'alcyon, que la mer dorme ou gronde,
Qui dans son nid flottant s'endort en paix sur l'onde,
Me reposant sur Dieu du soin de me guider
A ce port invisible où tout doit aborder,
Je laisse mon esprit, libre d'inquiétude,
D'un facile bonheur faisant sa seule étude,
Et prêtant sans orgueil la voile à tous les vents,
Les yeux tournés vers lui, suivre le cours du temps.

Toi qui, longtemps battu des vents et de l'orage,
Jouissant aujourd'hui de ce ciel sans nuage,
Du sein de ton repos contemples du même œil
Nos revers sans dédain, nos erreurs sans orgueil;
Dont la raison facile, et chaste sans rudesse,
Des sages de son temps n'a pris que la sagesse,
Et qui reçus d'en haut ce don mystérieux
De parler aux mortels dans la langue des dieux;
De ces bords enchanteurs où ta voix me convie,
Où s'écoule à flots purs l'automne de ta vie,
Où les eaux et les fleurs, et l'ombre et l'amitié,
De tes jours nonchalants usurpent la moitié,
Dans ces vers inégaux que ta muse entrelace,
Dis-nous, comme autrefois nous l'aurait dit Horace,
Si l'homme doit combattre ou suivre son destin;
Si je me suis trompé de but ou de chemin;
S'il est vers la sagesse une autre route à suivre,
Et si l'art d'être heureux n'est pas tout l'art de vivre.

Le marquis de La Maisonfort était un de ces émigrés français qui avaient suivi la cour sur la terre étrangère, et qui avaient ébloui, pendant dix ans, l'Europe de leur insouciance et de leur esprit. Il avait été l'ami de Rivarol, de Champcenetz, et de tous ces jeunes et brillants écrivains des *Actes des*

Apôtres, Satire Ménippée de 89, journal à peu près semblable au *Charivari* d'aujourd'hui, dans lequel ils décochaient à la Révolution des flèches légères, pendant qu'elle combattait le trône avec la sape, et bientôt avec la hache.

Après le retour des Bourbons en 1814, le marquis de La Maisonfort avait été nommé, par Louis XVIII, ministre plénipotentiaire à Florence. En 1825, je fus nommé secrétaire de légation dans la même cour. Le marquis de La Maisonfort était poëte : il m'accueillit comme un père, et m'ouvrit plus de portefeuilles de vers que de portefeuilles de dépêches. Il vivait nonchalamment et voluptueusement dans ce doux exil des bords de l'Arno. C'était le plus naïf et le plus piquant mélange de philosophie voltairienne, épicurienne et sceptique de l'ancien régime, avec les théories officielles et le langage assaisonné de trône et d'autel, de légitimité et de culte monarchique, dont il avait pris l'habitude à la cour d'Hartwell; un Voltaire charmant, converti par l'exil, le malheur, la situation à la cour, mais conservant, sous son habit de diplomate et d'homme d'État, la séve, la grâce et l'incrédulité railleuse de sa première vie.

Il me priait souvent d'encadrer son nom dans mes vers, qui avaient, disait-il, plus d'ailes que les siens pour le porter au delà de sa vie. Je lui adressai ceux-ci, écrits, un soir d'automne, sous les châtaigniers de la sauvage colline de Tresserves, qui domine le lac du Bourget en Savoie.

Le marquis de La Maisonfort mourut l'année suivante à Lyon, en revenant de Paris à Florence. Je le remplaçai en Toscane. Sa mémoire me resta chère, douce comme ces souvenirs d'un entretien semi-sérieux qui font encore sourire, le lendemain, du plaisir d'esprit qu'on a eu la veille.

Cette race charmante de l'émigré français n'existe plus : elle s'est éteinte avec celle des abbés de cour, que j'ai encore entrevus dans ma jeunesse, et qu'on ne retrouve plus qu'en Italie. Les émigrés étaient les conteurs arabes de nos jours. Le marquis de La Maisonfort fut un des plus spirituels et des plus intéressants.

XXIV

LE GOLFE DE BAIA

Vois-tu comme le flot paisible
Sur le rivage vient mourir?
Vois-tu le volage zéphyr
Rider, d'une haleine insensible,
L'onde qu'il aime à parcourir?
Montons sur la barque légère
Que ma main guide sans efforts,
Et de ce golfe solitaire
Rasons timidement les bords.

Loin de nous déjà fuit la rive :
Tandis que d'une main craintive
Tu tiens le docile aviron,
Courbé sur la rame bruyante,
Au sein de l'onde frémissante
Je trace un rapide sillon.

Dieu! quelle fraîcheur on respire!
Plongé dans le sein de Téthys,
Le soleil a cédé l'empire
A la pâle reine des nuits;
Le sein des fleurs demi-fermées
S'ouvre, et de vapeurs embaumées
En ce moment remplit les airs;
Et du soir la brise légère
Des plus doux parfums de la terre
A son tour embaume les mers.

Quels chants sur ces flots retentissent?
Quels chants éclatent sur ces bords?

De ces doux concerts qui s'unissent
L'écho prolonge les accords.
N'osant se fier aux étoiles,
Le pêcheur, repliant ses voiles,
Salue en chantant son séjour,
Tandis qu'une folle jeunesse
Pousse au ciel des cris d'allégresse
Et fête son heureux retour.

Mais déjà l'ombre plus épaisse
Tombe et brunit les vastes mers;
Le bord s'efface, le bruit cesse,
Le silence occupe les airs.
C'est l'heure où la Mélancolie
S'assied pensive et recueillie
Aux bords silencieux des mers,
Et, méditant sur les ruines,
Contemple au penchant des collines
Ce palais, ces temples déserts.

O de la liberté vieille et sainte patrie!
Terre autrefois féconde en sublimes vertus,
Sous d'indignes Césars[1] maintenant asservie,
Ton empire est tombé, tes héros ne sont plus!
Mais dans ton sein l'âme agrandie
Croit sur leurs monuments respirer leur génie,
Comme on respire encor dans un temple aboli
La majesté du Dieu dont il était rempli.
Mais n'interrogeons pas vos cendres généreuses,
Vieux Romains, fiers Catons, mânes des deux Brutus!
Allons redemander à ces murs abattus
Des souvenirs plus doux, des ombres plus heureuses.

Horace, dans ce frais séjour,
Dans une retraite embellie
Par le plaisir et le génie,

1. Ceci était écrit en 1813.

Fuyait les pompes de la cour;
Properce y visitait Cynthie,
Et sous les regards de Délie
Tibulle y modulait les soupirs de l'amour.
Plus loin, voici l'asile où vint chanter le Tasse,
Quand, victime à la fois du génie et du sort,
Errant dans l'univers, sans refuge et sans port,
La pitié recueillit son illustre disgrâce.
Non loin des mêmes bords, plus tard il vint mourir;
La gloire l'appelait, il arrive, il succombe :
La palme qui l'attend devant lui semble fuir,
Et son laurier tardif n'ombrage que sa tombe.

Colline de Baïa! poétique séjour!
Voluptueux vallon qu'habita tour à tour
Tout ce qui fut grand dans le monde,
Tu ne retentis plus de gloire ni d'amour.
Pas une voix qui me réponde,
Que le bruit plaintif de cette onde,
Ou l'écho réveillé des débris d'alentour!

Ainsi tout change, ainsi tout passe;
Ainsi nous-mêmes nous passons,
Hélas! sans laisser plus de trace
Que cette barque où nous glissons
Sur cette mer où tout s'efface.

Ainsi que le dit la note au bas de la page 115, ces vers, qui faisaient partie d'un recueil que je jetai au feu, avaient été écrits à Naples en 1813. J'allais souvent alors passer mes journées, avec le père de Graziella et Graziella elle-même, dans le golfe de Baïa, où le pêcheur jetait ses filets (voir les *Confidences*, épisode de *Graziella*). J'écrivais la côte, les monuments, les impressions de la rive et des flots, en vers, pendant que mon ami Aymon de Virieu les notait au crayon et au pinceau sur ses albums. Il avait, par hasard, conservé une copie de cette élégie, et il me la remit au moment où je faisais imprimer les *Méditations*. Je la recueillis comme un coquillage des bords de la mer qu'on retrouve dans une valise de voyage oubliée depuis longtemps, et je l'enfilai, avec ses sœurs plus graves, dans ce chapelet de mes poésies.

XXV

LE TEMPLE

Qu'il est doux, quand du soir l'étoile solitaire,
Précédant de la nuit le char silencieux,
S'élève lentement dans la voûte des cieux,
Et que l'ombre et le jour se disputent la terre;
Qu'il est doux de porter ses pas religieux
Dans le fond du vallon, vers ce temple rustique
Dont la mousse a couvert le modeste portique,
Mais où le ciel encor parle à des cœurs pieux!
Salut, bois consacré! Salut, champ funéraire,
Des tombeaux du village humble dépositaire!
Je bénis en passant tes simples monuments.
Malheur à qui des morts profane la poussière!
J'ai fléchi le genou devant leur humble pierre,
Et la nef a reçu mes pas retentissants.
Quelle nuit! quel silence! Au fond du sanctuaire
A peine on aperçoit la tremblante lumière
De la lampe qui brûle auprès des saints autels.
Seule elle luit encor quand l'univers sommeille,
Emblème consolant de la bonté qui veille
Pour recueillir ici les soupirs des mortels.

Avançons. Aucun bruit n'a frappé mon oreille;
Le parvis frémit seul sous mes pas mesurés :
Du sanctuaire enfin j'ai franchi les degrés.
Murs sacrés, saints autels! je suis seul, et mon âme
Peut verser devant vous ses douleurs et sa flamme,
Et confier au ciel des accents ignorés,
Que lui seul connaîtra, que vous seuls entendrez.

Mais quoi! de ces autels j'ose approcher sans crainte!
J'ose apporter, grand Dieu! dans cette auguste enceinte
Un cœur encor brûlant de douleur et d'amour!
Et je ne tremble pas que ta majesté sainte
Ne venge le respect qu'on doit à son séjour!
Non, je ne rougis plus du feu qui me consume :
L'amour est innocent quand la vertu l'allume.
Aussi pur que l'objet à qui je l'ai juré,
Le mien brûle mon cœur, mais c'est d'un feu sacré;
La constance l'honore et le malheur l'épure.
Je l'ai dit à la terre, à toute la nature;
Devant tes saints autels je l'ai dit sans effroi :
J'oserais, Dieu puissant, la nommer devant toi.
Oui, malgré la terreur que ton temple m'inspire,
Ma bouche a murmuré tout bas le nom d'Elvire;
Et ce nom, répété de tombeaux en tombeaux,
Comme l'accent plaintif d'une ombre qui soupire,
De l'enceinte funèbre a troublé le repos.

Adieu, froids monuments, adieu, saintes demeures!
Deux fois l'écho nocturne a répété les heures,
Depuis que devant vous mes larmes ont coulé :
Le ciel a vu ces pleurs, et je sors consolé.
Peut-être au même instant, sur un autre rivage,
Elvire veille aussi, seule avec mon image,
Et dans un temple obscur, les yeux baignés de pleurs,
Vient aux autels déserts confier ses douleurs.

Cette méditation n'est qu'un cri de l'âme jeté devant Dieu dans une petite église de village, où j'aperçus un soir la lueur d'une lampe, et où j'entrai, plein de la pensée qui me poursuivait partout. Une image se plaçait toujours entre Dieu et moi : j'éprouvai le besoin de la consacrer. En sortant de ce recueillement dans ces murs humides de soupirs, j'écrivis cette méditation. Elle était beaucoup plus longue : j'en retranchai la moitié à l'impression. La piété amoureuse a deux pudeurs : celle de l'amour et celle de la religion. Je n'osai pas les profaner.

XXVI

LE PASTEUR ET LE PÊCHEUR

FRAGMENT D'ÉGLOGUE MARINE

1826

C'était l'heure chantante où, plus doux que l'aurore,
Le jour en expirant semble sourire encore,
Et laisse le zéphyr dormant sous les rameaux
En descendre avec l'ombre et flotter sur les eaux;
La cloche dans la tour, lentement ébranlée,
Roulait ses longs soupirs de vallée en vallée,
Comme une voix du soir qui, mourant sur les flots,
Rappelle avant la nuit la nature au repos.
Les villageois, épars autour de leurs chaumières,
Cadençaient à ses sons leurs rustiques prières,
Rallumaient en chantant la flamme des foyers,
Suspendaient les filets aux troncs des peupliers,
Où, déliant le joug de leurs taureaux superbes,
Répandaient devant eux l'or savoureux des gerbes;
Puis, assis en silence au seuil de leurs séjours,
Attendaient le sommeil, ce doux prix de leurs jours.

Deux enfants du hameau, l'un pasteur du bocage,
L'autre jeune pêcheur de l'orageuse plage,
Consacrant à l'amour l'heure oisive du soir,
A l'ombre du même arbre étaient venus s'asseoir;
Là, pour goûter le frais au pied du sycomore,

Chacun avait conduit la vierge qu'il adore :
Néære et Næala, deux jeunes sœurs, deux lis
Que sur la même tige un seul souffle a cueillis.
Les deux amants, couchés aux genoux des bergères,
Les regardaient tresser les tiges des fougères.
Un tertre de gazon, d'anémones semé,
Étendait sous la pente un tapis parfumé;
La mer le caressait de ses vagues plaintives;
Douze chênes, courbant leurs vieux troncs sur ses rives,
Ne laissaient sous leur feuille entrevoir qu'à demi
Le bleu du firmament dans son flot endormi.
Un arbre, dont la vigne enlaçait le feuillage,
Leur versait la fraîcheur de son mobile ombrage;
Et non loin derrière eux, dans un champ déjà mûr,
Où le pampre et l'érable entrelaçaient leur mur,
Ils entendaient le bruit de la brise inégale
Tomber, se relever, gémir par intervalle,
Et, ranimant les airs par le jour assoupis,
Glisser en bruissant entre l'or des épis.

Ils disputaient entre eux des doux soins de leur vie;
Chacun trouvait son sort le plus digne d'envie :
L'humble berger vantait les doux soins des troupeaux,
Le pêcheur sa nacelle et le charme des eaux,
Quand un vieillard leur dit avec un doux sourire :
« Chantez ce que les champs ou l'onde vous inspire!
Chantez! Celui des deux dont la touchante voix
Saura mieux faire aimer les vagues ou les bois,
Des mains de la maîtresse à qui sa voix est chère
Recevra le doux prix de ses accords : Néære,
Offrant à son amant le prix des moissonneurs,
A sa dernière gerbe attachera des fleurs;
Et Næala, tressant les roses qu'elle noue,
De l'esquif du pêcheur couronnera la proue,
Et son mât tout le jour, aux yeux des matelots,
De ses bouquets flottants parfumera les flots. »
Ainsi dit le vieillard. On consent en silence :

Le beau pêcheur médite, et le pasteur commence.

LE PASTEUR.

Quand l'astre du printemps, au berceau d'un jour pur,
Lève à moitié son front dans le changeant azur;
Quand l'aurore, exhalant sa matinale haleine,
Épand les doux parfums dont la vallée est pleine,
Et, faisant incliner le calice des fleurs,
De la nuit sur les prés laisse épancher les pleurs,
Alors que du matin la vive messagère,
L'alouette, quittant son lit dans la fougère,
Et modulant des airs gais comme le réveil,
Monte, plane et gazouille au-devant du soleil,
Saisissant mes taureaux par leur corne glissante,
Je courbe sous le joug leur tête mugissante;
Par des nœuds douze fois sur leurs fronts redoublés,
J'attache au bois poli leurs membres accouplés;
L'anneau brillant d'acier au timon les enchaîne,
J'entrelace à leur joug de longs festons de chêne,
Dont la feuille mobile et les flottants rameaux
De l'ardeur du midi protégent leurs naseaux.

. . . . . .

XXVII

CHANTS LYRIQUES DE SAÜL

IMITATION DES PSAUMES DE DAVID

Je répandrai mon âme au seuil du sanctuaire,
Seigneur; dans ton nom seul je mettrai mon espoir;
Mes cris t'éveilleront, et mon humble prière
S'élèvera vers toi comme l'encens du soir!

Dans quel abaissement ma gloire s'est perdue!
J'erre sur la montagne ainsi qu'un passereau,
Et par tant de rigueurs mon âme confondue,
Mon âme est devant toi comme un désert sans eau.

Pour mes fiers ennemis ce deuil est une fête;
Ils se montrent, Seigneur, ton Christ humilié.
« Le voilà, disent-ils; ses dieux l'ont oublié;
Et Moloch en passant a secoué la tête
Et souri de pitié! »

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Seigneur, tendez votre arc; levez-vous, jugez-moi!
Remplissez mon carquois de vos flèches brûlantes.
Que des hauteurs du ciel vos foudres dévorantes
Portent sur eux la mort qu'ils appelaient sur moi!

Dieu se lève, il s'élance : il abaisse la voûte
De ces cieux éternels ébranlés sous ses pas;
Le soleil et la foudre ont éclairé sa route;
Ses anges devant lui font voler le trépas.

Le feu de son courroux fait monter la fumée,
Son éclat a fendu les nuages des cieux;
La terre est consumée
D'un regard de ses yeux.

Il parle; sa voix foudroyante
A fait chanceler d'épouvante
Les cèdres du Liban, les rochers des déserts;
Le Jourdain montre à nu sa source reculée;
De la terre ébranlée
Les os sont découverts.

Le Seigneur m'a livré la race criminelle
Des superbes enfants d'Ammon.
Levez-vous, ô Saül! et que l'ombre éternelle
Engloutisse jusqu'à leur nom!

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Que vois-je? vous tremblez, orgueilleux oppresseurs!
Le héros prend sa lance,
Il l'agite, il s'élance;
A sa seule présence,
La terreur de ses yeux a passé dans vos cœurs.

Fuyez!... Il est trop tard : sa redoutable épée
Décrit autour de vous un cercle menaçant,
En tout lieu vous poursuit, en tout lieu vous attend,

Et, déjà mille fois dans votre sang trempée,
S'enivre encor de votre sang.

Son coursier superbe
Foule comme l'herbe
Les corps des mourants;
Le héros l'excite,
Et le précipite
A travers les rangs;
Les feux l'environnent,
Les casques résonnent
Sous ses pieds sanglants :
Devant sa carrière
Cette foule altière
Tombe tout entière
Sous ses traits brûlants,
Comme la poussière
Qu'emportent les vents.

Où sont ces fiers Ismaélites,
Ces enfants de Moab, cette race d'Édom,
Iduméens, guerriers d'Ammon,
Et vous, superbes fils de Tyr et de Sidon,
Et vous, cruels Amalécites?
Les voilà devant moi comme un fleuve tari,
Et leur mémoire même avec eux a péri!

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Que de biens le Seigneur m'apprête!
Qu'il couronne d'honneurs la vieillesse du roi!
Éphraïm, Manassé, Galaad, sont à moi,
Jacob, mon bouclier, est l'appui de ma tête.

Que de biens le Seigneur m'apprête!
Qu'il couronne d'honneurs la vieillesse du roi!

Des bords où l'aurore se lève
Aux bords où le soleil achève
Son cours tracé par l'Éternel,
L'opulente Saba, la grasse Éthiopie,
La riche mer de Tyr, les déserts d'Arabie,
Adorent le roi d'Israël.

Peuples, frappez des mains! le Roi des rois s'avance!
Il monte, il s'est assis sur son trône éclatant;
Il pose de Sion l'éternel fondement;
La montagne frémit de joie et d'espérance.
Peuples, frappez des mains! le Roi des rois s'avance!
Il pose de Sion l'éternel fondement.

De sa main pleine de justice
Il verse aux nations l'abondance et la paix.
Réjouis-toi, Sion! sous ton ombre propice,
Ainsi que le palmier qui parfume Cadès,
La paix et l'équité fleurissent à jamais.
De sa main pleine de justice
Il verse aux nations l'abondance et la paix.

Dieu chérit de Sion les sacrés tabernacles
Plus que les temples d'Israël;
Il y fait sa demeure, il y rend ses oracles,
Il y fait éclater sa gloire et ses miracles :
Sion, ainsi que lui ton nom est immortel.
Dieu chérit de Sion les sacrés tabernacles
Plus que les tentes d'Israël.

C'est là qu'un jour vaut mieux que mille;
C'est là qu'environné de la troupe docile
De ses nombreux enfants, sa gloire et son appui,

Le roi vieillit, semblable à l'olivier fertile
Qui voit ses rejetons fleurir autour de lui.

Cette méditation est tirée des chœurs de ma tragédie de *Saül*, qui n'a jamais été ni représentée ni imprimée. J'avais écrit ce drame en 1818, pour Mme de Raigecourt, qui m'engageait à faire pour Louis XVIII ce que Racine avait fait pour Louis XIV. Mais il manquait un Racine et un Louis XIV.

Les chœurs de Racine, dans *Esther* et dans *Athalie*, furent mon modèle. On voit combien je restai loin de ce grand maître en harmonie et en images.

XXVIII

A UNE FLEUR

SÉCHÉE DANS UN ALBUM

1827

Il m'en souvient, c'était aux plages
Où m'attire un ciel du Midi,
Ciel sans souillure et sans orages,
Où j'aspirais sous les feuillages
Les parfums d'un air attiédi.

Une mer qu'aucun bord n'arrête
S'étendait bleue à l'horizon;
L'oranger, cet arbre de fête,
Neigeait par moments sur ma tête;
Des odeurs montaient du gazon.

Tu croissais près d'une colonne
D'un temple écrasé par le temps;
Tu lui faisais une couronne,
Tu parais son tronc monotone
Avec tes chapiteaux flottants;

Fleur qui décores la ruine
Sans un regard pour t'admirer!
Je cueillis ta blanche étamine,

Et j'emportai sur ma poitrine
Tes parfums pour les respirer.

Aujourd'hui, ciel, temple, rivage,
Tout a disparu sans retour :
Ton parfum est dans le nuage,
Et je trouve, en tournant la page,
La trace morte d'un beau jour!

XXIX

HYMNE AU SOLEIL

1825

Vous avez pris pitié de sa longue douleur;
Vous me rendez le jour, Dieu que l'amour implore!
Déjà mon front, couvert d'une molle pâleur,
Des teintes de la vie à ses yeux se colore;
Déjà dans tout mon être une douce chaleur
Circule avec mon sang, remonte dans mon cœur :
Je renais pour aimer encore!

Mais la nature aussi se réveille en ce jour;
Au doux soleil de mai nous la voyons renaître :
Les oiseaux de Vénus, autour de ma fenêtre,
Du plus chéri des mois proclament le retour!
Guide mes premiers pas dans nos vertes campagnes,
Conduis-moi, chère Elvire, et soutiens ton amant.
Je veux voir le soleil s'élever lentement,
Précipiter son char du haut de nos montagnes,
Jusqu'à l'heure où dans l'onde il ira s'engloutir,
Et cédera les airs au nocturne zéphyr.
Viens! que crains-tu pour moi? Le ciel est sans nuage;
Ce plus beau de nos jours passera sans orage;
Et c'est l'heure où déjà, sur les gazons en fleurs,
Dorment près des troupeaux les paisibles pasteurs.

Dieu! que les airs sont doux! que la lumière est pure!
Tu règnes en vainqueur sur toute la nature,
O soleil! et des cieux, où ton char est porté,
Tu lui verses la vie et la fécondité.
Le jour où, séparant la nuit de la lumière,
L'Éternel te lança dans ta vaste carrière,

L'univers tout entier te reconnut pour roi;
Et l'homme, en t'adorant, s'inclina devant toi.
De ce jour, poursuivant ta carrière enflammée,
Tu décris sans repos ta route accoutumée;
L'éclat de tes rayons ne s'est point affaibli,
Et sous la main des temps ton front n'a point pâli!

Quand la voix du matin vient réveiller l'aurore,
L'Indien prosterné te bénit et t'adore;
Et moi, quand le midi de ses feux bienfaisants
Ranime par degrés mes membres languissants,
Il me semble qu'un Dieu, dans tes rayons de flamme,
En échauffant mon sein, pénètre dans mon âme!
Et je sens de ses fers mon esprit détaché,
Comme si du Très-Haut le bras m'avait touché.
Mais... ton sublime auteur défend-il de le croire?
N'es-tu point, ô soleil, un rayon de sa gloire?
Quand tu vas mesurant l'immensité des cieux,
O soleil, n'es-tu point un regard de ses yeux?

Ah! si j'ai quelquefois, au jour de l'infortune,
Blasphémé du soleil la lumière importune,
Si j'ai maudit les dons que j'ai reçus de toi,
Dieu, qui lis dans nos cœurs, ô Dieu! pardonne-moi!
Je n'avais pas goûté la volupté suprême
De revoir la nature auprès de ce que j'aime,
De sentir dans mon cœur, aux rayons d'un beau jour,
Redescendre à la fois et la vie et l'amour.
Insensé! j'ignorais tout le prix de la vie;
Mais ce jour me l'apprend, et je te glorifie!

Ces vers sont postdatés. Ils sont de mon premier temps. Je les écrivis à l'âge de dix-huit ans, sous un beau rayon de soleil, après une légère maladie qui me faisait mieux sentir le prix de l'existence et la volupté d'être. Plus tard, je les retrouvai dans le portefeuille de ma mère, qui les avait conservés. J'y fis deux ou trois corrections, et je les insérai dans le volume des *Méditations*.

XXX

FERRARE

IMPROVISÉ EN SORTANT DU CACHOT DU TASSE

1844

Que l'on soit homme ou Dieu, tout génie est martyre :
Du supplice plus tard on baise l'instrument;
L'homme adore la croix où sa victime expire,
Et du cachot du Tasse enchâsse le ciment.

Prison du Tasse ici, de Galilée à Rome,
Échafaud de Sidney, bûchers, croix ou tombeaux,
Ah! vous donnez le droit de bien mépriser l'homme,
Qui veut que Dieu l'éclaire, et qui hait ses flambeaux!

Grand parmi les petits, libre chez les serviles,
Si le génie expire, il l'a bien mérité;
Car nous dressons partout aux portes de nos villes
Ces gibets de la gloire et de la vérité.

Loin de nous amollir, que ce sort nous retrempe!
Sachons le prix du don, mais ouvrons notre main.
Nos pleurs et notre sang sont l'huile de la lampe
Que Dieu nous fait porter devant le genre humain!

XXXI

ADIEU

Oui, j'ai quitté ce port tranquille,
Ce port si longtemps appelé,
Où, loin des ennuis de la ville,
Dans un loisir doux et facile,
Sans bruit mes jours auraient coulé.
J'ai quitté l'obscure vallée,
Le toit champêtre d'un ami;
Loin des bocages de Bissy,
Ma muse, à regret exilée,
S'éloigne, triste et désolée,
Du séjour qu'elle avait choisi.
Nous n'irons plus dans les prairies,
Au premier rayon du matin,
Égarer, d'un pas incertain,
Nos poétiques rêveries.
Nous ne verrons plus le soleil,
Du haut des cimes d'Italie
Précipitant son char vermeil,
Semblable au père de la vie,
Rendre à la nature assoupie
Le premier éclat du réveil.
Nous ne goûterons plus votre ombre,
Vieux pins, l'honneur de ces forêts;
Vous n'entendrez plus nos secrets;
Sous cette grotte humide et sombre
Nous ne chercherons plus le frais;
Et le soir, au temple rustique
Quand la cloche mélancolique
Appellera tout le hameau,

Nous n'irons plus, à la prière,
Nous courber sur la simple pierre
Qui couvre un rustique tombeau.
Adieu, vallons! adieu, bocages!
Lac azuré, roches sauvages,
Bois touffus, tranquille séjour,
Séjour des heureux et des sages,
Je vous ai quittés sans retour!
Déjà ma barque fugitive,
Au souffle des zéphyrs trompeurs,
S'éloigne à regret de la rive
Que m'offraient des dieux protecteurs.
J'affronte de nouveaux orages;
Sans doute à de nouveaux naufrages
Mon frêle esquif est dévoué;
Et pourtant, à la fleur de l'âge,
Sur quels écueils, sur quel rivage
Déjà n'ai-je pas échoué?
Mais d'une plainte téméraire
Pourquoi fatiguer le destin?
A peine au milieu du chemin,
Faut-il regarder en arrière?
Mes lèvres à peine ont goûté
Le calice amer de la vie,
Loin de moi je l'ai rejeté;
Mais l'arrêt cruel est porté:
Il faut boire jusqu'à la lie!
Lorsque mes pas auront franchi
Les deux tiers de notre carrière,
Sous le poids d'une vie entière
Quand mes cheveux auront blanchi,
Je reviendrai du vieux Bissy
Visiter le toit solitaire,
Où le ciel me garde un ami.
Dans quelque retraite profonde,
Sous les arbres par lui plantés,
Nous verrons couler comme l'onde

La fin de nos jours agités.
Là, sans crainte et sans espérance,
Sur notre orageuse existence
Ramenés par le souvenir,
Jetant nos regards en arrière,
Nous mesurerons la carrière
Qu'il aura fallu parcourir.

Tel un pilote octogénaire,
Du haut d'un rocher solitaire,
Le soir, tranquillement assis,
Laisse au loin s'égarer sa vue,
Et contemple encor l'étendue
Des mers qu'il sillonna jadis.

Cette pièce est de 1815. En revenant de la Suisse après les Cent jours, je m'arrêtai dans la vallée de Chambéry, chez l'oncle d'un de mes plus chers amis, le comte de Maistre. Le comte de Maistre était le frère cadet du fameux écrivain qui a laissé un si grand nom dans la philosophie et dans les lettres. Je passai quelques jours heureux dans cette charmante retraite de Bissy, enseveli sous l'ombre des noyers et des sapins du mont du Chat. Je voyais de ma fenêtre la nappe bleue de ce beau lac où je devais aimer et chanter plus tard. Je commençais à peine à crayonner de temps en temps quelques vers à l'ombre de ces sapins, au bruit monotone de ces eaux.

La vie que l'on menait chez mes hôtes était une vie presque espagnole : une douce oisiveté, des entretiens rêveurs, des promenades nonchalantes entre les hautes vignes et les hêtres des collines de Savoie, des lectures, des chapelets. A la nuit tombante, aux sons de l'*Angelus*, on s'acheminait en famille vers la petite église du hameau, cachée sous les arbres, avec son toit de chaume et son clocher de bois noirci par la pluie. On y faisait la prière du soir. Ces habitudes régulières et saintes de cette maison m'attendrissaient et me charmaient, bien que je fusse alors dans les premiers bouillonnements et dans les dissipations de l'adolescence. Je suivais la famille dans tous ses actes de piété. L'esprit éminent et original, la bonté, la sérénité de caractère de toute cette maison de Maistre, me captivaient. Des jeunes personnes simples, vertueuses, charmantes, nièces de Mme de Maistre, répandaient leur rayonnement sur cette gravité de la famille. Je quittai avec peine cette oasis de paix, d'amitié, de poésie, pour revenir à Beauvais reprendre l'uniforme, le sabre, le cheval, le tumulte de la garnison. En arrivant à mon corps, j'écrivis ces adieux, et je les envoyai à mon ami Louis de Vignet, neveu du comte de Maistre.

XXXII

LA SEMAINE SAINTE

A LA ROCHE-GUYON

Ici viennent mourir les derniers bruits du monde;
Nautoniers sans étoile, abordez! c'est le port :
Ici l'âme se plonge en une paix profonde,
Et cette paix n'est pas la mort.

Ici jamais le ciel n'est orageux ni sombre;
Un jour égale et pur y repose les yeux :
C'est ce vivant soleil, dont le soleil est l'ombre,
Qui le répand du haut des cieux.

Comme un homme éveillé longtemps avant l'aurore,
Jeunes, nous avons fui dans cet heureux séjour;
Notre rêve est fini, le vôtre dure encore :
Éveillez-vous! voilà le jour.

Cœurs tendres, approchez! Ici l'on aime encore;
Mais l'amour, épuré, s'allume sur l'autel;
Tout ce qu'il a d'humain à ce feu s'évapore;
Tout ce qui reste est immortel!

La prière, qui veille en ces saintes demeures,
De l'astre matinal nous annonce le cours;
Et, conduisant pour nous le char pieux des heures,
Remplit et mesure nos jours.

L'airain religieux s'éveille avec l'aurore;
Il mêle notre hommage à la voix des zéphyrs;
Et les airs, ébranlés sous le marteau sonore,
Prennent l'accent de nos soupirs.

Dans le creux du rocher, sous une voûte obscure,
S'élève un simple autel : Roi du ciel, est-ce toi?
Oui; contraint par l'amour, le Dieu de la nature
Y descend, visible à la foi.

Que ma raison se taise, et que mon cœur adore!
La croix à mes regards révèle un nouveau jour;
Aux pieds d'un Dieu mourant puis-je douter encore?
Non : l'amour m'explique l'amour.

Tous ces fronts prosternés, ce feu qui les embrase,
Ces parfums, ces soupirs s'exhalant du saint lieu,
Ces élans enflammés, ces larmes de l'extase,
Tout me répond que c'est un Dieu.

Favoris du Seigneur, souffrez qu'à votre exemple,
Ainsi qu'un mendiant aux portes d'un palais,
J'adore aussi de loin, sur le seuil de son temple,
Le Dieu qui vous donne la paix.

Ah! laissez-moi mêler mon hymne à vos louanges!
Que mon encens souillé monte avec votre encens.
Jadis les fils de l'homme aux saints concerts des anges
Ne mêlaient-ils pas leurs accents?

Du nombre des vivants chaque aurore m'efface;
Je suis rempli de jours, de douleurs, de remords.
Sous le portique obscur venez marquer ma place,
Ici, près du séjour des morts.

Souffrez qu'un étranger veille auprès de leur cendre.
Brûlant sur un cercueil comme ces saints flambeaux,

La mort m'a tout ravi, la mort doit tout me rendre;
J'attends le réveil des tombeaux!

Ah! puissé-je près d'eux, au gré de mon envie,
A l'ombre de l'autel, et non loin de ce port,
Seul, achever ainsi les restes de ma vie
Entre l'espérance et la mort!

C'était en 1819.

Je vis un jour entrer dans ma chambre haute du grand et bel hôtel de Richelieu, rue Neuve-Saint-Augustin, que j'habitais pendant mon séjour à Paris, un jeune homme d'une figure belle, gracieuse, noble, un peu féminine. Il était introduit par le duc Matthieu de Montmorency, depuis ministre, et gouverneur du duc de Bordeaux. M. Matthieu de Montmorency, célèbre par son rôle dans la révolution de 1789, puis par son amitié pour Mme de Staël, enfin par son dévouement à la maison de Bourbon, m'honorait d'une bienveillance qui ne coûtait rien à son caractère surabondant de tendresse, d'âme et de grâce aristocratique : égalité qu'il voulait bien établir de si haut et de si loin entre lui et moi, la plus charmante des égalités, parce qu'elle est un don du cœur, et non une exigence de l'infériorité sociale.

Ce jeune homme était le duc de Rohan, depuis archevêque de Besançon et cardinal.

Le duc de Rohan était alors un brillant officier des mousquetaires rouges, admiré et envié pour l'élégance de sa personne, pour l'éclat de ses uniformes, pour la beauté de ses chevaux, pour la magnificence de ses palais et de ses jardins aux environs de Paris, et surtout pour la splendeur de son nom. Il aimait les vers : M. Matthieu de Montmorency lui avait récité quelques strophes de moi, retenues dans sa mémoire. Il avait désiré me connaître : il me plut au premier coup d'œil. Nous nous liâmes d'amitié, sans qu'il me fît sentir jamais, et sans que je me permisse d'oublier moi-même, par ce tact naturel qui est l'étiquette de la nature, la distance qu'il voulait bien franchir, mais qui existait néanmoins entre deux noms que la poésie seule pouvait un moment rapprocher.

Le duc de Rohan rêvait déjà le sacerdoce : il était né pour l'autel comme d'autres naissent pour le champ de bataille, pour la tribune ou pour la mer. Il aspirait au moment de consacrer à Dieu son âme, sa jeunesse, son grand nom. Il possédait à La Roche-Guyon, sur le rivage escarpé de la Seine, une résidence presque royale de sa famille. Le principal ornement du château était une chapelle creusée dans le roc, véritable catacombe affectant, dans

J'ai bu l'oubli des maux, et mon âme enivrée
Entre au céleste port.

Ces strophes jaillirent de mon cœur, et furent écrites un matin, au pied de mon lit, par un de mes amis, M. de Montchalin, qui me soignait comme un frère dans une longue et dangereuse maladie dont je fus atteint à Paris en 1819.

M. de Montchalin vit encore, et je l'aime toujours de la même amitié. J'aurais dû lui dédier ces vers.

XXXIV

DIEU

A M. L'ABBÉ F. DE LAMENNAIS

Oui, mon âme se plait à secouer ses chaînes :
Déposant le fardeau des misères humaines,
Laissant errer mes sens dans ce monde des corps,
Au monde des esprits je monte sans efforts.
Là, foulant à mes pieds cet univers visible,
Je plane en liberté dans les champs du possible.
Mon âme est à l'étroit dans sa vaste prison :
Il me faut un séjour qui n'ait pas d'horizon.

Comme une goutte d'eau dans l'Océan versée,
L'infini dans son sein absorbe ma pensée;
Là, reine de l'espace et de l'éternité,
Elle ose mesurer le temps, l'immensité,
Aborder le néant, parcourir l'existence,
Et concevoir de Dieu l'inconcevable essence.
Mais sitôt que je veux peindre ce que je sens,
Toute parole expire en efforts impuissants :
Mon âme croit parler, ma langue embarrassée
Frappe l'air de vains sons, ombre de ma pensée.

Dieu fit pour les esprits deux langages divers :
En sons articulés l'un vole dans les airs;
Ce langage borné s'apprend parmi les hommes;
Il suffit aux besoins de l'exil où nous sommes,
Et, suivant des mortels les destins inconstants,
Change avec les climats ou passe avec les temps.

L'autre, éternel, sublime, universel, immense,
Est le langage inné de toute intelligence :
Ce n'est point un son mort dans les airs répandu,
C'est un verbe vivant dans le cœur entendu ;
On l'entend, on l'explique; on le parle avec l'âme;
Ce langage senti touche, illumine, enflamme :
De ce que l'âme éprouve interprètes brûlants,
Il n'a que des soupirs, des ardeurs, des élans;
C'est la langue du ciel que parle la prière,
Et que le tendre amour comprend seul sur la terre.

Aux pures régions où j'aime à m'envoler,
L'enthousiasme aussi vient me la révéler;
Lui seul est mon flambeau dans cette nuit profonde,
Et mieux que la raison il m'explique le monde.
Viens donc! il est mon guide, et je veux t'en servir;
A ses ailes de feu, viens, laisse-toi ravir.
Déjà l'ombre du monde à nos regards s'efface :
Nous échappons au temps, nous franchissons l'espace;
Et, dans l'ordre éternel de la réalité,
Nous voilà face à face avec la vérité!

Cet astre universel, sans déclin, sans aurore,
C'est Dieu, c'est ce grand tout, qui soi-même s'adore!
Il est; tout est en lui : l'immensité, les temps,
De son être infini sont les purs éléments;
L'espace est son séjour, l'éternité son âge;
Le jour est son regard, le monde est son image :
Tout l'univers subsiste à l'ombre de sa main;
L'être à flots éternels découlant de son sein,
Comme un fleuve nourri par cette source immense,
S'en échappe, et revient finir où tout commence.

Sans bornes comme lui, ses ouvrages parfaits
Bénissent en naissant la main qui les a faits :
Il peuple l'infini chaque fois qu'il respire;
Pour lui, vouloir c'est faire, exister c'est produire!

Tirant tout de soi seul, rapportant tout à soi,
Sa volonté suprême est sa suprême loi.
Mais cette volonté, sans ombre et sans faiblesse,
Est à la fois puissance, ordre, équité, sagesse.
Sur tout ce qui peut être il l'exerce à son gré;
Le néant jusqu'à lui s'élève par degré :
Intelligence, amour, force, beauté, jeunesse,
Sans s'épuiser jamais, il peut donner sans cesse;
Et, comblant le néant de ses dons précieux,
Des derniers rangs de l'être il peut tirer des dieux!
Mais ces dieux de sa main, ces fils de sa puissance,
Mesurent d'eux à lui l'éternelle distance,
Tendant par la nature à l'être qui les fit :
Il est leur fin à tous, et lui seul se suffit!
Voilà, voilà le Dieu que tout esprit adore,
Qu'Abraham a servi, que rêvait Pythagore,
Que Socrate annonçait, qu'entrevoyait Platon;
Ce Dieu que l'univers révèle à la raison,
Que la justice attend, que l'infortune espère,
Et que le Christ enfin vint montrer à la terre!
Ce n'est plus là ce Dieu par l'homme fabriqué,
Ce Dieu par l'imposture à l'erreur expliqué,
Ce Dieu défiguré par la main des faux prêtres,
Qu'adoraient en tremblant nos crédules ancêtres :
Il est seul, il est un, il est juste, il est bon;
La terre voit son œuvre, et le ciel sait son nom!

Heureux qui le connaît! plus heureux qui l'adore!
Qui, tandis que le monde ou l'outrage ou l'ignore,
Seul, aux rayons pieux des lampes de la nuit,
S'élève au sanctuaire où la foi l'introduit,
Et, consumé d'amour et de reconnaissance,
Brûle, comme l'encens, son âme en sa présence!
Mais, pour monter à lui, notre esprit abattu
Doit emprunter d'en haut sa force et sa vertu;
Il faut voler au ciel sur des ailes de flamme :
Le désir et l'amour sont les ailes de l'âme.

Ah! que ne suis-je né dans l'âge où les humains,
Jeunes, à peine encore échappés de ses mains,
Près de Dieu par le temps, plus près par l'innocence,
Conversaient avec lui, marchaient en sa présence!
Que n'ai-je vu le monde à son premier soleil!
Que n'ai-je entendu l'homme à son premier réveil!
Tout lui parlait de toi, tu lui parlais toi-même:
L'univers respirait ta majesté suprême;
La nature, sortant des mains du Créateur,
Étalait en tous sens le nom de son auteur :
Ce nom, caché depuis sous la rouille des âges,
En traits plus éclatants brillait sur tes ouvrages;
L'homme dans le passé ne remontait qu'à toi;
Il invoquait son père, et tu disais : « C'est moi. »

Longtemps comme un enfant ta voix daigna l'instruire,
Et par la main longtemps tu voulus le conduire.
Que de fois dans ta gloire à lui tu t'es montré!
Aux vallons de Sennar, aux chênes de Mambré,
Dans le buisson d'Horeb, ou sur l'auguste cime
Où Moïse aux Hébreux dictait sa loi sublime!
Ces enfants de Jacob, premiers-nés des humains,
Reçurent quarante ans la manne de tes mains :
Tu frappais leur esprit par tes vivants oracles;
Tu parlais à leurs yeux par la voix des miracles;
Et lorsqu'ils t'oubliaient, tes anges descendus
Rappelaient ta mémoire à leurs cœurs éperdus.
Mais enfin, comme un fleuve éloigné de sa source,
Ce souvenir si pur s'altéra dans sa course;
De cet astre vieilli la sombre nuit des temps
Éclipsa par degrés les rayons éclatants.
Tu cessas de parler : l'oubli, la main des âges,
Usèrent ce grand nom empreint dans tes ouvrages;
Les siècles en passant firent pâlir la foi;
L'homme plaça le doute entre le monde et toi.

Oui, ce monde, Seigneur, est vieilli pour ta gloire;

Il a perdu ton nom, ta trace et ta mémoire;
Et pour les retrouver il nous faut, dans son cours,
Remonter flots à flots le long fleuve des jours.
Nature, firmament! l'œil en vain vous contemple :
Hélas! sans voir le Dieu, l'homme admire le temple;
Il voit, il suit en vain, dans les déserts des cieux,
De leurs mille soleils le cours mystérieux;
Il ne reconnaît plus la main qui les dirige :
Un prodige éternel cesse d'être un prodige.
Comme ils brillaient hier, ils brilleront demain!
Qui sait où commença leur glorieux chemin?
Qui sait si ce flambeau, qui luit et qui féconde,
Une première fois s'est levé sur le monde?
Nos pères n'ont point vu briller son premier tour,
Et les jours éternels n'ont point de premier jour.
Sur le monde moral en vain ta providence
Dans ces grands changements révèle ta présence;
C'est en vain qu'en tes jeux l'empire des humains
Passe d'un sceptre à l'autre, errant de mains en mains,
Nos yeux, accoutumés à sa vicissitude,
Se sont fait de la gloire une froide habitude :
Les siècles ont tant vu de ces grands coups du sort!
Le spectacle est usé, l'homme engourdi s'endort.

Réveille-nous, grand Dieu! parle, et change le monde;
Fais entendre au néant ta parole féconde :
Il est temps! lève-toi! sors de ce long repos;
Tire un autre univers de cet autre chaos.
A nos yeux assoupis il faut d'autres spectacles;
A nos esprits flottants il faut d'autres miracles.
Change l'ordre des cieux, qui ne nous parle plus!
Lance un nouveau soleil à nos yeux éperdus;
Détruis ce vieux palais, indigne de ta gloire;
Viens! montre-toi toi-même, et force-nous de croire!
Mais peut-être, avant l'heure où dans les lieux déserts
Le soleil cessera d'éclairer l'univers,
De ce soleil moral la lumière éclipsée

Cessera par degrés d'éclairer la pensée,
Et le jour qui verra ce grand flambeau détruit
Plongera l'univers dans l'éternelle nuit!
Alors tu briseras ton inutile ouvrage.
Ses débris foudroyés rediront d'âge en âge :
« Seul je suis! hors de moi rien ne peut subsister!
L'homme cessa de croire, il cessa d'exister! »

J'avais connu M. de Lamennais par son *Essai sur l'indifférence*. Il m'avait connu par quelques vers de moi que lui avait récités M. de Genoude, alors son ami et le mien. L'*Essai sur l'indifférence* m'avait frappé comme une page de J.-J. Rousseau retrouvée dans le XIXe siècle. Je m'attachais peu aux arguments, qui me paraissaient faibles; mais l'argumentation me ravissait. Ce style réalisait la grandeur, la vigueur et la couleur que je portais dans mon idéal de jeune homme. J'avais besoin d'épancher mon admiration. Je ne pouvais le faire qu'en m'élevant au sujet le plus haut de la pensée humaine, *Dieu*. J'écrivis ces vers en retournant seul à cheval de Paris à Chambéry, par de belles et longues journées du mois de mai. Je n'avais ni papier, ni crayon, ni plume. Tout se gravait dans ma mémoire à mesure que tout sortait de mon cœur et de mon imagination. La solitude et le silence des grandes routes à une certaine distance de Paris, l'aspect de la nature et du ciel, la splendeur de la saison, ce sentiment de voluptueux frisson que j'ai toujours éprouvé en quittant le tumulte d'une grande capitale pour me replonger dans l'air muet, profond et limpide des grands horizons, tout semblable, pour mon âme, à ce frisson qui saisit et raffermit les nerfs quand on se plonge pour nager dans les vagues bleues et fraîches de la Méditerranée; enfin, le pas cadencé de mon cheval, qui berçait ma pensée comme mon corps, tout cela m'aidait à rêver, à contempler, à penser, à chanter. En arrivant, le soir, au cabaret de village où je m'arrêtais ordinairement pour passer la nuit, et après avoir donné l'avoine, le seau d'eau du puits, et étendu la paille de sa litière à mon cheval, que j'aimais mieux encore que mes vers, je demandais une plume et du papier à mon hôtesse, et j'écrivais ce que j'avais composé dans la journée. En arrivant à Ursy, dans les bois de la haute Bourgogne, au château de mon oncle, l'abbé de Lamartine, mes vers étaient terminés.

XXXV

L'AUTOMNE

Salut, bois couronnés d'un reste de verdure!
Feuillages jaunissants sur les gazons épars!
Salut, derniers beaux jours! le deuil de la nature
Convient à la douleur et plaît à mes regards.

Je suis d'un pas rêveur le sentier solitaire;
J'aime à revoir encor, pour la dernière fois,
Ce soleil pâlissant, dont la faible lumière
Perce à peine à mes pieds l'obscurité des bois.

Oui, dans ces jours d'automne où la nature expire,
A ses regards voilés je trouve plus d'attraits;
C'est l'adieu d'un ami, c'est le dernier sourire
Des lèvres que la mort va fermer pour jamais.

Ainsi, près de quitter l'horizon de la vie,
Pleurant de mes longs jours l'espoir évanoui,
Je me retourne encore, et d'un regard d'envie
Je contemple ces biens dont je n'ai pas joui.

Terre, soleil, vallons, belle et douce nature,
Je vous dois une larme aux bords de mon tombeau!
L'air est si parfumé! la lumière est si pure!
Aux regards d'un mourant le soleil est si beau!

Je voudrais maintenant vider jusqu'à la lie
Ce calice mêlé de nectar et de fiel :

Au fond de cette coupe où je buvais la vie,
Peut-être restait-il une goutte de miel!

Peut-être l'avenir me gardait-il encore
Un retour de bonheur dont l'espoir est perdu!
Peut-être, dans la foule, une âme que j'ignore
Aurait compris mon âme, et m'aurait répondu!...

La fleur tombe en livrant ses parfums au zéphire;
A la vie, au soleil, ce sont là ses adieux :
Moi, je meurs; et mon âme, au moment qu'elle expire,
S'exhale comme un son triste et mélodieux.

Cette pièce ne comporte aucun commentaire. Il n'y a pas une âme contemplative et sensible qui n'ait, à certains moments de ses premières amertumes, détourné la lèvre de la coupe de la vie, et embrassé la mort souriante sous ce ravissant aspect d'une automne expirante dans la sérénité des derniers jours d'octobre; et puis qui, prête à mourir, n'ait repris à l'existence par le regret, et voulu confondre au moins un dernier murmure d'adieu avec les derniers soupirs du vent du soir dans les pampres, ou avec la lueur du dernier rayon de l'année sur les sommets rosés de neige des montagnes.

Ces vers sont cette lutte entre l'instinct de tristesse qui fait accepter la mort, et l'instinct de bonheur qui fait regretter la vie. Ils furent écrits en 1819, après les premiers désenchantements de la première adolescence. Mais ils font déjà allusion à l'attachement sérieux que le poëte avait conçu pour une jeune Anglaise qui fut depuis la compagne de sa vie.

XXXVI

A UNE ENFANT

FILLE DU POÈTE

1831

Céleste fille du poëte,
La vie est un hymne à deux voix.
Son front sur le tien se reflète,
Sa lyre chante sous tes doigts.

Sur tes yeux quand sa bouche pose
Le baiser calme et sans frisson,
Sur ta paupière blanche et rose
Le doux baiser a plus de son.

Dans ses bras quand il te soulève
Pour te montrer au ciel jaloux,
On croit voir son plus divin rêve
Qu'il caresse sur ses genoux!

Quand son doigt te permet de lire
Les vers qu'il vient de soupirer,
On dirait l'âme de sa lyre
Qui se penche pour l'inspirer.

Il récite; une larme brille
Dans tes yeux attachés sur lui.

Dans cette larme de sa fille
Son cœur nage; sa gloire a lui!

Du chant que ta bouche répète
Son cœur ému jouit deux fois.
Céleste fille du poëte,
La vie est un hymne à deux voix.

XXXVII

LA POÉSIE SACRÉE

DITHYRAMBE

A M. EUGÈNE DE GENOUDE[1]

Sont front est couronné de palmes et d'étoiles ;
Son regard immortel, que rien ne peut ternir,
Traversant tous les temps, soulevant tous les voiles,
Réveille le passé, plonge dans l'avenir.
Du monde sous ses yeux les fastes se déroulent,
Les siècles à ses pieds comme un torrent s'écoulent;
A son gré descendant ou remontant leur cours,
Elle sonne aux tombeaux l'heure, l'heure fatale,
Ou sur sa lyre virginale
Chante au monde vieilli ce jour, père des jours.

Écoutez! Jéhovah s'élance
Du sein de son éternité.

1. M. de Genoude, à qui ce dithyrambe est adressé, est le premier qui ait fait passer dans la langue française la sublime poésie des Hébreux. Jusqu'à présent nous ne connaissions que le sens des livres de Job, d'Isaïe, de David; grâce à lui, l'expression, la couleur, le mouvement, l'énergie, vivent aujourd'hui dans notre langue. Ce dithyrambe est un témoignage de la reconnaissance de l'auteur pour la manière nouvelle dont M. de Genoude lui a fait envisager la poésie sacrée.

Le chaos endormi s'éveille en sa présence;
Sa vertu le féconde, et sa toute-puissance
Repose sur l'immensité.

Dieu dit, et le jour fut; Dieu dit, et les étoiles
De la nuit éternelle éclaircirent les voiles;
Tous les éléments divers
A sa voix se séparèrent:
Les eaux soudain s'écoulèrent
Dans le lit creusé des mers;
Les montagnes s'élevèrent,
Et les aquilons volèrent
Dans les libres champs des airs.

Sept fois de Jéhovah la parole féconde
Se fit entendre au monde,
Et sept fois le néant à sa voix répondit;
Et Dieu dit : « Faisons l'homme à ma vivante image. »
Il dit, l'homme naquit; à ce dernier ouvrage,
Le Verbe créateur s'arrête et s'applaudit.

Mais ce n'est plus un Dieu, c'est l'homme qui soupire :
Éden a fui... voilà le travail et la mort.
Dans les larmes sa voix expire;
La corde du bonheur se brise sur sa lyre,
Et Job en tire un son triste comme le sort.

« Ah! périsse à jamais le jour qui m'a vu naître!
Ah! périsse à jamais la nuit qui m'a conçu,
Et le sein qui m'a donné l'être,
Et les genoux qui m'ont reçu!
Que du nombre des jours Dieu pour jamais l'efface!
Que, toujours obscurci des ombres du trépas,
Ce jour parmi les jours ne trouve plus sa place!
Qu'il soit comme s'il n'était pas!

« Maintenant dans l'oubli je dormirais encore,
Et j'achèverais mon sommeil
Dans cette longue nuit qui n'aura point d'aurore,
Avec ces conquérants que la terre dévore,
Avec le fruit conçu qui meurt avant d'éclore,
Et qui n'a pas vu le soleil.

« Mes jours déclinent comme l'ombre;
Je voudrais les précipiter.
O mon Dieu! retranchez le nombre
Des soleils que je dois compter!
L'aspect de ma longue infortune
Éloigne, repousse, importune
Mes frères lassés de mes maux;
En vain je m'adresse à leur foule :
Leur pitié m'échappe, et s'écoule
Comme l'onde au flanc des coteaux.

« Ainsi qu'un nuage qui passe,
Mon printemps s'est évanoui;
Mes yeux ne verront plus la trace
De tous ces biens dont j'ai joui.
Par le souffle de la colère,
Hélas! arraché de la terre,
Je vais d'où l'on ne revient pas :
Mes vallons, ma propre demeure,
Et cet œil même qui me pleure,
Ne reverront jamais mes pas!

« L'homme vit un jour sur la terre
Entre la mort et la douleur;
Rassasié de sa misère,
Il tombe enfin comme la fleur.
Il tombe! Au moins par la rosée
Des fleurs la racine arrosée
Peut-elle un moment refleurir;
Mais l'homme, hélas! après la vie,

C'est un lac dont l'eau s'est enfuie :
On le cherche, il vient de tarir.

« Mes jours fondent comme la neige
Au souffle du courroux divin;
Mon espérance, qu'il abrége,
S'enfuit comme l'eau de ma main.
Ouvrez-moi mon dernier asile :
Là, j'ai dans l'ombre un lit tranquille,
Lit préparé pour mes douleurs.
O tombeau! vous êtes mon père!
Et je dis aux vers de la terre :
« Vous êtes ma mère et mes sœurs! »

« Mais les jours heureux de l'impie
Ne s'éclipsent pas au matin;
Tranquille, il prolonge sa vie
Avec le sang de l'orphelin.
Il étend au loin ses racines;
Comme un troupeau sur les collines,
Sa famille couvre Ségor;
Puis dans un riche mausolée
Il est couché dans la vallée,
Et l'on dirait qu'il vit encor.

« C'est le secret de Dieu : je me tais et j'adore.
C'est sa main qui traça les sentiers de l'aurore,
Qui pesa l'Océan, qui suspendit les cieux.
Pour lui l'abîme est nu, l'enfer même est sans voiles;
Il a fondé la terre et semé les étoiles :
Et qui suis-je à ses yeux? »

Mais la harpe a frémi sous les doigts d'Isaïe;
De son sein bouillonnant la menace à longs flots
S'échappe; un Dieu l'appelle, il s'élance, il s'écrie.

Cieux et terre, écoutez! silence au fils d'Amos!

« Osias n'était plus : Dieu m'apparut; je vis
Adonaï vêtu de gloire et d'épouvante :
Les bords éblouissants de sa robe flottante
Remplissaient le sacré parvis.

« Des séraphins, debout sur des marches d'ivoire,
Se voilaient devant lui de six ailes de feux;
Volant de l'un à l'autre, ils se disaient entre eux :
« Saint, saint, saint, le Seigneur, le Dieu, le roi des dieux!
« Toute la terre est pleine de sa gloire! »

« Du temple à ces accents la voûte s'ébranla;
Adonaï s'enfuit sous la nue enflammée;
Le saint lieu fut rempli de torrents de fumée;
La terre sous mes pieds trembla.

« Et moi, je resterais dans un lâche silence!
Moi qui t'ai vu, Seigneur, je n'oserais parler!
A ce peuple impur qui t'offense
Je craindrais de te révéler!

« Qui marchera pour nous? dit le Dieu des armées.
« Qui parlera pour moi? » dit Dieu. Qui? moi, Seigneur.
Touche mes lèvres enflammées :
Me voilà! je suis prêt!... Malheur,

« Malheur à vous qui dès l'aurore
Respirez les parfums du vin,
Et que le soir retrouve encore
Chancelants aux bords du festin!
Malheur à vous qui par l'usure
Étendez sans fin ni mesure
La borne immense de vos champs!
Voulez-vous donc, mortels avides,
Habiter dans vos champs arides,

Seuls sur la terre des vivants?

« Malheur à vous, race insensée,
Enfants d'un siècle audacieux,
Qui dites dans votre pensée :
« Nous sommes sages à nos yeux! »
Vous changez la nuit en lumière,
Et le jour en ombre grossière
Où se cachent vos voluptés;
Mais, comme un taureau dans la plaine,
Vous traînez après vous la chaîne
De vos longues iniquités.

« Malheur à vous, filles de l'onde,
Iles de Sidon et de Tyr!
Tyrans, qui trafiquez du monde
Avec la pourpre et l'or d'Ophir!
Malheur à vous! votre heure sonne;
En vain l'Océan vous couronne!
Malheur à toi, reine des eaux,
A toi qui sur des mers nouvelles
Fais retentir comme des ailes
Les voiles de mille vaisseaux!

« Ils sont enfin venus, les jours de ma justice;
Ma colère, dit Dieu, se déborde sur vous!
Plus d'encens, plus de sacrifice
Qui puisse éteindre mon courroux!
Je livrerai ce peuple à la mort, au carnage :
Le fer moissonnera comme l'herbe sauvage
Ses bataillons entiers!
—Seigneur, épargnez-nous! Seigneur!—Non, point de trêve!
Et je ferai sur lui ruisseler de mon glaive
Le sang de ses guerriers!

« Ses torrents sécheront sous ma brûlante haleine;
Ma main nivellera, comme une vaste plaine,

Ses murs et ses palais;
Le feu les brûlera comme il brûle le chaume.
Là, plus de nation, de ville, de royaume;
Le silence à jamais!

« Ses murs se couvriront de ronces et d'épines;
L'hyène et le serpent peupleront ses ruines;
Les hiboux, les vautours,
L'un l'autre s'appelant durant la nuit obscure,
Viendront à leurs petits porter la nourriture
Au sommet de ses tours! »

Mais Dieu ferme à ces mots les lèvres d'Isaïe :
Le sombre Ézéchiel
Sur le tronc desséché de l'ingrat Israël
Fait descendre à son tour la parole de vie.

« L'Éternel emporta mon esprit au désert.
D'ossements desséchés le sol était couvert;
J'approche en frissonnant; mais Jéhovah me crie :
« Si je parle à ces os, reprendront-ils la vie?
« — Éternel, tu le sais. — Eh bien, dit le Seigneur,
« Écoute mes accents; retiens-les, et dis-leur :
« Ossements desséchés, insensible poussière,
« Levez-vous! recevez l'esprit et la lumière!
« Que vos membres épars s'assemblent à ma voix!
« Que l'esprit vous anime une seconde fois!
« Qu'entre vos os flétris vos muscles se replacent;
« Que votre sang circule et vos nerfs s'entrelacent!
« Levez-vous et vivez, et voyez qui je suis! »
J'écoutai le Seigneur, j'obéis, et je dis :
« Esprit, soufflez sur eux du couchant, de l'aurore;
« Soufflez de l'aquilon, soufflez!... » Pressés d'éclore,

Ces restes du tombeau, réveillés par mes cris,
Entre-choquent soudain leurs ossements flétris;
Aux clartés du soleil leur paupière se rouvre,
Leurs os sont rassemblés, et la chair les recouvre!
Et ce champ de la mort tout entier se leva,
Redevint un grand peuple, et connut Jéhova! »

Mais Dieu de ses enfants a perdu la mémoire;
La fille de Sion, méditant ses malheurs,
S'assied en soupirant, et, veuve de sa gloire,
Écoute Jérémie, et retrouve des pleurs.

« Le Seigneur, m'accablant du poids de sa colère,
Retire tour à tour et ramène sa main.
Vous qui passez par le chemin,
Est-il une misère égale à ma misère?

« En vain ma voix s'élève, il n'entend plus ma voix.
Il m'a choisi pour but de ses flèches de flamme,
Et tout le jour contre mon âme
Sa fureur a lancé les fils de son carquois.

« Sur mes os consumés ma peau s'est desséchée;
Les enfants m'ont chanté dans leurs dérisions;
Seul, au milieu des nations,
Le Seigneur m'a jeté comme une herbe arrachée.

« Il s'est enveloppé de son divin courroux;
Il a fermé ma route, il a troublé ma voie;
Mon sein n'a plus connu la joie,
Et j'ai dit au Seigneur : « Seigneur, souvenez-vous,

« Souvenez-vous, Seigneur, de ces jours de colère:

« Souvenez-vous du fiel dont vous m'avez nourri!
« Non, votre amour n'est point tari :
« Vous me frappez, Seigneur, et c'est pourquoi j'espère.

« Je repasse en pleurant ces misérables jours;
« J'ai connu le Seigneur dès ma plus tendre aurore :
« Quand il punit, il aime encore;
« Il ne s'est pas, mon âme, éloigné pour toujours.

« Heureux qui le connaît! heureux qui dès l'enfance
« Porta le joug d'un Dieu clément dans sa rigueur!
« Il croit au salut du Seigneur,
« S'assied au bord du fleuve, et l'attend en silence.

« Il sent peser sur lui ce joug de votre amour;
« Il répand dans la nuit ses pleurs et sa prière,
« Et, la bouche dans la poussière,
« Il invoque, il espère, il attend votre jour. »

Silence, ô lyre! et vous, silence,
Prophètes, voix de l'avenir!
Tout l'univers se tait d'avance
Devant Celui qui doit venir.
Fermez-vous, lèvres inspirées;
Reposez-vous, harpes sacrées,
Jusqu'au jour où, sur les hauts lieux,
Une voix au monde inconnue
Fera retentir dans la nue :
PAIX A LA TERRE ET GLOIRE AUX CIEUX!

J'avais peu lu la Bible. J'avais parcouru seulement, comme tout le monde, les strophes des psaumes de David ou des prophètes, dans les livres d'Heures de ma mère. Ces langues de feu m'avaient éloui. Mais cela me paraissait si peu en rapport avec le genre de poésie adapté à nos civilisations et à nos sen-

timents d'aujourd'hui, que je n'avais jamais pensé à lire de suite ces feuilles détachées des sibylles bibliques.

Il y avait en ce temps, à Paris, un jeune homme d'une figure spirituelle, fine et douce, qu'on appelait M. de Genoude. Je l'avais rencontré chez son ami le duc de Rohan. Il cultivait aussi M. de Lamennais, M. de Montmorency, M. de Chateaubriand. Il me témoigna un des premiers une tendre admiration pour mes poésies, dont il ne connaissait que quelques pages. Nous nous liâmes d'une certaine amitié. Ce jeune homme traduisait alors la Bible. Il arrivait souvent chez moi le matin, les épreuves de sa traduction à la main, et je lui faisais lire des fragments qui me révélaient une région plus haute et plus merveilleuse de poésie.

Ces entretiens et ces lectures m'inspirèrent l'idée de rassembler dans un seul chant les différents caractères et les principales images des divers poëtes sacrés. J'écrivis ceci en cinq ou six matinées, au bruit des causeries de mes amis, dans ma petite chambre de l'hôtel de Richelieu. J'en fis hommage à M. de Genoude, par reconnaissance de son affection pour moi.

Il m'aida, quelque temps après, à trouver un éditeur pour mon premier volume des *Méditations*. Il fut constamment plein d'obligeance et de grâce amicale pour moi. Il se destinait alors à l'état ecclésiastique. Quelques années plus tard, il renonça à cette pensée, rencontra dans le monde une jeune personne d'une grâce noble et d'une âme plus noble encore : il l'épousa; elle lui laissa des fils. Le veuvage et la tristesse le ramenèrent à ses premières vocations. Il entra au séminaire et se fit prêtre; mais il voulut, et je m'en affligeai pour lui, avoir un pied dans le sanctuaire, un pied dans le monde politique. Fausse attitude. Dieu est jaloux, et le monde est logique. Le prêtre, dans aucune religion, ne peut combattre. M. de Genoude resta journaliste, et devint député. La politique ne rompit pas notre ancienne amitié, mais elle rompit nos opinions et nos rapports. Il mourut les armes à la main. J'aurais voulu qu'il les déposât au pied de l'autel avant l'heure du tombeau. N'importe! Nous nous trompons tous : quelle est donc la vie qui n'ait pas de fausses routes? Une larme les efface, une intention droite les redresse: Dieu est grand! Il reste de M. de Genoude une mémoire sans tache, d'immenses travaux qui ont vulgarisé le sentiment de la liberté en greffant ce sentiment sur des idées ou sur des préjugés monarchiques, et de l'estime dans tous les partis. Sa mort laisse un vide dans mes souvenirs. Je le voyais peu dans le présent, mais je l'aimais dans son passé.

XXXVIII

LES FLEURS

1837

O terre! vil monceau de boue
Où germent d'épineuses fleurs,
Rendons grâce à Dieu, qui secoue
Sur ton sein ces fraîches couleurs!

Sans ces urnes où goutte à goutte
Le ciel rend la force à nos pas,
Tout serait désert, et la route
Au ciel ne s'achèverait pas.

Nous dirions : « A quoi bon poursuivre
Ce sentier qui mène au cercueil?
Puisqu'on se lasse en vain à vivre,
Mieux vaut s'arrêter sur le seuil. »

Mais pour nous cacher les distances,
Sur le chemin de nos douleurs
Tu sèmes le sol d'espérances,
Comme on borde un linceul de fleurs!

Et toi, mon cœur, cœur triste et tendre,
Où chantaient de si fraîches voix;
Toi qui n'es plus qu'un bloc de cendre
Couvert de charbons noirs et froids,

Ah! laisse refleurir encore
Ces lueurs d'arrière-saison!
Le soir d'été qui s'évapore
Laisse une pourpre à l'horizon.

Oui, meurs en brûlant, ô mon âme,
Sur ton bûcher d'illusions,
Comme l'astre éteignant sa flamme
S'ensevelit dans ses rayons!

XXXIX

LES OISEAUX

1842

Orchestre du Très-Haut, bardes de ses louanges,
Ils chantent à l'été des notes de bonheur;
Ils parcourent les airs avec des ailes d'anges
Échappés tout joyeux des jardins du Seigneur.

Tant que durent les fleurs, tant que l'épi qu'on coupe
Laisse tomber un grain sur les sillons jaunis,
Tant que le rude hiver n'a pas gelé la coupe
Où leurs pieds vont poser comme aux bords de leurs nids,

Ils remplissent le ciel de musique et de joie :
La jeune fille embaume et verdit leur prison,
L'enfant passe la main sur leur duvet de soie,
Le vieillard les nourrit au seuil de sa maison.

Mais dans les mois d'hiver, quand la neige et le givre
Ont remplacé la feuille et le fruit, où vont-ils?
Ont-ils cessé d'aimer? ont-ils cessé de vivre?
Nul ne sait le secret de leurs lointains exils.

On trouve au pied de l'arbre une plume souillée,
Comme une feuille morte où rampe un ver rongeur,
Que la brume des nuits a jaunie et mouillée,
Et qui n'a plus, hélas! ni parfum ni couleur.

On voit pendre à la branche un nid rempli d'écailles,
Dont le vent pluvieux balance un noir débris;
Pauvre maison en deuil et vieux pan de murailles
Que les petits, hier, réjouissaient de cris.

O mes charmants oiseaux, vous si joyeux d'éclore!
La vie est donc un piége où le bon Dieu vous prend?
Hélas! c'est comme nous. Et nous chantons encore!
Que Dieu serait cruel, s'il n'était pas si grand!

XL

LES PAVOTS

1847

Lorsque vient le soir de la vie,
Le printemps attriste le cœur :
De sa corbeille épanouie
Il s'exhale un parfum moqueur.
De toutes ces fleurs qu'il étale,
Dont l'amour ouvre le pétale,
Dont les prés éblouissent l'œil,
Hélas! il suffit que l'on cueille
De quoi parfumer d'une feuille
L'oreiller du lit d'un cercueil.

Cueillez-moi ce pavot sauvage
Qui croît à l'ombre de ces blés :
On dit qu'il en coule un breuvage
Qui ferme les yeux accablés.
J'ai trop veillé; mon âme est lasse
De ces rêves qu'un rêve chasse.
Que me veux-tu, printemps vermeil?
Loin de moi ces lis et ces roses!
Que faut-il aux paupières closes?
La fleur qui garde le sommeil!

XLI

LE COQUILLAGE AU BORD DE LA MER

A UNE JEUNE ÉTRANGÈRE

Quand tes beaux pieds distraits errent, ô jeune fille,
Sur ce sable mouillé, frange d'or de la mer,
Baisse-toi, mon amour, vers la blonde coquille
Que Vénus fait, dit-on, polir au flot amer.

L'écrin de l'Océan n'en a point de pareille;
Les roses de ta joue ont peine à l'égaler;
Et quand de sa volute on approche l'oreille,
On entend mille voix qu'on ne peut démêler.

Tantôt c'est la tempête avec ses lourdes vagues,
Qui viennent en tonnant se briser sur tes pas;
Tantôt c'est la forêt avec ses frissons vagues;
Tantôt ce sont des voix qui chuchotent tout bas.

Oh! ne dirais-tu pas, à ce confus murmure
Que rend le coquillage aux lèvres de carmin,
Un écho merveilleux où l'immense nature
Résume tous ses bruits dans le creux de ta main?

Emporte-la, mon ange! Et quand ton esprit joue
Avec lui-même, oisif, pour charmer tes ennuis,
Sur ce bijou des mers penche en riant ta joue,
Et, fermant tes beaux yeux, recueilles-en les bruits.

Si, dans ces mille accents dont sa conque fourmille,
Il en est un plus doux qui vienne te frapper,
Et qui s'élève à peine aux bords de la coquille,
Comme un aveu d'amour qui n'ose s'échapper;

S'il a pour ta candeur des terreurs et des charmes;
S'il renaît en mourant presque éternellement;
S'il semble au fond d'un cœur rouler avec des larmes;
S'il tient de l'espérance et du gémissement...

Ne te consume pas à chercher ce mystère!
Ce mélodieux souffle, ô mon ange! c'est moi!
Quel bruit plus éternel et plus doux sur la terre,
Qu'un écho de mon cœur qui m'entretient de toi?

FIN DES PREMIÈRES MÉDITATIONS.

SECONDES

MÉDITATIONS POÉTIQUES

PRÉFACE

1848

A UN AMI : M. DARGAUD

Dans l'un des innombrables entretiens que nous avons ensemble depuis vingt ans, et dans lesquels je vous ai ouvert *péripatétiquement* toute mon âme, vous m'avez demandé pourquoi les secondes Méditations n'avaient pas excité d'abord le même enthousiasme que les premières, et pourquoi ensuite elles avaient repris leur rang à côté des autres. Je vous ai répondu : « C'est que les premières étaient les premières, et que les secondes étaient les secondes. »

Il n'y a pas eu d'autre raison; mais cette raison en est une, bien qu'elle paraisse une puérilité. En effet, la nouveauté en tout est un immense élément de succès. L'étonnement fait partie du plaisir à l'apparition d'une beauté de l'art comme d'une beauté de la création, comme d'une beauté vivante. Une fois ce premier étonnement épuisé et émoussé, la chose reste aussi belle, mais elle n'est plus aussi admirée. Le ravissement même devient une habitude; et l'habitude, comme dit Montaigne, « enlève sa primeur à toute *saveur*. » Croyez-vous que le premier rayon du soleil qui inonde le matin les yeux de l'homme qui s'éveille soit

plus pur et plus éblouissant que les rayons qui le suivent, et dont on ne s'aperçoit plus? Non; mais il est le premier. Croyez-vous que les milliards de coups de canon qui se tirent par an dans le monde frappent l'oreille et l'imagination de l'homme de la même impression dont son oreille et son imagination furent frappées la première fois que, par l'invention de la poudre foulée dans le bronze, il crut voir et entendre le tonnerre descendre des nuages, s'allumer et retentir sous sa main? Croyez-vous que les milliers d'aérostats qui s'élèvent tous les ans au-dessus des dômes illuminés de nos capitales, dans leurs jours de fête, attirent, fascinent et éblouissent autant les yeux de la foule, que ce premier globe aérien emportant au ciel sa nacelle pliante sous le poids de ces deux pilotes que nos pères virent naviguer pour la première fois dans les cieux? Non : le phénomène est le même, l'admiration s'est usée. L'invention vieillit comme toute chose ici-bas. S'il en était autrement, la vie se passerait en extase devant les merveilles du génie humain inventées par ceux qui nous ont précédés, et que nous foulons aux pieds. La nouveauté est une des conditions de l'enthousiasme.

En descendant du grand au petit, je l'éprouvai tout de suite à l'apparition de ce second volume de mes poésies. J'étais le même homme; j'avais le même âge ou un an de plus, la fleur de la jeunesse, vingt-six ans; je n'avais ni gagné ni perdu une fibre de mon cœur; ces fibres avaient les mêmes palpitations; la plupart même des méditations qui composaient ce second recueil avaient été écrites aux mêmes dates et sous le feu ou sous les larmes des mêmes impressions que les premières. C'étaient des feuilles du même arbre, de la même séve, de la même tige, de la même saison; et cependant le public n'y trouva pas au premier moment la même fraîcheur, la même couleur, la même saveur. « Ce n'est plus cela, s'écriait-on de toutes parts; ce n'est plus le même homme, ce ne sont plus les mêmes vers! » C'est que si mes vers étaient encore aussi neufs pour ce public, ce public n'était plus aussi neuf pour mes vers.

C'est aussi que l'envie littéraire, éveillée par un premier grand succès surpris à l'étonnement des lecteurs, avait eu le temps de s'armer contre une *récidive* d'admiration, et s'arma en effet de mon premier volume contre le second.

C'est enfin que mes admirateurs, même les plus bienveillants, étaient eux-mêmes en quelque sorte avares et jaloux de la vivacité d'impression qu'ils avaient éprouvée à la lecture de mes premières poésies, et que cette impression était si forte et si personnelle en eux, qu'elle les empêchait réellement d'éprouver une seconde fois une autre impression semblable; comme une première odeur, respirée jusqu'à l'enivrement, empêche l'odorat de sentir une corbeille des mêmes fleurs.

Je compris cela du premier coup. Je ne suis pas né impatient, parce que je ne suis pas né ambitieux, bien que je sois né très-actif. J'attendis.

Il me fallut attendre à peu près quinze ans. « Pourquoi quinze ans? » me dites-vous. Parce qu'il me fallut attendre une génération de lecteurs nouveaux, et qu'il faut à peu près quinze ans chez nous pour qu'une nouvelle génération en politique, en littérature, en idées, en goût, remplace une autre génération, ou s'y mêle du moins en proportion suffisante pour en modifier les sentiments. Les générations d'hommes ont trente-trois ans, les générations d'esprit ont quinze ans.

Or, du moment où une génération d'esprits nouveaux, d'enfants, de jeunes gens, de jeunes femmes, eurent lu, non pas mon premier volume seulement, comme la génération lisante de 1821, mais mes deux volumes à la fois, sans acception de date, sans préférence d'impressions reçues, sans privilége d'âge, sans comparaison de souvenirs, ces nouveaux lecteurs impartiaux trouvèrent (ce qui était vrai) mes premiers et mes seconds vers parfaitement semblables d'âme, d'inspiration, de défauts ou de qualités. Les deux volumes ne furent plus qu'une seule œuvre dans leur esprit, et furent les Méditations poétiques.

J'ai éprouvé ensuite, dans tout le cours de ma vie littéraire,

politique, oratoire ou poétique, le même phénomène. Toujours, et par une sorte d'intermittence aussi régulière que le flux et le reflux de l'Océan, le flux ou le reflux de l'opinion et du goût s'est caractérisé envers moi par une faveur ou par une défaveur alternative. Toujours on s'est armé d'un volume contre un autre volume, d'un premier genre de mes poésies contre un nouveau genre, de l'approbation donnée à un de mes actes contre un second, de l'applaudissement soulevé par un de mes discours contre le discours qui suivait. Ainsi est faite l'opinion publique : elle ne veut pas reconnaître longtemps même son plaisir. Il faut qu'elle reconstruise et qu'elle démolisse sans fin, pour reconstruire après, même les plus insignifiantes renommées. Elle finit par une suprême raison quand ses jouets sont morts, et qu'elle s'appelle la postérité; mais, pendant qu'ils vivent, elle n'est réellement pas encore l'opinion : elle est le caprice de la multitude.

Voilà ce que je vous disais un jour en descendant, nos fusils sous le bras, nos chiens sur nos talons, les pentes ravinées de sable rouge des hautes montagnes semées de châtaigniers qui font la toile peinte de la scène entre Saint-Point et le mont Blanc.

Où sont ces jours maintenant? Où sont ces pensées nonchalantes qui s'échangeaient entre nous alors en conversations interrompues, comme les bruissements des saules et des chênes alternaient doucement, sous les premières ombres des soirées, avec les babillages des eaux filtrant à nos pieds dans les rigoles de la montagne? Le rapide sillage du temps, qui court en changeant la scène et les spectateurs, nous a emportés tous deux sous d'autres latitudes de la pensée. Que d'autres entretiens aussi n'avons-nous pas eus depuis sur d'autres théâtres et sur de plus importants sujets? Nous avons vu s'agiter les peuples, crouler les trônes, surgir les républiques, bouillonner les factions, et l'esprit des sociétés désorientées chercher à tâtons la route vers l'avenir entre des ruines et des chimères, jusqu'à ce qu'il trouve le vrai chemin que Dieu seul peut lui éclairer. Ces méditations

d'un autre âge ne s'écrivent ni en vers ni en prose. Aucune langue ne contiendrait les actes de foi, les frissons de doute, les élans de courage, les abattements de tristesse, les cris de joie, les gémissements d'angoisses intérieures, les conjectures, les aspirations, les invocations que les hommes préoccupés du sort des peuples, et mêlés à ce mouvement des choses humaines, se révèlent dans l'intimité de leurs âmes pendant cette traversée de révolutions. Ce sont des mots, des syllabes, des points de vue, des horizons qui s'ouvrent et qui se referment devant l'esprit en un clin d'œil. Cela ne se note pas dans les livres, mais dans l'intelligence et dans le cœur d'un ami. Votre cœur et votre intelligence ont été, depuis vingt ans, les pages où j'ai jeté en courant ce que je ne me dis qu'à moi-même et ce qui n'a été feuilleté que par vous. Quand j'aurai cessé de causer, et que vous vous souviendrez encore; quand vous reviendrez en automne visiter cette vallée de Saint-Point où j'ai laissé tomber plus de rêveries dans votre oreille que les peupliers de mon pré ne laissent tomber de feuilles sur le grand chemin; le ravin desséché, le châtaignier creux, la source entre ses quatre pierres de granit grises, le tronc d'arbre couché à terre et servant de banc aux mendiants de la vallée, le tombeau peut-être où un lierre de plus rampera sur les moulures de l'arche sépulcrale, à l'extrémité des jardins, sur les confins de la vie et de la mort, vous rappelleront ce que nous nous sommes dit, ici ou là, assis ou debout, sous telle inclinaison de l'ombre, sous tel rayon du soleil, au chant de tel oiseau dans les branches sur nos têtes, aux aboiements de tel chien, au hennissement de tel cheval de prédilection dans l'enclos; vous vous arrêterez pour écouter encore et pour répondre, et vous serez, mieux que ce livre mort et muet, un souvenir vivant de ma vie écoulée. Cela m'est doux à penser. Ce n'est pas la postérité, c'est encore un crépuscule de la vie humaine après que notre court soleil est déjà éteint. L'homme n'est bien mort que quand tous ceux qui l'ont connu et aimé sur la terre se sont couchés à leur tour dans le tombeau qui ne parle

plus d'eux aux nouvelles générations. Jusque-là l'homme vit encore un peu dans la vie de ceux qui survivent. C'est l'aurore boréale du tombeau.

Les Orientaux, qui ont tout dit parce qu'ils ont tout senti les premiers, ont un proverbe plein de ce sens exquis de l'amitié. « Pourquoi Dieu, disent-ils, a-t-il donné une ombre au corps de l'homme? C'est pour qu'en traversant le désert l'homme puisse reposer ses regards sur cette ombre, et que le sable ne lui brûle pas les yeux. » Vous avez été souvent pour moi comme une ombre de rafraîchissement, *umbra refrigerii*, et vous le serez encore pour ma mémoire, quand j'aurai passé.

LAMARTINE.

SECONDES

MÉDITATIONS POÉTIQUES

I

LE PASSÉ

A M. A. DE V***

Arrêtons-nous sur la colline,
A l'heure où, partageant les jours,
L'astre du matin qui décline
Semble précipiter son cours.
En avançant dans sa carrière,
Plus faible, il rejette en arrière
L'ombre terrestre qui le suit;
Et de l'horizon qu'il colore
Une moitié le voit encore,
L'autre se plonge dans la nuit.

C'est l'heure où, sous l'ombre inclinée,
Le laboureur, dans le vallon,

Suspend un moment sa journée,
Et s'assied au bord du sillon;
C'est l'heure où, près de la fontaine,
Le voyageur reprend haleine
Après sa course du matin;
Et c'est l'heure où l'âme qui pense
Se retourne, et voit l'Espérance
Qui l'abandonne en son chemin.

Ainsi notre étoile pâlie,
Jetant de mourantes lueurs
Sur le midi de notre vie,
Brille à peine à travers nos pleurs.
De notre rapide existence
L'ombre de la mort qui s'avance
Obscurcit déjà la moitié;
Et près de ce terme funeste,
Comme à l'aurore, il ne nous reste
Que l'Espérance et l'Amitié.

Ami qu'un même jour vit naître,
Compagnon depuis le berceau,
Et qu'un même jour doit peut-être
Endormir au même tombeau,
Voici la borne qui partage
Ce douloureux pèlerinage
Qu'un même sort nous a tracé;
De ce sommet qui nous rassemble,
Viens, jetons un regard ensemble
Sur l'avenir et le passé.

Repassons nos jours, si tu l'oses!
Jamais l'espoir des matelots
Couronna-t-il d'autant de roses
Le navire qu'on lance aux flots?
Jamais d'une teinte plus belle
L'aube en riant colora-t-elle

Le front rayonnant du matin?
Jamais, d'un œil perçant d'audace,
L'aigle embrassa-t-il plus d'espace
Que nous en ouvrait le destin?

En vain, sur la route fatale
Dont les cyprès tracent le bord,
Quelques tombeaux par intervalle
Nous avertissaient de la mort;
Ces monuments mélancoliques
Nous semblaient, comme aux jours antiques,
Un vain ornement du chemin;
Nous nous asseyions sous leur ombre,
Et nous rêvions des jours sans nombre,
Hélas! entre hier et demain!

Combien de fois, près du rivage
Où Nisida dort sur les mers,
La beauté crédule ou volage
Accourut à nos doux concerts!
Combien de fois la barque errante
Berça sur l'onde transparente
Deux couples par l'amour conduits,
Tandis qu'une déesse amie
Jetait sur la vague endormie
Le voile parfumé des nuits!

Combien de fois, dans le délire
Qui succédait à nos festins,
Aux sons antiques de la lyre,
J'évoquai des songes divins!
Aux parfums des roses mourantes,
Aux vapeurs des coupes fumantes,
Ils volaient à nous tour à tour,
Et sur leurs ailes nuancées
Égaraient nos molles pensées
Dans les dédales de l'amour!

Mais, dans leur insensible pente,
Les jours qui succédaient aux jours
Entraînaient comme une eau courante
Et nos songes et nos amours.
Pareil à la fleur fugitive
Qui du front joyeux d'un convive
Tombe avant l'heure du festin,
Ce bonheur que l'ivresse cueille,
De nos fronts tombant feuille à feuille,
Jonchait le lugubre chemin.

Et maintenant, sur cet espace
Que nos pas ont déjà quitté,
Retourne-toi; cherchons la trace
De l'amour, de la volupté.
En foulant leurs rives fanées,
Remontons le cours des années,
Tandis qu'un souvenir glacé,
Comme l'astre adouci des ombres,
Éclaire encor de teintes sombres
La scène vide du passé.

Ici, sur la scène du monde
Se leva ton premier soleil.
Regarde : quelle nuit profonde
A remplacé ce jour vermeil!
Tout sous les cieux semblait sourire :
La feuille, l'onde, le zéphire,
Murmuraient des accords charmants.
Écoute : la feuille est flétrie,
Et les vents sur l'onde tarie
Rendent de sourds gémissements.

Reconnais-tu ce beau rivage,
Cette mer aux flots argentés,
Qui ne fait que bercer l'image
Des bords dans son sein répétés?

Un nom chéri vole sur l'onde !...
Mais pas une voix qui réponde,
Que le flot grondant sur l'écueil.
Malheureux ! quel nom tu prononces !
Ne vois-tu pas parmi ces ronces
Ce nom gravé sur un cercueil ?...

Plus loin, sur la rive où s'épanche
Un fleuve épris de ces coteaux,
Vois-tu ce palais qui se penche
Et jette une ombre au sein des eaux ?
Là, sous une forme étrangère,
Un ange exilé de sa sphère
D'un céleste amour t'enflamma.
Pourquoi trembler ? quel bruit t'étonne ?
Ce n'est qu'une ombre qui frissonne
Aux pas du mortel qu'elle aima.

Hélas ! partout où tu repasses,
C'est le deuil, le vide ou la mort ;
Et rien n'a germé sur nos traces
Que la douleur ou le remord.
Voilà ce cœur où ta tendresse
Sema des fruits que ta vieillesse,
Hélas ! ne recueillera pas :
Là l'oubli perdit ta mémoire ;
Là l'envie étouffa ta gloire ;
Là ta vertu fit des ingrats.

Là l'Illusion éclipsée
S'enfuit sur un nuage obscur ;
Ici l'Espérance lassée
Replia ses ailes d'azur.
Là, sous la douleur qui le glace,
Ton sourire perdit sa grâce,
Ta voix oublia ses concerts ;
Tes sens épuisés se plaignirent,

Et tes cheveux blonds se teignirent
Au souffle argenté des hivers.

Ainsi des rives étrangères
Quand l'homme, à l'insu des tyrans,
Vers la demeure de ses pères
Porte en secret ses pas errants,
L'ivraie a couvert ses collines,
Son toit sacré pend en ruines,
Dans ses jardins l'onde a tari;
Et sur le seuil qui fut sa joie,
Dans l'ombre un chien féroce aboie
Contre les mains qui l'ont nourri.

Mais ces sens qui s'appesantissent
Et du temps subissent la loi,
Ces yeux, ce cœur, qui se ternissent,
Cette ombre enfin, ce n'est pas toi.
Sans regret, au flot des années
Livre ces dépouilles fanées
Qu'enlève le souffle des jours,
Comme on jette au courant de l'onde
La feuille aride et vagabonde
Que l'onde entraîne dans son cours!

Ce n'est plus le temps de sourire
A ces roses de peu de jours,
De mêler aux sons de la lyre
Les tendres soupirs des Amours;
De semer sur des fonds stériles
Ces vœux, ces projets inutiles,
Par les vents du ciel emportés,
A qui le temps qui nous dévore
Ne donne pas l'heure d'éclore
Pendant nos rapides étés.

Levons les yeux vers la colline

Où luit l'étoile du matin;
Saluons la splendeur divine
Qui se lève dans le lointain.
Cette clarté pure et féconde
Aux yeux de l'âme éclaire un monde
Où la foi monte sans effort.
D'un saint espoir ton cœur palpite :
Ami, pour y voler plus vite,
Prenons les ailes de la Mort.

En vain, dans ce désert aride,
Sous nos pas tout s'est effacé.
Viens : où l'éternité réside,
On retrouve jusqu'au passé.
Là sont nos rêves pleins de charmes,
Et nos adieux trempés de larmes,
Nos vœux et nos soupirs perdus.
Là refleuriront nos jeunesses,
Et les objets de nos tristesses
A nos regrets seront rendus.

Ainsi, quand les vents de l'automne
Ont dissipé l'ombre des bois,
L'hirondelle agile abandonne
Le faîte du palais des rois :
Suivant le soleil dans sa course,
Elle remonte vers la source
D'où l'astre nous répand les jours,
Et sur ses pas retrouve encore
Un autre ciel, une autre aurore,
Un autre nid pour ses amours.

Ce roi dont la sainte tristesse
Immortalisa les douleurs
Vit ainsi sa verte jeunesse
Se renouveler sous les pleurs.
Sa harpe, à l'ombre de la tombe,

Soupirait comme la colombe
Sous les verts cyprès du Carmel,
Et son cœur, qu'une lampe éclaire,
Résonnait comme un sanctuaire
Où retentit l'hymne éternel.

Cette méditation était adressée au comte Aymon de Virieu, l'ami le plus cher de mes premières années. J'ai parlé de lui dans le premier volume des *Confidences*. C'est de lui aussi qu'il est fait mention dans *Raphaël*. C'est lui qui me donna asile pendant l'hiver de 1817, que j'étais venu passer à Paris pour y voir un moment chaque soir la personne que j'ai célébrée sous le nom d'Elvire.

Virieu m'aimait comme un frère. Bien que nous n'eussions pas les mêmes caractères, nous avions les mêmes sentiments. Il avait sur moi la supériorité de l'âge, de la naissance, de la fortune, de l'éducation. Il aimait le grand monde, où son esprit prompt et brillant le faisait distinguer et applaudir. Ces tournois de conversation m'étaient insupportables : ils me fatiguaient l'esprit sans me nourrir le cœur. La fumée d'un narghilé, s'évaporant dans un ciel pur, m'a toujours paru moins inutile et plus voluptueuse que ces gerbes petillantes d'esprits inoccupés, brillant pour s'éteindre sous les lambris d'un salon. Je n'aimais la conversation qu'à deux ; je fuyais le monde. Le sentiment s'évapore à ce vent et à ce bruit. Ma vie était dans mon cœur, jamais dans mon esprit.

Cependant Virieu m'introduisit pour ainsi dire par force dans deux ou trois salons où il était adoré. Il y parlait sans cesse de son ami le sauvage et le mélancolique ; il récitait quelquefois de ses vers ; il donnait envie de me connaître. Il me conduisit ainsi chez Mme de Sainte-Aulaire, sa cousine, chez Mme de Raigecourt, chez Mme de La Trémouille, chez Mme la duchesse de Broglie. Mme de Sainte-Aulaire et son amie Mme la duchesse de Broglie étaient, à cette époque, le centre du monde élégant, politique et littéraire de Paris. Le siècle des lettres et de la philosophie y renaissait dans la personne de M. Villemain, de M. Cousin, des amis de Mme de Staël, enlevée peu d'années avant à la gloire, de tous les orateurs, de tous les écrivains, de tous les poëtes du temps. C'est là que j'entrevis ces hommes distingués qui devaient tenir une si haute place dans l'histoire de leur pays : M. Guizot, M. de Montmorency, M. de La Fayette, Sismondi, Lebrun, les Américains, les Anglais célèbres qui venaient sur le continent ; mais je ne fis que les entrevoir. J'étais moi-même comme un étranger dans ma patrie. Je regardais, j'étais quelquefois regardé ; je parlais peu ; je ne me liais pas. Deux ou trois fois on me fit réciter des vers. On les applaudit, on les encouragea. Mon nom commença sa publicité sur les lèvres de ces deux charmantes femmes. Elles me produisaient avec indulgence

et bonté à leurs amis ; mais je m'effaçais toujours. Je rentrais dans l'ombre aussitot qu'elles retiraient le flambeau.

La nature ne m'avait pas fait pour le monde de Paris. Il m'offusque et il m'ennuie. Je suis né oriental et je mourrai tel. La solitude, le désert, la mer, les montagnes, les chevaux, la conversation intérieure avec la nature, une femme à adorer, un ami à entretenir, de longues nonchalances de corps pleines d'inspirations d'esprit, puis de violentes et aventureuses périodes d'action comme celles des Ottomans ou des Arabes, c'était là mon être : une vie tour à tour poétique, religieuse, héroique, ou rien.

Virieu n'était pas ainsi. Il causait avec une abondance et une grâce intarissables. Il savait tout ; il s'intéressait à tout. Il se consumait des nuits entières en conversations avec les hommes ou avec les femmes d'esprit du temps. Il revenait se coucher quand je me levais. Il était épuisé de paroles et fatigué de succès. Il en jouissait, et je le plaignais. J'aimais mieux mon poêle, mon livre, mon chien, mes courses solitaires dans les environs de Paris, et, le soir, une heure d'entretien passionné avec une femme inconnue de ce monde, que ces vertiges d'amour-propre et ces applaudissements de salons. Virieu les appréciait bien comme moi à leur juste valeur; mais il se laissait séduire lui-même par l'admiration qu'on lui témoignait. J'étais ensuite son repos. Nous passions des demi-journées entières à répandre ensemble notre esprit sur les cent mille sujets qui jaillissent de deux jeunes intelligences qui s'entre-choquent, comme les étincelles jaillissaient du foyer quand nos pincettes remuaient au hasard le feu. Nous avons dépensé ainsi tête à tête ensemble, pendant dix ans, plus de paroles qu'il n'en faudrait pour résoudre tous les problèmes de la nature.

Plus tard, Virieu entra dans la diplomatie. Nous ne cessions alors de nous écrire. Il a brulé mes lettres, j'ai brûlé les siennes. Les siennes étaient pleines d'idées, les miennes ne contenaient que des sentiments. Au retour de ses voyages, il se maria, il se retira dans ses terres. Il passa de l'excès du monde dans l'excès de la solitude, du scepticisme dans la servitude volontaire de l'esprit. Il abdiqua sa philosophie dans sa foi. Il se consacra tout entier à sa femme, à ses enfants, à ses champs. Notre amitié n'en souffrit pas. Ce fut à ce moment de sa carrière que, revenant moi-même un jour sur la mienne, je lui adressai ces vers. Ils avaient pris, en s'adressant à lui, l'accent de son propre découragement. Quant à moi, je n'étais pas aussi découragé de la vie que ces vers semblent l'indiquer, ou plutot mes découragements étaient fugitifs et passagers comme les sons de ma lyre. Un chant, c'était un jour. Ce jour-là j'étais à terre; le lendemain j'étais au ciel. La poésie a mille notes sur son clavier. Mon âme en a autant que la poésie; elle n'a jamais dit son dernier mot.

Cette ode est adressée au plus intime et au plus cher de mes amis, le comte Aymon de Virieu, dont j'ai beaucoup parlé dans les *Confidences*, et surtout dans l'histoire de *Graziella*. J'ai fait là son portrait; je ne le referai pas. Vers l'age de trente ans, nos jeunesses finies, nous nous séparâmes pour prendre

chacun nos routes diverses dans la vie. Nous entrâmes l'un et l'autre dans la diplomatie. Il alla à Rio-Janeiro, ce Constantinople du nouveau monde, avec l'ambassade du duc de Luxembourg; j'allai à Naples avec l'ambassade de M. de Narbonne, homme aussi modeste qu'excellent. Mais nous restâmes aussi liés après la séparation que nous l'avions été depuis le collége. Notre correspondance formerait des volumes d'intimités et d'excursions de cœur et d'esprit sur tous les sujets. Nous aiguisions nos intelligences l'une contre l'autre. Il était la meule, moi le tranchant.

Dans un de ces moments où la vie devient sombre sous le passage de quelque nuée, et où l'on fait involontairement des retours sur le passé, jonché déjà de tombeaux et de feuilles mortes, je lui adressai ces vers. Lui seul me comprenait bien; il avait été le confident de toutes mes plus secrètes émotions d'esprit et de cœur. Il m'entendait à demi-mot; sa pensée achevait la mienne.

Cela fut écrit en Italie en 1824.

ISCHIA.

II

ISCHIA[1]

Le soleil va porter le jour à d'autres mondes;
Dans l'horizon désert Phébé monte sans bruit,
Et jette, en pénétrant les ténèbres profondes,
Un voile transparent sur le front de la nuit.

Voyez du haut des monts ses clartés ondoyantes
Comme un fleuve de flamme inonder les coteaux,
Dormir dans les vallons, ou glisser sur les pentes,
Ou rejaillir au loin du sein brillant des eaux.

La douteuse lueur, dans l'ombre répandue,
Teint du jour azuré la pâle obscurité,
Et fait nager au loin dans la vague étendue
Les horizons baignés par sa molle clarté.

L'Océan, amoureux de ces rives tranquilles,
Calme, en noyant leurs pieds, ses orageux transports,
Et, pressant dans ses bras ces golfes et ces îles,
De son humide haleine en rafraîchit les bords.

Du flot qui tour à tour s'avance et se retire
L'œil aime à suivre au loin le flexible contour :
On dirait un amant qui presse en son délire
La vierge qui résiste et cède tour à tour.

1. Ile de la Méditerranée, dans le golfe de Naples.

Doux comme le soupir de l'enfant qui sommeille,
Un son vague et plaintif se répand dans les airs :
Est-ce un écho du ciel qui charme notre oreille?
Est-ce un soupir d'amour de la terre et des mers?

Il s'élève, il retombe, il renaît, il expire,
Comme un cœur oppressé d'un poids de volupté;
Il semble qu'en ces nuits la nature respire,
Et se plaint comme nous de sa félicité.

Mortel, ouvre ton âme à ces torrents de vie;
Reçois par tous les sens les charmes de la nuit :
A t'enivrer d'amour son ombre te convie;
Son astre dans le ciel se lève et te conduit.

Vois-tu ce feu lointain trembler sur la colline?
Par la main de l'amour c'est un phare allumé :
Là, comme un lis penché, l'amante qui s'incline
Prête une oreille avide aux pas du bien-aimé.

La beauté, dans le songe où son âme s'égare,
Soulève un œil d'azur qui réfléchit les cieux,
Et ses doigts au hasard errant sur sa guitare
Jettent aux vents du soir des sons mystérieux :

« Viens : l'amoureux silence occupe au loin l'espace;
Viens du soir près de moi respirer la fraîcheur!
C'est l'heure; à peine au loin la voile qui s'efface
Blanchit, en ramenant le paisible pêcheur.

« Depuis l'heure où ta barque a fui loin de la rive,
J'ai suivi tout le jour ta voile sur les mers,
Ainsi que de son nid la colombe craintive
Suit l'aile du ramier qui blanchit dans les airs.

« Tandis qu'elle glissait sous l'ombre du rivage,
J'ai reconnu ta voix dans la voix des échos;

Et la brise du soir, en mourant sur la plage,
Me rapportait tes chants prolongés sur les flots.

« Quand la vague a grondé sur la côte écumante,
A l'étoile des mers j'ai murmuré ton nom;
J'ai rallumé ma lampe, et de ta seule amante
L'amoureuse prière a fait fuir l'aquilon.

« Maintenant sous le ciel tout repose ou tout aime :
La vague en ondulant vient dormir sur le bord,
La fleur dort sur sa tige, et la nature même
Sous le dais de la nuit se recueille et s'endort.

« Vois : la mousse a pour nous tapissé la vallée;
Le pampre s'y recourbe en replis tortueux,
Et l'haleine de l'onde, à l'oranger mêlée,
De ses fleurs qu'elle effeuille embaume mes cheveux.

« A la molle clarté de la voûte sereine
Nous chanterons ensemble assis sous le jasmin,
Jusqu'à l'heure où la lune, en glissant vers Misène,
Se perd en pâlissant dans les feux du matin. »

Elle chante, et sa voix par intervalle expire,
Et, des accords du luth plus faiblement frappés,
Les échos assoupis ne livrent au zéphire
Que des soupirs mourants, de silence coupés.

Celui qui, le cœur plein de délire et de flamme,
A cette heure d'amour, sous cet astre enchanté,
Sentirait tout à coup le rêve de son âme
S'animer sous les traits d'une chaste beauté;

Celui qui, sur la mousse, au pied du sycomore,
Au murmure des eaux, sous un dais de saphirs,
Assis à ses genoux, de l'une à l'autre aurore,
N'aurait pour lui parler que l'accent des soupirs;

Et vous, pourquoi ces pleurs? pourquoi ces vains sanglots?
Chantez, chantez un hymne, ô vierges de Lesbos!

« Importuns souvenirs, me suivrez-vous sans cesse?
C'était sous les bosquets du temple de Vénus:
Moi-même, de Vénus insensible prêtresse,
Je chantais sur la lyre un hymne à la déesse.
Au pied de ses autels soudain je t'aperçus.
Dieux! quels transports nouveaux! ô dieux! comment décrire
Tous les feux dont mon sein se remplit à la fois?
Ma langue se glaça, je demeurai sans voix,
Et ma tremblante main laissa tomber ma lyre.
Non, jamais aux regards de l'ingrate Daphné
Tu ne parus plus beau, divin fils de Latone;
Jamais, le thyrse en main, de pampres couronné,
Le jeune dieu de l'Inde, en triomphe traîné,
N'apparut plus brillant aux regards d'Érigone.
Tout sortit... de lui seul je me souvins, hélas!
Sans rougir de ma flamme, en tout temps, à toute heure,
J'errais seule et pensive autour de sa demeure:
Un pouvoir plus qu'humain m'enchaînait sur ses pas.
Que j'aimais à le voir, de la foule enivrée,
Au gymnase, au théâtre, attirer tous les yeux,
Lancer le disque au loin d'une main assurée,
Et sur tous ses rivaux l'emporter dans nos jeux!
Que j'aimais à le voir, penché sur la crinière
D'un coursier de l'Élide aussi prompt que les vents,
S'élancer le premier au bout de la carrière,
Et, le front couronné, revenir à pas lents!
Ah! de tous ses succès que mon âme était fière!
Et si de ce beau front de sueur humecté
J'avais pu seulement essuyer la poussière!
O dieux! j'aurais donné tout, jusqu'à ma beauté,
Pour être un seul instant ou sa sœur ou sa mère!
Vous qui n'avez jamais rien pu pour mon bonheur,
Vaines divinités des rives du Permesse,
Moi-même dans vos arts j'instruisis sa jeunesse;

Je composai pour lui ces chants pleins de douceur,
Ces chants qui m'ont valu les transports de la Grèce.
Ces chants, qui des enfers fléchiraient la rigueur,
Malheureuse Sapho, n'ont pu fléchir son cœur,
Et son ingratitude a payé ta tendresse.

« Redoublez vos soupirs, redoublez vos sanglots!
Pleurez, pleurez ma honte, ô filles de Lesbos!

« Si mes soins, si mes chants, si mes trop faibles charmes,
A son indifférence avaient pu l'arracher;
Si l'ingrat cependant s'était laissé toucher,
S'il eût été du moins attendri par mes larmes,
Jamais pour un mortel, jamais la main des dieux
N'aurait filé des jours plus doux, plus glorieux.
Que d'éclat cet amour eût jeté sur sa vie!
Ses jours à ces dieux même auraient pu faire envie,
Et l'amant de Sapho, fameux dans l'univers,
Aurait été, comme eux, immortel dans mes vers.
C'est pour lui que j'aurais, sur tes autels propices,
Fait fumer en tout temps l'encens des sacrifices,
O Vénus! c'est pour lui que j'aurais nuit et jour
Suspendu quelque offrande aux autels de l'Amour;
C'est pour lui que j'aurais, durant des nuits entières,
Aux trois fatales sœurs adressé mes prières;
Ou bien que, reprenant mon luth mélodieux,
J'aurais redit les airs qui lui plaisaient le mieux.
Pour lui j'aurais voulu, dans les jeux d'Ionie,
Disputer aux vainqueurs les palmes du génie.
Que ces lauriers brillants, à mon orgueil offerts,
En les cueillant pour lui m'auraient été plus chers!
J'aurais mis à ses pieds le prix de ma victoire,
Et couronné son front des rayons de ma gloire.

« Souvent, à la prière abaissant mon orgueil,
De ta porte, ô Phaon, j'allais baiser le seuil.
« Au moins, disais-je, au moins, si ta rigueur jalouse

« Me refuse à jamais ce doux titre d'épouse,
« Souffre, ô trop cher Phaon, que Sapho, près de toi,
« Esclave si tu veux, vive au moins sous ta loi!
« Que m'importent ce nom et cette ignominie,
« Pourvu qu'à tes côtés je consume ma vie,
« Pourvu que je te voie, et qu'à mon dernier jour
« D'un regard de pitié tu plaignes tant d'amour!
« Ne crains pas mes périls, ne crains pas ma faiblesse:
« Vénus égalera ma force à ma tendresse.
« Sur les flots, sur la terre, attachée à tes pas,
« Tu me verras te suivre au milieu des combats;
« Tu me verras, de Mars affrontant la furie,
« Détourner tous les traits qui menacent ta vie,
« Entre la mort et toi toujours prompte à courir... »
Trop heureuse, pour lui si j'avais pu mourir!
« Lorsque enfin, fatigué des travaux de Bellone,
« Sous la tente, au sommeil ton âme s'abandonne,
« Ce sommeil, ô Phaon, qui n'est plus fait pour moi,
« Seule me laissera veillant autour de toi;
« Et si quelque souci vient rouvrir ta paupière,
« Assise à tes côtés durant la nuit entière,
« Mon luth sur mes genoux soupirant mon amour,
« Je charmerai ta peine en attendant le jour. »
Je disais, et les vents emportaient ma prière;
L'écho répétait seul ma plainte solitaire,
Et l'écho seul encor répond à mes sanglots.
Pleurez, pleurez ma honte, ô filles de Lesbos!

« Toi qui fus une fois mon bonheur et ma gloire,
O lyre, que ma main fit résonner pour lui,
Ton aspect que j'aimais m'importune aujourd'hui,
Et chacun de tes airs rappelle à ma mémoire
Et mes feux, et ma honte, et l'ingrat qui m'a fui.
Brise-toi dans mes mains, lyre à jamais funeste!
Aux autels de Vénus, dans ses sacrés parvis,
Je ne te suspends pas : que le courroux céleste
Sur ces flots orageux disperse tes débris,

Et que de mes tourments nul vestige ne reste!
Que ne puis-je de même engloutir dans ces mers
Et ma fatale gloire, et mes chants, et mes vers!
Que ne puis-je effacer mes traces sur la terre!
Que ne puis-je aux enfers descendre tout entière,
Et, brûlant ces écrits où doit vivre Phaon,
Emporter avec moi l'opprobre de mon nom!

« Cependant si les dieux, que sa rigueur outrage,
Poussaient en cet instant ses pas vers le rivage;
Si de ce lieu suprême il pouvait s'approcher;
S'il venait contempler sur le fatal rocher
Sapho, les yeux en pleurs, errante, échevelée,
Frappant de vains sanglots la rive désolée,
Brûlant encor pour lui, lui pardonnant son sort,
Et dressant lentement les apprêts de sa mort,
Sans doute à cet aspect, touché de mon supplice,
Il se repentirait de sa longue injustice;
Sans doute, par mes pleurs se laissant désarmer,
Il dirait à Sapho : « Vis encor pour aimer! »
Qu'ai-je dit! Loin de moi, quelque remords peut-être,
A défaut de l'amour, dans son cœur a pu naître :
Peut-être dans sa fuite, averti par les dieux,
Il frissonne, il s'arrête, il revient vers ces lieux;
Il revient m'arrêter sur les bords de l'abîme;
Il revient!... il m'appelle... il sauve sa victime!...
Oh! qu'entends-je?... Écoutez... du côté de Lesbos
Une clameur lointaine a frappé les échos!
J'ai reconnu l'accent de cette voix si chère,
J'ai vu sur le chemin s'élever la poussière!
O vierges, regardez! Ne le voyez-vous pas
Descendre la colline et me tendre les bras?
Mais non! tout est muet dans la nature entière,
Un silence de mort règne au loin sur la terre;
Le chemin est désert!... Je n'entends que les flots!
Pleurez, pleurez ma honte, ô filles de Lesbos!

« Mais déjà, s'élançant vers les cieux qu'il colore,
Le soleil de son char précipite le cours.
Toi qui viens commencer le dernier de mes jours,
Adieu, dernier soleil! adieu, suprême aurore!
Demain du sein des flots vous jaillirez encore;
Et moi je meurs! et moi je m'éteins pour toujours!
Adieu, champs paternels! adieu, douce contrée!
Adieu, chère Lesbos à Vénus consacrée!
Rivage où j'ai reçu la lumière des cieux;
Temple auguste où ma mère, aux jours de ma naissance,
D'une tremblante main me consacrant aux dieux,
Au culte de Vénus dévoua mon enfance;
Et toi, forêt sacrée, où les filles du ciel,
Entourant mon berceau, m'ont nourri de leur miel,
Adieu! Leurs vains présents que le vulgaire envie,
Ni des traits de l'Amour, ni des coups du destin,
Misérable Sapho, n'ont pu sauver ta vie!
Tu vécus dans les pleurs, et tu meurs au matin!
Ainsi tombe une fleur avant le temps fanée;
Ainsi, cruel Amour, sous le couteau mortel,
Une jeune victime à ton temple amenée,
Qu'à ton culte en naissant le pâtre a destinée,
Vient tomber avant l'âge au pied de ton autel.

« Et vous, qui reverrez le cruel que j'adore,
Quand l'ombre du trépas aura couvert mes yeux,
Compagnes de Sapho, portez-lui ces adieux:
Dites-lui... qu'en mourant je le nommais encore!... »

Elle dit. Et le soir, quittant le bord des flots,
Vous revîntes sans elle, ô vierges de Lesbos!

C'était en 1816. Je n'avais pas encore écrit vingt vers de suite. J'étais à Paris, livré à la dissipation et surtout au jeu, qui a dévoré tant de jours et tant de nuits de mon adolescence. Mes amis partageaient mes égarements; mais ils étaient tous cependant des jeunes gens d'élite, lettrés, rêveurs, pen-

seurs, jaseurs, poëtes ou artistes, comme moi. Dans les intervalles de loisir et de réflexion que le jeu nous laissait, nous nous entretenions de sujets graves, philosophiques, poétiques, dans les bois de Saint-Cloud, d'Ivry, de Meudon, de Viroflay, de Saint-Germain. Nous y portions des poëtes, surtout des poëtes sensibles, élégiaques, amoureux, selon nos âges et selon nos cœurs. Nous les lisions à l'ombre des grands marronniers de ces parcs impériaux.

Un soir, en rentrant d'une de ces excursions, pendant laquelle nous avions relu la strophe unique, mais brûlante, de Sapho, sorte de Vénus de Milo pareille à ce débris découvert par M. de Marcellus qui contient plus de beauté dans un fragment qu'il n'y en a dans tout un musée de statues intactes, je m'enfermai, et j'écrivis le commencement grec de cette élégie ou de cette *héroïde*. Je me couchai, je me relevai avec la même fièvre et la même obstination de volonté d'achever enfin un morceau quelconque ayant un commencement, un milieu, une fin, et digne d'être lu à mes amis d'une haleine. Je passai ainsi trois jours sans sortir de ma chambre, oubliant le jeu et le théâtre, et me faisant apporter à manger par la portière de mon hôtel, pour ne pas évaporer ma première longue inspiration.

L'élégie terminée (et elle était beaucoup plus longue), j'ouvris ma porte à mes amis, et je leur lus mon premier soi-disant chef-d'œuvre. Aussi jeunes, aussi novices et aussi amoureux de poésie que moi, ils me couvrirent d'applaudissements, ils copièrent mes vers, ils les apprirent par cœur, ils les récitèrent de mémoire, tantôt à moi-même, tantôt à leurs autres amis. Ce fut mon baptême poétique.

Huit jours après, nous n'y pensions plus. Le jeu nous avait repris dans son vertige, et nous consumions les plus belles heures de notre jeunesse à entasser sur le tapis du hasard des monceaux d'or que le râteau du banquier amenait devant nous, et qu'il balayait par un autre coup, comme dans un rêve.

Après avoir perdu tout ce que je possédais, je partis de Paris, n'emportant pour tout trésor que cette élégie de Sapho. J'avais acheté un cheval arabe avec les débris de ma fortune de joueur; je le montais, et je faisais ma route à petites journées pour le ménager. Je me récitais à moi-même mes propres vers pour m'abréger les heures, et j'oubliais mes adversités de joueur malheureux dans l'entretien de mon cheval, de mon chien, et de mon pauvre et douteux génie, qui commençait à balbutier en moi.

IV

LA SAGESSE

O vous qui passez comme l'ombre
Par ce triste vallon de pleurs,
Passagers sur ce globe sombre,
Hommes, mes frères en douleurs,
Écoutez! voici vers Solyme
Un son de la harpe sublime
Qui charmait l'écho du Thabor :
Sion en frémit sous sa cendre,
Et le vieux palmier croit entendre
La voix du vieillard de Ségor.

Insensé le mortel qui pense!
Toute pensée est une erreur.
Vivez et mourez en silence,
Car la parole est au Seigneur.
Il sait pourquoi flottent les mondes;
Il sait pourquoi coulent les ondes,
Pourquoi les cieux pendent sur nous,
Pourquoi le jour brille et s'efface,
Pourquoi l'homme soupire et passe :
Et vous, mortels, que savez-vous?

Asseyez-vous près des fontaines,
Tandis qu'agitant les rameaux,
Du midi les tièdes haleines
Font flotter l'ombre sur les eaux :

Au doux murmure de leurs ondes
Exprimez vos grappes fécondes,
Où rougit l'heureuse liqueur;
Et de main en main, sous vos treilles,
Passez-vous ces coupes vermeilles
Pleines de l'ivresse du cœur.

Ainsi qu'on choisit une rose
Dans les guirlandes de Sarons,
Choisissez une vierge éclose
Parmi les lis de vos vallons;
Enivrez-vous de son haleine,
Écartez ses tresses d'ébène,
Goûtez les fruits de sa beauté :
Vivez, aimez, c'est la sagesse!
Hors le plaisir et la tendresse,
Tout est mensonge et vanité.

Comme un lis penché par la pluie
Courbe ses rameaux éplorés,
Si la main du Seigneur vous plie,
Baissez votre tête, et pleurez.
Une larme à ses pieds versée
Luit plus que la perle enchâssée
Dans son tabernacle immortel;
Et le cœur blessé qui soupire
Rend un son plus doux que la lyre
Sous les colonnes de l'autel.

Les astres roulent en silence,
Sans savoir les routes des cieux;
Le Jourdain vers l'abîme immense
Poursuit son cours mystérieux;
L'aquilon, d'une aile rapide,
Sans savoir où l'instinct le guide,
S'élance et court sur vos sillons;
Les feuilles que l'hiver entasse,

Sans savoir où le vent les chasse,
Volent en pâles tourbillons.

Et vous, pourquoi d'un soin stérile
Empoisonner vos jours bornés?
Le jour présent vaut mieux que mille
Des siècles qui ne sont pas nés.
Passez, passez, ombres légères:
Allez où sont allés vos pères,
Dormir auprès de vos aïeux.
De ce lit où la mort sommeille,
On dit qu'un jour elle s'éveille
Comme l'aurore dans les cieux.

Le mot *sagesse* est ici pris en dérision. La sagesse est de faire effort et de souffrir, pour perfectionner en soi le type imparfait de l'homme que la nature a mis en nous. Nous naissons ébauche, nous devons mourir statue. Le travail est la loi humaine; la volupté n'est que l'égoïsme des sens.

Je savais bien tout cela quand j'écrivis cette ode en 1826, à Florence; mais l'âme s'énerve dans le bonheur, comme le corps s'énerve dans les climats trop tempérés de l'Orient. J'étais heureux. Je fis comme Salomon, je m'enivrai de mon bonheur, et je dis : « Il n'y a pas d'autre sagesse. »

Je n'ai pas besoin de dire au lecteur que c'est là un paradoxe en vers, dont Horace ou Anacréon auraient pu faire des strophes bien plus assoupissantes que les miennes, mais dont Platon aurait rougi. Il y a plus de philosophie dans une larme ou dans une goutte de sang versée sur le Calvaire, que dans tous les proverbes de Salomon.

V

LE POÈTE MOURANT

La coupe de mes jours s'est brisée encor pleine;
Ma vie en longs soupirs s'enfuit à chaque haleine;
Ni larmes ni regrets ne peuvent l'arrêter :
Et l'aile de la mort, sur l'airain qui me pleure,
En sons entrecoupés frappe ma dernière heure.
Faut-il gémir? faut-il chanter?...

Chantons, puisque mes doigts sont encor sur la lyre;
Chantons, puisque la mort, comme au cygne, m'inspire
Au bord d'un autre monde un cri mélodieux.
C'est un présage heureux donné par mon génie :
Si notre âme n'est rien qu'amour et qu'harmonie,
Qu'un chant divin soit ses adieux!

La lyre en se brisant jette un son plus sublime;
La lampe qui s'éteint tout à coup se ranime,
Et d'un éclat plus pur brille avant d'expirer;
Le cygne voit le ciel à son heure dernière :
L'homme seul, reportant ses regards en arrière,
Compte ses jours pour les pleurer.

Qu'est-ce donc que des jours pour valoir qu'on les pleure?
Un soleil, un soleil, une heure, et puis une heure;
Celle qui vient ressemble à celle qui s'enfuit;
Ce qu'une nous apporte, une autre nous l'enlève :
Travail, repos, douleur, et quelquefois un rêve,
Voilà le jour; puis vient la nuit.

Ah! qu'il pleure, celui dont les mains acharnées
S'attachant comme un lierre aux débris des années,
Voit avec l'avenir s'écouler son espoir!
Pour moi qui n'ai point pris racine sur la terre,
Je m'en vais sans effort, comme l'herbe légère
Qu'enlève le souffle du soir.

Le poëte est semblable aux oiseaux de passage,
Qui ne bâtissent point leurs nids sur le rivage,
Qui ne se posent point sur les rameaux des bois :
Nonchalamment bercés sur le courant de l'onde,
Ils passent en chantant loin des bords, et le monde
Ne connaît rien d'eux que leur voix.

Jamais aucune main sur la corde sonore
Ne guida dans ses jeux ma main novice encore :
L'homme n'enseigne pas ce qu'inspire le ciel;
Le ruisseau n'apprend pas à couler dans sa pente,
L'aigle à fendre les airs d'une aile indépendante,
L'abeille à composer son miel.

L'airain, retentissant dans sa haute demeure,
Sous le marteau sacré tour à tour chante et pleure
Pour célébrer l'hymen, la naissance ou la mort :
J'étais comme ce bronze épuré par la flamme,
Et chaque passion, en frappant sur mon âme,
En tirait un sublime accord.

Telle durant la nuit la harpe éolienne,
Mêlant au bruit des eaux sa plainte aérienne,
Résonne d'elle-même au souffle des zéphyrs.
Le voyageur s'arrête, étonné de l'entendre;
Il écoute, il admire, et ne saurait comprendre
D'où partent ces divins soupirs.

Ma harpe fut souvent de larmes arrosée;
Mais les pleurs sont pour nous la céleste rosée;

Sous un ciel toujours pur le cœur ne mûrit pas :
Dans la coupe écrasé le jus du pampre coule,
Et le baume flétri sous le pied qui le foule
Répand ses parfums sur vos pas.

Dieu d'un souffle brûlant avait formé mon âme;
Tout ce qu'elle approchait s'embrasait de sa flamme.
Don fatal! et je meurs pour avoir trop aimé!
Tout ce que j'ai touché s'est réduit en poussière :
Ainsi le feu du ciel tombé sur la bruyère.
S'éteint quand tout est consumé.

Mais le temps? — Il n'est plus. — Mais la gloire? — Hé! qu'importe
Cet écho d'un vain son qu'un siècle à l'autre apporte,
Ce nom, brillant jouet de la postérité?
Vous qui de l'avenir lui promettez l'empire,
Écoutez cet accord que va rendre ma lyre...
Les vents déjà l'ont emporté!

Ah! donnez à la mort un espoir moins frivole.
Hé quoi! le souvenir de ce son qui s'envole
Autour d'un vain tombeau retentirait toujours?
Ce souffle d'un mourant, quoi! c'est là de la gloire?
Mais vous qui promettez les temps à sa mémoire,
Mortels, possédez-vous deux jours?

J'en atteste les dieux! depuis que je respire,
Mes lèvres n'ont jamais prononcé sans sourire
Ce grand nom inventé par le délire humain;
Plus j'ai pressé ce mot, plus je l'ai trouvé vide,
Et je l'ai rejeté, comme une écorce aride
Que nos lèvres pressent en vain.

Dans le stérile espoir d'une gloire incertaine,
L'homme livre en passsant, au courant qui l'entraîne,
Un nom de jour en jour dans sa course affaibli :
De ce brillant débris le flot du temps se joue;

De siècle en siècle il flotte, il avance, il échoue
Dans les abîmes de l'oubli.

Je jette un nom de plus à ces flots sans rivage :
Au gré des vents, du ciel, qu'il s'abîme ou surnage,
En serai-je plus grand? Pourquoi? ce n'est qu'un nom.
Le cygne qui s'envole aux voûtes éternelles,
Amis, s'informe-t-il si l'ombre de ses ailes
Flotte encor sur un vil gazon?

Mais pourquoi chantais-tu? — Demande à Philomèle
Pourquoi, durant les nuits, sa douce voix se mêle
Au doux bruit des ruisseaux sous l'ombrage roulant.
Je chantais, mes amis, comme l'homme respire,
Comme l'oiseau gémit, comme le vent soupire,
Comme l'eau murmure en coulant.

Aimer, prier, chanter, voilà toute ma vie.
Mortel, de tous ces biens qu'ici-bas l'homme envie,
A l'heure des adieux je ne regrette rien;
Rien que l'ardent soupir qui vers le ciel s'élance,
L'extase de la lyre, ou l'amoureux silence
D'un cœur pressé contre le mien.

Aux pieds de la beauté sentir frémir sa lyre;
Voir d'accord en accord l'harmonieux délire
Couler avec le son et passer dans son sein;
Faire pleuvoir les pleurs de ces yeux qu'on adore,
Comme au souffle des vents les larmes de l'aurore
Pleuvent d'un calice trop plein;

Voir le regard plaintif de la vierge modeste
Se tourner tristement vers la voûte céleste,
Comme pour s'envoler avec le son qui fuit;
Puis, retombant sur vous plein d'une chaste flamme,
Sous ses cils abaissés laisser briller son âme,
Comme un feu tremblant dans la nuit;

Voir passer sur son front l'ombre de sa pensée;
La parole manquer à sa bouche oppressée,
Et de ce long silence entendre enfin sortir
Ce mot qui retentit jusque dans le ciel même,
Ce mot, le mot des dieux et des hommes : « Je t'aime ! »
Voilà ce qui vaut un soupir.

Un soupir! un regret! inutile parole!
Sur l'aile de la mort mon âme au ciel s'envole;
Je vais où leur instinct emporte nos désirs;
Je vais où le regard voit briller l'espérance;
Je vais où va le son qui de mon luth s'élance,
Où sont allés tous mes soupirs!

Comme l'oiseau qui voit dans les ombres funèbres,
La foi, cet œil de l'âme, a percé mes ténèbres;
Son prophétique instinct m'a révélé mon sort.
Aux champs de l'avenir combien de fois mon âme,
S'élançant jusqu'au ciel sur des ailes de flamme,
A-t-elle devancé la mort!

N'inscrivez point de nom sur ma demeure sombre;
Du poids d'un monument ne chargez pas mon ombre :
D'un peu de sable, hélas! je ne suis point jaloux.
Laissez-moi seulement à peine assez d'espace
Pour que le malheureux qui sur ma tombe passe
Puisse y poser ses deux genoux.

Souvent, dans le secret de l'ombre et du silence,
Du gazon d'un cercueil la prière s'élance,
Et trouve l'espérance à côté de la mort.
Le pied sur une tombe, on tient moins à la terre,
L'horizon est moins vaste, et l'âme, plus légère,
Monte au ciel avec moins d'effort.

Brisez, livrez aux vents, aux ondes, à la flamme,
Ce luth qui n'a qu'un son pour répondre à mon âme :

Celui des séraphins va frémir sous mes doigts.
Bientôt, vivant comme eux d'un immortel délire,
Je vais guider peut-être, aux accords de ma lyre,
Des cieux suspendus à ma voix.

Bientôt... Mais de la Mort la main lourde et muette
Vient de toucher la corde; elle se brise, et jette
Un son plaintif et sourd dans le vague des airs.
Mon luth glacé se tait... Amis, prenez le vôtre,
Et que mon âme encor passe d'un monde à l'autre
Au bruit de vos sacrés concerts!

A l'âge de seize ans j'avais lu dans le poëte anglais Pope trois strophes qui m'étaient restées depuis dans le souvenir, et que j'avais essayé de traduire en vers avec l'aide de mon maître de langue.

En 1825, étant allé à Lyon pour consulter, sur des langueurs dont j'étais atteint, un des fameux médecins que cette ville possède toujours comme Genève ou Bologne, et croyant que j'étais condamné à mourir jeune, j'éprouvai la même mélancolie, et je retrouvai en moi les mêmes images que Pope avait rêvées, et qu'il avait essayé de peindre.

J'étais seul dans une chambre d'auberge, dont les fenêtres ouvraient sur la Saône lente, terne et voilée de brumes, sous la sombre colline de Fourvières, au sommet de laquelle s'élèvent les premiers temples du christianisme dans les Gaules. La religion de ma mère et de mon enfance se présentait, dans ces années-là, à ma tristesse avec toutes les tendresses du berceau, avec toutes les perspectives dont elle a embelli l'autre côté de la tombe. J'écrivis ces strophes avec les larmes du souvenir et de l'espérance.

Le soir, je les portai à mon ami M. de Virieu, qui résidait alors dans le voisinage de Lyon. Il était lui-même malade. Je m'assis près de son lit, aux derniers rayons du soleil sur ses rideaux, et je lui lus les strophes, échos tristes, mais sereins, de deux vies qui finissent. Je vis, aux larmes de mon ami, que ces vers venaient du cœur, puisqu'ils y reproduisaient une si vive impression. Je les laissai à Virieu, qui me les rendit quelques mois après pour l'impression.

VI

L'ESPRIT DE DIEU

A L. DE V***

Le feu divin qui nous consume
Ressemble à ces feux indiscrets
Qu'un pasteur imprudent allume
Au bord des profondes forêts;
Tant qu'aucun souffle ne l'éveille,
L'humble foyer couve et sommeille;
Mais s'il respire l'aquilon,
Tout à coup la flamme engourdie
S'enfle, déborde, et l'incendie
Embrase un immense horizon!

O mon âme! de quels rivages
Viendra ce souffle inattendu?
Sera-ce un enfant des orages,
Un soupir à peine entendu?
Viendra-t-il, comme un doux zéphyre,
Mollement caresser ma lyre,
Ainsi qu'il caresse une fleur?
Ou, sous ses ailes frémissantes,
Briser ces cordes gémissantes
Du cri perçant de la douleur?

Viens du couchant ou de l'aurore,
Doux ou terrible, au gré du sort :
Le sein généreux qui t'implore
Brave la souffrance ou la mort.
Aux cœurs altérés d'harmonie,
Qu'importe le prix du génie?
Si c'est la mort, il faut mourir!...
On dit que la bouche d'Orphée,
Par les flots de l'Hèbre étouffée,
Rendit un immortel soupir.

Mais, soit qu'un mortel vive ou meure,
Toujours rebelle à nos souhaits,
L'Esprit ne souffle qu'à son heure,
Et ne se repose jamais...
Préparons-lui des lèvres pures,
Un œil chaste, un front sans souillures,
Comme, aux approches du saint lieu,
Des enfants, des vierges voilées,
Jonchent de roses effeuillées
La route où va passer un Dieu!

Fuyant les bords qui l'ont vu naître,
De Laban l'antique berger,
Un jour, devant lui vit paraître
Un mystérieux étranger.
Dans l'ombre, ses larges prunelles
Lançaient de pâles étincelles;
Ses pas ébranlaient le vallon;
Le courroux gonflait sa poitrine,
Et le souffle de sa narine
Résonnait comme l'aquilon.

Dans un formidable silence
Ils se mesurent un moment;
Soudain l'un sur l'autre s'élance,
Saisi d'un même emportement.

Leurs bras menaçants se replient,
Leurs fronts luttent, leurs membres crient,
Leurs flancs pressent leurs flancs pressés;
Comme un chêne qu'on déracine,
Leur tronc se balance et s'incline
Sur leurs genoux entrelacés.

Tous deux ils glissent dans la lutte,
Et Jacob, enfin terrassé,
Chancelle, tombe, et dans sa chute
Entraîne l'ange renversé :
Palpitant de crainte et de rage,
Soudain le pasteur se dégage
Des bras du combattant des cieux,
L'abat, le presse, le surmonte,
Et sur son sein gonflé de honte
Pose un genou victorieux !

Mais sur le lutteur qu'il domine
Jacob encor mal affermi,
Sent à son tour sur sa poitrine
Le poids du céleste ennemi.
Enfin, depuis les heures sombres
Où le soir lutte avec les ombres,
Tantôt vaincu, tantôt vainqueur,
Contre ce rival qu'il ignore
Il combattit jusqu'à l'aurore...
Et c'était l'Esprit du Seigneur !

Attendons le souffle suprême
Dans un repos silencieux;
Nous ne sommes rien de nous-même,
Qu'un instrument mélodieux.
Quand le doigt d'en haut se retire,
Restons muets comme la lyre
Qui recueille ses saints transports,
Jusqu'à ce que la main puissante

Touche la corde frémissante
Où dorment les divins accords.

J'écrivis cette ode à Paris, dans un de ces moments de sécheresse où l'âme se torture sans pouvoir enfanter sa pensée. Cette belle image de Jacob luttant avec l'ange, qui m'avait toujours paru inexpliquée, se révéla alors à moi. C'était évidemment l'inspiration de Dieu combattant contre la volonté aveugle et rebelle de l'homme. Cette idée me frappa tellement un matin à mon réveil, que je la chantai d'une seule haleine, et que l'ode était écrite avant que le fils de la portière de mon hôtel, qui me servait de page, et dont j'ai parlé dans les *Confidences*, m'eût apporté mes habits et allumé le feu de ma cheminée.

VII

BONAPARTE

Sur un écueil battu par la vague plaintive,
Le nautonier, de loin, voit blanchir sur la rive
Un tombeau près du bord par les flots déposé;
Le temps n'a pas encor bruni l'étroite pierre,
Et sous le vert tissu de la ronce et du lierre
On distingue... un sceptre brisé.

Ici gît... Point de nom! demandez à la terre!
Ce nom, il est inscrit en sanglant caractère
Des bords du Tanaïs au sommet du Cédar,
Sur le bronze et le marbre, et sur le sein des braves,
Et jusque dans le cœur de ces troupeaux d'esclaves,
Qu'il foulait tremblants sous son char.

Depuis les deux grands noms qu'un siècle au siècle annonce,
Jamais nom qu'ici-bas toute langue prononce
Sur l'aile de la foudre aussi loin ne vola;
Jamais d'aucun mortel le pied qu'un souffle efface
N'imprima sur la terre une plus forte trace :
Et ce pied s'est arrêté là...

Il est là!... Sous trois pas un enfant le mesure!
Son ombre ne rend pas même un léger murmure;
Le pied d'un ennemi foule en paix son cercueil.
Sur ce front foudroyant le moucheron bourdonne,
Et son ombre n'entend que le bruit monotone
D'une vague contre un écueil.

Ne crains pas cependant, ombre encore inquiète,
Que je vienne outrager ta majesté muette.
Non! La lyre aux tombeaux n'a jamais insulté :
La mort de tout temps fut l'asile de la gloire.
Rien ne doit jusqu'ici poursuivre une mémoire;
Rien... excepté la vérité!

Ta tombe et ton berceau sont couverts d'un nuage.
Mais, pareil à l'éclair, tu sortis d'un orage;
Tu foudroyas le monde avant d'avoir un nom :
Tel ce Nil, dont Memphis boit les vagues fécondes,
Avant d'être nommé fait bouillonner ses ondes
Aux solitudes de Memnon.

Les dieux étaient tombés, les trônes étaient vides;
La victoire te prit sur ses ailes rapides;
D'un peuple de Brutus la gloire te fit roi.
Ce siècle, dont l'écume entraînait dans sa course
Les mœurs, les rois, les dieux..., refoulé vers sa source,
Recula d'un pas devant toi.

Tu combattis l'erreur sans regarder le nombre;
Pareil au fier Jacob, tu luttas contre une ombre;
Le fantôme croula sous le poids d'un mortel;
Et de tous ces grands noms profanateur sublime,
Tu jouas avec eux comme la main du crime
Avec les vases de l'autel.

Ainsi, dans les accès d'un impuissant délire,
Quand un siècle vieilli de ses mains se déchire,
En jetant dans ses fers un cri de liberté,
Un héros tout à coup de la poudre s'élève,
Le frappe avec son sceptre... Il s'éveille, et le rêve
Tombe devant la vérité.

Ah! si rendant ce sceptre à ses mains légitimes,
Plaçant sur ton pavois de royales victimes,

Tes mains des saints bandeaux avaient lavé l'affront;
Soldat vengeur des rois, plus grand que ces rois même,
De quel divin parfum, de quel pur diadème
La gloire aurait sacré ton front!

Gloire, honneur, liberté, ces mots que l'homme adore,
Retentissaient pour toi comme l'airain sonore
Dont un stupide écho répète au loin le son :
De cette langue en vain ton oreille frappée
Ne comprit ici-bas que le cri de l'épée
Et le mâle accord du clairon.

Superbe, et dédaignant ce que la terre admire,
Tu ne demandais rien au monde que l'empire.
Tu marchais... tout obstacle était ton ennemi.
Ta volonté volait comme ce trait rapide
Qui va frapper le but où le regard le guide,
Même à travers un cœur ami.

Jamais, pour éclaircir ta royale tristesse,
La coupe des festins ne te versa l'ivresse;
Tes yeux d'une autre pourpre aimaient à s'enivrer.
Comme un soldat debout qui veille sous ses armes,
Tu vis de la beauté le sourire et les larmes,
Sans sourire et sans soupirer.

Tu n'aimais que le bruit du fer, le cri d'alarmes,
L'éclat resplendissant de l'aube sur les armes;
Et ta main ne flattait que ton léger coursier,
Quand les flots ondoyants de sa pâle crinière
Sillonnaient comme un vent la sanglante poussière,
Et que ses pieds brisaient l'acier.

Tu grandis sans plaisir, tu tombas sans murmure.
Rien d'humain ne battait sous ton épaisse armure :
Sans haine et sans amour, tu vivais pour penser.
Comme l'aigle régnant dans un ciel solitaire,

Qu'une trace de sang suivra partout ton char,
Et que ton nom, jouet d'un éternel orage,
Sera par l'avenir ballotté d'âge en âge
Entre Marius et César.

Tu mourus cependant de la mort du vulgaire,
Ainsi qu'un moissonneur va chercher son salaire,
Et dort sur sa faucille avant d'être payé;
Tu ceignis en mourant ton glaive sur ta cuisse,
Et tu fus demander récompense ou justice
Au Dieu qui t'avait envoyé!

On dit qu'aux derniers jours de sa longue agonie,
Devant l'éternité seul avec son génie,
Son regard vers le ciel parut se soulever :
Le signe rédempteur toucha son front farouche;
Et même on entendit commencer sur sa bouche
Un nom... qu'il n'osait achever.

Achève... C'est le Dieu qui règne et qui couronne :
C'est le Dieu qui punit, c'est le Dieu qui pardonne :
Pour les héros et nous il a des poids divers.
Parle-lui sans effroi : lui seul peut te comprendre.
L'esclave et le tyran ont tous un compte à rendre :
L'un du sceptre, l'autre des fers.

Son cercueil est fermé : Dieu l'a jugé. Silence!
Son crime et ses exploits pèsent dans la balance :
Que des faibles mortels la main n'y touche plus!
Qui peut sonder, Seigneur, ta clémence infinie?
Et vous, peuples, sachez le vain prix du génie
Qui ne fonde pas des vertus!...

Cette méditation fut écrite à Saint-Point, dans la petite tour du nord, au printemps de l'année 1821, peu de mois après qu'on eut appris en France la mort de Bonaparte à Sainte-Hélène. Elle fit une immense impression dans le temps. Je n'aimais pas Bonaparte : j'avais été élevé dans l'horreur de sa tyrannie. L'inquisition de cet homme contre la pensée était telle, que la police de Paris ayant été informée qu'un jeune homme de Mâcon, âgé de dix-sept ans, prenait des leçons de langue anglaise d'un prisonnier de guerre en résidence dans cette ville, le préfet vint chez le père de ce jeune homme lui signifier, au nom de l'empereur, de faire cesser cette étude de son fils, s'il ne voulait pas porter ombrage au gouvernement. En écrivant cette ode, qu'on a trouvée quelquefois trop sévère, je me trouvais donc moi-même trop indulgent : je me reprochais quelque complaisance pour la popularité posthume de ce grand nom [1]. La dernière strophe surtout est un sacrifice immoral à ce qu'on appelle la gloire. Le génie par lui-même n'est rien moins qu'une vertu ; ce n'est qu'un don, une faculté, un instrument : il n'expie rien, il aggrave tout. Le génie mal employé est un crime plus illustre : voilà la vérité en prose. J'ai corrigé ici ces deux vers, qui pesaient comme un remords sur ma conscience.

La circonstance dans laquelle j'appris la nouvelle de la mort de Bonaparte est trop remarquable pour que je ne la consigne pas ici.

J'étais à Aix, en Savoie. Mme de Saint-Fargeau, fille de Lepelletier de Saint-Fargeau, assassiné par Paris le jour de la condamnation de Louis XVI, en expiation de son vote, m'avait invité à dîner chez elle. Je me rendis à son hôtel. J'y trouvai le général Marmont ; il ignorait encore, comme tout le monde, la mort de son compagnon de jeunesse et de son empereur. Un moment après, entra M. de Lally-Tollendal. La conversation s'engagea sur des choses indifférentes. On attendit longtemps un quatrième convive : c'était le duc Dalberg, ambassadeur à Turin. Comme il n'arrivait pas, on se mit à table. L'entretien était serein, gai, très-intéressant pour moi, jeune homme obscur, assis entre les représentants de deux siècles. Enfin, au milieu du dîner, arriva le duc Dalberg. Il paraissait ému. Il s'excusa sur la nécessité où il avait été d'ouvrir son courrier, et de lire des dépêches importantes. « Il y a une bien grande nouvelle, dit-il à Mme de Saint-Fargeau avant de s'asseoir ; *il* est mort ! » *Il* voulait dire l'homme du siècle. Tout le monde le comprit. Le duc raconta alors l'événement et les détails.

J'étais en face du maréchal Marmont. Je surpris la nature avant qu'elle eût le temps de s'arranger ou de se voiler. Je vis dans la pâleur subite de la physionomie, dans le pli involontaire des lèvres, dans l'accent brisé de la voix, et bientôt dans les larmes montant du cœur aux yeux sous les larges sourcils noirs du soldat, la douleur non simulée, mais profonde et déchirante, de l'homme et de l'ami. Tous ceux qui étaient là détestaient Bonaparte : le duc Dalberg, comme ami de M. de Talleyrand ; M. de Lally-Tollendal, comme

1. Cette strophe finissait par ces deux vers :

Et vous, fléaux de Dieu, qui sait si le génie
N'est pas une de vos vertus !

(Note des éditeurs.)

émigré rentré, voué au culte des Bourbons ; Mme de Saint-Fargeau, comme fille de son père, ayant eu la république pour marraine ; moi, comme poëte. Le maréchal n'avait donc aucun intérêt à feindre. D'ailleurs, il n'aurait pas eu le temps de composer son visage. Il fut atterré. Il se leva de table et marcha longtemps dans la salle, les yeux levés au ciel, et les lèvres balbutiant des mots que nous n'entendions pas.

Non, un tel homme n'était pas un traître ! Il avait été placé dans une circonstance terrible entre sa patrie et son ami, bourrelé, surpris, indécis, entraîné. Mais il y avait eu étourdissement dans sa pensée ; il a subi une fatalité, il a perdu une heure plus tôt, il n'a pas vendu son bienfaiteur. L'attachement dans le cœur ne survit pas à la trahison. L'histoire peut chercher les clauses du pacte infâme et imaginaire dans lequel il aurait vendu son compagnon de jeunesse. Quant à moi, j'ai vu les larmes de l'ami. Je ne crois pas au traître.

VIII

LES ÉTOILES

A MADAME DE F***

Il est pour la pensée une heure... une heure sainte,
Alors que, s'enfuyant de la céleste enceinte,
De l'absence du jour pour consoler les cieux,
Le crépuscule aux monts prolonge ses adieux.
On voit à l'horizon sa lueur incertaine,
Comme les bords flottants d'une robe qui traîne,
Balayer lentement le firmament obscur,
Où les astres ternis revivent dans l'azur.
Alors ces globes d'or, ces îles de lumière,
Que cherche par instinct la rêveuse paupière,
Jaillissent par milliers de l'ombre qui s'enfuit,
Comme une poudre d'or sur les pas de la nuit;
Et le souffle du soir, qui vole sur sa trace,
Les sème en tourbillons dans le brillant espace.
L'œil ébloui les cherche et les perd à la fois:
Les uns semblent planer sur les cimes des bois,
Tels qu'un céleste oiseau dont les rapides ailes
Font jaillir, en s'ouvrant, des gerbes d'étincelles.
D'autres en flots brillants s'étendent dans les airs,
Comme un rocher blanchi de l'écume des mers;
Ceux-là, comme un coursier volant dans la carrière,
Déroulent à longs plis leur flottante crinière;
Ceux-ci, sur l'horizon se penchant à demi,
Semblent des yeux ouverts sur le monde endormi;
Tandis qu'aux bords du ciel de légères étoiles
Voguent dans cet azur comme de blanches voiles

Qui, revenant au port d'un rivage lointain,
Brillent sur l'Océan aux rayons du matin.

De ces astres brillants, son plus sublime ouvrage,
Dieu seul connaît le nombre, et la distance, et l'âge :
Les uns, déjà vieillis, pâlissent à nos yeux;
D'autres se sont perdus dans les routes des cieux;
D'autres, comme des fleurs que son souffle caresse,
Lèvent un front riant de grâce et de jeunesse,
Et, charmant l'orient de leurs fraîches clartés,
Étonnent tout à coup l'œil qui les a comptés.
Dans l'espace aussitôt ils s'élancent... et l'homme,
Ainsi qu'un nouveau-né, les salue et les nomme.
Quel mortel enivré de leur chaste regard,
Laissant ses yeux flottants les fixer au hasard,
Et cherchant le plus pur parmi ce chœur suprême,
Ne l'a pas consacré du nom de ce qu'il aime?
Moi-même... il en est un, solitaire, isolé,
Qui dans mes longues nuits m'a souvent consolé,
Et dont l'éclat, voilé des ombres du mystère,
Me rappelle un regard qui brillait sur la terre.
Peut-être... ah! puisse-t-il au céleste séjour
Porter au moins ce nom que lui donna l'amour!

Cependant la nuit marche, et sur l'abîme immense
Tous ces mondes flottants gravitent en silence,
Et nous-même, avec eux emportés dans leur cours,
Vers un port inconnu nous avançons toujours.
Souvent pendant la nuit, au souffle du zéphyre,
On sent la terre aussi flotter comme un navire;
D'une écume brillante on voit les monts couverts
Fendre d'un cours égal le flot grondant des airs :
Sur ces vagues d'azur où le globe se joue,
On entend l'aquilon se briser sous la proue,
Et du vent dans les mâts les tristes sifflements,
Et de ses flancs battus les sourds gémissements;
Et l'homme, sur l'abîme où sa demeure flotte,

Vogue avec volupté sur la foi du pilote!
Soleils, mondes errants qui voguez avec nous,
Dites, s'il vous l'a dit, où donc allons-nous tous?
Quel est le port céleste où son souffle nous guide?
Quel terme assigne-t-il à notre vol rapide?
Allons-nous sur des bords de silence et de deuil,
Échouant dans la nuit sur quelque vaste écueil,
Semer l'immensité des débris du naufrage?
Ou, conduits par sa main sur un brillant rivage,
Et sur l'ancre éternelle à jamais affermis,
Dans un golfe du ciel aborder endormis?

Vous qui nagez plus près de la céleste voûte,
Mondes étincelants, vous le savez sans doute!
Cet océan plus pur, ce ciel où vous flottez,
Laisse arriver à vous de plus vives clartés;
Plus brillantes que nous, vous savez davantage :
Car de la vérité la lumière est l'image.
Oui, si j'en crois l'éclat dont vos orbes errants
Argentent des forêts les dômes transparents,
Ou qui, glissant soudain sur des mers irritées,
Calme en les éclairant les vagues agitées;
Si j'en crois ces rayons qui, plus doux que le jour,
Inspirent la vertu, la prière, l'amour,
Et, quand l'œil attendri s'entr'ouvre à leur lumière,
Attirent une larme aux bords de la paupière;
Si j'en crois ces instincts, ces doux pressentiments
Qui dirigent vers vous les soupirs des amants,
Les yeux de la beauté, les rêves qu'on regrette,
Et le vol enflammé de l'aigle et du poëte,
Tentes du ciel, Édens, temples, brillants palais,
Vous êtes un séjour d'innocence et de paix!
Dans le calme des nuits, à travers la distance,
Vous en versez sur nous la lointaine influence.
Tout ce que nous cherchons, l'amour, la vérité,
Ces fruits tombés du ciel, dont la terre a goûté,
Dans vos brillants climats que le regard envie,

Nourrissent à jamais les enfants de la vie;
Et l'homme un jour peut-être, à ses destins rendu,
Retrouvera chez vous tout ce qu'il a perdu.
Hélas! combien de fois seul, veillant sur ces cimes
Où notre âme plus libre a des vœux plus sublimes,
Beaux astres, fleurs du ciel dont le lis est jaloux,
J'ai murmuré tout bas: « Que ne suis-je un de vous!
Que ne puis-je, échappant à ce globe de boue,
Dans la sphère éclatante où mon regard se joue,
Jonchant d'un feu de plus le parvis du saint lieu,
Éclore tout à coup sous les pas de mon Dieu,
Ou briller sur le front de la beauté suprême,
Comme un pâle fleuron de son saint diadème!

« Dans le limpide azur de ces flots de cristal,
Me souvenant encor de mon globe natal,
Je viendrais chaque nuit, tardif et solitaire,
Sur les monts que j'aimais briller près de la terre,
J'aimerais à glisser sous la nuit des rameaux,
A dormir sur les prés, à flotter sur les eaux,
A percer doucement le voile d'un nuage,
Comme un regard d'amour que la pudeur ombrage.
Je visiterais l'homme; et s'il est ici-bas
Un front pensif, des yeux qui ne se ferment pas,
Une âme en deuil, un cœur qu'un poids sublime oppresse,
Répandant devant Dieu sa pieuse tristesse;
Un malheureux au jour dérobant ses douleurs,
Et dans le sein des nuits laissant couler ses pleurs;
Un génie inquiet, une active pensée
Par un instinct trop fort dans l'infini lancée;
Mon rayon, pénétré d'une sainte amitié,
Pour des maux trop connus prodiguant sa pitié,
Comme un secret d'amour versé dans un cœur tendre,
Sur ces fronts inclinés se plairait à descendre.
Ma lueur fraternelle en découlant sur eux
Dormirait sur leur sein, sourirait à leurs yeux;
Je leur révélerais dans la langue divine

Un mot du grand secret que le malheur devine;
Je sécherais leurs pleurs, et, quand l'œil du matin
Ferait pâlir mon disque à l'horizon lointain,
Mon rayon, en quittant leur paupière attendrie,
Leur laisserait encor la vague rêverie,
Et la paix et l'espoir; et, lassés de gémir,
Au moins avant l'aurore ils pourraient s'endormir!

« Et vous, brillantes sœurs, étoiles mes compagnes,
Qui du bleu firmament émaillez les campagnes,
Et, cadençant vos pas à la lyre des cieux,
Nouez et dénouez vos chœurs harmonieux:
Introduit sur vos pas dans la céleste chaîne,
Je suivrais dans l'azur l'instinct qui vous entraîne;
Vous guideriez mon œil dans ce vaste désert,
Labyrinthe de feux où le regard se perd :
Vos rayons m'apprendraient à louer, à connaître
Celui que nous cherchons, que vous voyez peut-être;
Et, noyant dans son sein mes tremblantes clartés,
Je sentirais en lui... tout ce que vous sentez. »

La nuit est le livre mystérieux des contemplateurs, des amants et des poëtes. Eux seuls savent y lire, parce qu'eux seuls en ont la clef. Cette clef, c'est l'infini. Le ciel étoilé est la révélation visible de cet infini. L'œil n'y cherche pas seulement la vérité, mais il y cherche l'amour, surtout l'amour évanoui ici-bas. Ces lueurs sont des âmes, des regards, des silences pleins de voix connues. Qui n'a pas senti cela n'a jamais aspiré, aimé, regretté dans sa vie.

J'écrivis cette méditation sur un étang des bois de Monteulot, château de ma famille, dans ces hautes montagnes de Bourgogne, à quelque distance de Dijon, pendant ces belles nuits de l'été, où l'ombre immobile des peupliers frissonne de temps en temps au bord de l'eau transparente, comme au passage d'une ombre. Je détachais la barque du rivage, et je me laissais dériver au hasard, ou échouer au milieu des ajoncs. Ce lieu, que j'ai été obligé de vendre, m'est resté sacré. J'y ai tant lu, tant rêvé, tant soupiré, tant aimé, depuis l'âge de onze ans jusqu'à l'âge d'homme ! J'ai vendu le château, mais pas les mémoires; les bois, mais pas l'ombre; les eaux, mais pas les murmures. Tout cela est dans mon cœur, et ne mourra qu'avec moi.

Et mon cœur versera le baume dans ton cœur. »
Ne m'interroge plus, ô moitié de moi-même!
Enlacé dans tes bras, quand tu me dis : « Je t'aime, »
Quand mes yeux enivrés se soulèvent vers toi,
Nul mortel sous les cieux n'est plus heureux que moi!
Mais jusque dans le sein des heures fortunées
Je ne sais quelle voix que j'entends retentir
Me poursuit, et vient m'avertir
Que le bonheur s'enfuit sur l'aile des années,
Et que de nos amours le flambeau doit mourir.
D'un vol épouvanté, dans le sombre avenir
Mon âme avec effroi se plonge,
Et je me dis : « Ce n'est qu'un songe,
Que le bonheur qui doit finir! »

Cette élégie se rattache au temps dont j'ai donné, sous un autre nom, le récit dans *Raphaël*.

Il n'y a pas de commentaire à ces effusions du premier amour, qui chantent ou pleurent en nous sous un regard limpide, ou sous un regard assombri de pressentiments. Le roseau chante aussi sous le vent qui le courbe ou sous le vent qui le relève. Mais demandez-lui ce qu'il chante : il n'en sait rien. Tout est chant dans la nature, parce que tout est voix. Le poëte note quelques-unes de ces voix confuses et perdues, voilà tout : le sentiment n'est qu'un écho des sensations.

XI

ELÉGIE

Cueillons, cueillons la rose au matin de la vie;
Des rapides printemps respire au moins les fleurs;
Aux chastes voluptés abandonnons nos cœurs;
Aimons-nous sans mesure, ô mon unique amie!
Quand le nocher battu par les flots irrités
Voit son fragile esquif menacé du naufrage,
Il tourne ses regards aux bords qu'il a quittés,
Et regrette trop tard les loisirs du rivage.
Ah! qu'il voudrait alors, au toit de ses aïeux,
Près des objets chéris présents à sa mémoire,
Coulant des jours obscurs, sans périls et sans gloire,
N'avoir jamais laissé son pays ni ses dieux!

Ainsi l'homme, courbé sous le poids des années,
Pleure son doux printemps, qui ne peut revenir.
« Ah! rendez-moi, dit-il, ces heures profanées!
O dieux! dans leur saison j'oubliai d'en jouir. »
Il dit : la mort répond; et ces dieux qu'il implore,
Le poussant au tombeau sans se laisser fléchir,
Ne lui permettent pas de se baisser encore
Pour ramasser ces fleurs qu'il n'a pas su cueillir.

Aimons-nous, ô ma bien-aimée,
Et rions des soucis qui bercent les mortels.

Pour le frivole appât d'une vaine fumée,
La moitié de leur jours, hélas! est consumée
Dans l'abandon des biens réels.

A leur stérile orgueil ne portons point envie;
Laissons le long espoir aux maîtres des humains!
Pour nous, de notre heure incertains,
Hâtons-nous d'épuiser la coupe de la vie,
Pendant qu'elle est entre nos mains.

Soit que le laurier nous couronne,
Et qu'aux fastes sanglants de l'altière Bellone
Sur le marbre ou l'airain on inscrive nos noms;
Soit que de simples fleurs, que la beauté moissonne,
L'amour pare nos humbles fronts,
Nous allons échouer, tous, au même rivage.
Qu'importe, au moment du naufrage,
Sur un vaisseau fameux d'avoir fendu les airs,
Ou sur une barque légère
D'avoir, passager solitaire,
Rasé timidement le rivage des mers?

On voit assez, par les formes un peu mythologiques de cette élégie, qu'elle est d'une date très-antérieure aux Méditations. Elle est du temps où j'écrivais *Sapho*, où j'imitais au lieu de sentir par moi-même. C'est la philosophie voluptueuse et sensuelle d'Horace, d'Anacréon, d'Épicure : ce n'est pas la mienne. Le génie grave et infini du christianisme poétique n'a point passé par là.

XII

TRISTESSE

Ramenez-moi, disais-je, au fortuné rivage
Où Naples réfléchit dans une mer d'azur
Ses palais, ses coteaux, ses astres sans nuage,
Où l'oranger fleurit sous un ciel toujours pur.
Que tardez-vous? Partons! Je veux revoir encore
Le Vésuve enflammé sortant du sein des eaux;
Je veux de ses hauteurs voir se lever l'aurore;
Je veux, guidant les pas de celle que j'adore,
Redescendre en rêvant de ces riants coteaux.

Suis-moi dans les détours de ce golfe tranquille;
Retournons sur ces bords à nos pas si connus,
Aux jardins de Cynthie, au tombeau de Virgile,
Près des débris épars du temple de Vénus:
Là, sous les orangers, sous la vigne fleurie,
Dont le pampre flexible au myrte se marie
Et tresse sur ta tête une voûte de fleurs,
Au doux bruit de la vague ou du vent qui murmure,
Seuls avec notre amour, seuls avec la nature,
La vie et la lumière auront plus de douceurs.
De mes jours pâlissants le flambeau se consume;
Il s'éteint par degrés au souffle du malheur,
Ou s'il jette parfois une faible lueur,
C'est quand ton souvenir dans mon sein le rallume.

Je ne sais si les dieux me permettront enfin
D'achever ici-bas ma pénible journée :
Mon horizon se borne, et mon œil incertain
Ose l'étendre à peine au delà d'une année.
Mais s'il faut périr au matin,
S'il faut, sur une terre au bonheur destinée,
Laisser échapper de ma main
Cette coupe que le destin
Semblait avoir pour moi de roses couronnée,
Je ne demande aux dieux que de guider mes pas
Jusqu'aux bords qu'embellit ta mémoire chérie,
De saluer de loin ces fortunés climats,
Et de mourir aux lieux où j'ai goûté la vie.

Lisez *Graziella*, dans les *Confidences*. C'est la clef de ces vers.

J'avais vingt ans: j'avais quitté Naples et la maison du pêcheur ; j'avais laissé sur les bords de cette mer la jeune fille que j'aimais. J'ignorais encore qu'elle fût morte de mon absence. J'étais à Paris, dans la dissipation et dans le jeu. Je me promenais un jour, seul, dans le jardin désert du Luxembourg, le long de ce petit mur à hauteur d'appui qui séparait ce jardin du terrain alors inculte des Chartreux. Je m'accoudai sur ce mur. Je cherchais des yeux la mer de Naples, du cœur l'image de Graziella. J'avais le pressentiment de sa mort sans savoir sa maladie. Je restai là longtemps, anéanti dans sa vision. Quand je me relevai, la pierre était tachetée de mes larmes. Je rentrai dans ma chambre pour rêver et regretter plus seul. J'écrivis ces vers. Je ne passe jamais au Luxembourg sans m'approcher de ce petit mur et sans regarder si le vent de tant de printemps et la pluie de tant d'hivers n'ont pas effacé toutes mes larmes d'enfant.

XIII

LA SOLITUDE

Heureux qui, s'écartant des sentiers d'ici-bas,
A l'ombre du désert allant cacher ses pas,
D'un monde dédaigné secouant la poussière,
Efface, encor vivant, ses traces sur la terre,
Et, dans la solitude enfin enseveli,
Se nourrit d'espérance et s'abreuve d'oubli !
Tel que ces esprits purs qui planent dans l'espace,
Tranquille spectateur de cette ombre qui passe,
Des caprices du sort à jamais défendu,
Il suit de l'œil ce char dont il est descendu !...
Il voit les passions, sur une onde incertaine,
De leur souffle orageux enfler la voile humaine.
Mais ces vents inconstants ne troublent plus sa paix;
Il se repose en Dieu, qui ne change jamais;
Il aime à contempler ses plus hardis ouvrages,
Ces monts vainqueurs des vents, de la foudre et des âges,
Où dans leur masse auguste et leur solidité
Ce Dieu grava sa force et son éternité.
A cette heure où, frappé d'un rayon de l'aurore,
Leur sommet enflammé, que l'orient colore,
Comme un phare céleste allumé dans la nuit,
Jaillit étincelant de l'ombre qui s'enfuit,
Il s'élance, il franchit ces riantes collines
Que le mont jette au loin sur ses larges racines,
Et, porté par degrés jusqu'à ses sombres flancs,
Sous ses pins immortels il s'enfonce à pas lents :
Là, des torrents séchés le lit seul est la route ;
Tantôt les rocs minés sur lui pendent en voûte,
Et tantôt, sur leurs bords tout à coup suspendu,

Il recule étonné : son regard éperdu
Jouit avec horreur de cet effroi sublime,
Et sous ses pieds longtemps voit tournoyer l'abîme.
Il monte, et l'horizon grandit à chaque instant;
Il monte, et devant lui l'immensité s'étend
Comme sous le regard d'une nouvelle aurore;
Un monde à chaque pas pour ses yeux semble éclore,
Jusqu'au sommet suprême où son œil enchanté
S'empare de l'espace et plane en liberté.
Ainsi lorsque notre âme, à sa source envolée,
Quitte enfin pour toujours la terrestre vallée,
Chaque coup de son aile, en l'élevant aux cieux,
Élargit l'horizon qui s'étend sous ses yeux;
Des mondes sous son vol le mystère s'abaisse;
En découvrant toujours, elle monte sans cesse
Jusqu'aux saintes hauteurs d'où l'œil du séraphin
Sur l'espace infini plonge un regard sans fin.

Salut, brillants sommets, champs de neige et de glace;
Vous qui d'aucun mortel n'avez gardé la trace;
Vous que le regard même aborde avec effroi,
Et qui n'avez souffert que les aigles et moi!
Œuvres du premier jour, augustes pyramides
Que Dieu même affermit sur vos bases solides,
Confins de l'univers, qui depuis ce grand jour
N'avez jamais changé de forme et de contour,
Le nuage en grondant parcourt en vain vos cimes,
Le fleuve en vain grossi sillonne vos abîmes,
La foudre frappe en vain votre front endurci :
Votre front solennel, un moment obscurci,
Sur nous, comme la nuit, versant son ombre obscure,
Et laissant pendre au loin sa noire chevelure,
Semble, toujours vainqueur du choc qui l'ébranla,
Au Dieu qui l'a fondé dire encor : « Me voilà. »
Et moi, me voici seul sur ces confins du monde!
Loin d'ici, sous mes pieds, la foudre vole et gronde;
Les nuages, battus par les ailes des vents,

Entre-choquant comme eux leurs tourbillons mouvants,
Tels qu'un autre Océan soulevé par l'orage,
Se déroulent sans fin dans des lits sans rivage,
Et, devant ces sommets abaissant leur orgueil,
Brisent incessamment sur cet immense écueil.
Mais tandis qu'à ses pieds ce noir chaos bouillonne,
D'éternelles splendeurs le soleil le couronne :
Depuis l'heure où son char s'élance dans les airs
Jusqu'à l'heure où son disque incline vers les mers,
Cet astre, en décrivant son oblique carrière,
D'aucune ombre jamais n'y souille sa lumière;
Et déjà la nuit sombre a descendu des cieux,
Qu'à ces sommets encore il dit de longs adieux.
Là, tandis que je nage en des torrents de joie,
Ainsi que mon regard mon âme se déploie,
Et croit, en respirant cet air de liberté,
Recouvrer sa splendeur et sa sérénité.
Oui, dans cet air du ciel, les soins lourds de la vie,
Le mépris des mortels, leur haine ou leur envie,
N'accompagnent plus l'homme et ne surnagent pas;
Comme un vil plomb, d'eux-même ils retombent en bas.
Ainsi, plus l'onde est pure, et moins l'homme y surnage;
A peine de ce monde il emporte une image :
Mais ton image, ô Dieu, dans ces grands traits épars,
En s'élevant vers toi grandit à nos regards!
Comme au prêtre habitant l'ombre du sanctuaire,
Chaque pas te révèle à l'âme solitaire;
Le silence et la nuit et l'ombre des forêts
Lui murmurent tout bas de sublimes secrets;
Et l'esprit, abîmé dans ces rares spectacles,
Par la voix des déserts écoute tes oracles.
J'ai vu de l'Océan les flots épouvantés,
Pareils aux fiers coursiers dans la plaine emportés,
Déroulant à ta voix leur humide crinière,
Franchir en bondissant leur bruyante carrière,
Puis soudain, refoulés sous ton frein tout-puissant,
Dans l'abîme étonné rentrer en mugissant.

J'ai vu le fleuve, épris des gazons du rivage,
Se glisser, flots à flots, de bocage en bocage,
Et dans son lit, voilé d'ombrage et de fraîcheur,
Bercer en murmurant la barque du pêcheur.
J'ai vu le trait brisé de la foudre qui gronde,
Comme un serpent de feu, se dérouler sur l'onde;
Le zéphyr, embaumé des doux parfums du miel,
Balayer doucement l'azur voilé du ciel;
La colombe, essuyant son aile encore humide,
Sur les bords de son nid poser un pied timide,
Puis, d'un vol cadencé fendant le flot des airs,
S'abattre en soupirant sur la rive des mers.
J'ai vu ces monts voisins des cieux où tu reposes,
Cette neige où l'aurore aime à semer ses roses,
Ces trésors des hivers, d'où par mille détours,
Dans nos champs desséchés multipliant leur cours,
Cent rochers de cristal, que tu fonds à mesure,
Viennent désaltérer la mourante verdure;
Et ces ruisseaux pleuvant de ces rocs suspendus,
Et ces torrents grondant dans les granits fendus,
Et ces pics où le temps a perdu sa victoire...
Et toute la nature est un hymne à ta gloire.

Cette méditation de mes meilleurs jours est un cri d'admiration longtemps contenu qui m'échappa en apercevant le bassin du lac Léman et l'amphithéâtre des Alpes, en y plongeant pour la centième fois mon regard du sommet du mont Jura.

J'étais seul; je voyageais à pied dans ces montagnes. Je m'arrêtai dans un chalet, et j'y passai trois jours dans une famille de bergers : j'aurais voulu y passer trois ans. Plus je montais, plus je voyais Dieu. La nature est, surtout pour moi, un temple dont le sanctuaire a besoin de silence et de solitude. L'homme offusque l'homme; il se place entre notre œil et Dieu. Je comprends les solitaires. Ce sont des âmes qui ont l'oreille plus fine que les autres, qui entendent Dieu à travers ses œuvres, et qui ne veulent pas être interrompues dans leur entretien.

Aussi voyez ! tous les poëtes se font une solitude dans leur âme pour écouter Dieu.

XIV

CONSOLATION

Quand le Dieu qui me frappe, attendri par mes larmes,
De mon cœur oppressé soulève un peu sa main,
Et, donnant quelque trêve à mes longues alarmes,
Laisse tarir mes yeux et respirer mon sein;

Soudain, comme le flot refoulé du rivage
Aux bords qui l'ont brisé revient en gémissant,
Ou comme le roseau, vain jouet de l'orage,
Qui plie et rebondit sous la main du passant,

Mon cœur revient à Dieu plus docile et plus tendre,
Et, de ses châtiments perdant le souvenir,
Comme un enfant soumis, n'ose lui faire entendre
Qu'un murmure amoureux pour se plaindre et bénir.

Que le deuil de mon âme était lugubre et sombre!
Que de nuits sans pavots, que de jours sans soleil!
Que de fois j'ai compté les pas du temps dans l'ombre,
Quand les heures passaient sans mener le sommeil!

Mais loin de moi ces temps! que l'oubli les dévore!
Ce qui n'est plus pour l'homme a-t-il jamais été?
Quelques jours sont perdus; mais le bonheur encore
Peut fleurir sous mes yeux comme une fleur d'été!

Tous les jours sont à TOI : que t'importe leur nombre?
Tu dis : le temps se hâte ou revient sur ses pas.
Eh! n'es-tu pas CELUI qui fit reculer l'ombre
Sur le cadran rempli d'un roi que tu sauvas!

Si tu voulais, ainsi le torrent de ma vie,
A sa source aujourd'hui remontant sans efforts,
Nourrirait de nouveau ma jeunesse tarie,
Et de ses flots vermeils féconderait ses bords;

Ces cheveux dont la neige, hélas! argente à peine
Un front où la douleur a gravé le passé,
L'ombrageraient encor de leur touffe d'ébène,
Aussi pur que la vague où le cygne a passé!

L'amour ranimerait l'éclat de ces prunelles,
Et ce foyer du cœur, dans les yeux répété,
Lancerait de nouveau ces chastes étincelles
Qui d'un désir craintif font rougir la beauté.

Dieu! laisse-moi cueillir cette palme féconde,
Et dans mon sein ravi l'emporter pour toujours,
Ainsi que le torrent emporte dans son onde
Les roses de Sarons, qui parfument son cours!

Quand pourrai-je la voir sur l'enfant qui repose
S'incliner doucement dans le calme des nuits?
Quand verrai-je ses fils, de leurs lèvres de rose,
Se suspendre à son sein comme l'abeille aux lis?

A l'ombre du figuier, près du courant de l'onde,
Loin de l'œil de l'envie et des pas du pervers,
Je bâtirai pour eux un nid parmi le monde,
Comme sur un écueil l'hirondelle des mers.

Là, sans les abreuver à ces sources amères
Où l'humaine sagesse a mêlé son poison,

De ma bouche, fidèle aux leçons de mes pères,
Pour unique sagesse ils apprendront ton nom.

Là, je leur laisserai le modeste héritage
Qu'aux petits des oiseaux Dieu donne à leur réveil,
L'eau pure du torrent, un nid sous le feuillage,
Les fruits tombés de l'arbre, et ma place au soleil.

Alors, le front chargé de guirlandes fanées,
Tel qu'un vieil olivier parmi ses rejetons,
Je verrai de mes fils les brillantes années
Cacher mon tronc flétri sous leurs jeunes festons.

Alors j'entonnerai l'hymne de ma vieillesse,
Et, convive enivré des vins de ta bonté,
Je passerai la coupe aux mains de la jeunesse,
Et je m'endormirai dans ma félicité.

Cette méditation est de 1820. Elle se lie à l'époque où, ayant perdu très-jeune les premiers attachements de ma vie, je commençai à connaître et à aimer d'un sentiment grave et tendre la femme à laquelle je désirais consacrer mes jours.

Les perspectives d'un chaste amour, de la vie domestique, du bonheur de famille, de la prolongation de l'existence dans des enfants multipliant autour de nous et après nous l'amour et la vie, s'ouvraient devant moi. Tous mes vers de cette époque ont un caractère de repos et de piété heureuse, reflet et retentissement de mon cœur.

XV

LES PRÉLUDES

A M. VICTOR HUGO

La nuit, pour rafraîchir la nature embrasée,
De ses cheveux d'ébène exprimant la rosée,
Pose au sommet des monts ses pieds silencieux,
Et l'ombre et le sommeil descendent sur mes yeux :
C'était l'heure où jadis... Mais aujourd'hui mon âme,
Comme un feu dont le vent n'excite plus la flamme,
Fait pour se ranimer un inutile effort,
Retombe sur soi-même, et languit et s'endort.
Que ce calme lui pèse! O lyre! ô mon génie!
Musique intérieure, ineffable harmonie,
Harpe que j'entendais résonner dans les airs
Comme un écho lointain des célestes concerts,
Pendant qu'il en est temps, pendant qu'il vibre encore,
Venez, venez bercer ce cœur qui vous implore!
Et toi qui donnes l'âme à mon luth inspiré,
Esprit capricieux, viens, prélude à ton gré!

Il descend! il descend! La harpe obéissante
A frémi mollement sous son vol cadencé,
Et de la corde frémissante
Le souffle harmonieux dans mon âme a passé.

L'onde qui baise ce rivage,
De quoi se plaint-elle à ses bords?
Pourquoi le roseau sur la plage,
Pourquoi le ruisseau sous l'ombrage,
Rendent-ils de tristes accords?

De quoi gémit la tourterelle
Quand, dans le silence des bois,
Seule auprès du ramier fidèle,
L'amour fait palpiter son aile,
Les baisers étouffent sa voix?

Et toi, qui mollement te livre
Au doux sourire du bonheur,
Et du regard dont tu m'enivre
Me fais mourir, me fais revivre,
De quoi te plains-tu sur mon cœur?

Plus jeune que la jeune Aurore,
Plus limpide que ce flot pur,
Ton âme au bonheur vient d'éclore,
Et jamais aucun souffle encore
N'en a terni le vague azur.

Cependant si ton cœur soupire
De quelque poids mystérieux,
Sur tes traits si la joie expire,
Et si tout près de ton sourire
Brille une larme dans tes yeux,

Hélas! c'est que notre faiblesse,
Pliant sous sa félicité
Comme un roseau qu'un souffle abaisse,
Donne l'accent de la tristesse
Même au chant de la volupté;

Ou bien peut-être qu'avertie
De la fuite de nos plaisirs,
L'âme, en extase anéantie,
Se réveille et sent que la vie
Fuit dans chacun de nos soupirs.

Ah! laisse le zéphyr avide

A leur source arrêter tes pleurs;
Jouissons de l'heure rapide :
Le temps fuit, mais son flot limpide
Du ciel réfléchit les couleurs.

Tout naît, tout passe, tout arrive
Au terme ignoré de son sort :
A l'Océan l'onde plaintive,
Aux vents la feuille fugitive,
L'aurore au soir, l'homme à la mort.

Mais qu'importe, ô ma bien-aimée,
Le terme incertain de nos jours,
Pourvu que sur l'onde calmée,
Par une pente parfumée,
Le temps nous entraîne en son cours?

Pourvu que, durant le passage,
Couché dans tes bras à demi,
Les yeux tournés vers ton image,
Sans le voir, j'aborde au rivage
Comme un voyageur endormi?

Le flot murmurant se retire
Du rivage qu'il a baisé;
La voix de la colombe expire,
Et le voluptueux zéphire
Dort sur le calice épuisé.

Embrassons-nous, mon bien suprême,
Et, sans rien reprocher aux dieux,
Un jour, de la terre où l'on aime,
Évanouissons-nous de même
En un soupir mélodieux!

Non, non, brise à jamais cette corde amollie!
Mon cœur ne répond plus à ta voix affaiblie.

L'amour n'a pas de sons qui puissent l'exprimer :
Pour révéler sa langue, il faut, il faut aimer.
Un seul soupir du cœur que le cœur nous renvoie,
Un œil demi-voilé par des larmes de joie,
Un regard, un silence, un accent de sa voix,
Un mot toujours le même et répété cent fois,
O lyre, en disent plus que ta vaine harmonie !
L'amour est à l'amour, le reste est au génie.
Si tu veux que mon cœur résonne sous ta main,
Tire un plus mâle accord de tes fibres d'airain.

J'entends, j'entends de loin comme une voix qui gronde ;
Un souffle impétueux fait frissonner les airs,
Comme l'on voit frissonner l'onde
Quand l'aigle au vol pesant rase le sein des mers.

Eh ! qui m'emportera sur des flots sans rivages ?
Quand pourrai-je, la nuit, aux clartés des orages,
Sur un vaisseau sans mâts, au gré des aquilons,
Fendre de l'Océan les liquides vallons,
M'engloutir dans leur sein, m'élancer sur leurs cimes,
Rouler avec la vague au sein des noirs abîmes,
Et, revomi cent fois par les gouffres amers,
Flotter comme l'écume au vaste sein des mers ?
D'effroi, de volupté tour à tour éperdue,
Cent fois entre la vie et la mort suspendue,
Peut-être que mon âme, au sein de ces horreurs,
Pourrait jouir au moins de ses propres terreurs,
Et, prête à s'abîmer dans la nuit qu'elle ignore,
A la vie un moment se reprendrait encore,
Comme un homme, roulant des sommets d'un rocher,
De ses bras tout sanglants cherche à s'y rattacher.
Mais toujours repasser par une même route,
Voir ses jours épuisés s'écouler goutte à goutte ;
Mais suivre pas à pas dans l'immense troupeau

Ces générations, inutile fardeau,
Qui meurent pour mourir, qui vécurent pour vivre,
Et dont chaque printemps la terre se délivre,
Comme dans nos forêts le chêne avec mépris
Livre aux vents des hivers ses feuillages flétris;
Sans regrets, sans espoir, avancer dans la vie
Comme un vaisseau qui dort sur une onde assoupie;
Sentir son âme, usée en un stérile effort,
Se ronger lentement sous la rouille du sort;
Penser sans découvrir, aspirer sans atteindre,
Briller sans éclairer, et pâlir sans s'éteindre,
Hélas! tel est mon sort et celui des humains.
Nos pères ont passé par les mêmes chemins;
Chargés du même sort, nos fils prendront nos places:
Ceux qui ne sont pas nés y trouveront leurs traces.
Tout s'use, tout périt, tout passe : mais, hélas!
Excepté les mortels, rien ne change ici-bas.

Toi qui rendais la force à mon âme affligée,
Esprit consolateur, que ta voix est changée!
On dirait qu'on entend, au séjour des douleurs,
Rouler à flots plaintifs le sourd torrent des pleurs.
Pourquoi gémir ainsi, comme un souffle d'orage
A travers les rameaux qui pleurent leur feuillage?
Pourquoi ce vain retour vers la félicité?
Quoi donc! ce qui n'est plus n'a-t-il jamais été?
Faut-il que le regret, comme une ombre ennemie,
Vienne s'asseoir sans cesse au festin de la vie,
Et, d'un regard funèbre effrayant les humains,
Fasse tomber toujours les coupes de leurs mains?
Non : de ce triste aspect que ta voix me délivre!
Oublions, oublions : c'est le secret de vivre.
Viens, chante, et, du passé détournant mes regards,
Précipite mon âme au milieu des hasards!

De quels sons belliqueux mon oreille est frappée!

C'est le cri du clairon, c'est la voix du coursier:
La corde de sang trempée
Retentit comme l'épée
Sur l'orbe du bouclier.

La trompette a jeté le signal des alarmes :
« Aux armes! » et l'écho répète au loin : « Aux armes! »
Dans la plaine soudain les escadrons épars,
Plus prompts que l'aquilon, fondent de toutes parts,
Et sur les flancs épais des légions mortelles
S'étendent tout à coup comme deux sombres ailes.
Le coursier, retenu par un frein impuissant,
Sur ses jarrets pliés s'arrête en frémissant;
La foudre dort encore, et sur la foule immense
Plane, avec la terreur, un lugubre silence:
On n'entend que le bruit de cent mille soldats
Marchant comme un seul homme au-devant du trépas,
Les roulements des chars, les coursiers qui hennissent,
Les ordres répétés qui dans l'air retentissent,
Ou le bruit des drapeaux soulevés par les vents,
Qui, dans les camps rivaux flottant à plis mouvants,
Tantôt semblent, enflés d'un souffle de victoire,
Vouloir voler d'eux-même au-devant de la gloire,
Et tantôt, retombant le long des pavillons,
De leurs funèbres plis couvrir leurs bataillons.

Mais sur le front des camps déjà les bronzes grondent :
Ces tonnerres lointains se croisent, se répondent;
Des tubes enflammés la foudre avec effort
Sort et frappe en sifflant comme un souffle de mort :
Le boulet dans les rangs laisse une large trace.
Ainsi qu'un laboureur qui passe et qui repasse,
Et, sans se reposer déchirant le vallon,
A côté du sillon creuse un autre sillon :
Ainsi le trait fatal dans les rangs se promène,
Et comme des épis les couche dans la plaine.

Venez sur ces débris disputer aux vautours
L'espoir de vos vieux ans, le fruit de vos amours...
Que de larmes sans fin sur eux vont se répandre!
Dans vos cités en deuil que de cris vont s'entendre,
Avant qu'avec douleur la terre ait reproduit,
Misérables mortels, ce qu'un jour a détruit!
Mais au sort des humains la nature insensible
Sur leurs débris épars suivra son cours paisible :
Demain, la douce aurore, en se levant sur eux,
Dans leur acier sanglant réfléchira ses feux;
Le fleuve lavera sa rive ensanglantée,
Les vents balayeront leur poussière infectée,
Et le sol, engraissé de leurs restes fumants,
Cachera sous des fleurs leurs pâles ossements!

Silence, Esprit de feu! Mon âme épouvantée
Suit le frémissement de ta corde irritée,
Et court en frissonnant sur tes pas belliqueux,
Comme un char emporté par des coursiers fougueux;
Mais mon œil, attristé de ces sombres images,
Se détourne en pleurant vers de plus doux rivages.
N'as-tu point sur ta lyre un chant consolateur?
N'as-tu pas entendu la flûte du pasteur,
Quand seul, assis en paix sous le pampre qui plie,
Il charme par ses airs les heures qu'il oublie,
Et que l'écho des bois, ou le fleuve en coulant,
Porte de saule en saule un son plaintif et lent?
Souvent pour l'écouter, le soir, sur la colline,
Du côté de ses chants mon oreille s'incline;
Mon cœur, par un soupir soulagé de son poids,
Dans un monde étranger se perd avec la voix;
Et je sens par moments, sur mon âme calmée,
Passer avec le son une brise embaumée,
Plus douce qu'à mes sens l'ombre des arbrisseaux,
Ou que l'air rafraîchi qui sort du lit des eaux.

Un vent caresse ma lyre :
Est-ce l'aile d'un oiseau?
Sa voix dans le cœur expire,
Et l'humble corde soupire
Comme un flexible roseau.

O vallons paternels, doux champs, humble chaumière
Au bord penchant des bois suspendue aux coteaux,
Dont l'humble toit, caché sous des touffes de lierre,
Ressemble au nid sous les rameaux;

Gazons entrecoupés de ruisseaux et d'ombrages;
Seuil antique où mon père, adoré comme un roi,
Comptait ses gras troupeaux rentrant des pâturages,
Ouvrez-vous, ouvrez-vous! c'est moi.

Voilà du dieu des champs la rustique demeure.
J'entends l'airain frémir au sommet de ses tours;
Il semble que dans l'air une voix qui me pleure
Me rappelle à mes premiers jours.

Oui, je reviens à toi, berceau de mon enfance,
Embrasser pour jamais tes foyers protecteurs.
Loin de moi les cités et leur vaine opulence!
Je suis né parmi les pasteurs.

Enfant, j'aimais comme eux à suivre dans la plaine
Les agneaux pas à pas, égarés jusqu'au soir;
A revenir, comme eux, baigner leur blanche laine
Dans l'eau courante du lavoir.

J'aimais à me suspendre aux lianes légères,
A gravir dans les airs de rameaux en rameaux,
Pour ravir le premier, sous l'aile de leurs mères,
Les tendres œufs des tourtereaux.

J'aimais les voix du soir dans les airs répandues,
Le bruit lointain des chars gémissant sous leur poids,
Et le sourd tintement des cloches suspendues
Au cou des chevreaux dans les bois.

Et depuis, exilé de ces douces retraites,
Comme un vase imprégné d'une première odeur,
Toujours, loin des cités, des voluptés secrètes
Entraînaient mes yeux et mon cœur.

Beaux lieux, recevez-moi sous vos sacrés ombrages!
Vous qui couvrez le seuil de rameaux éplorés,
Saules contemporains, courbez vos longs feuillages
Sur le frère que vous pleurez.

Reconnaissez mes pas, doux gazons que je foule,
Arbres que dans mes jeux j'insultais autrefois;
Et toi qui loin de moi te cachais à la foule,
Triste écho, réponds à ma voix.

Je ne viens pas traîner dans vos riants asiles
Les regrets du passé, les songes du futur :
J'y viens vivre, et, couché sous vos berceaux fertiles,
Abriter mon repos obscur.

S'éveiller le cœur pur, au réveil de l'aurore,
Pour bénir, au matin, le Dieu qui fait le jour;
Voir les fleurs du vallon sous la rosée éclore
Comme pour fêter son retour;

Respirer les parfums que la colline exhale,
Ou l'humide fraîcheur qui tombe des forêts;
Voir onduler de loin l'haleine matinale
Sur le sein flottant des guérets;

Conduire la génisse à la source qu'elle aime,
Ou suspendre la chèvre au cytise embaumé,
Ou voir les blancs taureaux venir tendre d'eux-même
Leur front au joug accoutumé;

Guider un soc tremblant dans le sillon qui crie,
Du pampre domestique émonder les berceaux,
Ou creuser mollement, au sein de la prairie,
Les lits murmurants des ruisseaux;

Le soir, assis en paix au seuil de la chaumière,
Tendre au pauvre qui passe un morceau de son pain,
Et, fatigué du jour, y fermer sa paupière
Loin des soucis du lendemain;

Sentir sans les compter, dans leur ordre paisible,
Les jours suivre les jours, sans faire plus de bruit
Que ce sable léger dont la fuite insensible
Nous marque l'heure qui s'enfuit;

Voir de vos doux vergers sur vos fronts les fruits pendre,
Les fruits d'un chaste amour dans vos bras accourir,
Et, sur eux appuyé, doucement redescendre:
C'est assez pour qui doit mourir.

Le chant meurt, la voix tombe. Adieu, divin Génie,
Remonte au vrai séjour de la pure harmonie!
Tes chants ont arrêté les larmes de mes yeux.
Je lui parlais encore... Il était dans les cieux.

— —

J'avais vingt-neuf ans; j'étais marié et heureux. J'avais demandé un congé au ministre des affaires étrangères, et je passais l'hiver de 1822 à Paris.

La poésie n'était plus pour moi qu'un délassement littéraire: ce n'était plus le déchirement sonore de mon cœur. J'écrivais encore de temps en temps, mais comme poëte, non plus comme homme. J'écrivis les *Préludes* dans cette disposition d'esprit. C'était une sonate de poésie. J'étais devenu plus habile artiste; je jouais avec mon instrument. Dans ce jeu j'intercalai cependant une élégie réelle, inspirée par l'amour pour la compagne que Dieu m'avait donnée:

L'onde qui baise ce rivage, etc.

XVI

LA BRANCHE D'AMANDIER

De l'amandier tige fleurie,
Symbole, hélas! de la beauté,
Comme toi, la fleur de la vie
Fleurit et tombe avant l'été.

Qu'on la néglige ou qu'on la cueille,
De nos fronts, des mains de l'Amour,
Elle s'échappe feuille à feuille,
Comme nos plaisirs jour à jour.

Savourons ces courtes délices;
Disputons-les même au zéphyr :
Épuisons les riants calices
De ces parfums qui vont mourir.

Souvent la beauté fugitive
Ressemble à la fleur du matin,
Qui du front glacé du convive
Tombe avant l'heure du festin.

Un jour tombe, un autre se lève;
Le printemps va s'évanouir;
Chaque fleur que le vent enlève
Nous dit : « Hâtez-vous d'en jouir! »

Et puisqu'il faut qu'elles périssent,
Qu'elles périssent sans retour,
Que les roses ne se flétrissent
Que sous les lèvres de l'Amour!

Un jour, en revenant de Terracine à Rome, je m'arrêtai à Albano. C'était au mois de février : les collines étaient roses de fleurs de pêchers et d'amandiers. Une jeune fille de Laricia, village voisin d'Albano, passa auprès de moi, et, détachant de sa tête une couronne de ces fleurs que ses compagnes lui avaient tressée, elle me la jeta en me souhaitant bonheur. Elle était plus belle que ce printemps et plus rose que ces fleurs. Je pris le rameau en souriant, et je l'attachai à la voiture.

Le soir, j'écrivis au crayon ces strophes. Arrivé à Paris, je les donnai à une charmante jeune femme pour qui ces vers furent un triste présage : elle mourut dans l'année. C'était Mme de Genoude.

XVII

L'ANGE

FRAGMENT ÉPIQUE

Dieu se lève, et soudain sa voix terrible appelle
De ses ordres secrets un ministre fidèle;
Un de ces esprits purs qui sont chargés par lui
De servir aux humains de conseil et d'appui,
De lui porter leurs vœux sur leurs ailes de flamme,
De veiller sur leur vie et de garder leur âme.
Tout mortel a le sien : cet ange protecteur,
Cet invisible ami veille autour de son cœur,
L'inspire, le conduit, le relève s'il tombe,
Le reçoit au berceau, l'accompagne à la tombe,
Et, portant dans les cieux son âme entre ses mains,
La présente en tremblant au juge des humains.
C'est ainsi qu'entre l'homme et Jéhovah lui-même,
Entre le pur néant et la grandeur suprême,
D'êtres inaperçus une chaîne sans fin
Réunit l'homme à l'ange, et l'ange au séraphin;
C'est ainsi que, peuplant l'étendue infinie,
Dieu répandit partout l'esprit, l'âme et la vie.

Au son de cette voix qui fait trembler le ciel,
S'élance devant Dieu l'archange Ithuriel :
C'est lui qui du héros est le céleste guide,
Et qui pendant sa vie à ses destins préside.

Sur les marches du trône, où de la Trinité
Brille au plus haut des cieux la triple majesté,
L'Esprit, épouvanté de la splendeur divine,
Dans un saint tremblement soudain monte et s'incline,
Et du voile éclatant de ses deux ailes d'or
Du céleste regard s'ombrage, et tremble encor.
Mais Dieu, voilant pour lui sa clarté dévorante,
Modère les accents de sa voix éclatante,
Se penche sur son trône et lui parle : soudain
Tout le ciel, attentif au Verbe souverain,
Suspend les chants sacrés, et la cour immortelle
S'apprête à recueillir la parole éternelle.
Pour la première fois, sous la voûte des cieux,
Cessa des chérubins le chœur harmonieux :
On n'entendit alors dans les saintes demeures
Que le bruit cadencé du char léger des heures,
Qui, des jours éternels mesurant l'heureux cours,
Dans un cercle sans fin fuit et revient toujours;
On n'entendit alors que la sourde harmonie
Des sphères poursuivant leur course indéfinie,
Et des astres pieux le murmure d'amour,
Qui vient mourir au seuil du céleste séjour.

Mais en vain dans le ciel les chœurs sacrés se turent;
Autour du trône en vain tous les saints accoururent :
L'archange entendit seul les ordres du Très-Haut.
Il s'incline, il adore, il s'élance aussitôt.

Telle qu'au sein des nuits une étoile tombante,
Se détachant soudain de la voûte éclatante,
Glisse, et, d'un trait de feu fendant l'obscurité,
Vient au bord des marais éteindre sa clarté;
Tel, d'un vol lumineux et d'une aile assurée,
L'ardent Ithuriel fend la plaine azurée.
A peine il a franchi ces déserts enflammés
Que la main du Très-Haut de soleils a semés,
Il ralentit son vol, et, comme un aigle immense,

Sur son aile immobile un instant se balance :
Il craint que la clarté des célestes rayons
Ne trahisse son vol aux yeux des nations,
Et, secouant trois fois ses ailes immortelles,
Trois fois en fait jaillir des gerbes d'étincelles.
Le nocturne pasteur, qui compte dans les cieux
Des astres tant de fois nommés par ses aïeux,
Se trouble et croit que Dieu de nouvelles étoiles
A de l'antique nuit semé les sombres voiles.

Mais pour tromper les yeux l'archange essaye en vain
De dépouiller l'éclat de ce reflet divin;
L'immortelle clarté dont son aile est empreinte
L'accompagne au delà de la céleste enceinte;
Et ces rayons du ciel dont il est pénétré,
Se détachant de lui, pâlissent par degré.
Ainsi le globe ardent que l'ange des batailles
Inventa pour briser les tours et les murailles,
Sur ses ailes de feu projeté dans les airs,
Trace au sein de la nuit de sinistres éclairs :
Immobile un moment au haut de sa carrière,
Il pâlit, il retombe en perdant sa lumière;
Tous les yeux avec lui dans les airs suspendus
Le cherchent dans l'espace, et ne le trouvent plus.

. . . . . .

C'était l'heure où la Nuit, de ses paisibles mains,
Répand le doux sommeil, ce nectar des humains.
Le fleuve, déroulant ses vagues fugitives,
Réfléchissait les feux allumés sur ses rives,
Ces feux abandonnés, dont les débris mouvants
Pâlissaient, renaissaient, mouraient au gré des vents.
D'une antique forêt le ténébreux ombrage
Couvrait au loin la plaine et bordait le rivage :
Là, sous l'abri sacré du chêne aimé des Francs,
Clovis avait planté ses pavillons errants.
Les vents par intervalle agitant les armures

En tiraient dans la nuit de belliqueux murmures;
L'astre aux rayons d'argent, se levant dans les cieux,
Répandait sur le camp son jour mystérieux,
Et, se réfléchissant sur l'acier des trophées,
Jetait dans la forêt des lueurs étouffées ;
Tels brillent dans la nuit, à travers les rameaux,
Les feux tremblants du ciel réfléchis dans les eaux.
Le messager divin s'avance vers la tente
Où Clovis, qu'entourait sa garde vigilante,
Commençait à goûter les nocturnes pavots :
Clodomir et Lisois, compagnons du héros,
Debout devant la tente, appuyés sur leur lance,
Gardaient l'auguste seuil et veillaient en silence.
Mais de la palme d'or qui brille dans sa main
L'ange en touchant leurs yeux les assoupit soudain :
Ils tombent; de leur main la lance échappe et roule,
Et sous son pied divin l'ange en passant les foule.

Du pavillon royal il franchit les degrés.
Sous la peau d'un lion, dont les ongles dorés
Retombaient aux deux bords de sa couche d'ivoire,
Clovis dormait, bercé par des songes de gloire.
L'ange, de sa beauté, de sa grâce étonné,
Contemple avec amour ce front prédestiné :
Il s'approche, il retient son haleine divine,
Et sur le lit du prince en souriant s'incline.
Telle une jeune mère, au milieu de la nuit,
De son lit nuptial sortant au moindre bruit,
Une lampe à la main, sur un pied suspendue,
Vole à son premier-né, tremblant d'être entendue,
Et, pour calmer l'effroi qui la faisait frémir,
En silence longtemps le regarde dormir;
Tel des ordres d'en haut l'exécuteur fidèle,
Se penchant sur Clovis, l'ombrageait de son aile.
Sur le front du héros il impose ses mains :
Soudain, par un pouvoir ignoré des humains,
Dénouant sans efforts les liens de la vie,

Des entraves des sens son âme se délie :
L'ange, qui la reçoit, dirige son essor,
Et le corps du héros paraît dormir encor.

Dans l'astre au front changeant, dont la forme inégale,
Grandissant, décroissant, mourant par intervalle,
Prête ou retire aux nuits ses limpides rayons,
L'Éternel étendit d'immenses régions,
Où, des êtres réels images symboliques,
Les songes ont bâti leurs palais fantastiques.
Sortis demi-formés des mains du Tout-Puissant,
Ils tiennent à la fois de l'être et du néant :
Un souffle aérien est toute leur essence,
Et leur vie est à peine une ombre d'existence;
Aucune forme fixe, aucun contour précis,
N'indiquèrent jamais ces êtres indécis;
Mais ils sont, aux regards du Dieu qui les fit naître,
L'image du possible et les ombres de l'être.
La matière et le temps sont soumis à leurs lois :
Revêtus tour à tour de formes de leur choix,
Tantôt de ce qui fut ils rendent les images,
Et tantôt, s'élançant dans le lointain des âges,
Tous les êtres futurs, au néant arrachés,
Apparaissent d'avance en leurs jeux ébauchés.

Quand la nuit des mortels a fermé la paupière,
Sur les pâles rayons de l'astre du mystère
Ils glissent en silence, et leurs nombreux essaims
Ravissent au sommeil les âmes des humains,
Et, les portant d'un trait à leurs palais magiques,
Font éclore à nos yeux des mondes fantastiques.
De leur globe natal les divers éléments,
Subissant à leur voix d'éternels changements,
Ne sont jamais fixés dans des formes prescrites,
Ne connaissent ni lois, ni repos, ni limites;
Mais sans cesse en travail, l'un par l'autre pressés,
Séparés, confondus, attirés, repoussés,

Comme des flots mouvants d'une mer en furie,
Leur forme insaisissable à chaque instant varie :
Où des fleuves coulaient, où mugissaient des mers,
Des sommets escarpés s'élancent dans les airs;
Soudain dans les vallons les montagnes descendent,
Sur leurs flancs décharnés des champs féconds s'étendent,
Qui, changés aussitôt en immenses déserts,
S'abîment à grand bruit dans des gouffres ouverts.
Des cités, des palais et des temples superbes
S'élèvent, et soudain sont cachés sous les herbes;
Tout change, et les cités, et les monts, et les eaux,
S'y déroulent sans terme en horizons nouveaux :
Tel roulait le chaos dans les déserts du vide,
Lorsque, Dieu séparant la terre du fluide,
De la confusion des éléments divers
Son regard créateur vit sortir l'univers.

C'est là qu'Ithuriel, sur son aile brillante,
Du héros endormi portait l'âme tremblante.
A peine il a touché ces bords mystérieux,
L'ombre de l'avenir éclôt devant ses yeux :
L'ange l'y précipite, et son âme étonnée
Parcourt en un clin d'œil l'immense destinée.

Ceci est un fragment d'un poëme épique de *Clovis*, que j'avais ébauché dans mon enfance, et que j'ai brûlé depuis avec tant d'autres ébauches indignes de la lumière. Un de mes amis avait copié ce fragment, et le fit insérer dans je ne sais quelle feuille littéraire, après la publication des premières *Méditations*. Je le recueillis dans les secondes, comme un enfant qui demandait asile dans la famille légitime de mes premiers vers.

XVIII

L'APPARITION DE L'OMBRE DE SAMUEL

A SAÜL

FRAGMENT DRAMATIQUE

SAÜL, LA PYTHONISSE D'ENDOR.

SAUL, seul.

Peut-être... puisqu'enfin je puis le consulter,
Le ciel peut-être est las de me persécuter!
A mes yeux dessillés la vérité va luire.
Mais au livre du sort, ô Dieu, que vont-ils lire?
De ce livre fatal, qui s'explique trop tôt,
Chaque jour, chaque instant, hélas! révèle un mot.
Pourquoi donc devancer le temps qui nous l'apporte?
Pourquoi dans cet abîme, avant l'heure...? N'importe!
C'est trop, c'est trop longtemps attendre dans la nuit
Les invisibles coups du bras qui me poursuit:
J'aime mieux, déroulant la trame infortunée,
Y lire d'un seul trait toute ma destinée.

(La Pythonisse d'Endor entre sur la scène.)

Est-ce toi qui, portant l'avenir dans ton sein,
Viens au roi d'Israël annoncer son destin?

LA PYTHONISSE.

C'est moi.

SAUL.

Qui donc es-tu?

LA PYTHONISSE.

La voix du Dieu suprême.

SAUL.

Tremble de me tromper!

LA PYTHONISSE.

Saül, tremble toi-même!

SAUL.

Eh bien, qu'apportes-tu?

LA PYTHONISSE.

Ton arrêt.

SAUL.

Parle.

LA PYTHONISSE.

O ciel!
Pourquoi m'as-tu choisie entre tout Israël?
Mon cœur est faible, ô ciel! et mon sexe est timide;
Choisis pour ton organe un sein plus intrépide.
Pour annoncer au roi tes divines fureurs,
Qui suis-je?

SAUL, étonné.

Ta main tremble, et tu verses des pleurs!
Quoi! ministre du ciel, tu n'es plus qu'une femme!

LA PYTHONISSE.

Détruis donc, ô mon Dieu, la pitié dans mon âme!

SAUL.

Par tes feintes terreurs penses-tu m'ébranler?

LA PYTHONISSE.

Mais ma bouche, ô mon roi, se refuse à parler.

SAUL, avec colère.

Tes lenteurs, à la fin, lassent ma patience :
Parle, si tu le peux, ou sors de ma présence!

LA PYTHONISSE.

Que ne puis-je sortir, emportant avec moi
Tout ce qu'ici je viens prophétiser sur toi!
Mais un Dieu me retient, me pousse, me ramène;
Je ne puis résister à son bras qui m'entraîne.
Oui, je sens ta présence, ô Dieu persécuteur!

Et ta fureur divine a passé dans mon cœur.

Avec plus d'horreur.

Mais quel rayon sanglant vient frapper ma paupière!
Mon œil épouvanté cherche et fuit la lumière.
Silence! l'avenir ouvre ses noirs secrets.
Quel chaos de malheurs, de vertus, de forfaits!
Dans la confusion je les vois tous ensemble.
Comment, comment saisir le fil qui les rassemble?
Saül... Michol... David... Malheureux Jonathas!
Arrête! arrête, ô roi! ne m'interroge pas.

SAUL, tremblant.

Que dis-tu de David, de Jonathas? achève!

LA PYTHONISSE, montrant du doigt une ombre.

Oui, l'ombre se dissipe et le voile se lève;
C'est lui!

SAUL.

Qui donc?

LA PYTHONISSE.

David!...

SAUL.

Eh bien?

LA PYTHONISSE.

Il est vainqueur.
Quel triomphe, ô David! que d'éclat t'environne!
Que vois-je sur ton front?

SAUL.

Achève!

LA PYTHONISSE.

Une couronne!...

SAUL.

Perfide! Qu'as-tu dit? Lui, David, couronné?

LA PYTHONISSE, avec tristesse.

Hélas! et tu péris, jeune homme infortuné!
Et pour pleurer ton sort, belle et tendre victime,
Les palmiers de Cadès ont incliné leur cime!...
Grâce! grâce, ô mon Dieu! détourne tes fureurs!
Saül a bien assez de ses propres malheurs!...

Mais la mort l'a frappé, sans pitié pour ses charmes,
Hélas! et David même en a versé des larmes.

SAUL.

Silence! c'est assez; j'en ai trop écouté.

LA PYTHONISSE.

Saül, pour tes forfaits ton fils est rejeté.
D'un prince condamné Dieu détourne sa face,
D'un souffle de sa bouche il dissipe sa race :
Le sceptre est arraché!...

SAUL, l'interrompant avec violence.

Tais-toi, dis-je, tais-toi!

LA PYTHONISSE.

Saül, Saül, écoute un Dieu plus fort que moi!
Le sceptre est arraché de tes mains sans défense;
Le sceptre dans Juda passe avec ta puissance,
Et ces biens par Dieu même à ta race promis,
Transportés à David, passent tous à ses fils.
Que David est brillant! que son triomphe est juste!
Qu'il sort de rejetons de cette tige auguste!
Que vois-je? un Dieu lui-même!... O vierges du saint lieu,
Chantez, chantez David! David enfante un Dieu!...

SAUL.

Ton audace, à la fin, a comblé la mesure :
Va, tout respire en toi la fourbe et l'imposture.
Dieu m'a promis le trône, et Dieu ne trompe pas.

LA PYTHONISSE.

Dieu promet ses fureurs à des princes ingrats.

SAUL.

Crois-tu qu'impunément ta bouche ici m'outrage?

LA PYTHONISSE.

Crois-tu faire d'un Dieu varier le langage?

SAUL.

Sais-tu quel sort t'attend? sais-tu...

LA PYTHONISSE.

Ce que je sais,
C'est que ton propre bras va punir tes forfaits,
Et qu'avant que des cieux le flambeau se retire,

Un Dieu justifiera tout ce qu'un Dieu m'inspire.
Adieu, malheureux père! adieu, malheureux roi!

(Elle se retire; Saül la retient par force.)

SAUL.

Non, non, perfide, arrête! écoute, et réponds-moi.
C'est souffrir trop longtemps l'insolence et l'injure :
Je veux convaincre ici ta bouche d'imposture.
Si le ciel à tes yeux a su les révéler,
Quels sont donc ces forfaits dont tu m'oses parler?

LA PYTHONISSE.

L'ombre les a couverts, l'ombre les couvre encore,
Saül; mais le ciel voit ce que la terre ignore.
Ne tente pas le ciel.

SAUL.

Non : parle, si tu sais.

LA PYTHONISSE.

L'ombre de Samuel te dira ces forfaits...

SAUL.

Samuel! Samuel! Eh quoi! que veux-tu dire?

LA PYTHONISSE.

Toi-même, en traits de sang ne peux-tu pas le lire?

SAUL.

Eh bien, qu'a de commun ce Samuel et moi?

LA PYTHONISSE.

Qui plongea dans son sein ce fer sanglant?

SAUL.

Qui?

LA PYTHONISSE.

Toi!

SAUL, furieux, se précipitant sur elle avec sa lance.

Monstre, qu'a trop longtemps épargné ma clémence,
Ton audace, à la fin, appelle ma vengeance!

Prêt à la frapper.

Tiens, va dire à ton Dieu, va dire à Samuel
Comment Saül punit ton imposture...

(Au moment où il va frapper, il voit l'ombre de Samuel; il laisse tomber la lance, il recule.)

O ciel!

Ciel! que vois-je? C'est toi! c'est ton ombre sanglante!
Quel regard!... Son aspect m'a glacé d'épouvante.
Pardonne, ombre fatale! oh! pardonne! Oui, c'est moi,
C'est moi qui t'ai porté tous ces coups que je voi!
Quoi! depuis si longtemps! quoi! ton sang coule encore!
Viens-tu pour le venger?... Tiens...

(Il découvre sa poitrine et tombe à genoux.)

Mais il s'évapore!...

(La Pythonisse disparaît pendant ces derniers mots.)

C'est encore un fragment de cette tragédie biblique de *Saül* que j'avais écrite en 1818, que j'avais lue à Talma, pour la donner, sous les auspices de ce grand et excellent artiste, au théâtre, et que mes absences de Paris et mes entraînements m'avaient empêché de faire représenter. Dans ce temps-là, elle aurait eu peut-être un certain succès : c'était encore le temps des imitations en tout genre. Maintenant, elle n'en aurait plus. On cherche le drame moderne. Je sais bien où on le trouvera : c'est dans l'histoire mieux étudiée et mieux comprise. La France a un génie dramatique qui fera cette découverte. Quant à moi, je m'en sens incapable. La poésie n'est pour moi que du chant ou du récit, l'hymne ou l'épopée. Le drame veut trop d'art, et je ne suis pas assez artiste.

XIX

STANCES

Et j'ai dit dans mon cœur : « Que faire de la vie?
Irai-je encor, suivant ceux qui m'ont devancé,
Comme l'agneau qui passe où sa mère a passé,
Imiter des mortels l'immortelle folie?

« L'un cherche sur les mers les trésors de Memnon,
Et la vague engloutit ses vœux et son navire;
Dans le sein de la gloire, où son génie aspire,
L'autre meurt enivré par l'écho d'un vain nom.

« Avec nos passions formant sa vaste trame,
Celui-là fonde un trône et monte pour tomber;
Dans des piéges plus doux aimant à succomber,
Celui-ci lit son sort dans les yeux d'une femme.

« Le paresseux s'endort dans les bras de la faim;
Le laboureur conduit sa fertile charrue;
Le savant pense et lit; le guerrier frappe et tue;
Le mendiant s'assied sur le bord du chemin.

« Où vont-ils cependant? Ils vont où va la feuille
Que chasse devant lui le souffle des hivers.
Ainsi vont se flétrir dans leurs travaux divers
Ces générations que le temps sème et cueille.

« Ils luttaient contre lui, mais le temps a vaincu :
Comme un fleuve engloutit le sable de ses rives,
Je l'ai vu dévorer leurs ombres fugitives.
Ils sont nés, ils sont morts : Seigneur, ont-ils vécu?

« Pour moi, je chanterai le Maître que j'adore,
Dans le bruit des cités, dans la paix des déserts,
Couché sur le rivage, ou flottant sur les mers,
Au déclin du soleil, au réveil de l'aurore. »

La terre m'a crié : « Qui donc est le Seigneur? »
Celui dont l'âme immense est partout répandue,
Celui dont un seul pas mesure l'étendue,
Celui dont le soleil emprunte sa splendeur,

Celui qui du néant a tiré la matière,
Celui qui sur le vide a fondé l'univers,
Celui qui sans rivage a renfermé les mers,
Celui qui d'un regard a lancé la lumière,

Celui qui ne connaît ni jour ni lendemain,
Celui qui de tout temps de soi-même s'enfante,
Qui vit dans l'avenir comme à l'heure présente,
Et rappelle les temps échappés de sa main :

C'est lui, c'est le Seigneur! Que ma langue redise
Les cent noms de sa gloire aux enfants des mortels :
Comme la lampe d'or pendue à ses autels,
Je chanterai pour lui jusqu'à ce qu'il me brise.

C'est encore et toujours le même cri d'adoration jaillissant en vers du cœur de l'homme. Il s'en est échappé de pareils de ma poitrine presque à chacune de mes respirations. Ils n'ont pas été notés, voilà tout. Ce sentiment naturel, constant, passionné, de la présence, de la grandeur, de l'ubiquité de Dieu, est la base fondamentale de cet instrument que la nature, en me formant, a mis

dans ma poitrine ; harpe ou âme, c'est la même chose. Ce sentiment, cet hymne perpétuel qui chante involontairement en moi, ne m'a pas rendu plus vertueux. La vertu est un effort, et je n'aime pas l'effort ; mais il m'a rendu plus adorateur. Adorer, selon moi, c'est vivre. Au fond, je ne crois pas que l'homme ait été créé pour autre chose. L'adoration est le retour de l'âme à son centre divin ; c'est la gravitation morale, c'est l'univers intellectuel.

Si Dieu me garde des jours libres et sereins au coucher de mon soleil, je les emploierai à chercher dans la nature de plus sublimes notes pour contenir son nom.

XX

LA LIBERTÉ

OU

UNE NUIT A ROME

A ÉLI.., DUCH. DE DEV...

Comme l'astre adouci de l'antique Élysée,
Sur les murs dentelés du sacré Colisée,
L'astre des nuits, perçant des nuages épars,
Laisse dormir en paix ses longs et doux regards.
Le rayon qui blanchit les vastes flancs de pierre,
En glissant à travers les pans flottants du lierre,
Dessine dans l'enceinte un lumineux sentier :
On dirait le tombeau d'un peuple tout entier,
Où la mémoire, errant après des jours sans nombre,
Dans la nuit du passé viendrait chercher une ombre.

Ici, de voûte en voûte élevé dans les cieux,
Le monument debout défie encor les yeux;
Le regard égaré dans ce dédale oblique,
De degrés en degrés, de portique en portique,
Parcourt en serpentant ce lugubre désert,
Fuit, monte, redescend, se retrouve et se perd.
Là, comme un front penché sous le poids des années,
La ruine, abaissant ses voûtes inclinées,
Tout à coup se déchire en immenses lambeaux,
Pend comme un noir rocher sur l'abîme des eaux;

Quand, tes fils se levant contre la tyrannie,
Tu teignais leurs drapeaux du sang de Virginie,
Ou qu'à tes saintes lois glorieux d'obéir,
Tes trois cents immortels s'embrassaient pour mourir;
Telle enfin que, d'Uri prenant ton vol sublime,
Comme un rapide éclair qui court de cime en cime,
Des rives du Léman aux rochers d'Appenzell,
Volant avec la mort sur la flèche de Tell,
Tu rassembles tes fils errant sur les montagnes,
Et, semblable au torrent qui fond sur leurs campagnes,
Tu purges à jamais d'un peuple d'oppresseurs
Ces champs où tu fondas ton règne sur les mœurs!

« Alors... Mais aujourd'hui pardonne à mon silence!
Quand ton nom profané par l'infâme licence,
Du Tage à l'Éridan épouvantant les rois,
Fait crouler dans le sang les trônes et les lois;
Détournant leurs regards de ce culte adultère,
Tes purs adorateurs, étrangers sur la terre,
Voyant dans ces excès ton saint nom s'abolir,
Ne le prononcent plus... de peur de l'avilir.
Il fallait t'invoquer, quand un tyran superbe
Sous ses pieds teints de sang nous foulait comme l'herbe,
En pressant sur son cœur le poignard de Caton.
Alors il était beau de confesser ton nom :
La palme des martyrs couronnait tes victimes,
Et jusqu'à leurs soupirs, tout leur était des crimes.
L'univers cependant, prosterné devant lui,
Adorait ou tremblait!... L'univers aujourd'hui
Au bruit des fers brisés en sursaut se réveille.
Mais qu'entends-je? et quels cris ont frappé mon oreille?
Esclaves et tyrans, opprimés, oppresseurs,
Quand tes droits ont vaincu, s'offrent pour tes vengeurs:
Insultant sans péril la tyrannie absente,
Ils poursuivent partout son ombre renaissante;
Et de la vérité couvrant la faible voix,
Quand le peuple est tyran, ils insultent aux rois.

Tu règnes cependant sur un siècle qui t'aime,
Liberté! tu n'as rien à craindre que toi-même.
Sur la pente rapide où roule en paix ton char,
Je vois mille Brutus... mais où donc est César? »

Je passai à Rome l'hiver de 1821 à 1822. La duchesse de Devonshire, qu'on appelait *la reine des Romains*, et qui était l'amie du cardinal Consalvi, premier ministre, réunissait chez elle tous les hommes remarquables de l'Europe, et faisait de son palais, sur la place Colonne, un salon du siècle de Léon X. Rome lui appartenait par droit d'amour et de culte. On pouvait la comparer à une de ces saintes femmes de Jérusalem venant interroger le sépulcre, et trouvant le Dieu remonté au ciel.

Je connaissais la duchesse de Devonshire depuis longtemps. Elle m'accueillit à Rome comme si elle eût été l'hospitalité souveraine de ces ruines. Je vivais dans son intimité toujours gracieuse, si enivrante autrefois. Nous parcourions le matin les villas, les musées, les sites classiques de Tusculum ou de Tibur. Le soir, je retrouvais chez elle le chevalier de Médici, longtemps premier ministre de Naples, et le cardinal Consalvi, ce véritable Fénelon romain. Les conversations étaient douces, sereines, érudites, enjouées, comme des entretiens de vieillards au bord de la vie, qui ne se passionnent plus, mais qui s'intéressent encore. Cano a y venait aussi presque tous les jours. C'était le Praxitèle du siècle. Du fond de son atelier, il régnait sur l'empire des arts dans toute l'Europe. Les rois, les princes, les ministres, obtenaient comme une faveur de venir le voir travailler. Cette existence rappelait celle de Raphaël refusant le cardinalat.

En quittant Rome, j'adressai cette Méditation à la duchesse de Devonshire.

Elle mourut peu de temps après. En ouvrant son testament, ses exécuteurs trouvèrent mon nom parmi ceux des amis particuliers à qui elle avait voulu laisser une trace de son affection après la vie. Elle me léguait un des monuments qu'elle avait élevés à la gloire de l'Italie, la patrie de ses derniers jours.

XXI

ADIEUX A LA MER

Naples, 1822.

Murmure autour de ma nacelle,
Douce mer dont les flots chéris,
Ainsi qu'une amante fidèle,
Jettent une plainte éternelle
Sur ces poétiques débris!

Que j'aime à flotter sur ton onde,
A l'heure où du haut du rocher
L'oranger, la vigne féconde,
Versent sur ta vague profonde
Une ombre propice au nocher!

Souvent, dans ma barque sans rame,
Me confiant à ton amour,
Comme pour assoupir mon âme,
Je ferme au branle de ta lame
Mes regards fatigués du jour.

Comme un coursier souple et docile
Dont on laisse flotter le mors,
Toujours vers quelque frais asile
Tu pousses ma barque fragile
Avec l'écume de tes bords.

Ah! berce, berce, berce encore,
Berce pour la dernière fois,
Berce cet enfant qui t'adore,
Et qui depuis sa tendre aurore
N'a rêvé que l'onde et les bois!

Le Dieu qui décora le monde
De ton élément gracieux,
Afin qu'ici tout se réponde,
Fit les cieux pour briller sur l'onde,
L'onde pour réfléchir les cieux.

Aussi pur que dans ma paupière,
Le jour pénètre ton flot pur;
Et dans ta brillante carrière
Tu sembles rouler la lumière
Avec tes flots d'or et d'azur.

Aussi libre que la pensée,
Tu brises le vaisseau des rois,
Et dans ta colère insensée,
Fidèle au Dieu qui t'a lancée,
Tu ne t'arrêtes qu'à sa voix.

De l'infini sublime image,
De flots en flots l'œil emporté
Te suit en vain de plage en plage;
L'esprit cherche en vain ton rivage,
Comme ceux de l'éternité.

Ta voix majestueuse et douce
Fait trembler l'écho de tes bords,
Ou sur l'herbe qui te repousse,
Comme le zéphyr dans la mousse,
Murmure de mourants accords.

Que je t'aime, ô vague assouplie,

Quand, sous mon timide vaisseau,
Comme un géant qui s'humilie,
Sous ce vain poids l'onde qui plie
Me creuse un liquide berceau!

Que je t'aime quand, le zéphire
Endormi dans tes antres frais,
Ton rivage semble sourire
De voir, dans ton sein qu'il admire,
Flotter l'ombre de ses forêts!

Que je t'aime quand sur ma poupe
Des festons de mille couleurs,
Pendant au vent qui les découpe,
Te couronnent comme une coupe
Dont les bords sont voilés de fleurs!

Qu'il est doux, quand le vent caresse
Ton sein mollement agité,
De voir, sous ma main qui la presse,
Ta vague qui s'enfle et s'abaisse
Comme le sein de la beauté!

Viens à ma barque fugitive,
Viens donner le baiser d'adieux;
Roule autour une voix plaintive,
Et de l'écume de ta rive
Mouille encor mon front et mes yeux.

Laisse sur ta plaine mobile
Flotter ma nacelle à son gré,
Et sous l'antre de la Sibylle,
Ou sous le tombeau de Virgile :
Chacun de tes flots m'est sacré.

Partout sur ta rive chérie,
Où l'amour éveilla mon cœur,

Mon âme, à sa vue attendrie,
Trouve un asile, une patrie,
Et des débris de son bonheur.

Flotte au hasard : sur quelque plage
Que tu me fasses dériver,
Chaque flot m'apporte une image;
Chaque rocher de ton rivage
Me fait souvenir ou rêver!

Cette méditation est de 1820. Elle fut écrite dans l'île d'Ischia, dont j'ai déjà tant parlé, et dont j'aurai à parler encore. J'aurais dû la jeter dans la mer, comme on brise d'impatience un miroir qui ternit, rapetisse et défigure un objet.

Je sens que je chanterais mieux maintenant ce ciel liquide qui console la terre de n'avoir pas l'autre ciel. Mais le temps est loin des jours nonchalants passés au pied d'une roche concave, sur un lit tiède de sable fin, à compter les vagues et à noter les frissons de l'eau. S'ils reviennent jamais, je ferai ce que j'ai toujours rêvé de faire, des *Marines* en vers, des églogues de l'Océan. J'avais écrit quelques chants d'un poëme des *Pêcheurs*. J'ai perdu le manuscrit.

XXII

LE CRUCIFIX

Toi que j'ai recueilli sur sa bouche expirante
Avec son dernier souffle et son dernier adieu,
Symbole deux fois saint, don d'une main mourante,
Image de mon Dieu;

Que de pleurs ont coulé sur tes pieds que j'adore,
Depuis l'heure sacrée où, du sein d'un martyr,
Dans mes tremblantes mains tu passas, tiède encore
De son dernier soupir!

Les saints flambeaux jetaient une dernière flamme;
Le prêtre murmurait ces doux chants de la mort,
Pareils aux chants plaintifs que murmure une femme
A l'enfant qui s'endort.

De son pieux espoir son front gardait la trace,
Et sur ses traits, frappés d'une auguste beauté,
La douleur fugitive avait empreint sa grâce,
La mort sa majesté.

Le vent qui caressait sa tête échevelée
Me montrait tour à tour ou me voilait ses traits,
Comme l'on voit flotter sur un blanc mausolée
L'ombre des noirs cyprès.

Un de ses bras pendait de la funèbre couche;
L'autre, languissamment replié sur son cœur,
Semblait chercher encore et presser sur sa bouche
L'image du Sauveur.

Ses lèvres s'entr'ouvraient pour l'embrasser encore;
Mais son âme avait fui dans ce divin baiser,
Comme un léger parfum que la flamme dévore
Avant de l'embraser.

Maintenant tout dormait sur sa bouche glacée,
Le souffle se taisait dans son sein endormi,
Et sur l'œil sans regard la paupière affaissée
Retombait à demi.

Et moi, debout, saisi d'une terreur secrète,
Je n'osais m'approcher de ce reste adoré,
Comme si du trépas la majesté muette
L'eût déjà consacré.

Je n'osais!... Mais le prêtre entendit mon silence,
Et, de ses doigts glacés prenant le crucifix :
« Voilà le souvenir, et voilà l'espérance :
Emportez-les, mon fils! »

Oui, tu me resteras, ô funèbre héritage!
Sept fois, depuis ce jour, l'arbre que j'ai planté
Sur sa tombe sans nom a changé de feuillage :
Tu ne m'as pas quitté.

Placé près de ce cœur, hélas! où tout s'efface,
Tu l'as contre le temps défendu de l'oubli,
Et mes yeux goutte à goutte ont imprimé leur trace
Sur l'ivoire amolli.

O dernier confident de l'âme qui s'envole,
Viens, reste sur mon cœur! parle encore, et dis-moi

Ce qu'elle te disait quand sa faible parole
N'arrivait plus qu'à toi;

A cette heure douteuse où l'âme recueillie,
Se cachant sous le voile épaissi sur nos yeux,
Hors de nos sens glacés pas à pas se replie,
Sourde aux derniers adieux;

Alors qu'entre la vie et la mort incertaine,
Comme un fruit par son poids détaché du rameau,
Notre âme est suspendue, et tremble à chaque haleine
Sur la nuit du tombeau;

Quand des chants, des sanglots, la confuse harmonie
N'éveille déjà plus notre esprit endormi,
Aux lèvres des mourants collé dans l'agonie,
Comme un dernier ami :

Pour éclaircir l'horreur de cet étroit passage,
Pour relever vers Dieu leur regard abattu,
Divin consolateur dont nous baisons l'image,
Réponds, que lui dis-tu?

Tu sais, tu sais mourir! et tes larmes divines,
Dans cette nuit terrible où tu prias en vain,
De l'olivier sacré baignèrent les racines
Du soir jusqu'au matin.

De la croix, où ton œil sonda ce grand mystère,
Tu vis ta mère en pleurs et la nature en deuil;
Tu laissas comme nous tes amis sur la terre,
Et ton corps au cercueil!

Au nom de cette mort, que ma faiblesse obtienne
De rendre sur ton sein ce douloureux soupir :
Quand mon heure viendra, souviens-toi de la tienne,
O toi qui sais mourir!

Je chercherai la place où sa bouche expirante
Exhala sur tes pieds l'irrévocable adieu,
Et son âme viendra guider mon âme errante
Au sein du même Dieu.

Ah! puisse, puisse alors sur ma funèbre couche,
Triste et calme à la fois, comme un ange éploré,
Une figure en deuil recueillir sur ma bouche
L'héritage sacré!

Soutiens ses derniers pas, charme sa dernière heure;
Et, gage consacré d'espérance et d'amour,
De celui qui s'éloigne à celui qui demeure
Passe ainsi tour à tour,

Jusqu'au jour où, des morts perçant la voûte sombre,
Une voix dans le ciel, les appelant sept fois,
Ensemble éveillera ceux qui dorment à l'ombre
De l'éternelle croix!

Ceci est une méditation sortie avec des larmes du cœur de l'homme, et non de l'imagination de l'artiste. On le sent; tout y est vrai.

Les lecteurs qui voudront savoir sous quelle impression réelle j'écrivis, après une année de silence et de deuil, cette élégie sépulcrale, n'ont qu'à lire dans *Raphael* la mort de Julia. Mon ami M. de V..., qui assistait à ses derniers moments, me rapporta de sa part le crucifix qui avait reposé sur ses lèvres dans son agonie.

Je ne relis jamais ces vers: c'est assez de les avoir écrits.

XXIII

APPARITION

Toi qui du jour mourant consoles la nature,
Parais, flambeau des nuits, lève-toi dans les cieux;
Étends autour de moi, sur la pâle verdure,
Les douteuses clartés d'un jour mystérieux!
Tous les infortunés chérissent ta lumière,
L'éclat brillant du jour repousse leurs douleurs :
Aux regards du soleil ils ferment leur paupière,
Et rouvrent devant toi leurs yeux noyés de pleurs.

Viens guider mes pas vers la tombe
Où ton rayon s'est abaissé,
Où chaque soir mon genou tombe
Sur un saint nom presque effacé.
Mais quoi! la pierre le repousse!...
J'entends... oui, des pas sur la mousse!
Un léger souffle a murmuré;
Mon œil se trouble, je chancelle.
Non, non, ce n'est plus toi, c'est elle
Dont le regard m'a pénétré.

Est-ce bien toi, toi qui t'inclines
Sur celui qui fut ton amant?
Parle : que tes lèvres divines
Prononcent un mot seulement;
Ce mot que murmurait ta bouche
Quand, planant sur ta sombre couche,

La mort interrompit ta voix.
Sa bouche commence... Ah! j'achève :
Oui, c'est toi; ce n'est point un rêve :
Anges du ciel, je la revois!...

Ainsi donc l'ardente prière
Perce le ciel et les enfers;
Ton âme a franchi la barrière
Qui sépare deux univers.
Béni soit le Dieu qui l'envoie!
Sa grâce a permis que je voie
Ce que mes yeux cherchaient toujours.
Que veux-tu? faut-il que je meure?
Tiens, je te donne pour cette heure
Toutes les heures de mes jours.

Mais quoi! sur ce rayon déjà l'ombre s'envole :
Pour un siècle de pleurs une seule parole!
Est-ce tout?... c'est assez! Astre que j'ai chanté,
J'en bénirai toujours ta pieuse clarté,
Soit que dans nos climats, empire des orages,
Comme un vaisseau voguant sur la mer des nuages,
Tu perces rarement la triste obscurité;
Soit que sous ce beau ciel, propice à ta lumière,
Dans un limpide azur poursuivant ta carrière,
Des couleurs du matin tu dores les coteaux;
Ou que, te balançant sur une mer tranquille,
Et teignant de tes feux sa surface mobile,
Tes rayons argentés se brisent dans les eaux!

C'est la même date et la même pensée que dans *le Crucifix;* mais c'est une mélancolie déjà moins poignante. Le temps avait interposé des années entre la mémoire et la mort.

XXIV

CHANT D'AMOUR

Naples, 1822.

Si tu pouvais jamais égaler, ô ma lyre,
Le doux frémissement des ailes du zéphire
A travers les rameaux,
Ou l'onde qui murmure en caressant ses rives,
Ou le roucoulement des colombes plaintives
Jouant aux bords des eaux;

Si, comme ce roseau qu'un souffle heureux anime,
Tes cordes exhalaient ce langage sublime,
Divin secret des cieux,
Que, dans le pur séjour où l'esprit seul s'envole,
Les anges amoureux se parlent sans parole,
Comme les yeux aux yeux;

Si de ta douce voix la flexible harmonie,
Caressant doucement une âme épanouie
Au souffle de l'amour,
La berçait mollement sur de vagues images,
Comme le vent du ciel qui berce les nuages
Dans la pourpre du jour :

Tandis que sur les fleurs mon amante sommeille,
Ma voix murmurerait tout bas à son oreille
Des soupirs, des accords
Aussi purs que l'extase où son regard me plonge,
Aussi doux que le son que nous apporte un songe
Des ineffables bords.

« Ouvre les yeux, dirais-je, ô ma seule lumière!
Laisse-moi, laisse-moi lire dans ta paupière
Ma vie et ton amour :
Ton regard languissant est plus cher à mon âme
Que le premier rayon de la céleste flamme
Aux yeux privés du jour. »

Un de ses bras fléchit sous son cou qui le presse,
L'autre sur son beau front retombe avec mollesse,
Et le couvre à demi :
Telle, pour sommeiller, la blanche tourterelle
Courbe son cou d'albâtre, et ramène son aile
Sur son œil endormi.

Le doux gémissement de son sein qui respire
Se mêle au bruit plaintif de l'onde qui soupire
A flots harmonieux ;
Et l'ombre de ses cils, que le zéphyr soulève,
Flotte légèrement, comme l'ombre d'un rêve
Qui passe sur ses yeux.

Que ton sommeil est doux, ô vierge, ô ma colombe!
Comme d'un cours égal ton sein monte et retombe
Avec un long soupir!
Deux vagues, que blanchit le rayon de la lune,
D'un mouvement moins doux viennent l'une après l'une
Murmurer et mourir!

Laisse-moi respirer sur ces lèvres vermeilles
Ce souffle parfumé... Qu'ai-je fait? tu t'éveilles.
L'azur voilé des cieux
Vient chercher doucement ta timide paupière;
Mais toi... ton doux regard, en voyant la lumière,
N'a cherché que mes yeux.

Ah! que nos longs regards se suivent, se prolongent,
Comme deux purs rayons l'un dans l'autre se plongent,
Et portent tour à tour
Dans le cœur l'un de l'autre une tremblante flamme,
Ce jour intérieur que donne seul à l'âme
Le regard de l'amour!

Jusqu'à ce qu'une larme aux bords de ta paupière,
De son nuage errant te cachant la lumière,
Vienne baigner tes yeux,
Comme on voit, au réveil d'une charmante aurore,
Les larmes du matin, qu'elle attire et colore,
L'ombrager dans les cieux.

Parle-moi, que ta voix me touche!
Chaque parole sur ta bouche
Est un écho mélodieux.
Quand ta voix meurt dans mon oreille,
Mon âme résonne et s'éveille,
Comme un temple à la voix des dieux.

Un souffle, un mot, puis un silence,
C'est assez : mon âme devance
Le sens interrompu des mots,
Et comprend ta voix fugitive,
Comme le gazon de la rive
Comprend le murmure des flots.

Un son qui sur ta bouche expire,
Une plainte, un demi-sourire,
Mon cœur entend tout sans effort :
Tel, en passant par une lyre,
Le souffle même du zéphire
Devient un ravissant accord.

Pourquoi sous tes cheveux me cacher ton visage?
Laisse mes doigts jaloux écarter ce nuage :
Rougis-tu d'être belle, ô charme de mes yeux?
L'aurore, ainsi que toi, de ses roses s'ombrage.
Pudeur, honte céleste, instinct mystérieux,
Ce qui brille le plus se voile davantage;
Comme si la beauté, cette divine image,
N'était faite que pour les cieux!

Tes yeux sont deux sources vives
Où vient se peindre un ciel pur,
Quand les rameaux de leurs rives
Leur en découvrent l'azur.
Dans ce miroir retracées,
Chacune de tes pensées
Jette en passant son éclair,
Comme on voit sur l'eau limpide
Flotter l'image rapide
Des cygnes qui fendent l'air.

Ton front, que ton voile ombrage
Et découvre tour à tour,
Est une nuit sans nuage
Prête à recevoir le jour;
Ta bouche, qui va sourire,
Est l'onde qui se retire
Au souffle errant du zéphyr,
Et, sur ses bords qu'elle quitte,
Laisse au regard qu'elle invite
Compter les perles d'Ophir.

Tes deux mains sont deux corbeilles
Qui laissent passer le jour;
Tes doigts de roses vermeilles
En couronnent le contour.
Sur le gazon qui l'embrasse
Ton pied se pose, et la grâce,

Comme un divin instrument,
Aux sons égaux d'une lyre
Semble accorder et conduire
Ton plus léger mouvement.

Pourquoi de tes regards percer ainsi mon âme?
Baisse, oh! baisse tes yeux pleins d'une chaste flamme :
Baisse-les, ou je meurs.
Viens plutôt, lève-toi! Mets ta main dans la mienne;
Que mon bras arrondi t'entoure et te soutienne
Sur ces tapis de fleurs.

Aux bords d'un lac d'azur, il est une colline
Dont le front verdoyant légèrement s'incline
Pour contempler les eaux;
Le regard du soleil tout le jour le caresse,
Et l'haleine de l'onde y fait flotter sans cesse
Les ombres des rameaux.

Entourant de ses plis deux chênes qu'elle embrasse,
Une vigne sauvage à leurs rameaux s'enlace,
Et, couronnant leurs fronts,
De sa pâle verdure éclaircit leur feuillage,
Puis sur des champs coupés de lumière et d'ombrage
Court en riants festons.

Là, dans les flancs creusés d'un rocher qui surplombe,
S'ouvre une grotte obscure, un nid où la colombe
Aime à gémir d'amour;
La vigne, le figuier, la voilent, la tapissent,
Et les rayons du ciel, qui lentement s'y glissent,
Y mesurent le jour.

La nuit et la fraîcheur de ces ombres discrètes
Conservent plus longtemps aux pâles violettes
Leurs timides couleurs;
Une source plaintive en habite la voûte,
Et semble sur vos fronts distiller goutte à goutte
Des accords et des pleurs.

Le regard, à travers ce rideau de verdure,
Ne voit rien que le ciel et l'onde qu'il azure,
Et sur le sein des eaux
Les voiles du pêcheur, qui, couvrant sa nacelle,
Fendent ce ciel limpide, et battent comme l'aile
Des rapides oiseaux.

L'oreille n'entend rien qu'une vague plaintive
Qui, comme un long baiser, murmure sur sa rive,
Ou la voix des zéphyrs,
Ou les sons cadencés que gémit Philomèle,
Ou l'écho du rocher, dont un soupir se mêle
A nos propres soupirs.

Viens, cherchons cette ombre propice,
Jusqu'à l'heure où de ce séjour
Les fleurs fermeront leur calice
Aux regards languissants du jour.
Voilà ton ciel, ô mon étoile!
Soulève, oh! soulève ce voile;
Éclaire la nuit de ces lieux;
Parle, chante, rêve, soupire,
Pourvu que mon regard attire
Un regard errant de tes yeux.

Laisse-moi parsemer de roses
La tendre mousse où tu t'assieds,
Et près du lit où tu reposes
Laisse-moi m'asseoir à tes pieds.

Heureux le gazon que tu foules,
Et le bouton dont tu déroules
Sous tes doigts les fraîches couleurs!
Heureuses ces coupes vermeilles
Que pressent tes lèvres, pareilles
A l'abeille, amante des fleurs!

Si l'onde des lis qu'elle cueille
Roule les calices flétris;
Des tiges que sa bouche effeuille
Si le vent m'apporte un débris;
Si la boucle qui se dénoue
Vient, en ondulant sur ma joue,
De ma lèvre effleurer le bord;
Si son souffle léger résonne,
Je sens sur mon front qui frissonne
Passer les ailes de la mort.

Souviens-toi de l'heure bénie
Où les dieux, d'une tendre main,
Te répandirent sur ma vie
Comme l'ombre sur le chemin.
Depuis cette heure fortunée,
Ma vie, à ta vie enchaînée,
Qui s'écoule comme un seul jour,
Est une coupe toujours pleine,
Où mes lèvres à longue haleine
Puisent l'innocence et l'amour.

Un jour le temps jaloux, d'une haleine glacée,
Fanera tes couleurs comme une fleur passée
Sur ces lits de gazon;
Et sa main flétrira sur tes charmantes lèvres
Ces rapides baisers, hélas! dont tu me sèvres
Dans leur fraîche saison.

Mais quand tes yeux, voilés d'un nuage de larmes,
De ces jours écoulés qui t'ont ravi tes charmes
Pleureront la rigueur;
Quand dans ton souvenir, dans l'onde du rivage,
Tu chercheras en vain ta ravissante image,
Regarde dans mon cœur.

Là, ta beauté fleurit pour des siècles sans nombre;
Là, ton doux souvenir veille à jamais à l'ombre
De ma fidélité,
Comme une lampe d'or dont une vierge sainte
Protége avec la main, en traversant l'enceinte,
La tremblante clarté.

Et quand la mort viendra, d'un autre amour suivie,
Éteindre en souriant de notre double vie
L'un et l'autre flambeau,
Qu'elle étende ma couche à côté de la tienne,
Et que ta main fidèle embrasse encor la mienne
Dans le lit du tombeau!

Ou plutôt puissions-nous passer sur cette terre,
Comme on voit en automne un couple solitaire
De cygnes amoureux
Partir en s'embrassant du nid qui les rassemble,
Et, vers les doux climats qu'ils vont chercher ensemble,
S'envoler deux à deux!

Cette méditation fut écrite encore dans l'été de 1820, à Ischia. C'est un Cantique des cantiques, mais avec des notes moins pénétrantes et des couleurs moins orientales que le chant nuptial de Salomon. C'est un défi à la poésie, qui n'a jamais su exprimer le bonheur comme elle exprime la douleur, sans doute parce que le bonheur est un secret que Dieu a réservé au ciel, et que l'homme, au contraire, connaît la douleur dans toute son intensité.

XXV

IMPROVISÉE A LA GRANDE-CHARTREUSE

Jéhovah de la terre a consacré les cimes;
Elles sont de ses pas le divin marchepied;
C'est là qu'environné de ses foudres sublimes
Il vole, il descend, il s'assied.

Sina, l'Olympe même, en conservent la trace;
L'Horeb, en tressaillant, s'inclina sous ses pas;
Thor entendit sa voix, Gelboé vit sa face;
Golgotha pleura son trépas.

Dieu que l'Hébron connaît, Dieu que Cédar adore,
Ta gloire à ces rochers jadis se dévoila;
Sur le sommet des monts nous te cherchons encore :
Seigneur, réponds-nous; es-tu là?

Paisibles habitants de ces saintes retraites,
Comme au pied de ces monts où priait Israël,
Dans le calme des nuits, des hauteurs où vous êtes,
N'entendez-vous donc rien du ciel?

Ne voyez-vous jamais les divines phalanges
Sur vos dômes sacrés descendre et se pencher?
N'entendez-vous jamais des doux concerts des anges
Retentir l'écho du rocher?

Quoi! l'âme en vain regarde, aspire, implore, écoute :
Entre le ciel et nous est-il un mur d'airain?
Vos yeux toujours levés vers la céleste voûte,
Vos yeux sont-ils levés en vain?

Pour s'élancer, Seigneur, où ta voix les appelle,
Les astres de la nuit ont des chars de saphirs;
Pour s'élever à toi l'aigle au moins a son aile :
Nous n'avons rien que nos soupirs.

Que la voix de tes saints s'élève et te désarme :
La prière du juste est l'encens des mortels.
Et nous, pécheurs, passons! nous n'avons qu'une larme
A répandre sur tes autels.

C'est une inspiration complète.

Une femme des plus ravissantes par la beauté et par le charme de l'âme, devenue depuis une des plus éminentes par la vertu active et par la prodigalité de sa vie à toutes les misères humaines, la marquise de B***, me rencontra en Savoie en allant à Turin, et me pria de l'accompagner à la Grande-Chartreuse. J'acceptai avec bonheur. Je l'admirais depuis longtemps, et mon attachement pour elle avait ce vague indéterminé entre le respect et l'attrait, qui fait qu'on ne se définit pas à soi-même ce qu'on éprouve, de peur de le faire évanouir en le regardant de trop près. Son imagination ardente, tendre et pieuse, était le cristal le plus limpide et le plus coloré à la fois à travers lequel l'œil et le cœur d'un poëte pussent contempler ces montagnes, monuments de la nature, et ce monastère, monument de l'homme. La saison était brûlante et donnait plus d'attrait aux sens pour les ombrages, les murmures et les fraîcheurs des bois, des neiges et des torrents.

Nous soupâmes dans le jardin ombragé de noyers et de pampres gigantesques d'une petite auberge de village, au pied de la montagne. Nous passâmes une partie de la nuit accoudés à la fenêtre de cette chaumière, écoutant les bruits d'eaux, de chutes de rochers, de roulement d'avalanches qui sortaient des gorges où nous devions entrer le lendemain; respirant les brises nocturnes qui faisaient palpiter les feuilles de vigne sur les treilles et frissonner les cheveux sur nos tempes. Le lendemain, au lever du soleil, nous gravissions à cheval les pentes de la montagne. Il n'y a pas de coupures de rochers plus

profondes, de détours de route plus inattendus, de ponts plus hardis et plus tremblants sur des abîmes d'écume, de torrents plus verdâtres endormis au fond des puits de granit luisants que les tourbillons d'eau se creusent au bord de leur lit en hiver, d'écumes plus bouillonnantes et plus laiteuses pulvérisées par leur chute et saupoudrant les branches étendues des hêtres et des sapins, dans toutes les Alpes ou dans tous les Apennins. Après trois heures d'extase, nous arrivâmes en vue du couvent. C'est un immense cloître assis sur les flancs inégaux de l'avant-dernière croupe de la montagne, au bord des neiges, et suivant, comme un manteau jeté sur le sol, les ondulations du terrain. J'entrai seul, pendant que Mme de B***, reçue à l'hospice des étrangers, en dehors du couvent, se reposait de la lassitude de la matinée. Le couvent me fit peu d'impression. Je comprends l'ermite; je n'ai jamais compris ces solitudes peuplées d'hommes ou de femmes fuyant un monde pour en retrouver un autre. C'est rétrécir le monde, ce n'est pas l'éviter. Il est encore là avec toutes ses importunités, ses vices ou ses faiblesses : on n'a fait que changer ses ennuis.

Le soir, pendant que nous redescendions, un orage se forma sur les cimes des sapins; il éclata avec ses foudres, ses ruissellements de feu et d'eau, ses tonnerres d'en haut répercutés par ses tonnerres d'en bas, ses mugissements dans les sapins, ses arbres renversés sur les abîmes. Les guides avaient abrité Mme de B*** sous la concavité d'une roche élevée de quelques pieds au-dessus de la route : on eût dit une de ces niches où la piété des paysans de la Savoie et du Tyrol place la statue coloriée de la Vierge, pour protéger les passants dans les pas dangereux. J'étais descendu de cheval, et je m'étais laissé glisser jusqu'au fond du lit du torrent, où l'arche d'un pont de bois m'abritait de la pluie. L'orage à demi passé et converti en pluie fine semblable à une vapeur d'écume que le vent sème autour d'une chute d'eau, un immense arc-en-ciel se dessina comme une arche céleste au-dessus de la roche concave où Mme de B***, collée à la muraille de granit gris, déroulait ses cheveux au vent pour les sécher. Je n'ai jamais si bien compris l'auréole que la piété fait rayonner autour de la figure des vierges, des anges ou des saintes. Dieu lui-même avait dessiné et coloré celle-là.

Cette image m'inspira ces strophes et d'autres vers sur le même sujet, que j'écrivis sur mon genou.

XXVI

ADIEUX A LA POÉSIE

Il est une heure de silence
Où la solitude est sans voix,
Où tout dort, même l'espérance,
Où nul zéphyr ne se balance
Sous l'ombre immobile des bois.

Il est un âge où de la lyre
L'âme aussi semble s'endormir,
Où du poétique délire
Le souffle harmonieux expire
Dans le sein qu'il faisait frémir.

L'oiseau qui charme le bocage,
Hélas! ne chante pas toujours :
A midi caché sous l'ombrage,
Il n'enchante de son ramage
Que l'aube et le déclin des jours.

Adieu donc, adieu, voici l'heure,
Lyre aux soupirs mélodieux!
En vain à la main qui t'effleure
Ta fibre encor répond et pleure :
Voici l'heure de nos adieux.

Reçois cette larme rebelle
Que mes yeux ne peuvent cacher.
Combien sur ta corde fidèle
Mon âme, hélas! en versa-t-elle,
Que tes soupirs n'ont pu sécher!

Sur cette terre infortunée,
Où tous les yeux versent des pleurs,
Toujours de cyprès couronnée,
La lyre ne nous fut donnée
Que pour endormir nos douleurs.

Tout ce qui chante ne répète
Que des regrets ou des désirs;
Du bonheur la corde est muette;
De Philomèle et du poëte
Les plus doux chants sont des soupirs.

Dans l'ombre auprès d'un mausolée,
O lyre, tu suivis mes pas,
Et, des doux festins exilée,
Jamais ta voix ne s'est mêlée
Aux chants des heureux d'ici-bas.

Pendue aux saules de la rive,
Libre comme l'oiseau des bois,
On n'a point vu ma main craintive
T'attacher comme une captive
Aux portes des palais des rois.

Des partis l'haleine glacée
Ne t'inspira pas tour à tour;
Aussi chaste que la pensée,
Nul souffle ne t'a caressée,
Hormis le souffle de l'Amour.

En quelque lieu qu'un sort sévère
Fît plier mon front sous ses lois,
Grâce à toi, mon âme étrangère
A trouvé partout sur la terre
Un céleste écho de sa voix.

Aux monts d'où le jour semble éclore,
Quand je t'emportais avec moi

Pour louer Celui que j'adore,
Le premier rayon de l'aurore
Ne se réveillait qu'après toi.

Au bruit des flots et des cordages,
Aux feux livides des éclairs,
Tu jetais des accords sauvages,
Et, comme l'oiseau des orages,
Tu rasais l'écume des mers.

Celle dont le regard m'enchaîne
A tes soupirs mêlait sa voix,
Et souvent ses tresses d'ébène
Frissonnaient sous ma molle haleine,
Comme tes cordes sous mes doigts.

Peut-être à moi, lyre chérie,
Tu reviendras dans l'avenir,
Quand, de songes divins suivie,
La mort approche, et que la vie
S'éloigne comme un souvenir.

Dans cette seconde jeunesse
Qu'un doux oubli rend aux humains,
Souvent l'homme, dans sa tristesse,
Sur toi se penche et te caresse,
Et tu résonnes sous ses mains.

Ce vent qui sur nos âmes passe
Souffle à l'aurore, ou souffle tard;
Il aime à jouer avec grâce
Dans les cheveux qu'un myrte enlace,
Ou dans la barbe du vieillard.

En vain une neige glacée
D'Homère ombrageait le menton;
Et le rayon de la pensée

Rendait la lumière éclipsée
Aux yeux aveugles de Milton.

Autour d'eux voltigeaient encore
L'amour, l'illusion, l'espoir,
Comme l'insecte amant de Flore,
Dont les ailes semblent éclore
Aux tardives lueurs du soir.

Peut-être ainsi... Mais avant l'âge
Où tu reviens nous visiter,
Flottant de rivage en rivage,
J'aurai péri dans un naufrage,
Loin des cieux que je vais quitter.

Depuis longtemps ma voix plaintive
Sera couverte par les flots,
Et, comme l'algue fugitive,
Sur quelque sable de la rive
La vague aura roulé mes os.

Mais toi, lyre mélodieuse,
Surnageant sur les flots amers,
Des cygnes la troupe envieuse
Suivra la trace harmonieuse
Sur l'abîme roulant des mers.

J'étais sincère quand j'écrivis ces adieux à la poésie en 1824, à Saint-Point, au moment de quitter ma patrie pour les résidences à l'étranger. Je n'avais jamais écrit de vers que dans mes heures perdues. J'étais et je suis resté toute ma vie *amateur* de poésie plus que poète de métier. Je ne comptais plus rien écrire en vers, ou du moins plus rien imprimer. Les hasards de la pensée et du cœur, les sentiments, les circonstances, les bonheurs, les larmes de la vie, m'ont fait mentir souvent à ces adieux. Peut-être y mentirai-je encore à la dernière extrémité de mes jours, car je n'ai jamais compris la poésie qu'à deux époques de la vie humaine : jeune pour chanter, vieux pour prier. Une lyre dans la jeunesse, une harpe dans les jours avancés, voilà pour moi la poésie : chant d'ivresse au matin, hymne de piété le soir ; l'amour partout.

XXVII

A UN CURÉ DE VILLAGE

1829

Doux pasteur du troupeau des âmes,
Qui conduis aux sources de Dieu
Ces petits enfants et ces femmes
Penchés aux coupes du saint lieu;

Semeur des célestes paroles,
Qui sèmes la gerbe du Christ,
Ce sénevé des paraboles,
Dont le grain lève dans l'esprit;

Médecin d'intime souffrance,
Qui les retourne et les endort,
Qui guéris avec l'espérance
Et vivifie avec la mort;

Barde de la lyre infinie,
Qui, pour chanter dans le grand chœur,
N'as pas besoin d'autre génie
Que des battements de ton cœur :

Hé quoi! tu craindrais que ma porte
A tes accents ne s'ouvrît pas,
Avec les anges pour escorte
Et les prophètes sur tes pas?

Ah! viens, si ma route est ta voie,
De ton bâton de peuplier,
Au nom de celui qui t'envoie,
Presser mon sol hospitalier!

Mes chiens, qui d[illegible] maître,
D'eux-même iront [illegible] doigts;

Les colombes de ma fenêtre
Ne s'envoleront pas aux toits.

Mes oiseaux même ont l'habitude
De voir monter par le chemin
Ces anges de la solitude;
Et le marteau connaît leur main.

Fils des champs, j'aimai de bonne heure
Ces laboureurs vêtus de deuil,
Dont on voit la pauvre demeure
Entre l'église et le cercueil;

Le jardin qui rit à leur porte,
Dans un buisson de noisetiers;
Leur seuil couvert de feuille morte,
Où le pauvre a fait des sentiers;

La voix de leur cloche sonore,
Qui dit aux vains enfants du bruit
Que le Seigneur est dans l'aurore,
Que le Seigneur est dans la nuit;

Les longs bords de leur robe blanche,
Par des troupes d'enfants suivis,
Qu'on voit balayer le dimanche
La poussière des vieux parvis;

Cette odeur de myrrhe et de roses
Qui s'exhale autour de leurs pas,
Et leur voix qui parle de choses
Que l'œil des hommes ne voit pas!

Quand le sillon courbe le reste,
Eux seuls travaillent de leurs mains
A l'œuvre du Père céleste,
Pour un autre prix que du pain!

L'onde qu'ils versent désaltère
D'autres soifs que celle des sens,

Et de tous les dons de la terre
Ils ne moissonnent que l'encens!

Viens donc, détachant ta ceinture,
Au foyer des bardes t'asseoir;
Ils sont les voix de la nature,
Et vous en êtes l'encensoir!

Que t'importe en quel caractère
Le nom du Seigneur est écrit,
Pourvu qu'il soit lu sur la terre
Et qu'il remplisse tout esprit?

Quand Jésus gravait sa pensée
Sur le sable avec un roseau,
Pleurait-il la lettre effacée
Sous l'aile ou les pieds de l'oiseau?

Quand l'Agneau victime du monde,
Dont la laine a fait tes habits,
Aux flancs des collines sans onde
Paissait lui-même ses brebis,

Loin des piscines de son Père
Il n'écartait pas de la main
La pauvre brebis étrangère
Broutant aux ronces du chemin.

Et quand il glanait en exemple
L'épi laissé dans le buisson,
Et portait tout petit au temple
Les prémices de sa moisson,

Ne liait-il pas dans sa gerbe,
Pour l'offrir au Père commun,
Des brins verdoyants de toute herbe
Et des plantes de tout parfum?

XXVIII

A ALIX DE V...

JEUNE FILLE QUI AVAIT PERDU SA MÈRE

Que notre œil tristement se pose,
Enfant, quand nous nous regardons!
Nous manque-t-il donc une chose,
Que du cœur nous nous demandons?

Ah! je sais la pensée amère
Qui de tes regards monte aux miens :
Dans mes yeux tu cherches ta mère;
Je vois ma fille dans les tiens!

Du regard quels que soient les charmes,
Ne nous regardons plus ainsi :
Hélas! ce ne sont que des larmes
Que les yeux échangent ici.

Le sort nous sevra de bonne heure,
Toi de ton lait, moi de mon miel.
Pour revoir ce que chacun pleure,
Pauvre enfant, regardons au ciel!

TROISIÈMES

MÉDITATIONS POÉTIQUES

TROISIÈMES

MÉDITATIONS POÉTIQUES

I

LA PERVENCHE

Pâle fleur, timide pervenche,
Je sais la place où tu fleuris,
Le gazon où ton front se penche
Pour humecter tes yeux flétris!

C'est dans un sentier qui se cache
Sous ses deux bords de noisetiers,
Où pleut sur l'ombre qu'elle tache
La neige des blancs églantiers.

L'ombre t'y voile, l'herbe égoutte
Les perles de nos nuits d'été,
Le rayon les boit goutte à goutte
Sur ton calice velouté.

Un source tout près palpite,
Où s'abreuve le merle noir;
Il y chante, et moi j'y médite
Souvent de l'aube jusqu'au soir.

O fleur, que tu dirais de choses
A mon amour, si tu retiens
Ce que je dis à lèvres closes
Quand tes yeux me peignent les siens!

II

SULTAN, LE CHEVAL ARABE

A M. DE CHAMPEAUX

1838

Le soleil du désert ne luit plus sur ta lame,
O mon large yatagan plus poli qu'un miroir,
Où Kaïdha mirait son visage de femme,
Comme un rayon sortant des ombres d'un ciel noir!

Tu pends par la poignée au pilier d'une tente,
Avec mon narghilé, ma selle et mon fusil;
Et, semblable à mon cœur qui s'use dans l'attente,
La rouille et le repos te dévorent le fil!

Et toi, mon fier Sultan à la crinière noire,
Coursier né des amours de la foudre et du vent,
Dont quelques poils de jais tigraient la blanche moire,
Dont le sabot mordait sur le sable mouvant,

Que fais-tu maintenant, cher berceur de mes rêves?
Mon oreille aimait tant ton pas mélodieux,
Quand la bruyante mer, dont nous suivions les grèves,
Nous jetait sa fraîcheur et son écume aux yeux!

Tu rengorgeais si beau ton cou marbré de veines,
Quand celle que ma main sur ta croupe élançait
T'appelait par ton nom, et, retirant tes rênes,
Marquetait de baisers ton poil qui frémissait!

Je la livrais sans peur à ton galop sauvage!
La vague de la mer, dans le golfe dormant,
Moins amoureusement berce près du rivage
La barque abandonnée à son balancement :

Car, au plus léger cri qui gonflait sa poitrine,
Tu t'arrêtais tournant ton bel œil vers tes flancs,
Et retirant ton feu dans ta rose narine,
De l'écume du mors tu lavais ses pieds blancs.

Penses-tu quelquefois, le front bas vers la terre,
A ce maître venu dans ton désert natal,
Qui parlait sur ta croupe une langue étrangère,
Et qui t'avait payé d'un monceau de métal?

Penses-tu quelquefois à la jeune maîtresse
Qui pour parer ta bride, houri d'un autre ciel,
Détachait les rubis ou les fleurs de sa tresse,
Et dont la main t'offrait de blancs cristaux de miel?

Où sont-ils? que font-ils? quels climats les retiennent?
Les vaisseaux dont tu vois souvent blanchir les mâts,
Ces grands oiseaux de mer qui vont et qui reviennent,
Sur ton sable doré ne les déposent pas.

Ne les hennis-tu pas de ton naseau sonore?
Ton cœur dans ton poitrail ne bat-il pas d'amour,
Quand ton oreille entend dans les champs de l'aurore
Le nom, cher au Liban, de ce maître d'un jour?

Oh! oui, car de ta selle en détachant mes armes,
Tu me jetas tout triste un regard presque humain;
Je vis ton œil bronzé se ternir, et deux larmes,
Le long de tes naseaux, glissèrent sur ma main!

III

LA FENÊTRE DE LA MAISON PATERNELLE

1816

Autour du toit qui nous vit naître
Un pampre étalait ses rameaux ;
Ses grains dorés vers la fenêtre
Attiraient les petits oiseaux.

Ma mère, étendant sa main blanche,
Rapprochait les grappes de miel,
Et ses enfants suçaient la branche,
Qu'ils rendaient aux oiseaux du ciel.

L'oiseau n'est plus, la mère est morte,
Le vieux cep languit jaunissant,
L'herbe d'hiver croît sur la porte,
Et moi, je pleure en y pensant.

C'est pourquoi la vigne, enlacée
Aux mémoires de mon berceau,
Porte à mon âme une pensée,
Et doit ramper sur mon tombeau.

IV

A LAURENCE

Es-tu d'Europe? es-tu d'Asie?
Es-tu songe? es-tu poésie?
Es-tu nature, ou fantaisie,
Ou fantôme, ou réalité?
Dans tes yeux l'Inde se décèle,
Sur tes cheveux le Nord ruisselle;
Tout climat a son étincelle
Dans le disque de ta beauté!

Sœur des Psychés, ou fille d'Ève,
Quand ma jeunesse avait sa séve,
C'était sous ses traits que le rêve
M'incarnait en un mille amours;
Je leur disais : « Je vous adore!
Ne disparaissez pas encore!... »
Mais ils fuyaient avec l'aurore,
Et tu renais avec les jours!

Oh! pourquoi, divine inconnue,
Pourquoi si tard es-tu venue
Du ciel, de l'air ou de la nue,
Passer et luire devant moi?
Du regard je t'aurais suivie!
O Dieu! qui me rendra ma vie?
Ma part de temps me fut ravie,
Puisque je vécus avant toi.

Jour à jour, d'ivresse en ivresse,
Tu m'aurais conduit comme en laisse,
Sans autre chaîne qu'une tresse,
Depuis l'aube jusqu'au trépas;
Sur tout l'univers dispersée
Et dans mille coupes versée,
Ma vie, immobile pensée,
N'eût été qu'un pas sur tes pas!

. . . . . .
. . . . . .

Retour perdu vers l'impossible!
Le Temps sous son aile inflexible
A passé ma vie à son crible,
Ainsi qu'un rude moissonneur;
Un peu de terre amoncelée
Dira bientôt dans la vallée :
« De ses jours la gerbe est foulée,
Et voilà la part du glaneur! »

Ces heures, en cercle enchaînées,
Qui dansaient au seuil des années,
Sortent du chœur découronnées,
Et leur aspect se rembrunit;
La dernière vers moi s'avance,
Et du doigt me montre en silence
La couche où le sommeil commence
Sur un oreiller de granit.

Est-ce l'heure d'ouvrir son âme
A ces songes aux traits de femme,
Qui brûlent d'un poison de flamme
Les yeux d'abord, le cœur après,
Quand des jours l'espace et le nombre
Se borne au petit cercle d'ombre

Que décrit sur un tertre sombre
La flèche d'un jeune cyprès?

Mais toi, si tu viens jeune encore,
Au bras de l'époux qui t'adore,
Voir une marguerite éclore
De ce gazon qui fleurit tard,
Dis, en marchant sur ma poussière :
« Celui qui dort sous cette pierre
Conserve au ciel, dans sa paupière,
Un rayon qui fut mon regard! »

V

A M. DE MUSSET

EN RÉPONSE A SES VERS

FRAGMENT DE MÉDITATION

1840

Maintenant qu'abrité des monts de mon enfance
Je n'entends plus Paris ni son murmure immense,
Qui, semblable à la mer contre un cap écumant,
Répand loin de ses murs son retentissement;
Maintenant que mes jours et mes heures limpides
Résonnent sous la main comme des urnes vides,
Et que je puis en paix les combler à plaisir
De contemplations, de chants et de loisir,
Qu'entre le firmament et mon œil qui s'y lève
Aucun plafond jaloux n'intercepte mon rêve,
Et que j'y vois surgir ses feux sur les coteaux,
Comme de blanches nefs à l'horizon des eaux;
Rassasié de paix, de silence et d'extase,
Le limon de mon cœur descend au fond du vase;
J'entends chanter en moi les brises d'autrefois,
Et je me sens tenté d'essayer si mes doigts
Pourront, donnant au rhythme une âme cadencée,
Tendre cet arc sonore où vibrait ma pensée.
S'ils ne le peuvent plus, que ces vers oubliés
Aillent au moins frémir et tomber à tes pieds!

Enfant aux blonds cheveux, jeune homme au cœur de cire,

Dont la lèvre a le pli des larmes ou du rire,
Selon que la beauté qui règne sur tes yeux
Eut un regard hier sévère ou gracieux;
Poétique jouet de molle poésie,
Qui prends pour passion ta vague fantaisie,
Bulle d'air coloré dans une bulle d'eau
Que l'enfant fait jaillir du bout d'un chalumeau,
Que la beauté rieuse avec sa folle haleine
Élève vers le ciel, y suspend, y promène,
Pour y voir un moment son image flotter,
Et qui, lorsqu'en vapeur elle vient d'éclater,
Ne sait pas si cette eau, dont elle est arrosée,
Est le sang de ton cœur ou l'eau de la rosée;
Émule de Byron, au sourire moqueur,
D'où vient ce cri plaintif arraché de ton cœur?
Quelle main, de ton luth en parcourant la gamme,
A changé tout à coup la clef de ta jeune âme,
Et fait rendre à l'esprit le son du cœur humain?
Est-ce qu'un pli de rose aurait froissé ta main?
Est-ce que ce poignard d'Alep ou de Grenade,
Poétique hochet des douleurs de parade,
Dont la lame au soleil ruisselle comme l'eau,
En effleurant ton sein aurait percé la peau,
Et, distillant ton sang de sa pointe rougie,
Mêlé la pourpre humaine au nectar de l'orgie?
Ou n'est-ce pas plutôt que cet ennui profond
Que contient chaque coupe et qu'on savoure au fond
Des ivresses du cœur, amère et fade lie,
Fit détourner ta lèvre avec mélancolie,
Et que le vase vide, et dont tes doigts sont las,
Tombe et sonne à tes pieds, et s'y brise en éclats?

Ah! c'est que vient le tour des heures sérieuses,
Où l'ironie en pleurs fuit les lèvres rieuses,
Qu'on s'aperçoit enfin qu'à se moquer du sort
Le cœur le plus cynique est dupe de l'effort,

Que rire de soi-même en secret autorise
Dieu même à mépriser l'homme qui se méprise;
Que ce rôle est grimace et profanation;
Que le rire et la mort sont contradiction;
Que du cortége humain, dans sa route éternelle,
La marche vers son but est grave et solennelle;
Et que celui qui rit de l'enfance au tombeau
De l'immortalité porte mal le flambeau,
Avilit sa nature et joue avec son âme,
Et de son propre souffle éteint sa sainte flamme.
Est-ce un titre à porter au seuil du jugement,
Pour tout œuvre ici-bas, qu'un long ricanement?
L'homme répondra-t-il, quand le souverain Maître
Lui criera dans son cœur : « Pourquoi t'ai-je fait naître?
Qu'as-tu fait pour le temps, pour le ciel et pour moi?
— J'ai ri de l'univers, de toi-même et de moi! »

Honte à qui croit ainsi jouer avec sa lyre!
La vie est un mystère, et non pas un délire.

Après l'avoir nié, toi-même tu le sens.
Dans un des lourds réveils de l'ivresse des sens,
Sentant ton cœur désert, ton front brûlant et vide,
Tu tournes dans tes doigts le fer du suicide;
Mais, avant de mourir, tu veux savoir de moi
Si j'ai souffert, aimé, déliré comme toi,
Et comment j'ai passé, par ces crises du drame,
Des tempêtes des sens aux grands calmes de l'âme,
Et comment sur les flots je me suis élevé,
Et quel phare divin mes doutes ont trouvé,
Et de quel nom je nomme et de quel sens j'adore
Ce Dieu que ma pensée en sa nuit vit éclore,
Ce Dieu dont la présence, aussitôt qu'il nous luit,
Comble tout précipice, éclaire toute nuit.

Triste serait l'accent, et cette longue histoire

Remuerait trop de cendre au fond de ma mémoire.
Il est sur son sentier si dur de revenir,
Quand chaque pied saignant se heurte au souvenir!
Mais écoute tomber seulement cette goutte
De l'eau trouble du cœur, et tu la sauras toute!

Je vivais comme toi, vieux et froid à vingt ans,
Laissant les guêpes mordre aux fleurs de mon printemps,
Laissant la lèvre pâle et fétide des vices
Effeuiller leur corolle et pomper leurs calices,
Méprisant mes amours et les montrant au doigt,
Comme un enfant grossier qui trouble l'eau qu'il boit.
Mon seul soleil était la clarté des bougies;
Je détestais l'aurore en sortant des orgies.

A mes lèvres, où Dieu sommeillait dans l'oubli,
Un sourire ironique avait donné son pli;
Tous mes propos n'étaient qu'amère raillerie.
Je plaignais la pudeur comme une duperie;
Et si quelque reproche ou de mère ou de sœur,
A mes premiers instincts parlant avec douceur,
Me rappelait les jours de ma naïve enfance,
Nos mains jointes, nos yeux levés, notre innocence;
Si quelque tendre écho de ces soirs d'autrefois,
Dans mon esprit troublé s'éveillant à leur voix,
D'une aride rosée humectait ma paupière,
Mon front haut secouait ses cheveux en arrière;
Pervers, je rougissais de mon bon sentiment;
Je refoulais en moi mon attendrissement,
Et j'allais tout honteux vers mes viles idoles,
Parmi de vils railleurs, bafouer ces paroles!!

Voilà quelle gangrène énervait mon esprit,
Quand l'amour, cet amour qui tue ou qui guérit,

Cette plante de vie au céleste dictame,
Distilla dans mon cœur des lèvres d'une femme.
Une femme? Est-ce un nom qui puisse te nommer,
Chaste apparition qui me forças d'aimer,
Forme dont la splendeur à l'aube eût fait envie,
Saint éblouissement d'une heure de ma vie;
Toi qui de ce limon m'enlevas d'un regard,
Comme un rayon d'en haut attire le brouillard,
Et, le transfigurant en brillant météore,
Le roule en dais de feu sous les pas de l'aurore?
Ses yeux, bleus comme l'eau, furent le pur miroir
Où mon âme se vit et rougit de se voir,
Où, pour que le mortel ne profanât pas l'ange,
De mes impuretés je dépouillai la fange.
Pour cueillir cet amour, fruit immatériel,
Chacun de mes soupirs m'enleva vers le ciel.
Quand elle disparut derrière le nuage,
Mon cœur purifié contenait une image,
Et je ne pouvais plus, de peur de la ternir,
Redescendre jamais d'un si haut souvenir!

Depuis ce jour lointain, des jours, des jours sans nombre
Ont jeté sur mon cœur leur soleil ou leur ombre;
Comme un sol moissonné, mais qui germe toujours,
La vie a dans mon cœur porté d'autres amours;
De l'heure matinale à cette heure avancée,
J'ai sous d'autres abris rafraîchi ma pensée,
D'autres yeux ont noyé leurs rayons dans les miens :
Mais du premier rayon toujours je me souviens,
Toujours j'en cherche ici la trace éblouissante,
Et mon âme a gardé la place à l'âme absente.
Voilà pourquoi souvent tu vois mon front baissé,
Comme quelqu'un qui cherche où son guide a passé.

VI

SUR UN DON

DE LA DUCHESSE D'ANGOULÊME [1]

AUX INDIGENTS DE PARIS, EN 1841

Pour me précipiter de plus haut dans l'abîme,
Le sort mit mon berceau sur les genoux des rois.
La couronne à mon temps me marqua pour victime;
L'orage de mon front la fit tomber deux fois.

Le bourreau me jeta le bandeau de ma mère;
De mes ans dans l'exil je vécus la moitié;
Mon diadème fut une ironie amère,
Reine ici, reine là, mais par droit de pitié.

J'accepte! Mais le ciel, en prenant mon royaume,
Comme pour ajouter un contraste moqueur,
Me fit une fortune à l'image du chaume,
Et ne me laisse rien de royal que le cœur;

Ce cœur qu'il fait aux rois dans sa magnificence,
Où s'élève exaucé le vœu du suppliant,
Qui croit, même impuissant, à sa toute-puissance;
Qui s'ouvre comme un temple au doigt d'un mendiant.

De si loin qu'un malheur me jette une parole,
J'étends comme autrefois mon bras vers mon trésor;
J'ouvre ma main royale, il en tombe une obole!...
Mais on voit mon empreinte, et l'on dit : « C'est de l'or! »

1. Madame la duchesse d'Angoulême avait envoyé, de l'exil, un don pour les indigents, à Mme Sophie Gay.

VII

L'IDÉAL

SUR UNE PAGE REPRÉSENTANT DES GÉNIES ENFANTS

1827

Hôtes des jeunes cœurs, beaux enfants des Génies,
Allez jouer plus loin, allez sourire ailleurs!
Les cordes de ma voix n'ont plus pour harmonies
Que des tristesses et des pleurs.

Chers anges du matin, éclos dans les rosées,
Nos lèvres d'homme, hélas! pour vous n'ont plus de miel;
Et vos ailes d'azur, de larmes arrosées,
Ne nous porteraient plus au ciel.

Il faut aux cœurs saignants des anges plus austères,
Pâles, vêtus de deuil, voilés de demi-jour,
Et plongeant en silence au fond de nos mystères
Un rayon doux comme l'amour.

Ces fantômes du cœur ont des accents de femme;
Sous de longs cheveux noirs ils dérobent leurs traits;
Ils vous disent tout bas, dans la langue de l'âme,
De tristes et divins secrets.

Nul ne connaît leur nom, nul n'a vu leur visage;
Ils s'attachent au cœur comme l'ombre à nos pas.
Est-ce un être réel? est-ce un divin mirage
Du bonheur qu'on pressent là-bas?

Qu'importe? Ciel ou terre, ange ou femme, ombre ou rêve,
Quelque nom qui te nomme, il est divin pour moi.
Que la terre l'ébauche et que le ciel l'achève,
Le nom sublime qui dit : Toi!

VIII

ADIEU A GRAZIELLA

1813

Adieu! mot qu'une larme humecte sur ta lèvre;
Mot qui finit la joie et qui tranche l'amour;
Mot par qui le départ de délices nous sèvre;
Mot que l'éternité doit effacer un jour!

Adieu!... Je t'ai souvent prononcé dans ma vie,
Sans comprendre, en quittant les êtres que j'aimais,
Ce que tu contenais de tristesse et de lie,
Quand l'homme dit : « Retour! » et que Dieu dit : « Jamais! »

Mais aujourd'hui je sens que ma bouche prononce
Le mot qui contient tout, puisqu'il est plein de toi,
Qui tombe dans l'abîme, et qui n'a pour réponse
Que l'éternel silence entre une image et moi!...

Et cependant mon cœur redit à chaque haleine
Ce mot qu'un sourd sanglot entrecoupe au milieu,
Comme si tous les sons dont la nature est pleine
N'avaient pour sens unique, hélas! qu'un grand adieu!

IX

A UNE JEUNE FILLE

QUI AVAIT RACONTÉ UN RÊVE

1847

Un baiser sur mon front! un baiser, même en rêve!
Mais de mon front pensif le frais baiser s'enfuit;
Mais de mes jours taris l'été n'a plus de séve;
Mais l'Aurore jamais n'embrassera la Nuit.

Elle rêvait sans doute aussi que son haleine
Me rendait les climats de mes jeunes saisons,
Que la neige fondait sur une tête humaine,
Et que la fleur de l'âme avait deux floraisons.

Elle rêvait sans doute aussi que sur ma joue
Mes cheveux par le vent écartés de mes yeux,
Pareils aux jais flottants que sa tête secoue,
Noyaient ses doigts distraits dans leurs flocons soyeux.

Elle rêvait sans doute aussi que l'innocence
Gardait contre un désir ses roses et ses lis;
Que j'étais *Jocelyn* et qu'elle était *Laurence*;
Que la vallée en fleurs nous cachait dans ses plis.

Elle rêvait sans doute aussi que mon délire
En vers mélodieux pleurait comme autrefois;

Que mon cœur, sous sa main, devenait une lyre
Qui dans un seul soupir accentuait deux voix.

Fatale vision! Tout mon être frissonne;
On dirait que mon sang veut remonter son cours.
Enfant, ne dites plus vos rêves à personne,
Et ne rêvez jamais, ou bien rêvez toujours!

X

PRIERE DE L'INDIGENT

1846

O toi dont l'oreille s'incline
Au nid du pauvre passereau,
Au brin d'herbe de la colline
Qui soupire après un peu d'eau;

Providence qui les console,
Toi qui sais de quelle humble main
S'échappe la secrète obole
Dont le pauvre achète son pain;

Toi qui tiens dans ta main diverse
L'abondance et la nudité,
Afin que de leur doux commerce
Naissent justice et charité;

Charge-toi seule, ô Providence,
De connaître nos bienfaiteurs,
Et de puiser leur récompense
Dans les trésors de tes faveurs!

Notre cœur, qui pour eux t'implore,
A l'ignorance est condamné;
Car toujours leur main gauche ignore
Ce que leur main droite a donné.

XI

LES ESPRITS DES FLEURS

1847

Voyez-vous de l'or de ces urnes
S'échapper ces esprits des fleurs,
Tout trempés de parfums nocturnes,
Tout vêtus de fraîches couleurs?

Ce ne sont pas de vains fantômes
Créés par un art décevant,
Pour donner un corps aux aromes
Que nos gazons livrent au vent.

Non : chaque atome de matière
Par un esprit est habité;
Tout sent, et la nature entière
N'est que douleur et volupté!

Chaque rayon d'humide flamme
Qui jaillit de vos yeux si doux;
Chaque soupir qui de mon âme
S'élance et palpite vers vous;

Chaque parole réprimée
Qui meurt sur mes lèvres de feu,
N'osant même à la fleur aimée
D'un nom chéri livrer l'aveu;

Ces songes que la nuit fait naître
Comme pour nous venger du jour,
Tout prend un corps, une âme, un être,
Visibles, mais au seul amour!

Cet ange flottant des prairies,
Pâle et penché comme ses lis,
C'est une de mes rêveries
Restée aux fleurs que je cueillis.

Et sur ses ailes renversées
Celui qui jouit d'expirer,
Ce n'est qu'une de mes pensées
Que vos lèvres vont respirer.

XII

LES FLEURS SUR L'AUTEL

Ischia, 1846.

Quand sous la majesté du Maître qu'elle adore
L'âme humaine a besoin de se fondre d'amour,
Comme une mer dont l'eau s'échauffe et s'évapore
Pour monter en nuage à la source du jour,

Elle cherche partout dans l'art, dans la nature,
Le vase le plus saint pour y brûler l'encens.
Mais pour l'Être innommé quelle coupe assez pure?
Et quelle âme ici-bas n'a profané ses sens?

Les vieillards ont éteint le feu des sacrifices;
Les enfants laisseront vaciller son flambeau;
Les vierges ont pleuré le froid de leurs cilices :
Comment parer l'autel de ces fleurs du tombeau?

Voilà pourquoi les fleurs, ces prières écloses
Dont Dieu lui-même emplit les corolles de miel,
Pures comme ces lis, chastes comme ces roses,
Semblent prier pour nous dans ces maisons du ciel.

Quand l'homme a déposé sur les degrés du temple
Ce faisceau de parfum, ce symbole d'honneur,
Dans un muet espoir son regard le contemple;
Il croit ce don du ciel acceptable au Seigneur.

Il regarde la fleur dans l'urne déposée
Exhaler lentement son âme au pied des dieux,
Et la brise qui boit ses gouttes de rosée
Lui paraît une main qui vient sécher ses yeux.

XIII

LE LÉZARD

SUR LES RUINES DE ROME

1846

Un jour, seul dans le Colisée,
Ruine de l'orgueil romain,
Sur l'herbe de sang arrosée
Je m'assis, Tacite à la main.

Je lisais les crimes de Rome,
Et l'empire à l'encan vendu,
Et, pour élever un seul homme,
L'univers si bas descendu.

Je voyais la plèbe idolâtre,
Saluant les triomphateurs,
Baigner ses yeux sur le théâtre
Dans le sang des gladiateurs.

Sur la muraille qui l'incruste,
Je recomposais lentement
Les lettres du nom de l'Auguste
Qui dédia le monument.

J'en épelais le premier signe;
Mais, déconcertant mes regards

Un lézard dormait sur la ligne
Où brillait le nom des Césars.

Seul héritier des sept collines,
Seul habitant de ces débris,
Il remplaçait sous ces ruines
Le grand flot des peuples taris.

Sorti des fentes des murailles,
Il venait, de froid engourdi,
Réchauffer ses vertes écailles
Au contact du bronze attiédi.

Consul, César, maître du monde,
Pontife, Auguste, égal aux dieux,
L'ombre de ce reptile immonde
Éclipsait ta gloire à mes yeux!

La nature a son ironie :
Le livre échappa de ma main.
O Tacite, tout ton génie
Raille moins fort l'orgueil humain!

XIV

SUR UNE PAGE

PEINTE D'INSECTES ET DE PLANTES

Insectes bourdonnants, papillons, fleurs ailées,
Aux touffes des rosiers lianes enroulées,
Convolvulus tressés aux fils des liserons,
Pervenches, beaux yeux bleus qui regardez dans l'ombre,
Nénufars endormis sur les eaux, fleurs sans nombre,
Calices qui noyez les trompes des cirons!

Fruits où mon Dieu parfume avec tant d'abondance
Le pain de ses saisons et de sa providence;
Figue où brille sur l'œil une larme de miel;
Pêches qui ressemblez aux pudeurs de la joue;
Oiseau qui fais reluire un écrin sur ta roue,
Et dont le cou de moire a fixé l'arc-en-ciel!

La main qui vous peignit en confuse guirlande
Devant vos yeux, Seigneur, en étale l'offrande,
Comme on ouvre à vos pieds la gerbe de vos dons.
Vous avez tout produit, contemplez votre ouvrage!
Et nous, dont les besoins sont encore un hommage,
Rendons grâce toujours, et toujours demandons!

XV

SUR L'INGRATITUDE DES PEUPLES

ODE

1827

Un jour qu'errant de ville en ville,
Et cachant sa lyre et son nom,
L'aveugle qui chantait Achille
Montait au temple d'Apollon ;
Ses rivaux, que sa gloire outrage,
Le reconnaissent à l'image
Du dieu qu'on adore à Claros,
Et chassent du seuil du génie
Ce mendiant, dont l'Ionie
Un jour disputera les os!

A pas lents, la tête baissée,
Le vieillard reprend son chemin,
Seul, et roulant dans sa pensée
L'injustice du genre humain.
En marchant, sous son bras il presse
Sa lyre sainte et vengeresse,
Qui résonne comme un carquois;
Et sur un écueil de la plage
Il va s'asseoir près du rivage,
Pleurant et chantant à la fois.

« Reptiles qui vivez de gloire,
Disait-il, déchirez mes jours!
Souillez d'avance ma mémoire
D'un poison qui ronge toujours!
Sifflez, vils serpents de l'envie!
De ma fortune et de ma vie
Arrachez le dernier lambeau,
Jusqu'à ce que les Euménides
Écrasent vos têtes livides
Sur la pierre de mon tombeau!

« Tel est donc le sort, ô nature,
Que tu garde à tes favoris!
De tout temps l'outrage et l'injure
Sont le pain dont tu les nourris.
Sitôt qu'un des fils de Mémoire
Élève ses mains vers la gloire,
Un cri s'élève : il doit périr!
Semblable aux chiens de Laconie,
La haine dispute au génie
Un seuil qu'elle ne peut franchir.

« Cependant j'ai courbé ma tête
Au niveau de vos fronts jaloux;
J'ai fui de retraite en retraite,
De peur d'être plus grand que vous!
Ma voix, sans écho sur la terre,
Montait sur un bord solitaire;
Et quand je vous tendais la main
(Les siècles le pourront-ils croire?),
Je ne demandais pas de gloire,
Ingrats! je mendiais du pain!

« Mais le génie en vain dépouille
L'éclat dont il est revêtu :
Comme Ulysse qu'un haillon souille,
Il est trahi par sa vertu.

De quelque ombre qu'il se recèle,
Dès qu'un être divin se mêle
Aux enfants de ce vil séjour,
L'envie à sa trace s'enchaîne,
Et le reconnaît à sa haine,
Comme la terre à son amour.

« Si du moins, ô langues impures,
Contentes de boire mes pleurs,
Vos traits restaient dans mes blessures!...
Mais non : vous vivez, et je meurs!
Mes yeux, à travers leur nuage,
Vous voient renaître d'âge en âge.
O temps, que me dévoiles-tu?
Toujours le génie est un crime.
Toujours, quoi! toujours un abîme
Entre la gloire et la vertu?

« Race immortelle des Zoïle,
Non, vous ne vous éteindrez plus!
Bavius attend son Virgile,
Socrate meurt sous Anytus!
Le Dante est maudit de Florence;
La mort dans sa dure indigence
Surprend l'aveugle d'Albion;
Et l'Envie un jour se console
De marchander pour une obole
La gloire d'une nation[1]!

« Le chantre divin d'Herminie,
Rongeant son cœur dans sa prison,
Sous les assauts de l'insomnie
Sent fléchir jusqu'à sa raison.
D'une haine injuste et barbare
Les sombres cachots de Ferrare

1. *Le Paradis perdu*, vendu pour dix guinées.

Éteignent-ils l'affreux flambeau?
Non : la haine qui lui pardonne
Lui laisse entrevoir sa couronne,
Mais c'est plus loin que son tombeau!

« Et toi, chantre d'un saint martyre,
Toi que Sion vit adorer,
Toi qu'en secret l'envie admire,
En s'indignant de t'admirer;
En vain, en rampant sur ta trace,
La Haine avec sa langue efface
Ta route à l'immortalité :
Trop grand pour un siècle vulgaire,
Ta gloire tristement éclaire
Son envieuse obscurité!

« En vain l'impure Calomnie
Lançant ses traits sur l'avenir,
Ne pouvant nier ton génie,
S'efforce au moins de le ternir :
Comme un vaisseau voguant sur l'onde
Traîne après soi la vase immonde
Qu'il a soulevée en son cours,
Ton nom, plus fort que l'injustice,
Traîne ton Zoïle au supplice
D'une honte qui vit toujours!

« Meute hideuse qu'un grand homme
Traîne sans cesse sur ses pas,
Toujours acharnés s'il vous nomme,
Honteux s'il ne vous nomme pas;
Je pourrais... Mais que ce silence
Soit contre eux ma seule vengeance!
Les dieux nous vengent à ce prix.
Que l'oubli soit leur anathème;
Que leurs noms n'héritent pas même
L'immortalité du mépris!

« Vils profanateurs que vous êtes,
Aux yeux des siècles indignés
Croyez-vous couronner vos têtes
Des rayons que vous éteignez?
Non! la gloire par vous ternie
Ne couvre que d'ignominie
Un front que l'ombre aurait caché;
Et de ce front livide et blême
Le laurier tombe de lui-même,
Flétri dès qu'il vous a touché! »

Il se tut : sa lyre plaintive
Suspendit ses rhythmes touchants,
Croyant que l'écho de la rive
Avait seul entendu ses chants.
Mais, par ses rivaux irritée,
Sur ses pas la foule ameutée
Suivait sa trace et l'entendit:
Leurs cœurs de venin se gonflèrent;
Au lieu d'applaudir, ils sifflèrent;
Car ainsi l'envie applaudit.

Du sein de la foule offensée
De ces ennemis inhumains,
Soudain une pierre lancée
Va frapper sa lyre en ses mains.
L'aveugle en vain la presse encore,
Elle roule en débris sonore
Du sein qui veut la retenir;
Mais, en se brisant sous ce crime,
Elle jette un accord sublime
Qui retentit dans l'avenir!

XVI

SALUT A L'ILE D'ISCHIA

1842

Il est doux d'aspirer, en abordant la grève,
Le parfum que la brise apporte à l'étranger,
Et de sentir les fleurs que son haleine enlève
Pleuvoir sur votre front du haut de l'oranger.

Il est doux de poser sur le sable immobile
Un pied lourd et lassé du mouvement des flots;
De voir les blonds enfants et les femmes d'une île
Vous tendre les fruits d'or sous leurs treilles éclos.

Il est doux de prêter une oreille ravie
A la langue du ciel, que rien ne peut ternir,
Qui vous reporte en rêve à l'aube de la vie,
Et dont chaque syllabe est un cher souvenir.

Il est doux, sur la plage où le monarque arrive,
D'entendre aux flancs des forts les salves du canon
De l'écho de ses pas faire éclater la rive,
Et rouler jusqu'au ciel les saluts à son nom.

Mais, de tous ces accents dont le bord vous salue,
Aucun n'est aussi doux sur la terre ou les mers

Que le son caressant d'une voix inconnue
Qui récite au poëte un refrain de ses vers [1].

Cette voix va plus loin réveiller son délire
Que l'airain de la guerre ou l'orgue de l'autel.
Mais quand le cœur d'un siècle est devenu sa lyre,
L'écho s'appelle gloire et devient immortel.

1. En arrivant au port d'Ischia, l'auteur entendit une jeune fille réciter une strophe de ses vers.

ÉPITRES

ÉPITRES

A M. VICTOR HUGO

Déjà la première hirondelle,
Seul être aux ruines fidèle,
Revient effleurer nos créneaux,
Et des coups légers de son aile
Battre les gothiques vitraux
Où l'habitude la rappelle.
Déjà l'errante Philomèle,
Modulant son brillant soupir,
Trouve sur la tige nouvelle
Une feuille pour la couvrir,
Et de sa retraite sonore,
Où son chant seul peut la trahir,
Semble une voix qui vient d'éclore
Pour saluer avec l'aurore
Chaque rose qui va s'ouvrir.
L'air caresse, le ciel s'épure,
On entend la terre germer;
Sur des océans de verdure
Le vent flotte pour s'embaumer;
La source reprend son murmure;
Tout semble dire à la nature:
« Encore un printemps pour aimer! »

Encore un degré vers la tombe
Où des ans aboutit le cours!
Encore une feuille qui tombe
De la couronne de nos jours,
Sans que la main l'ait savourée,

Sans que ton cœur l'ait respirée!
Cependant nos printemps sont courts!
Épris de la seule nature,
Horace, ambitieux d'oubli,
Lui confiant sa vie obscure,
Écoutait l'éternel murmure
Des cascades de Tivoli.
Souvent, assis sur ces ruines
D'où je voyais mourir le jour
Sous l'ombre de ces deux collines
Qui cachaient son humble séjour,
J'allais, plein des mêmes pensées,
Chercher ses traces effacées
Aux lieux par son ombre habités,
Et, livrant ses vers au zéphyre,
A leur écho faire redire
Les sons plaintifs de cette lyre
Qu'il a deux mille ans répétés!
Fuyant le tumulte des villes,
Aux lieux où les vagues tranquilles
Lavent les bords silencieux,
Virgile, assis sur le rivage,
Charmait les rochers de la plage
De ses concerts mystérieux;
Dans la solitude qu'il aime,
Il marquait du doigt l'arbre même
Qui devait ombrager ses os,
Et voulait que dans ce lieu sombre
Le concert des mêmes échos
Berçât le sommeil de son ombre
Du doux bruit des vents et des flots.
J'ai vu la retraite enchantée
Où, las d'une vie agitée
Par les orages du malheur,
Le Tasse, suivi par l'envie,
Revêtait, pour cacher sa vie,
Les humbles habits d'un pasteur.

Au penchant du cap de Sorrente,
Au pied d'un agreste rocher,
Bords où la vague transparente
Berce le paisible nocher,
Sous l'oranger de la colline
On voit encor l'humble ruine
De ce poétique séjour;
L'écho des vents et des cascades
Y roule à travers les arcades
Des sons de tristesse et d'amour!

Et toi, leur enfant, tu t'exiles
Des lieux par la muse habités,
Pour traîner des loisirs stériles
Dans l'air corrompu des cités!
Oiseau chantant parmi les hommes,
Ah! reviens à l'ombre des bois;
Il n'est qu'au désert où nous sommes
Des échos dignes de ta voix!
Viens respirer avant l'aurore
L'air embaumé qui semble éclore
Des baisers des fleurs et du jour,
Et, mêlant ton âme encor pure
Avec le ciel et la nature,
Rêver et chanter tour à tour!

Non loin de la rive embellie
Où la Saône aux flots assoupis
Retrouve sa pente, et l'oublie
Pour caresser les verts tapis
Où son cours cent fois se replie;
Au pied des monts où l'on croit voir
La nuit s'enfuir, le jour éclore,
Dont les neiges que le ciel dore
Comme un majestueux miroir
Sur nos champs projettent encore
Les premiers reflets de l'aurore

Et l'ombre lointaine du soir;
Entre deux étroites collines
Se creuse un oblique vallon,
Tel que Virgile ou Fénelon
L'auraient peint de leurs mains divines.
Le double mont qui le domine
Et le défend de l'aquilon
Sous le poids des forêts s'incline,
Et de pente en pente décline
Jusqu'au lit bordé de gazon
Où notre humble ruisseau sans nom
Déroule sa nappe argentine
Et dans son onde cristalline
Aime à bercer le doux rayon
De la lune qui l'illumine.
Le tiède regard du soleil
Le colore dès son réveil
De ses lueurs les plus dorées,
Et le soir ses teintes pourprées
Peignent le nuage vermeil
Où nage son disque, pareil
A des roses décolorées;
Et, grâce à l'aspect de ces lieux,
Tour à tour éclatant et sombre,
Chacun de ses pas dans les cieux,
Par un contraste harmonieux,
Y fait lutter le jour et l'ombre!
Les champs, les fleurs, les eaux, les bois,
L'émail ondoyant des prairies,
Semés sur ses pentes fleuries,
S'entrelacent comme par choix,
Et semblent se plier aux lois
Des plus riantes symétries.
Le saule, penché sur les eaux,
Y baigne ses tristes rameaux
D'où ses larmes tombent en pluie,
Et qu'en agitant ses berceaux

L'haleine du zéphyr essuie.
Sur le tronc mousseux des ormeaux
La vigne avec grâce s'appuie,
Et couvre de ses verts arceaux
La moisson par l'été jaunie.
L'onde, amoureuse du rocher
D'où l'entraîne un courant rapide,
En retombe en nappe limpide,
Y remonte en poussière humide,
Semble chercher à s'attacher
A ses flancs en perle liquide
Qu'un rayon du jour vient sécher;
Et, roulant sans bords sur sa pente
Que son écume au loin blanchit,
Bouillonne, fuit, dort ou serpente,
Gronde, murmure, et rafraîchit
L'air que charme sa plainte errante.
Suspendue aux flancs des coteaux,
L'humble chaumière des hameaux
Blanchit à travers le feuillage;
Le couchant dore ses vitraux,
Et du toit couvert de roseaux
La fumée en léger nuage
Monte et roule ses plis mouvants,
Et cède aux caprices des vents
Qui la bercent sur le bocage.

Au sommet d'un léger coteau
Qui seul interrompt ces vallées,
S'élèvent deux tours accouplées,
Par la teinte des ans voilées,
Seul vestige d'un vieux château
Dont les ruines mutilées
Jettent de loin sur le hameau
Quelques ombres démantelées;
Elles n'ont plus d'autres vassaux
Que les nids des joyeux oiseaux,

L'hirondelle et les passereaux
Qui peuplent leurs nefs dépeuplées;
Le lierre, au lieu des vieux drapeaux,
Fait sur leurs cimes crénelées
Flotter ses touffes déroulées,
Et tapisse de verts manteaux
Les longues ogives moulées,
Où les vautours et les corbeaux,
Abattant leurs noires volées,
Couvrent seuls les sombres créneaux
De leurs sentinelles ailées.
Ce n'est plus qu'un débris des jours,
Une ombre, hélas! qui s'évapore.
En vain à ces nobles séjours,
Comme le lierre aux vieilles tours,
Le souvenir s'attache encore;
Minés par la vague des ans,
Sur le cours orageux du temps
Leur puissance s'en est allée;
Ils font sourire les passants,
Et n'ont plus d'autres courtisans
Que les pauvres de la vallée.
Autour de l'antique manoir,
Tu n'entendras d'autre murmure
Que les soupirs du vent du soir.
Glissant à travers la verdure,
Les airs des rustiques pipeaux,
Ou la clochette des troupeaux
Regagnant leur étable obscure,
Et quelquefois les doux concerts
D'une harpe mélancolique,
Dont une brise ossianique
Vient par moments ravir les airs,
A travers l'ogive gothique,
A l'écho de ses murs déserts.

C'est là que l'amitié t'appelle;

C'est là que de tes heureux jours,
Par mille gracieux détours,
Sur une pente naturelle
Tu laisseras errer le cours;
C'est là que la muse rêveuse,
Descendant du ciel sur tes pas,
Viendra, t'ouvrant ses chastes bras
Comme une aile silencieuse,
T'enlever aux soins d'ici-bas!
Notre âme est une source errante,
Qui dans son onde transparente
S'empreint de la couleur des lieux;
De la nature elle est l'image:
Tantôt sombre comme un nuage,
Tantôt pure comme les cieux!
Si, quittant ses rives fleuries,
Ses flots, par leur pente emportés,
Vont laver ces plages flétries
Par l'ombre obscure des cités,
Elle perd la teinte azurée,
Et, ne conservant que son nom,
Elle traîne une onde altérée,
Que souille un orageux limon;
Et le pasteur qui la vit naître
S'étonne et ne peut reconnaître
L'eau murmurante du vallon.
Mais, dès qu'abandonnant ces plages
Et retrouvant son lit natal,
Sa pente sous de verts ombrages
Ramène son flot de cristal,
Sur le sable d'or qu'elle arrose
En murmurant elle dépose
L'ombre qui ternit ses couleurs,
Et, dans son sein que le ciel dore,
Limpide elle retrace encore
L'azur du soir ou de l'aurore,
Les bois, les astres et les fleurs!

A M. AMÉDÉE DE PARSEVAL

Du poëte de Stényclare
Si notre âge assoupi retrouvait les accords,
J'irais, je chanterais sur le luth de Pindare
Ou l'hymne du triomphe ou la gloire des morts.

Qu'il est beau de voler dans la noble carrière
Sur la trace de nos soldats!
De suspendre sa lyre au bronze des combats,
Et, dans des tourbillons de flamme et de poussière,
D'exciter leur vertu guerrière,
Ou de chanter la gloire en face du trépas!

La muse aime à planer sur les champs du carnage,
A fouler sous ses pieds des lambeaux d'étendards,
Les membres des héros sur la poussière épars,
Et les tronçons brisés des glaives que leur rage
Semble encor défier de ses derniers regards.

Quel accompagnement sublime
Pour les chants inspirés du barde audacieux,
Que le bruit du canon roulant de cime en cime,
Ou le cri du coursier que la trompette anime,
Ou le fracas du pont qui gronde et qui s'abîme
Sous la bombe tombant des cieux!

Fier alors du péril, le poëte partage
La sainte gloire du guerrier,

Et cueille, transporté de joie et de courage,
Quelques rameaux sanglants de son même laurier.

Mais mon génie obscur est loin de tant d'audace :
Fuyant la scène des combats,
J'aime mieux, sur les pas de Virgile ou d'Horace,
Dans quelque humble Tibur, comme eux, cachant ma trace,
Égarer mollement mes pas.

J'aime mieux du penchant des collines prochaines
Entendre au loin monter le doux chant des pasteurs,
Ou bourdonner l'abeille autour du tronc des chênes,
Ou de mes limpides fontaines
Les flots assoupissants murmurer sous les fleurs.

J'aime mieux, dans ces bois où l'oiseau seul m'écoute,
Cherchant dès le matin le silence et le frais,
D'un pas inattentif perdre et chercher ma route,
Et, soupirant mes vers dans leurs antres secrets,
Entendre mes pas seuls résonner sous leur voûte,
Ou les pleurs de la nuit distiller goutte à goutte
Du dôme tremblant des forêts.

A M. CASIMIR DELAVIGNE

Saint-Point, près Mâcon, 9 février 1824.

Grâce aux vers enchanteurs que tout Paris répète,
Ton nom a retenti jusque dans ma retraite;
Et le soir, pour charmer les ennuis des hivers,
Autour de mon foyer nous relisons ces vers
Où brille en se jouant ta muse familière,
Qu'eût enviés Térence et qu'eût signés Molière.
Comment peux-tu passer, par quel don, par quel art,
De Syracuse au Havre, et du Gange à Bonnard?
Puis, déployant soudain les ailes de Pindare,
Sur les bords profanés de Sparte et de Mégare,
Aller d'un vers brûlant tout à coup rallumer
Ces feux dont leurs débris semblent encor fumer,
Ces feux de la vertu, de l'honneur, du courage,
Que recouvrent en vain dix siècles d'esclavage?
Comment, redescendu de ce brillant séjour,
Dans les bois de Meudon viens-tu chanter l'amour?
Franchissant d'un seul trait tout l'empire céleste,
Le gĕnie est un aigle, et ton vol nous l'atteste!

Relégué loin des bords où tout Paris charmé
Voit le fier Manlius, en bourgeois transformé,
Obéissant aux cris d'un parterre idolâtre,
Livrer ton nom modeste aux bravos du théâtre,
Je n'ai point encor lu ces chants que par ta voix
Messène a soupirés pour la troisième fois.
En vain l'écho léger que chaque jour publie,
Oracle du matin que le soir on oublie,

A porté jusqu'à moi quelques lambeaux de vers,
Quelques sons décousus de tes brillants concerts :
Dans ma soif des beaux vers, que ton nom seul rallume,
J'ai dévoré la page et j'attends le volume.
On dit que dans ces chants ton génie exalté
Prêche à des convertis l'antique liberté;
On dit qu'après trente ans d'esclavage et de crimes
Cette divinité respire dans tes rimes
Les parfums épurés d'un chaste et noble encens;
Que son nom dans ta bouche a repris son beau sens,
Et que, de trois pouvoirs lui formant un trophée,
De son bonnet sanglant ta main l'a décoiffée.
Ah! j'en rends grâce à toi! nous pourrons adorer
Celle qu'avant tes vers il nous fallait pleurer;
Son culte entre tes mains est pur et légitime :
Tu renierais tes dieux s'ils commandaient le crime.

Pour moi, tremblant encor du nom qu'elle a porté,
J'aborde ses autels avec timidité,
Craignant à chaque instant qu'arraché de sa base,
Le dieu mal affermi ne tombe et nous écrase.
Le siècle où je naquis excuse mes terreurs :
J'entendais au berceau le bruit de ses fureurs;
Son arbre, dont le sang arrosait les racines,
Portait, au lieu de fruits, la mort et les rapines.
Pour la première fois quand j'invoquai son nom,
Ce fut sous les verrous d'une indigne prison,
Dans les étroits guichets du cachot solitaire;
Elle me disputait aux baisers de mon père,
Qui, caressant son fils à travers les barreaux,
Payait d'un reste d'or la pitié des bourreaux.
Je vis, en grandissant, je vis sa main sanglante
Arracher des autels la prière tremblante,
Souiller, jeter au vent la cendre des tombeaux,
Des temples avilis disperser les lambeaux,
Et, le pied chancelant des suites d'une orgie,
Couvrant ses cheveux plats du bonnet de Phrygie,

Au long cri de la mort, à sa voix renaissant,
Danser sous l'échafaud qui ruisselait de sang.
Oui, voilà sous quels traits, dans ma sombre pensée,
Par la main du malheur son image est tracée.
Pardonne, ô Liberté! pour effacer ces traits,
Il faut, il faut au moins un siècle de bienfaits.

Hâte ces jours heureux, toi qui chantes sa gloire!
Mêle une page blanche à sa funèbre histoire :
Qu'on la voie en tes vers, vierge de sang humain,
Rejeter ce poignard qui ruisselle en sa main,
Devant un sceptre juste incliner un front libre,
De la force et du droit maintenir l'équilibre,
Nous couvrir d'une main du bouclier des lois,
Et de l'autre affermir la majesté des rois.
Mais c'est assez parler de nos vaines querelles;
Le temps emportera ce siècle sur ses ailes,
Et laissera tomber dans l'éternelle nuit
De nos dissensions le misérable bruit.
D'autres siècles viendront, chargés d'autres promesses;
Ils tromperont encor nos trompeuses sagesses;
Sur leur cours orageux l'homme encore emporté
Dans ses rêves nouveaux verra la vérité!
C'est la loi des esprits : tout cherche et tout travaille.
Ce monde, cher Lavigne, est un champ de bataille
Où des ombres d'un jour passent en combattant :
Pour qui? pour un fantôme, un système, un néant;
Et quand ils sont tout près de saisir leur idole,
C'est un ballon qui crève et du vent qui s'envole.

Émule harmonieux des cygnes d'Eurotas,
Ne prêtons point la lyre à ces tristes combats.
Laissons d'un siècle vain l'impuissante sagesse
Soulever ces rochers qui retombent sans cesse;
Dans la coupe d'Hébé ne versons point de fiel;
Ne mêlons point les voix de ces filles du ciel,
Ne mêlons pas les sons des lyres profanées

Aux cris des passions de nos jours déchaînées :
Mais demandons ensemble à la nature, aux dieux,
Ces chants modérateurs, sereins, mélodieux,
Ces chants de la vertu, dont la sainte harmonie
Ressemble quelquefois à la voix du génie,
Qui calment les partis, adoucissent les mœurs,
S'élèvent au-dessus des terrestres clameurs,
Et, sur l'aile du temps traversant tous les âges,
Brillent comme l'iris sur les flancs des nuages.
Mais, adieu; de l'Épître osant braver les lois,
Ma muse inattentive élève trop la voix.
D'un ton plus familier, d'une voix plus touchante,
Je voulais te parler, et voilà que je chante.

Ainsi, quand sur les bords du lac qui m'est sacré,
Séduit par la douceur de son flot azuré,
Ouvrant d'un doigt distrait l'anneau qui la captive,
J'abandonne ma barque à l'onde qui dérive,
Je ne veux que raser dans mon timide cours
De ses golfes riants les flexibles contours,
Et, sous le vert rideau des saules du rivage,
Glisser en dérobant quelques fleurs au bocage;
Mais du vent qui s'élève un souffle inaperçu
Badine avec ma voile et l'enfle à mon insu;
Le flot silencieux sur la liquide plaine
Pousse insensiblement la barque qui m'entraîne;
L'onde fuit, le jour tombe, et, réveillé trop tard,
Je vois le bord lointain fuir devant mon regard.

A M. DE LAMARTINE

PAR

M. CASIMIR DELAVIGNE

SUR LA LIBERTÉ

Captif sous mes rideaux, dont la double barrière
Enfermait avec moi la fièvre meurtrière,
J'humectais vainement mes poumons irrités
Des sirops onctueux par Charlard inventés;
Mon rhume s'obstinait, et ma bruyante haleine
Par secousse, en sifflant, s'exhalait avec peine.
Tes vers, qui m'ont sauvé, m'ont appris, un peu tard,
Qu'Apollon, pour guérir, vaut son docte bâtard;
Et je crois, plein du dieu qu'en te lisant j'adore,
Que l'oracle du Pinde est celui d'Épidaure.

Oui, tu m'as bien compris; oui, cette liberté
Qui séduit ma raison à sa mâle beauté,
Que ma muse poursuit de son ardent hommage,
Et dont mes fleurs d'un jour ont couronné l'image,
Propice à l'innocent, redoutable au pervers,
Est celle que Socrate invoque dans tes vers.
Messène l'adorait au pied du mont Ithôme;
Venise n'embrassa que son sanglant fantôme;
Son arc de l'Helvétie a chassé les Germains,
Et la flèche de Tell étincelle en ses mains.

Créé pour commander, l'homme naquit sans maître,
Et, chef-d'œuvre imparfait du Dieu qui le fit naître,
Avec l'instinct du bien vers le mal emporté,
Pour choisir la vertu, reçut la liberté:
La licence est en lui l'abus d'un droit sublime :
La liberté gouverne, et la licence opprime.
Elle seule, à nos yeux, de son front sans pudeur
Sous un masque romain déguisa sa laideur,
Et, de la liberté simulacre infidèle,
Lui ravit nos respects en se donnant pour elle.
L'excès de la raison comme un autre est fatal,
Et l'abus d'un grand bien le change en un grand mal.
Pour détrôner l'abus proscrirons-nous l'usage?
Mais quel bienfait si grand, ou quelle loi si sage,
Hors la tendre amitié, quel sentiment si beau,
Dont l'abus dangereux n'ait pas fait un fléau?
Du soupçon à l'œil faux la prudence est suivie,
Et l'émulation traîne après soi l'envie!
Pour la philosophie, un jour on m'a conté
Que son front se gonfla d'avoir trop médité;
Son cerveau douloureux s'ouvrit, et le sophisme
En sortit tout armé d'un double syllogisme;
Entre Euclide et Pascal, de l'excès du savoir
Naît le doute effaré, qui regarde sans voir;
La faiblesse pour mère a l'extrême indulgence,
Et l'extrême justice est presque la vengeance;
En punissant la faute, elle insulte au malheur:
La torture, à sa voix, fit mentir la douleur.
Thémis, moins rigoureuse, est aujourd'hui plus juste;
Mais on la trompe encore, et sa balance auguste
N'incline pas toujours du côté du bon droit;
Son glaive tombe à faux et frappe en maladroit.
La chicane au teint jaune, aux doigts longs et difformes,
Entoure son palais du dédale des formes,
Et dans l'obscurité les plaideurs aux abois
Sont par leurs défenseurs pillés au fond du bois.
J'ôte à ce parvenu la toge qui le pare,

Et je découvre un sot caché sous la simarre!
Que faire? De Thémis briser les tribunaux?
Mettre sa toque en cendre et sa robe en lambeaux?
Mais je vois un bandit, qui ne craint plus l'enquête,
A ma bourse, en plein jour, adresser sa requête;
Et deux plaideurs manceaux, de colère animés,
En champ clos pour leurs droits plaider à poings fermés.

Noble chevalerie, autrefois ta bannière
De l'Orient pour nous rapporta la lumière :
J'aime avec l'Arioste à vanter tes exploits,
Dont la justice errante a devancé les lois;
A voir tes jeux guerriers, ton amoureux servage,
Adoucir de nos mœurs l'aspérité sauvage.
Mais dans leurs jeux parfois tes preux moins innocents
Ont, la lance en arrêt, détroussé les passants,
Ont levé sur l'hymen des dîmes peu morales,
Et, possesseurs armés de leurs jeunes vassales,
Opposant aux maris des remparts crénelés,
Ont plus fait d'orphelins qu'ils n'en ont consolés.
Eh bien, de nos romans bannirons-nous les fées?
Irons-nous, de l'histoire arrachant les trophées,
Des excès féodaux d'un fougueux châtelain
Flétrir Clisson, Roland, Bayard et Duguesclin?

Le saint amour des rois, dans sa ferveur antique,
Des plus beaux dévouements fut la source héroïque.
Mais cet amour outré mène au mépris des lois,
Foule à pieds joints l'honneur, le bon sens et nos droits,
Sous le joug du pouvoir se jette avec furie,
Compte un homme pour tout, et pour rien la patrie.
J'en conclus qu'en tous lieux, surtout chez les Français,
L'incertaine raison marche entre deux excès,
Et court, dès qu'un faux pas l'écarte de sa route,
Du bonheur qu'on espère au malheur qu'on redoute;
Ainsi qu'un clair ruisseau, captif entre ses bords,
Qui sans les inonder leur verse ses trésors,

Gonflé par un orage, en un torrent se change,
Et roule sur les fleurs les débris et la fange.
Si les lois, si les arts, le bon droit, le bon goût,
Si tout admet l'excès, si l'excès flétrit tout,
Ami, la liberté n'en est pas plus complice
Que toute autre vertu dont l'abus est un vice.
A son front virginal ma main n'a pas ôté
Le bonnet phrygien, qu'il n'a jamais porté.
Pourquoi donc, trop séduit d'une fausse apparence,
Nommer la liberté quand tu peins la licence?
Eh! que répondrais-tu, si quelque noir censeur,
Trompé par tes accords et sourd à leur douceur,
Dans la vierge immortelle à qui tu rends hommage
Voulait voir cet esprit d'imposture et de rage,
Qui sur les bancs dorés d'un concile romain
Présida dans Constance un brandon à la main;
De Jean Hus, en priant, signa l'arrêt barbare;
Au front d'un Alexandre égara la tiare;
Qui, le doigt sur la bouche, au fond du Louvre assis,
Attisait les complots que soufflait Médicis,
Et poussait Charles neuf, quand ses mains frénétiques
Frappaient d'un plomb dévot des sujets hérétiques;
Qui se signant le front, l'air contrit, l'œil fervent,
Pour immoler Henri s'échappait d'un couvent;
Dont partout aujourd'hui la tortueuse audace
Se mêle en habit court aux nouveaux fils d'Ignace,
Qui prêche sous le frac, rampe sous le surplis,
Cache son embonpoint sous sa robe à longs plis,
Malgré ses trois mentons vante ses abstinences,
Se glisse incognito de la chaire aux finances,
Résigné, s'il le faut, à sauter du saint lieu
Dans le fauteuil royal où s'assit Richelieu?
Mais non, ce fanatisme est l'abus que je blâme;
Il n'a pas allumé ces traits de vive flamme
Qui, par l'aigle de Meaux à ta muse inspirés,
Brillent comme un reflet de ses foudres sacrés.
Il n'a pas modulé ces sons dont l'harmonie

Semble un écho pieux des concerts d'Athalie.
Non, non, ce n'est pas lui que ta lyre a chanté;
C'est la religion, sœur de la liberté!
Un flambeau dans les mains, les ailes étendues,
Des bras du Roi des cieux toutes deux descendues,
Chez les rois de la terre ont voulu s'exiler
Pour affranchir l'esclave ou pour le consoler.
Toutes deux ont ensemble erré parmi les tombes;
Toutes deux, s'élançant du fond des catacombes,
Sous un même drapeau marchaient d'un même pas,
Répandaient la lumière et ne l'étouffaient pas.
L'une, le front paré des palmes du martyre,
Présente l'espérance aux humains qu'elle attire;
Clémente, elle pardonne avec Guise expirant,
Embrase Fénelon d'un amour tolérant,
Guide Vincent de Paul, ensevelit Voltaire,
Brûle de chastes feux ces anges de la terre
Qui sans faste et sans crainte à la mort vont s'offrir
Pour sauver un malade ou l'aider à mourir.
L'autre, le casque en tête et le pied sur des chaînes,
Sourit à Miltiade, inspire Démosthènes,
Joue avec le laurier cueilli par Washington,
Et l'offre aux dignes fils des Grecs de Marathon,
Libres s'ils sont vainqueurs, et libres s'ils périssent,
Qu'un poëte secourt et que des rois trahissent.
Viens, et sans condamner nos cultes différents,
Viens aux pieds des deux sœurs échanger nos serments.
Éclairés par leurs yeux, réchauffés sous leurs ailes,
Pour les mieux adorer, unissons-nous comme elles;
Et dans un même temple, à deux autels voisins,
Offrons nos dons divers sans désunir nos mains.

Que j'aime le tableau de la barque incertaine
Cédant en vers si doux au souffle qui l'entraîne!
Au gré des flots mouvants, par la brise effleurés,
Sous nos deux pavillons nous voguons séparés;
Mais, quel que soit le bord où tende notre audace,

Pour nous montrer du doigt l'écueil qui nous menace,
Nous saluer d'un signe ou d'un regard ami,
Laissons tomber la rame élevée à demi.
Demandons l'un pour l'autre une mer sans orage,
Un ciel d'azur, un port au terme du voyage,
Un vent qui nous y mène, et, propice à tous deux,
M'apportant tes souhaits, te reporte mes vœux.

A M. LÉON BRUYS D'OUILLY[1]

Paris, 8 avril 1857

Enfants de la même colline,
Abreuvés au même ruisseau,
Comme deux nids sur l'aubépine,
Près du mien Dieu mit ton berceau!

De nos toits voisins les fumées
Se perdaient dans le même ciel,
Et de tes herbes parfumées
Mes abeilles volaient le miel;

Souvent je vis ta douce mère,
De mes prés foulant le chemin,
Te mener comme un jeune frère
A moi, tout petit, par la main!

Et, te soulevant vers ma lyre
Sur ses bras qui tremblaient un peu,
Dans mes vers t'enseigner à lire,
Enfant qui joue avec le feu!

Et je pensais par aventure,
En contemplant cet or mouvant

1. Cette pièce est placée en tête d'un roman en vers intitulé *Thérèse*, et dont M. Bruys d'Ouilly est l'auteur.

De ta soyeuse chevelure
Où les baisers pleuvaient souvent :

« Charmant visage! enfance heureuse,
Sans prévoyance et sans oubli!
Que jamais la gloire ne creuse
Sur ce front blanc le moindre pli!

« Que jamais son flambeau n'allume
D'un feu sombre ces yeux si beaux,
Ainsi qu'une torche qui fume
Et se réfléchit dans les eaux!

« Que jamais ses serres de proie
N'éclaircissent avant le temps
Ces cheveux où ma main se noie,
Feuillage épais de ses printemps!

« Que jamais cette main qui vibre
Dans ma poitrine à tout moment
N'arrache à son cœur une fibre,
Comme une corde à l'instrument!

« Si quelque voix tombe en son âme,
Que son écho mélodieux
Soit dans l'oreille d'une femme,
Et sa gloire dans deux beaux yeux! »

Je partis; j'errai des années...
Quand je revins au vert vallon
Chercher nos jeunesses fanées,
Je ne trouvai plus que ton nom :

L'éclair qui m'avait fait poëte,
Jaloux de tes jours de repos,
S'était abattu sur ta tête
Comme un aiglon sur deux troupeaux.

L'astre naissant de ta carrière,
Sur ton front venant ondoyer,
Dardait des reflets de lumière
Qui te présageaient son foyer.

Plein d'ivresse et d'inquiétude
En écoutant grandir ta voix,
Je repense à ta solitude,
A ton enfance au fond des bois :

Pleure ton fils, ô ma vallée !
Il saura ce que vaut trop tard
Une heure à ton ombre écoulée,
Un rêve qu'on berce à l'écart,

Le vol de la brise éphémère,
Au bruit de l'onde un pur sommeil,
Et ces voix de sœur et de mère
Qui nous appelaient au réveil.

A M. A. DE LAMARTINE

PAR

M. L. BRUYS D'OUILLY

Paris, 1836.

En causant vers le soir à ton foyer gothique,
Deux mots étaient sortis de l'urne poétique;
Tu les roulais en toi, comme sur le billard
La bille que ta main lançait dans le hasard :
Tu parlais du curé, tu parlais du poëte;
Déjà pour les chanter ta parole était prête.
Le premier de ces noms, avec l'amour et Dieu,
Fit rayonner ton œil d'une gerbe de feu,
Et la nuit vint bientôt avec tout son délire
Faire chanter ton cœur comme vibre une lyre.
A peine en ton vallon l'aube était de retour,
Qu'une voix me disait : « Ami, voici le jour! »
Et déjà près du seuil une crinière grise
Flottait en hennissant au souffle de la brise;
Et bientôt tous les deux, dans les sentiers épars,
Gravissant la montagne et fuyant les regards,
Tandis que l'émondeur ébranchait les vieux frênes,
Que la grive chantait sur le sommet des chênes,
Nous nous entretenions de ce sujet sacré,
Dont la lave couvait sous ton front inspiré.
Puis ta poitrine enfin, comme un large cratère
Qui s'entr'ouvre et remplit les échos de la terre,

Et je découvre un sot caché sous la simarre!
Que faire? De Thémis briser les tribunaux?
Mettre sa toque en cendre et sa robe en lambeaux?
Mais je vois un bandit, qui ne craint plus l'enquête,
A ma bourse, en plein jour, adresser sa requête;
Et deux plaideurs manceaux, de colère animés,
En champ clos pour leurs droits plaider à poings fermés.

Noble chevalerie, autrefois ta bannière
De l'Orient pour nous rapporta la lumière :
J'aime avec l'Arioste à vanter tes exploits,
Dont la justice errante a devancé les lois;
A voir tes jeux guerriers, ton amoureux servage,
Adoucir de nos mœurs l'aspérité sauvage.
Mais dans leurs jeux parfois tes preux moins innocents
Ont, la lance en arrêt, détroussé les passants,
Ont levé sur l'hymen des dîmes peu morales,
Et, possesseurs armés de leurs jeunes vassales,
Opposant aux maris des remparts crénelés,
Ont plus fait d'orphelins qu'ils n'en ont consolés.
Eh bien, de nos romans bannirons-nous les fées?
Irons-nous, de l'histoire arrachant les trophées,
Des excès féodaux d'un fougueux châtelain
Flétrir Clisson, Roland, Bayard et Duguesclin?

Le saint amour des rois, dans sa ferveur antique,
Des plus beaux dévouements fut la source héroïque.
Mais cet amour outré mène au mépris des lois,
Foule à pieds joints l'honneur, le bon sens et nos droits,
Sous le joug du pouvoir se jette avec furie,
Compte un homme pour tout, et pour rien la patrie.
J'en conclus qu'en tous lieux, surtout chez les Français,
L'incertaine raison marche entre deux excès,
Et court, dès qu'un faux pas l'écarte de sa route,
Du bonheur qu'on espère au malheur qu'on redoute;
Ainsi qu'un clair ruisseau, captif entre ses bords,
Qui sans les inonder leur verse ses trésors,

Gonflé par un orage, en un torrent se change,
Et roule sur les fleurs les débris et la fange.
Si les lois, si les arts, le bon droit, le bon goût,
Si tout admet l'excès, si l'excès flétrit tout,
Ami, la liberté n'en est pas plus complice
Que toute autre vertu dont l'abus est un vice.
A son front virginal ma main n'a pas ôté
Le bonnet phrygien, qu'il n'a jamais porté.
Pourquoi donc, trop séduit d'une fausse apparence,
Nommer la liberté quand tu peins la licence?
Eh! que répondrais-tu, si quelque noir censeur,
Trompé par tes accords et sourd à leur douceur,
Dans la vierge immortelle à qui tu rends hommage
Voulait voir cet esprit d'imposture et de rage,
Qui sur les bancs dorés d'un concile romain
Présida dans Constance un brandon à la main;
De Jean Hus, en priant, signa l'arrêt barbare;
Au front d'un Alexandre égara la tiare;
Qui, le doigt sur la bouche, au fond du Louvre assis,
Attisait les complots que soufflait Médicis,
Et poussait Charles neuf, quand ses mains frénétiques
Frappaient d'un plomb dévot des sujets hérétiques;
Qui se signant le front, l'air contrit, l'œil fervent,
Pour immoler Henri s'échappait d'un couvent;
Dont partout aujourd'hui la tortueuse audace
Se mêle en habit court aux nouveaux fils d'Ignace,
Qui prêche sous le frac, rampe sous le surplis,
Cache son embonpoint sous sa robe à longs plis,
Malgré ses trois mentons vante ses abstinences,
Se glisse incognito de la chaire aux finances,
Résigné, s'il le faut, à sauter du saint lieu
Dans le fauteuil royal où s'assit Richelieu?
Mais non, ce fanatisme est l'abus que je blâme;
Il n'a pas allumé ces traits de vive flamme
Qui, par l'aigle de Meaux à ta muse inspirés,
Brillent comme un reflet de ses foudres sacrés.
Il n'a pas modulé ces sons dont l'harmonie

Tu ne voulais chanter ta gloire à l'univers.
Pourtant, en remontant au jour de ta naissance,
De quels divins secrets, poëte par essence,
Tu nous aurais dotés dans une heure d'amour,
En laissant tout ton cœur s'exhaler au grand jour!
Mais, hélas! ce sujet vaste comme le monde,
Cette mer de pensers en orages féconde,
C'est moi, dans ce moment, que le sort vint choisir
Pour y jeter ma barque, au risque d'y périr.

Ami, sur cette mer où l'orage respire,
Si tu la vois chercher les eaux de ton navire,
Pour lui porter secours n'attends pas de signaux;
Songe qu'elle est sans voile et sans mât sur les eaux :
Du plus loin que tes yeux la verront dans l'orage,
Jette-lui de ta main la corde du naufrage,
Ou tu ne verras plus bientôt sous tes regards,
Au premier coup de vent, que des débris épars,
Que des rames au loin par les vagues roulées;
Car ses planches déjà sont si mal assemblées,
Qu'on dirait un enfant qui voulut les unir.
Mais ton vaisseau s'enfuit si loin dans l'avenir,
Que l'œil ne verrait plus ta voile de poëte
Si j'avais attendu que la barque fût prête.

Un jour, à mon réveil, sur le sombre élément,
Comme un oiseau de mer, les deux ailes au vent,
Si je la vois voguer dans ton sillon de gloire,
Si je chante pour elle un hymne de victoire,
C'est à toi que ces chants s'adresseront encor;
Car, enfant, c'est aux sons de cette harpe d'or
Qui vibre sous ta main que je prêtai l'oreille,
Et c'est ta sainte voix aujourd'hui qui m'éveille.

Ah! si j'avais au cœur des sons assez puissants,
Dans quels divins transports, sous quels brûlants accents
Le monde qui t'écoute écouterait encore

Ce torrent de pensers que mon cœur élabore,
Qui se presse sur moi, qui brûle et bat mon sein,
Comme dans son clocher palpite le tocsin!
Tes vers, je les ai lus : non, j'ai voulu les lire:
Mais, dès les premiers sons des élans de la lyre,
J'ai senti remonter, de ce feuillet des cieux,
De ces larmes sans nom dans mon cœur et mes yeux;
Et comme le nuage obscurcirait l'étoile,
Ces pleurs se sont sur moi déroulés comme un voile.
Mais c'est la goutte d'eau du mystique arrosoir
Que le jardinier verse aux calices du soir.
La fleur qui les reçoit, comme l'eau de la vie,
Qu'un doux rayon du ciel sur l'étamine essuie,
De son rameau plié redresse, aux feux du jour,
Sa coupe débordant de parfums et d'amour.

POÉSIES DIVERSES

POÉSIES DIVERSES

LA CHUTE DU RHIN

A LAUFEN

PAYSAGE

C'était aux premiers feux de la naissante aurore ;
Le jour dans les vallons ne plongeait pas encore,
Mais, planant dans les airs sur ses pâles rayons,
Ne touchait que le ciel et les crêtes des monts.
Sur les obscurs sentiers de la forêt profonde,
Au roulement lointain d'un tonnerre qui gronde,
J'avançais; de l'orage imitant le fracas,
Le tonnerre des eaux redouble à chaque pas :
Déjà, comme battus par les coups d'un orage,
Les arbres ébranlés secouaient leur feuillage,
Et les rochers, minés sur leurs vieux fondements,
Épouvantaient mes yeux de leurs longs tremblements.
Enfin, mon pied crispé touche au bord de l'abîme;
Le voile humide épars sur cette horreur sublime
Tombe; je jette un cri de surprise et d'effroi :
Le fleuve tout entier s'écroule devant moi!
Ah! regarde, ô mon âme, et demeure en silence!
Nature, ah! qui pourrait parler en ta présence,

Quand sous ces traits divins, que ton Dieu t'a donnés,
Tu te montres sans voile à nos yeux étonnés?
Le poids de la grandeur accable la pensée;
Le cœur fuit, l'œil se trouble, et la bouche oppressée,
Cherchant en vain le mot impossible à trouver,
O Dieu! jette ton nom et ne peut l'achever.

De rochers en rochers et d'abîme en abîme
Il tombe, il rebondit, il retombe, il s'abîme;
Les débris mugissants roulent de toutes parts;
Le Rhin sur tous ses bords sème ses flots épars;
De leur choc redoublé le roc gémit et fume;
Le flot pulvérisé roule en flocons d'écume,
Remonte, court, serpente; aux noirs flancs du rocher
Semble avec ses cent bras chercher à s'accrocher,
Sur les bords de l'abîme accourt, hésite encore;
Puis dans le gouffre ouvert, qui hurle et le dévore,
Réunissant enfin tous ses flots à la fois,
D'un bond majestueux tombe de tout son poids :
L'abîme en retentit, l'air siffle, le sol gronde;
Le gouffre, en bouillonnant, s'enfle et revomit l'onde;
Le fleuve, épouvanté, dans ses fougueux transports,
Retombe sur lui-même et déchire ses bords,
Et semble, en prolongeant un lugubre murmure,
De ses flots mutilés étaler la torture,
Et, d'un cours insensé s'enfuyant au hasard,
En cent torrents brisés roule de toute part.
Tel un temple superbe inondé par la foule,
Sur ses vieux fondements tout à coup s'il s'écroule,
Un seul cri jusqu'au ciel s'élance; tout s'enfuit;
Le sol tremblant répond à cet horrible bruit;
Les piliers ébranlés chancellent sur leur base;
La voûte éclate et tombe, et les murs qu'elle écrase,
Roulant sur les parvis en immenses lambeaux,
De leurs débris fumants enfoncent les tombeaux;
Sous un nuage épais de cendre et de poussière
L'astre du jour répand sa sinistre lumière;

Et sur les champs voisins les décombres jetés
Laissent errer au loin les yeux épouvantés!

Tombe avec cette chute et rejaillis comme elle,
O ma pauvre pensée, et plonges-y ton aile,
Comme l'oiseau du ciel qui vient en tournoyant
Enivrer son regard sur ce gouffre aboyant;
Puis confonds dans l'horreur d'une extase muette
Ta faible voix au bruit que chaque flot lui jette,
Et que Dieu, qui là-haut écoute dans sa paix
L'écho majestueux des hymnes qu'il s'est faits,
Distingue avec bonté ton sourd et doux murmure
D'avec les mille voix de sa forte nature,
Entre ces éclats d'onde et ces orgues des bois,
A son accent pieux reconnaisse ta voix,
Et dise, en écoutant cette lutte touchante :
« Le fleuve me célèbre et l'insecte me chante! »

UNE JEUNE FILLE

Elle était dans cet âge où, prête à se flétrir
Cette fleur de beauté, qu'un printemps fait mûrir,
Semble inviter l'amour à cueillir ses délices
Avant qu'un jour de plus effeuille ses calices;
Age heureux de la grâce et de la volupté,
Qui confond en un jour le printemps et l'été.
La jeunesse mêlait sur ses lèvres écloses
Une tendre pâleur à l'éclat de ses roses.
Ses traits formés, dont l'ombre arrêtait le contour,
Ses yeux bleus où, perçant et voilé tour à tour,
L'astre dont le foyer est le cœur d'une femme
Laissait en longs éclairs jaillir toute sa flamme;
D'un sein plus arrondi les globes achevés,
D'un souffle égal et pur abaissés, élevés;
Et ses cheveux flottants, dont les tresses moins blondes
Jusque sur le gazon glissaient en larges ondes,
Mais dont l'or brunissant, de plus de feu frappé,
Ressemblait à l'épi que la faux a coupé:
Tout en elle annonçait ces saisons de tempête,
Ce solstice éclatant où la beauté s'arrête.
Un voile blanc, tissu du poil de ses brebis,
Pressait ses chastes flancs et, glissant à longs plis,
Dessinait les contours de sa taille superbe,
Et venait sous ses pieds se confondre avec l'herbe.
Aucun vain ornement, aucun luxe emprunté,
N'altéraient la candeur de sa pure beauté;
Dédaignant d'un faux art les trompeuses merveilles,
L'opale ou le corail n'ornait pas ses oreilles,

Le rubis sur son front ne dardait pas ses feux,
L'or autour de son cou n'enlaçait pas ses nœuds,
Et ces lourds bracelets, qu'un vain luxe idolâtre,
De ses bras arrondis ne foulaient point l'albâtre :
Mais sur sa blanche épaule un ramier favori
Était venu chercher un amoureux abri;
Il ventilait son cou d'un frémissement d'aile;
Et broutant le gazon qui croissait autour d'elle,
Deux agneaux, par sa voix sous ses yeux retenus,
Folâtraient sur sa trace et léchaient ses pieds nus :
Tels les plus doux objets qu'anima la nature
Suivaient Ève en Éden et formaient sa parure.

RÉFLEXION

Oui, parmi ces mortels dont les races pressées,
Par la race nouvelle aussitôt remplacées,
Traversent tour à tour ce séjour des vivants,
Comme ces tourbillons balayés par les vents,
Toujours, partout, depuis la naissance des hommes
Jusqu'à l'épaisse nuit de l'époque où nous sommes,
Sur tous les horizons de ce vaste univers,
Mes yeux ont vu régner deux sentiments divers.
Les uns, en avançant dans cette obscure voûte
Que le destin muet étend devant leur route,
Promenant autour d'eux un sinistre regard,
Ont dit : « Qui sommes-nous?... les enfants du hasard,
Des fruits nés d'un printemps et tombant à l'automne,
Que prodigue la vie et que la mort moissonne;
Qui prenons pour l'esprit un instinct passager,
Un accord de nos sens qu'un choc peut déranger,
Et qui, pour s'élever à cet honneur suprême,
Emprunte tout du corps, tout, jusqu'à son nom même!
De nos propres désirs nous n'avons pas le choix :
Nos sens font nos besoins, nos besoins font nos lois;
Et, poussés par ces lois où leur force nous guide,
Le crime et la vertu ne sont rien qu'un mot vide,
Par l'espoir ou la peur une fois inventé,
Et que l'écho des temps d'âge en âge a porté.
Sur son Dieu l'homme en vain interroge le monde;
A sa voix suppliante il n'est rien qui réponde :
Prières sans vertu, vain soupir, vain effort!
Et qu'importe s'il est? Ne vois-tu pas qu'il dort,

Et que, trop loin de toi pour qu'il puisse t'entendre,
Il n'est pas pour celui qui ne peut le comprendre?
Son être à nos regards ne s'est point révélé :
En vain des bruits lointains disent qu'il a parlé,
Que du sommet des cieux ce roi de la nature,
D'un insecte rampant revêtant la figure,
Est descendu vers nous pour nous guider à lui :
S'il apparut jamais, pourquoi pas aujourd'hui?
Sur ce globe lointain s'il eût daigné descendre,
Par la voix du tonnerre il se fût fait entendre,
L'évidence eût frappé le doute confondu;
Si Dieu nous eût parlé, tout homme eût entendu.
Sous son doute écrasé, l'esprit humain retombe;
Sur notre sort futur interrogeons la tombe,
Un silence éternel nous répond. Ces débris,
Ce corps rongé de vers, ces ossements flétris,
Ces éléments épars d'une vile matière
Que le temps décompose et réduit en poussière,
Proclament-ils la vie et l'immortalité?
Tout me dit que la terre un moment m'a prêté
De ce feu qui l'anime une faible étincelle,
Que ma tombe lui rend ce que j'empruntai d'elle;
Que ce souffle de vie, exhalé sans retour,
Dans des êtres sans fin circule tour à tour;
Que, sans pouvoir jamais se joindre et se connaître,
De ce MOI qui n'est plus d'autres MOI vont renaître,
Qui, subissant ainsi l'unique loi du sort,
Passeront à jamais du néant à la mort.
Profitons donc du jour; vivons donc, si c'est vivre,
Sans nous inquiéter de la nuit qui va suivre.
La nature, à nos yeux voilant la vérité,
Dans nos sentiers du moins plaça la volupté.
Sous mille aspects divers sa main nous la présente.
Cueillons-la : tout notre être est dans l'heure présente.
Rien n'est mal, rien n'est bien; tout est peine ou plaisir,
Et la seule sagesse est de savoir choisir.
Sans remords, sans terreurs, buvons jusqu'à la lie

POÉSIES DIVERSES

Je ne prononce pas sur ce sacré mystère;
Quelle bouche dirait ce que Dieu voulut taire?
L'esprit humain, fendant la mer d'obscurité,
Trompé par chaque écueil, crie en vain : « Vérité! »
Sur ces bords ignorés plane une nuit divine;
Ce monde est une énigme : heureux qui la devine!...
L'énigme a-t-elle un mot? Pour moi, dussent mes yeux
N'en découvrir jamais le sens mystérieux;
Dussent, après mes jours, la tombe et son silence
De ce rêve divin confondre l'espérance,
En m'enlevant le prix pour qui j'ai combattu,
M'apprendre que j'étais dupe de la vertu,
Pour ce Dieu que mon cœur se crée et qu'il adore,
Dans ma sublime erreur, j'immolerais encore
Et ce monde, et du temps la courte volupté,
A ce rêve doré de l'immortalité!

LA

MORT DE SOCRATE

AVERTISSEMENT

Si la poésie n'est pas un vain assemblage de sons, elle est sans doute la forme la plus sublime que puisse revêtir la pensée humaine : elle emprunte à la musique cette qualité indéfinissable de l'harmonie qu'on a appelée céleste, faute de pouvoir lui trouver un autre nom : parlant aux sens par la cadence des sons, et à l'âme par l'élévation et l'énergie du sens, elle saisit à la fois tout l'homme ; elle le charme, le ravit, l'enivre, elle exalte en lui le principe divin ; elle lui fait sentir pour un moment *ce quelque chose de plus qu'humain* qui l'a fait nommer la langue des dieux.

C'est du moins la langue des philosophes, si la philosophie est ce qu'elle doit être, le plus haut degré d'élévation donné à la pensée humaine, la raison divinisée : la métaphysique et la poésie sont donc sœurs, ou plutôt ne sont qu'une ; l'une étant le beau idéal dans la pensée, l'autre le beau idéal dans l'expression, pourquoi les séparer? pourquoi dessécher l'une et avilir l'autre? L'homme a-t-il trop de ses dons célestes pour s'en dépouiller à plaisir? a-t-il peur de donner trop d'énergie à son âme en réunissant ces deux puissances? Hélas! il retombera toujours assez tôt dans les formes et dans les pensées vulgaires! La sublime philosophie, la poésie digne d'elle, ne sont que des révélations rapides qui viennent interrompre trop rarement la triste mono-

tonie des siècles : ce qui est beau dans tous les genres n'est pas de tous les jours ici-bas; c'est un éclair de cet autre monde où l'âme s'élève quelquefois, mais où elle ne séjourne pas.

Ces réflexions nous semblent propres à excuser du moins l'auteur de ce *fragment*, d'avoir tenté de fondre ensemble la poésie et la métaphysique de ces belles doctrines du sage des sages; quoique ce morceau porte le nom de Socrate, on y sent cependant déjà une philosophie plus avancée, et comme un avant-goût du christianisme près d'éclore : si un homme méritait sans doute qu'on lui en supposât d'avance les sublimes inspirations, cet homme était Socrate.

Il avait combattu toute sa vie cet empire des sens que le Christ venait renverser; sa philosophie était toute religieuse; elle était humble, car il la sentait inspirée; elle était douce, elle était tolérante, elle était résignée : elle avait deviné l'unité de Dieu, l'immortalité de l'âme, plus encore, s'il faut en croire les commentateurs de Platon et quelques mots étranges échappés à ces deux bouches sublimes. L'homme était allé jusqu'où l'homme pouvait aller; il fallait une révélation pour lui faire franchir encore un pas immense. Socrate, lui, en sentait le besoin; il l'indiquait; il la préparait par ses discours, par sa vie et par sa mort. Il était digne de l'entrevoir à ses derniers moments; en un mot, il était inspiré; il nous le dit, il nous le répète, et pourquoi refuserions-nous de croire sur parole l'homme qui donnait sa vie pour l'amour de la vérité? Y a-t-il beaucoup de témoignages qui vaillent la parole de Socrate mourant? Oui, sans doute, il était inspiré; il était un précurseur de cette révélation définitive que Dieu préparait de temps en temps par des révélations partielles. Car la vérité et la sagesse ne sont point de nous : elles descendent du ciel dans les cœurs choisis qui sont suscités de Dieu selon les besoins des temps. Il les semait çà et là; il les répandait goutte à goutte pour en donner seulement la connaissance et le désir, jusqu'au moment où il devait nous en rassasier avec plénitude.

Indépendamment de la sublimité des doctrines qu'il annonçait, la mort de Socrate était un tableau digne des regards des hommes et du ciel; il mourait sans haine pour ses persécuteurs, victime de ses vertus, s'offrant en holocauste pour la vérité : il pouvait se défendre, il pouvait se renier lui-même; il ne le voulut pas; c'eût été mentir au Dieu qui parlait en lui, et rien n'annonce qu'un sentiment d'orgueil soit venu altérer la pureté, la beauté de ce sublime dévouement. Ses paroles, rapportées par Platon, sont aussi simples à la fin de son dernier jour qu'au milieu de sa vie; la solennité de ce grand moment de la mort ne donne à ses expressions ni tension ni faiblesse; obéissant avec amour à la volonté des dieux qu'il aime à reconnaître en tout, son dernier jour ne diffère en rien de ses autres jours, si ce n'est qu'il n'aura pas de lendemain! Il continue avec ses amis le sujet de conversation commencé la veille; il boit la ciguë comme un breuvage ordinaire; il se couche pour mourir, comme il aurait fait pour dormir : tant il est sûr que les dieux sont là, avant, après, partout, et qu'il va se réveiller dans leur sein!

Le poëte n'a pas interrompu son chant par les détails assez connus du jugement, et par les longues dissertations de Socrate et de ses amis; il n'a chanté que les dernières heures et les dernières paroles du philosophe, ou du moins les paroles qu'il lui suppose. Nous l'imiterons; nous nous contenterons de rappeler l'avant-scène aux lecteurs.

Socrate, condamné à mourir pour ses opinions religieuses, attendait la mort depuis plusieurs jours; mais il ne devait boire la ciguë qu'au moment où le vaisseau envoyé tous les ans à Délos en l'honneur de Thésée serait de retour dans le port d'Athènes. C'est ce vaisseau que l'on nommait *Théorie*, et qu'on apercevait dans le lointain au moment où le poëme commence. Le *Serviteur des Onze* était un esclave de ce tribunal, destiné au service des prisonniers en attendant l'exécution des sentences.

Ce fragment est imprimé comme il a été écrit par l'auteur, dans une forme inusitée, par couplets d'inégale longueur; après cha-

que couplet, nous avons laissé un blanc qui indique la suspension du sens, et l'auteur passe souvent, sans autre transition, d'une pensée à une autre.

Nous nous servirons pour les notes, toutes tirées de Platon, de l'admirable traduction de Platon par M. Cousin. Ce jeune philosophe, digne d'expliquer un pareil maître, pour faire rougir notre siècle de ses honteux et dégradants sophismes, après l'avoir rappelé lui-même aux plus nobles théories du spiritualisme, a eu l'heureuse pensée de lui révéler la sagesse antique dans toute sa grâce et toute sa beauté. Trouvant la philosophie de nos jours encore toute souillée des lambeaux du matérialisme, il lui montre Socrate, et semble lui dire : « Voilà ce que tu es, et voilà ce que tu as été ! » Espérons qu'en achevant son bel ouvrage, il la dégagera aussi des nuages dont Kant et quelques-uns de ses disciples l'ont enveloppée, et nous la fera apparaître enfin toute resplendissante de la pure lumière du christianisme.

LA

MORT DE SOCRATE

La vérité, c'est Dieu.

Le soleil, se levant aux sommets de l'Hymette,
Du temple de Thésée illuminait le faîte,
Et, frappant de ses feux les murs du Parthénon,
Comme un furtif adieu, glissait dans la prison;
On voyait sur les mers une poupe dorée[1],
Au bruit des hymnes saints, voguer vers le Pirée,
Et c'était ce vaisseau dont le fatal retour
Devait aux condamnés marquer leur dernier jour;
Mais la loi défendait qu'on leur ôtât la vie
Tant que le doux soleil éclairait l'Ionie,
De peur que ses rayons, aux vivants destinés,
Par des yeux sans regard ne fussent profanés,
Ou que le malheureux, en fermant sa paupière,
N'eût à pleurer deux fois la vie et la lumière!
Ainsi l'homme exilé du champ de ses aïeux
Part avant que l'aurore ait éclairé les cieux!

Attendant le réveil du fils de Sophronique,
Quelques amis en deuil erraient sous le portique[2],

Et sa femme, portant son fils sur ses genoux,
Tendre enfant dont la main joue avec les verrous,
Accusant la lenteur des geôliers insensibles,
Frappait du front l'airain des portes inflexibles!
La foule inattentive au cri de ses douleurs
Demandait en passant le sujet de ses pleurs,
Et reprenant bientôt sa course suspendue,
Et dans les longs parvis par groupes répandue,
Recueillait ces vains bruits dans le peuple semés,
Parlait d'autels détruits et des dieux blasphémés,
Et d'un culte nouveau corrompant la jeunesse,
Et de ce Dieu sans nom, étranger dans la Grèce!
C'était quelque insensé, quelque monstre odieux,
Quelque nouvel Oreste aveuglé par les dieux,
Qu'atteignait à la fin la tardive justice,
Et que la terre au ciel devait en sacrifice!
Socrate! et c'était toi qui, dans les fers jeté,
Mourais pour la justice et pour la vérité!

Enfin de la prison les gonds bruyants roulèrent;
A pas lents, l'œil baissé, les amis s'écoulèrent :
Mais Socrate, jetant un regard sur les flots,
Et leur montrant du doigt la voile vers Délos :
« Regardez sur les mers cette poupe fleurie;
C'est le vaisseau sacré, l'heureuse Théorie[3]!
Saluons-la, dit-il : cette voile est la mort!
Mon âme aussitôt qu'elle entrera dans le port!
Et cependant parlez! et que ce jour suprême
Dans nos doux entretiens s'écoule encor de même[4]!
Ne jetons point aux vents les restes du festin;
Des dons sacrés des dieux usons jusqu'à la fin :
L'heureux vaisseau qui touche au terme du voyage
Ne suspend pas sa course à l'aspect du rivage;
Mais, couronné de fleurs, et les voiles aux vents,
Dans le port qui l'appelle il entre avec les chants!

« Les poëtes ont dit qu'avant sa dernière heure
En sons harmonieux le doux cygne se pleure :
Amis, n'en croyez rien! l'oiseau mélodieux
D'un plus sublime instinct fut doué par les dieux!
Du riant Eurotas près de quitter la rive,
L'âme, de ce beau corps à demi fugitive,
S'avançant pas à pas vers un monde enchanté,
Voit poindre le jour pur de l'immortalité,
Et, dans la douce extase où ce regard la noie,
Sur la terre en mourant elle exhale sa joie.
Vous qui près du tombeau venez pour m'écouter,
Je suis un cygne aussi : je meurs, je puis chanter! »

Sous la voûte, à ces mots, des sanglots éclatèrent;
D'un cercle plus étroit ses amis l'entourèrent :
« Puisque tu vas mourir, ami trop tôt quitté,
Parle-nous d'espérance et d'immortalité!
— Je le veux bien, dit-il : mais éloignons les femmes;
Leurs soupirs étouffés amolliraient nos âmes;
Or, il faut, dédaignant les terreurs du tombeau,
Entrer d'un pas hardi dans un monde nouveau!

« Vous le savez, amis, souvent, dès ma jeunesse,
Un génie inconnu m'inspira la sagesse,
Et du monde futur me découvrit les lois.
Etait-ce quelque dieu caché dans une voix?
Une ombre m'embrassant d'une amitié secrète?
L'écho de l'avenir? la muse du poëte?
Je ne sais; mais l'esprit qui me parlait tout bas,
Depuis que de ma fin je m'approche à grands pas,
En sons plus élevés me parle, me console;
Je reconnais plus tôt sa divine parole,
Soit qu'un cœur affranchi du tumulte des sens

Avec plus de silence écoute ses accents;
Soit que, comme l'oiseau, l'invisible génie
Redouble vers le soir sa touchante harmonie;
Soit plutôt qu'oubliant le jour qui va finir
Mon âme, suspendue aux bords de l'avenir,
Distingue mieux le son qui part d'un autre monde,
Comme le nautonier, le soir, errant sur l'onde,
A mesure qu'il vogue et s'approche du bord,
Distingue mieux la voix qui s'élève du port.
Cet invisible ami jamais ne m'abandonne,
Toujours de son accent mon oreille résonne,
Et sa voix dans ma voix parle seule aujourd'hui;
Amis, écoutez donc! ce n'est plus moi; c'est lui!... »

Le front calme et serein, l'œil rayonnant d'espoir,
Socrate à ses amis fit signe de s'asseoir;
A ce signe muet soudain ils obéirent,
Et sur les bords du lit en silence ils s'assirent :
Symmias abaissait son manteau sur ses yeux;
Criton d'un œil pensif interrogeait les cieux;
Cébès penchait à terre un front mélancolique;
Anaxagore, armé d'un rire sardonique,
Semblait, du philosophe enviant l'heureux sort,
Rire de la fortune et défier la mort!
Et le dos appuyé sur la porte de bronze,
Les bras entrelacés, le serviteur des Onze,
De doute et de pitié tour à tour combattu,
Murmurait sourdement : « Que lui sert sa vertu? »
Mais Phédon, regrettant l'ami plus que le sage,
Sous ses cheveux épars voilant son beau visage,
Plus près du lit funèbre aux pieds du maître assis,
Sur ses genoux pliés se penchait comme un fils,
Levait ses yeux voilés sur l'ami qu'il adore,
Rougissait de pleurer, et le pleurait encore!

Du sage cependant la terrestre douleur
N'osait point altérer les traits ni la couleur;
Son regard élevé loin de nous semblait lire;
Sa bouche, où reposait son gracieux sourire,
Toute prête à parler, s'entr'ouvrait à demi;
Son oreille écoutait son invisible ami;
Ses cheveux, effleurés du souffle de l'automne,
Dessinaient sur sa tête une pâle couronne,
Et, de l'air matinal par moments agités,
Répandaient sur son front des reflets argentés;
Mais, à travers ce front où son âme est tracée,
On voyait rayonner sa sublime pensée,
Comme, à travers l'albâtre ou l'airain transparents,
La lampe, sur l'autel jetant ses feux mourants,
Par son éclat voilé se trahissant encore,
D'un reflet lumineux les frappe et les colore!
Comme l'œil sur les mers suit la voile qui part,
Sur ce front solennel attachant leur regard,
A ses yeux suspendus, ne respirant qu'à peine,
Ses amis attentifs retenaient leur haleine;
Leurs yeux le contemplaient pour la dernière fois!
Ils allaient pour jamais emporter cette voix!
Comme la vague s'ouvre au souffle errant d'Éole,
Leur âme impatiente attendait sa parole.
Enfin du ciel sur eux son regard s'abaissa,
Et lui, comme autrefois, sourit et commença.

« Quoi! vous pleurez, amis, vous pleurez quand mon âme,
Semblable au pur encens que la prêtresse enflamme,
Affranchie à jamais du vil poids de son corps,
Va s'envoler aux dieux, et, dans de saints transports,
Saluant ce jour pur, qu'elle entrevit peut-être,
Chercher la vérité, la voir et la connaître!
Pourquoi donc vivons-nous, si ce n'est pour mourir?
Pourquoi pour la justice ai-je aimé de souffrir?

Pourquoi dans cette mort qu'on appelle la vie[5],
Contre ses vils penchants luttant, quoique asservie,
Mon âme avec mes sens a-t-elle combattu?
Sans la mort, mes amis, que serait la vertu?...
C'est le prix du combat, la céleste couronne,
Qu'aux bornes de la course un saint juge nous donne;
La voix de Jupiter qui nous rappelle à lui!
Amis, bénissons-la! je l'entends aujourd'hui.
Je pouvais, de mes jours disputant quelque reste,
Me faire répéter deux fois l'ordre céleste.
Me préservent les dieux d'en prolonger le cours!
En esclave attentif, ils m'appellent, j'y cours!
Et vous, si vous m'aimez, comme aux plus belles fêtes,
Amis, faites couler des parfums sur vos têtes.
Suspendez une offrande aux murs de la prison!
Et, le front couronné d'un verdoyant feston,
Ainsi qu'un jeune époux qu'une foule empressée,
Semant de chastes fleurs le seuil du gynécée,
Vers le lit nuptial conduit après le bain,
Dans les bras de la mort menez-moi par la main!...

« Qu'est-ce donc que mourir? Briser ce nœud infâme,
Cet adultère hymen de la terre avec l'âme,
D'un vil poids, à la tombe, enfin se décharger!
Mourir n'est pas mourir, mes amis, c'est changer!
Tant qu'il vit, accablé sous le corps qui l'enchaîne,
L'homme vers le vrai bien languissamment se traîne,
Et, par ses vils besoins dans sa course arrêté,
Suit d'un pas chancelant, ou perd la vérité.
Mais celui qui, touchant au terme qu'il implore,
Voit du jour éternel étinceler l'aurore,
Comme un rayon du soir remontant dans les cieux,
Exilé de leur sein, remonte au sein des dieux;
Et buvant à longs traits le nectar qui l'enivre,
Du jour de son trépas il commence de vivre!

« Mais mourir c'est souffrir; et souffrir est un mal.
Amis, qu'en savons-nous? Et quand l'instant fatal,
Consacré par le sang comme un grand sacrifice,
Pour ce corps immolé serait un court supplice,
N'est-ce pas par un mal que tout bien est produit?
L'été sort de l'hiver, le jour sort de la nuit[6],
Dieu lui-même a noué cette éternelle chaîne;
Nous fûmes à la vie enfantés avec peine,
Et cet heureux trépas, des faibles redouté,
N'est qu'un enfantement à l'immortalité!

« Cependant de la mort qui peut sonder l'abîme?
Les dieux ont mis leur doigt sur sa lèvre sublime :
Qui sait si dans ses mains, prêtes à la saisir,
L'âme incertaine tombe avec peine ou plaisir?
Pour moi, qui vis encor, je ne sais, mais je pense
Qu'il est quelque mystère au fond de ce silence;
Que des dieux indulgents la sévère bonté
A jusque dans la mort caché la volupté,
Comme, en blessant nos cœurs de ses divines armes,
L'Amour cache souvent un plaisir sous des larmes! »

L'incrédule Cébès à ce discours sourit.
« Je le saurai bientôt, » dit Socrate. Il reprit :

« Oui : le premier salut de l'homme à la lumière,
Quand le rayon doré vient baiser sa paupière,
L'accent de ce qu'on aime à la lyre mêlé,
Le parfum fugitif de la coupe exhalé,
La saveur du baiser, quand de sa lèvre errante
L'amant cherche, la nuit, les lèvres de l'amante,
Sont moins doux à nos sens que le premier transport
De l'homme vertueux affranchi par la mort!
Et pendant qu'ici-bas sa cendre est recueillie,
Emporté par sa course, en fuyant il oublie

De dire même au monde un éternel adieu!
Ce monde évanoui disparaît devant Dieu!

« Mais quoi! suffit-il donc de mourir pour revivre?
Non : il faut que des sens notre âme se délivre,
De ses penchants mortels triomphe avec effort;
Que notre vie enfin soit une longue mort!
La vie est le combat, la mort est la victoire,
Et la terre est pour nous l'autel expiatoire
Où l'homme, de ses sens sur le seuil dépouillé,
Doit jeter dans les feux son vêtement souillé,
Avant d'aller offrir sur un autel propice
De sa vie, au Dieu pur, l'aussi pur sacrifice!

« Ils iront, d'un seul trait, du tombeau dans les cieux,
Joindre, où la mort n'est plus, les héros et les dieux,
Ceux qui, vainqueurs des sens pendant leur courte vie,
Ont soumis à l'esprit la matière asservie,
Ont marché sous le joug des rites et des lois,
Du juge intérieur interrogé la voix,
Suivi les droits sentiers écartés de la foule,
Prié, servi les dieux, d'où la vertu découle,
Souffert pour la justice, aimé la vérité,
Et des enfants du ciel conquis la liberté!

« Mais ceux qui, chérissant la chair autant que l'âme,
De l'esprit et des sens ont resserré la trame,
Et prostitué l'âme aux vils baisers du corps,
Comme Léda livrée à de honteux transports,
Ceux-là, si toutefois un dieu ne les délivre,
Même après leur trépas ne cessent pas de vivre,
Et des coupables nœuds qu'eux-même ils ont serrés
Ces mânes imparfaits ne sont pas délivrés!

Comme à ses fils impurs Arachné suspendue,
Leur âme, avec leur corps mêlée et confondue,
Cherche enfin à briser ses liens flétrissants;
L'amour qu'elle eut pour eux vit encor dans ses sens;
De leurs bras décharnés ils la pressent encore,
Lui rappellent cent fois cet hymen qu'elle abhorre,
Et, comme un air pesant qui dort sur les marais,
Leur vil poids, loin des dieux, la retient à jamais !
Ces mânes gémissants, errant dans les ténèbres,
Avec l'oiseau de nuit jettent des cris funèbres ;
Autour des monuments, des urnes, des tombeaux,
De leur corps importun traînant d'affreux lambeaux,
Honteux de vivre encore, et fuyant la lumière,
A l'heure où l'innocence a fermé sa paupière,
De leurs antres obscurs ils s'échappent sans bruit,
Comme des criminels s'emparent de la nuit,
Imitent sur les flots le réveil de l'aurore,
Font courir sur les monts le pâle météore ;
De songes effrayants assiégeant nos esprits,
Au fond des bois sacrés poussent d'horribles cris,
Ou, tristement assis sur le bord d'une tombe,
Et dans leurs doigts sanglants cachant leur front qui tombe,
Jaloux de leur victime, ils pleurent leurs forfaits :
Mais les âmes des bons ne reviennent jamais! »

Il se tut, et Cébès rompit seul le silence :
« Me préservent les dieux d'offenser l'Espérance,
Cette divinité qui, semblable à l'Amour,
Un bandeau sur les yeux, nous conduit au vrai jour !
Mais puisque de ces bords comme elle tu t'envoles,
Hélas! et que voilà tes suprêmes paroles,
Pour m'instruire, ô mon maître, et non pour t'affliger,
Permets-moi de répondre et de t'interroger. »
Socrate avec douceur inclina son visage,
Et Cébès en ces mots interrogea le sage :

« L'âme, dis-tu, doit vivre au delà du tombeau ;
Mais si l'âme est pour nous la lueur d'un flambeau,
Quand la flamme a des sens consumé la matière,
Quand le flambeau s'éteint, que devient la lumière ?
La clarté, le flambeau, tout ensemble est détruit,
Et tout rentre à la fois dans une même nuit !
Ou si l'âme est aux sens ce qu'est à cette lyre
L'harmonieux accord que notre main en tire,
Quand le temps ou les vers en ont usé le bois,
Quand la corde rompue a crié sous nos doigts,
Et que les nerfs brisés de la lyre expirante
Sont foulés sous les pieds de la jeune bacchante,
Qu'est devenu le bruit de ces divins accords ?
Meurt-il avec la lyre? et l'âme avec le corps?... »
Les sages, à ces mots, pour sonder ce mystère,
Baissant leurs fronts pensifs, et regardant la terre,
Cherchaient une réponse et ne la trouvaient pas!
Se parlant l'un à l'autre ils murmuraient tout bas :
« Quand la lyre n'est plus, où donc est l'harmonie ?... »
Et Socrate semblait attendre son génie !

Sur l'une de ses mains appuyant son menton,
L'autre se promenait sur le front de Phédon,
Et, sur son cou d'ivoire errant à l'aventure,
Caressait, en passant, sa blonde chevelure ;
Puis, détachant du doigt un de ses longs rameaux
Qui pendaient jusqu'à terre en flexibles anneaux,
Faisait sur ses genoux flotter leurs molles ondes,
Ou dans ses doigts distraits roulait leurs tresses blondes,
Et parlait en jouant, comme un vieillard divin
Qui mêle la sagesse aux coupes d'un festin !

« Amis, l'âme n'est pas l'incertaine lumière

Dont le flambeau des sens ici-bas nous éclaire;
Elle est l'œil immortel qui voit ce faible jour
Naître, grandir, baisser, renaître tour à tour,
Et qui sent hors de soi, sans en être affaiblie,
Pâlir et s'éclipser ce flambeau de la vie,
Pareille à l'œil mortel qui dans l'obscurité
Conserve le regard en perdant la clarté!

« L'âme n'est pas aux sens ce qu'est à cette lyre
L'harmonieux accord que notre main en tire;
Elle est le doigt divin qui seul la fait frémir,
L'oreille qui l'entend ou chanter ou gémir,
L'auditeur attentif, l'invisible génie
Qui juge, enchaîne, ordonne et règle l'harmonie,
Et qui des sons discords que rendent chaque sens
Forme au plaisir des dieux des concerts ravissants!
En vain la lyre meurt et le son s'évapore :
Sur ces débris muets l'oreille écoute encore!
Es-tu content, Cébès? — Oui, j'en crois tes adieux,
Socrate est immortel! — Eh bien, parlons des dieux! »

Et déjà le soleil était sur les montagnes,
Et, rasant d'un rayon les flots et les campagnes,
Semblait, faisant au monde un magnifique adieu,
Aller se rajeunir au sein brillant de Dieu!
Les troupeaux descendaient des sommets du Taygète;
L'ombre dormait déjà sur les flancs de l'Hymette;
Le Cythéron nageait dans un océan d'or;
Le pêcheur matinal, sur l'onde errant encor,
Modérant près du bord sa course suspendue,
Repliait, en chantant, sa voile détendue;
La flûte dans les bois, et ces chants sur les mers,
Arrivaient jusqu'à nous sur les soupirs des airs,
Et venaient se mêler à nos sanglots funèbres,
Comme un rayon du soir se fond dans les ténèbres!

« Hâtons-nous, mes amis, voici l'heure du bain [7].
Esclaves, versez l'eau dans le vase d'airain !
Je veux offrir aux dieux une victime pure. »
Il dit : et se plongeant dans l'urne qui murmure,
Comme fait à l'autel le sacrificateur,
Il puisa dans ses mains le flot libérateur,
Et, le versant trois fois sur son front qu'il inonde,
Trois fois sur sa poitrine en fit ruisseler l'onde;
Puis, d'un voile de pourpre en essuyant les flots,
Parfuma ses cheveux, et reprit en ces mots :
« Nous oublions le Dieu pour adorer ses traces!
Me préserve Apollon de blasphémer les Grâces!
Hébé versant la vie aux célestes lambris,
Le carquois de l'Amour, ni l'écharpe d'Iris,
Ni surtout de Vénus la brillante ceinture,
Qui d'un nœud sympathique enchaîne la nature,
Ni l'éternel Saturne, ou le grand Jupiter,
Ni tous ces dieux du ciel, de la terre et de l'air!
Tous ces êtres peuplant l'Olympe ou l'Élysée
Sont l'image de Dieu par nous divinisée,
Des lettres de son nom sur la nature écrit,
Une ombre que ce Dieu jette sur notre esprit!
A ce titre divin ma raison les adore,
Comme nous saluons le soleil dans l'aurore;
Et peut-être qu'enfin tous ces dieux inventés,
Cet enfer et ce ciel par la lyre chantés,
Ne sont pas seulement des songes du génie,
Mais les brillants degrés de l'échelle infinie
Qui, des êtres semés dans ce vaste univers,
Sépare et réunit tous les astres divers.
Peut-être qu'en effet, dans l'immense étendue,
Dans tout ce qui se meut une âme est répandue;
Que ces astres brillants sur nos têtes semés
Sont des soleils vivants, et des feux animés;
Que l'Océan, frappant sa rive épouvantée,
Avec ses flots grondants roule une âme irritée;
Que notre air embaumé volant dans un ciel pur

Est un esprit flottant sur des ailes d'azur;
Que le jour est un œil qui répand la lumière,
La nuit, une beauté qui voile sa paupière;
Et qu'enfin dans le ciel, sur la terre, en tout lieu,
Tout est intelligent, tout vit, tout est un dieu.

« Mais, croyez-en, amis, ma voix prête à s'éteindre,
Par delà tous ces dieux que notre œil peut atteindre,
Il est sous la nature, il est au fond des cieux,
Quelque chose d'obscur et de mystérieux
Que la nécessité, que la raison proclame,
Et que voit seulement la foi, cet œil de l'âme!
Contemporain des jours et de l'éternité!
Grand comme l'infini, seul comme l'unité!
Impossible à nommer, à nos sens impalpable!
Son premier attribut, c'est d'être inconcevable!
Dans les lieux, dans les temps, hier, demain, aujourd'hui,
Descendons, remontons, nous arrivons à lui!
Tout ce que vous voyez est sa toute-puissance,
Tout ce que nous pensons est sa sublime essence!
Force, amour, vérité, créateur de tout bien,
C'est le dieu de vos dieux! c'est le seul! c'est le mien!...

— Mais le mal, dit Cébès, qui l'a créé? — Le crime:
Des coupables mortels châtiment légitime,
Sur ce globe déchu le mal et le trépas
Sont nés le même jour: Dieu ne les connaît pas!
Soit qu'un attrait fatal, une coupable flamme
Ait attiré jadis la matière vers l'âme;
Soit plutôt que la vie, en des nœuds trop puissants
Resserrant ici-bas l'esprit avec les sens,
Les pénètre tous deux d'un amour adultère,

Ils ne sont réunis que par un grand mystère.
Cette horrible union, c'est le mal : et la mort,
Remède et châtiment, la brise avec effort.
Mais, à l'instant suprême où cet hymen expire,
Sur les vils éléments l'âme reprend l'empire,
Et s'envole, aux rayons de l'immortalité,
Au monde du bonheur et de la vérité !

— Connais-tu le chemin de ce monde invisible ?
Dit Cébès ; à ton œil est-il donc accessible ?
— Mes amis, j'en approche, et pour le découvrir...
— Que faut-il ? dit Phédon. — Être pur et mourir !

« Dans un point de l'espace inaccessible aux hommes [8],
Peut-être au ciel, peut-être aux lieux même où nous sommes,
Il est un autre monde, un Élysée, un ciel,
Que ne parcourent pas de longs ruisseaux de miel,
Où les âmes des bons, de Dieu seul altérées,
D'un nectar éternel ne sont pas enivrées,
Mais où les mânes saints, les immortels esprits,
De leurs corps immolés vont recevoir le prix !
Ni la sombre Tempé, ni le riant Ménale,
Qu'enivre de parfums l'haleine matinale,
Ni les vallons d'Hémus, ni ces riches coteaux
Qu'enchante l'Eurotas du murmure des eaux,
Ni cette terre enfin des poëtes chérie
Qui fait aux voyageurs oublier leur patrie,
N'approchent pas encor du fortuné séjour
Où le regard de Dieu donne aux âmes le jour ;
Où jamais dans la nuit ce jour divin n'expire ;
Où la vie et l'amour sont l'air qu'elle respire ;
Où des corps immortels ou toujours renaissants
Pour d'autres voluptés lui prêtent d'autres sens.
— Quoi ! des corps dans le ciel ? la mort avec la vie ?

— Oui, des corps transformés que l'âme glorifie !
L'âme, pour composer ces divins vêtements,
Cueille en tout l'univers la fleur des éléments;
Tout ce qu'ont de plus pur la vie et la matière,
Les rayons transparents de la douce lumière,
Les reflets nuancés des plus tendres couleurs,
Les parfums que le soir enlève au sein des fleurs,
Les bruits harmonieux que l'amoureux Zéphire
Tire au sein de la nuit de l'onde qui soupire,
La flamme qui s'exhale en jets d'or et d'azur,
Le cristal des ruisseaux roulant dans un ciel pur,
La pourpre dont l'aurore aime à teindre ses voiles,
Et les rayons dormants des tremblantes étoiles,
Réunis et formant d'harmonieux accords,
Se mêlent sous ses doigts et composent son corps;
Et l'âme, qui jadis esclave sur la terre
A ses sens révoltés faisait en vain la guerre,
Triomphante aujourd'hui de leurs vœux impuissants,
Règne avec majesté sur le monde des sens,
Pour des plaisir sans fin, sans fin les multiplie,
Et joue avec l'espace et les temps et la vie !

« Tantôt, pour s'envoler où l'appelle un désir,
Elle aime à parfumer les ailes du zéphyr,
D'un rayon de l'iris en glissant les colore;
Et du ciel aux enfers, du couchant à l'aurore,
Comme une abeille errante, elle court en tout lieu
Découvrir et baiser les ouvrages de Dieu.
Tantôt au char brillant que l'aurore lui prête
Elle attelle un coursier qu'anime la tempête ;
Et, dans ces beaux déserts de feux errants semés,
Cherchant ces grands esprits qu'elle a jadis aimés,
De soleil en soleil, de système en système,
Elle vole et se perd avec l'âme qu'elle aime,

De l'espace infini suit les vastes détours,
Et dans le sein de Dieu se retrouve toujours !

« L'âme, pour soutenir sa céleste nature,
N'emprunte pas des corps sa chaste nourriture;
Ni le nectar coulant de la coupe d'Hébé,
Ni le parfum des fleurs par le vent dérobé,
Ni la libation en son honneur versée,
Ne sauraient nourrir l'âme : elle vit de pensée,
De désirs satisfaits, d'amour, de sentiments,
De son être immortel immortels aliments.
Grâce à ces fruits divins que le ciel multiplie,
Elle soutient, prolonge, éternise sa vie,
Et peut, par la vertu de l'éternel amour,
Multiplier son être, et créer à son tour !

« Car, ainsi que les corps, la pensée est féconde.
Un seul désir suffit pour peupler tout un monde;
Et, de même qu'un son par l'écho répété,
Multiplié sans fin, court dans l'immensité,
Ou comme en s'étendant l'éphémère étincelle
Allume sur l'autel une flamme immortelle;
Ainsi ces êtres purs l'un vers l'autre attirés,
De l'amour créateur constamment pénétrés,
A travers l'infini se cherchent, se confondent,
D'une éternelle étreinte, en s'aimant, se fécondent,
Et, des astres déserts peuplant les régions,
Prolongent dans le ciel leurs générations.
O célestes amours! saints transports! chaste flamme!
Baisers où sans retour l'âme se mêle à l'âme,
Où l'éternel désir et la pure beauté
Poussent en s'unissant un cri de volupté !

Si j'osais !... » Mais un bruit retentit sous la voûte !
Le sage interrompu tranquillement écoute,
Et nous vers l'occident nous tournons tous les yeux :
Hélas ! c'était le jour qui s'enfuyait des cieux !

. . . . . .
. . . . . .

En détournant les yeux, le serviteur des Onze
Lui tendait le poison dans la coupe de bronze ;
Socrate la reçut d'un front toujours serein,
Et, comme un don sacré l'élevant dans sa main,
Sans suspendre un moment sa phrase commencée,
Avant de la vider acheva sa pensée.

Sur les flancs arrondis du vase au large bord,
Qui jamais de son sein ne versait que la mort,
L'artiste avait fondu sous un souffle de flamme
L'histoire de Psyché, ce symbole de l'âme ;
Et, symbole plus doux de l'immortalité,
Un léger papillon en ivoire sculpté,
Plongeant sa trompe avide en ces ondes mortelles,
Formait l'anse du vase en déployant ses ailes :
Psyché, par ses parents dévouée à l'Amour,
Quittant avant l'aurore un superbe séjour,
D'une pompe funèbre allait environnée
Tenter comme la mort ce divin hyménée ;
Puis, seule, assise, en pleurs, le front sur ses genoux,
Dans un désert affreux attendait son époux ;
Mais, sensible à ses maux, le volage Zéphire,
Comme un désir divin que le ciel nous inspire,
Essuyant d'un soupir les larmes de ses yeux,
Dormante sur son sein l'enlevait dans les cieux !
On voyait son beau front penché sur son épaule
Livrer ses longs cheveux aux doux baisers d'Éole,

Et Zéphyr, succombant sous son charmant fardeau,
Lui former de ses bras un amoureux berceau,
Effleurer ses longs cils de sa brûlante haleine,
Et, jaloux de l'Amour, la lui rendre avec peine.

Ici, le tendre Amour sur des roses couché
Pressait entre ses bras la tremblante Psyché,
Qui, d'un secret effroi ne pouvant se défendre,
Recevait ses baisers sans oser les lui rendre;
Car le céleste époux, trompant son tendre amour,
Toujours du lit sacré fuyait avec le jour.

Plus loin, par le désir en secret éveillée,
Et du voile nocturne à demi dépouillée,
Sa lampe d'une main et de l'autre un poignard,
Psyché, risquant l'amour, hélas! contre un regard,
De son époux qui dort tremblant d'être entendue,
Se penchait vers le lit, sur un pied suspendue,
Reconnaissait l'Amour, jetait un cri soudain,
Et l'on voyait trembler la lampe dans sa main.

Mais de l'huile brûlante une goutte épanchée,
S'échappant par malheur de la lampe penchée,
Tombait sur le sein nu de l'amant endormi;
L'Amour impatient, s'éveillant à demi,
Contemplait tour à tour ce poignard, cette goutte...
Et fuyait indigné vers la céleste voûte!
Emblème menaçant des désirs indiscrets
Qui profanent les dieux, pour les voir de trop près!

La vierge cette fois errante sur la terre
Pleurait son jeune amant, et non plus sa misère :
Mais l'Amour à la fin, de ses larmes touché,
Pardonnait à sa faute, et l'heureuse Psyché,
Par son céleste époux dans l'Olympe ravie,

Sur les lèvres du dieu buvant des flots de vie,
S'avançait dans le ciel avec timidité ;
Et l'on voyait Vénus sourire à sa beauté.
Ainsi par la vertu l'âme divinisée
Revient, égale aux dieux, régner dans l'Élysée !

Mais Socrate élevant la coupe dans ses mains :
« Offrons ! offrons d'abord aux maîtres des humains
De l'immortalité cette heureuse prémice ! »
Il dit; et vers la terre inclinant le calice,
Comme pour épargner un nectar précieux,
En versa seulement deux gouttes pour les dieux,
Et, de sa lèvre avide approchant le breuvage,
Le vida lentement sans changer de visage,
Comme un convive avant de sortir d'un festin
Qui dans sa coupe d'or verse un reste de vin,
Et, pour mieux savourer le dernier jus qu'il goûte,
L'incline lentement et le boit goutte à goutte.
Puis, sur son lit de mort doucement étendu,
Il reprit aussitôt son discours suspendu.

« Espérons dans les dieux, et croyons-en notre âme !
De l'amour dans nos cœurs alimentons la flamme !
L'amour est le lien des dieux et des mortels ;
La crainte ou la douleur profane leurs autels.
Quand vient l'heureux signal de notre délivrance,
Amis, prenons vers eux le vol de l'espérance !
Point de funèbre adieu ! point de cris ! point de pleurs !
On couronne ici-bas la victime de fleurs ;
Que de joie et d'amour notre âme couronnée
S'avance au-devant d'eux comme à son hyménée !
Ce sont là les festons, les parfums précieux,
Les voix, les instruments, les chants mélodieux,

Dont l'âme, convoquée à ce banquet suprême,
Avant d'aller aux dieux, doit s'enchanter soi-même!

« Relevez donc ces fronts que l'effroi fait pâlir!
Ne me demandez plus s'il faut m'ensevelir;
Sur ce corps qui fut moi quelle huile on doit répandre;
Dans quel lieu, dans quelle urne il faut garder ma cendre.
Qu'importe à vous, à moi, que ce vil vêtement
De la flamme, ou des vers, devienne l'aliment?
Qu'une froide poussière, à moi jadis unie,
Soit balayée aux flots ou bien aux gémonies?
Ce corps vil, composé des éléments divers,
Ne sera pas plus moi qu'une vague des mers,
Qu'une feuille des bois que l'aquilon promène,
Qu'un atome flottant qui fut argile humaine,
Que le feu du bûcher dans les airs exhalé,
Qu le sable mouvant de vos chemins foulé!

« Mais je laisse en partant à cette terre ingrate
Un plus noble débris de ce que fut Socrate :
Mon génie à Platon! à vous tous mes vertus!
Mon âme aux justes dieux! ma vie à Mélitus,
Comme au chien dévorant qui sur le seuil aboie,
En quittant le festin, on jette aussi sa proie!... »

Tel qu'un triste soupir de la rame et des flots
Se mêle sur les mers aux chants des matelots,
Pendant cet entretien une funèbre plainte
Accompagnait sa voix sur le seuil de l'enceinte;
Hélas! c'était Myrto demandant son époux,
Que l'heure des adieux ramenait parmi nous!

L'égarement troublait sa démarche incertaine,
Et, suspendus aux plis de sa robe qui traîne,
Deux enfants, les pieds nus, marchant à ses côtés,
Suivaient en chancelant ses pas précipités.
Avec ses longs cheveux elle essuyait ses larmes;
Mais leur trace profonde avait flétri ses charmes,
Et la mort sur ses traits répandait sa pâleur :
On eût dit qu'en passant l'impuissante douleur,
Ne pouvant de Socrate atteindre la grande âme,
Avait respecté l'homme et profané la femme!
De terreur et d'amour saisie à son aspect,
Elle pleurait sur lui dans un tendre respect.
Telle, aux fêtes du dieu pleuré par Cythérée,
Sur le corps d'Adonis la bacchante éplorée,
Partageant de Vénus les divines douleurs,
Réchauffe tendrement le marbre de ses pleurs,
De sa bouche muette avec respect l'effleure,
Et paraît adorer le beau dieu qu'elle pleure!
Socrate, en recevant ses enfants dans ses bras,
Baisa sa joue humide et lui parla tout bas :
Nous vîmes une larme, et ce fut la dernière,
Sous ses cils abaissés rouler dans sa paupière.
Puis d'un bras défaillant offrant ses fils aux dieux :
« Je fus leur père ici, vous l'êtes dans les cieux!
Je meurs, mais vous vivez! Veillez sur leur enfance;
Je les lègue, ô dieux bons, à votre providence!... »

Mais déjà le poison dans ses veines versé
Enchaînait dans son cours le flot du sang glacé :
On voyait vers le cœur, comme une onde tarie,
Remonter pas à pas la chaleur et la vie,
Et ses membres roidis, sans force et sans couleur,
Du marbre de Paros imitaient la pâleur.
En vain Phédon, penché sur ses pieds qu'il embrasse,
Sous sa brûlante haleine en réchauffait la glace;

Son front, ses mains, ses pieds se glaçaient sous nos doigts :
Il ne nous restait plus que son âme et sa voix !
Semblable au bloc divin d'où sortit Galatée
Quand une âme immortelle à l'Olympe empruntée,
Descendant dans le marbre à la voix d'un amant,
Fait palpiter son cœur d'un premier sentiment,
Et qu'ouvrant sa paupière au jour qui vient d'éclore,
Elle n'est plus un marbre, et n'est pas femme encore !

Était-ce de la mort la pâle majesté,
Ou le premier rayon de l'immortalité?
Mais son front rayonnant d'une beauté sublime
Brillait comme l'aurore aux sommets de Didyme,
Et nos yeux, qui cherchaient à saisir son adieu,
Se détournaient de crainte et croyaient voir un dieu!
Quelquefois l'œil au ciel il rêvait en silence;
Puis, déroulant les flots de sa sainte éloquence,
Comme un homme enivré du doux jus du raisin,
Brisant cent fois le fil de ses discours sans fin,
Ou comme Orphée errant dans les demeures sombres,
En mots entrecoupés il parlait à des ombres.

« Courbez-vous, disait-il, cyprès d'Académus!
Courbez-vous, et pleurez, vous ne le verrez plus!
Que la vague, en frappant le marbre du Pirée,
Jette avec son écume une voix éplorée!
Les dieux l'ont rappelé! ne le savez-vous pas?...
Mais ses amis en deuil, où portent-ils leurs pas?
Voilà Platon, Cébès, ses enfants et sa femme!
Voilà son cher Phédon, cet enfant de son âme!
Ils vont d'un pas furtif, aux lueurs de Phébé,
Pleurer sur un cercueil aux regards dérobé,
Et, penchés sur mon urne, ils paraissent attendre

Que la voix qu'ils aimaient sorte encor de ma cendre.
Oui, je vais vous parler, amis, comme autrefois,
Quand penchés sur mon lit vous aspiriez ma voix!...
Mais que ce temps est loin! et qu'une courte absence
Entre eux et moi, grands dieux, a jeté de distance!
Vous qui cherchez si loin la trace de mes pas,
Levez les yeux, voyez!... Ils ne m'entendent pas!
Pourquoi ce deuil? pourquoi ces pleurs dont tu t'inondes?
Épargne au moins, Myrto, tes longues tresses blondes*;
Tourne vers moi tes yeux de larmes essuyés!
Myrto, Platon, Cébès, amis!... si vous saviez!...

« Oracles, taisez-vous! tombez, voix du Portique!
Fuyez, vaines lueurs de la sagesse antique!
Nuages colorés d'une fausse clarté,
Évanouissez-vous devant la vérité!
D'un hymen ineffable elle est prête d'éclore;
Attendez... Un, deux, trois.... quatre siècles encore,
Et ses rayons divins qui partent des déserts
D'un éclat immortel rempliront l'univers!
Et vous, ombres de Dieu qui nous voilez sa face,
Fantômes imposteurs qu'on adore à sa place,
Dieux de chair et de sang, dieux vivants, dieux mortels,
Vices déifiés sur d'immondes autels,
Mercure aux ailes d'or, déesse de Cythère,
Qu'adorent impunis le vol et l'adultère;
Vous tous, grands et petits, race de Jupiter,
Qui peuplez, qui souillez les eaux, la terre et l'air,
Encore un peu de temps, et votre auguste foule,
Roulant avec l'erreur de l'Olympe qui croule,
Fera place au Dieu saint, unique, universel,
Le seul Dieu que j'adore et qui n'a point d'autel!...

* Socrate eut deux femmes, Xanthippe et Myrto.

. . . . . .

. . . . . .

« Quels secrets dévoilés! quelle vaste harmonie!...

. . . . . .

. . . . . .

Mais qui donc étais-tu, mystérieux génie[9]?
Toi qui, voilant toujours ton visage à mes yeux,
M'as conduit par la voix jusqu'aux portes des cieux?
Toi qui, m'accompagnant comme un oiseau fidèle,
Caresse encor mon front du doux vent de ton aile,
Es-tu quelque Apollon de ce divin séjour,
Ou quelque beau Mercure envoyé par l'Amour?
Tiens-tu l'arc, ou la lyre, ou l'heureux caducée?
Ou n'es-tu, réponds-moi, qu'une simple pensée?
Ah! viens, qui que tu sois, esprit, mortel ou dieu!
Avant de recevoir mon éternel adieu,
Laisse-moi découvrir, laisse-moi reconnaître
Cet ami qui m'aima même avant que de naître!
Que je puisse, en touchant au terme du chemin,
Rendre grâce à mon guide et pleurer sur sa main!
Sors du voile éclatant qui te dérobe encore!
Approche!... Mais que vois-je? ô Verbe que j'adore,
Rayon coéternel, est-ce vous que je vois?...
Voilez-vous, ou je meurs une seconde fois[10]!

. . . . . .

. . . . . .

« Heureux ceux qui naîtront dans la sainte contrée
Que baise avec respect la vague d'Érythrée!
Ils verront les premiers, sur leur pur horizon,
Se lever au matin l'astre de la raison.
Amis, vers l'orient tournez votre paupière:
La vérité viendra d'où nous vient la lumière!
Mais qui l'apportera?... C'est toi, Verbe conçu!
Toi, qu'à travers les temps mes yeux ont aperçu;

Toi, dont par l'avenir la splendeur réfléchie
Vient m'éclairer d'avance au sommet de la vie.
Tu viens, tu vis, tu meurs d'un trépas mérité!
Car la mort est le prix de toute vérité.
Mais ta voix expirante en ce monde entendue,
Comme la mienne, au moins, ne sera pas perdue.
La voix qui vient du ciel n'y remontera pas;
L'univers assoupi t'écoute et fait un pas;
L'énigme du destin se révèle à la terre!

. . . . . .

Quoi! j'avais soupçonné ce sublime mystère!
Nombre mystérieux! profonde trinité!
Triangle composé d'une triple unité!
Les formes, les couleurs, les sons, les nombres même,
Tout me cachait mon Dieu! tout était son emblème!
Mais les voiles enfin pour moi sont révolus;
Écoutez!... » Il parlait : nous ne l'entendions plus!

Cependant dans son sein son haleine oppressée [11],
Trop faible pour prêter des sons à sa pensée,
Sur sa lèvre entr'ouverte, hélas! venait mourir,
Puis semblait tout à coup palpiter et courir :
Comme, près de s'abattre aux rives paternelles,
D'un cygne qui se pose on voit battre les ailes,
Entre les bras d'un songe il semblait endormi.
L'intrépide Cébès penché sur notre ami,
Rappelant dans ses yeux l'âme qui s'évapore,
Jusqu'au bord du trépas l'interrogeait encore :
« Dors-tu? lui disait-il; la mort, est-ce un sommeil? »
Il recueillit sa force, et dit : « C'est un réveil!
— Ton œil est-il voilé par des ombres funèbres?
— Non; je vois un jour pur poindre dans les ténèbres!
— N'entends-tu pas des cris, des gémissements? — Non;
J'entends des astres d'or qui murmurent un nom!
— Que sens-tu? — Ce que sent la jeune chrysalide

Quand, livrant à la terre une dépouille aride,
Aux rayons de l'aurore ouvrant ses faibles yeux,
Le souffle du matin la roule dans les cieux.
— Ne nous trompais-tu pas? réponds : l'âme était-elle?...
— Croyez-en ce sourire, elle était immortelle!...
— De ce monde imparfait qu'attends-tu pour sortir?
— J'attends, comme la nef, un souffle pour partir!
— D'où viendra-t-il? — Du ciel! — Encore une parole!
— Non; laisse en paix mon âme, afin qu'elle s'envole! »

. . . . . .

Il dit, ferma les yeux pour la dernière fois,
Et resta quelque temps sans haleine et sans voix.
Un faux rayon de vie errant par intervalle[12]
D'une pourpre mourante éclairait son front pâle.
Ainsi, dans un soir pur de l'arrière-saison,
Quand déjà le soleil a quitté l'horizon,
Un rayon oublié des ombres se dégage,
Et colore en passant les flancs d'or d'un nuage.
Enfin plus librement il semble respirer,
Et, laissant sur ses traits son doux sourire errer :
« Aux dieux libérateurs, dit-il, qu'on sacrifie!
Ils m'ont guéri! — De quoi? dit Cébès. — De la vie!... »
Puis un léger soupir de ses lèvres coula,
Aussi doux que le vol d'une abeille d'Hybla!
Était-ce?... Je ne sais; mais, pleins d'un saint dictame,
Nous sentîmes en nous comme une seconde âme!...

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Comme un lis sur les eaux et que la rame incline,
Sa tête mollement penchait sur sa poitrine;
Ses longs cils, que la mort n'a fermés qu'à demi,

Retombant en repos sur son œil endormi,
Semblaient comme autrefois, sous leur ombre abaissée,
Recueillir le silence, ou voiler la pensée!
La parole surprise en son dernier essor
Sur sa lèvre entr'ouverte, hélas! errait encor,
Et ses traits, où la vie a perdu son empire,
Étaient comme frappés d'un éternel sourire!...
Sa main, qui conservait son geste habituel,
De son doigt étendu montrait encor le ciel;
Et quand le doux regard de la naissante aurore,
Dissipant par degrés les ombres qu'il colore,
Comme un phare allumé sur un sommet lointain,
Vint dorer son front mort des ombres du matin,
On eût dit que Vénus, d'un deuil divin suivie,
Venait pleurer encor sur son amant sans vie;
Que la triste Phébé de son pâle rayon
Caressait, dans la nuit, le sein d'Endymion;
Ou que du haut du ciel l'âme heureuse du sage
Revenait contempler le terrestre rivage,
Et, visitant de loin le corps qu'elle a quitté,
Réfléchissait sur lui l'éclat de sa beauté,
Comme un astre bercé dans un ciel sans nuage
Aime à voir dans les flots briller sa chaste image.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

On n'entendait autour ni plainte, ni soupir...
C'est ainsi qu'il mourut, si c'était là mourir!

LE DERNIER CHANT

DU

PÈLERINAGE D'HAROLD

AVERTISSEMENT

Child-Harold est un poëme de lord Byron. Le noble barde dont l'Europe pleure aujourd'hui la mort glorieuse et prématurée en donna successivement, et pendant un intervalle de dix années, quatre chants au public. Harold est un enfant de l'imagination, un nom plutôt qu'un héros; lord Byron ne s'en est servi que comme d'un fil qui pût guider le lecteur et le poëte lui-même dans les sites variés que le pèlerin est censé parcourir; comme d'un type auquel il pût attribuer les sentiments et les pensées qu'il tirait de son propre fonds : Harold, en un mot, est le prête-nom de lord Byron. Le poëte, qui avait d'abord nié *avec affectation* cette identité avec son héros, en convient à la fin de la préface de son quatrième chant.

« Quant à ce qui regarde, dit-il, la conduite de ce quatrième chant, le pèlerin Harold paraîtra encore moins souvent sur la scène que dans les précédents, et il sera presque entièrement fondu avec l'auteur parlant en son propre nom. Le fait est que je me lassais de tirer entre Harold et moi une ligne de séparation que chacun semblait décidé à ne pas apercevoir : c'est ainsi que personne ne voulait croire le Chinois de Goldsmith un Chinois véritable. C'était vainement que je m'imaginais avoir établi

une distinction entre le poëte et le pèlerin : le soin même que je prenais de conserver cette distinction, et mon désappointement de la trouver inutile, nuisait tellement à mon inspiration, que je résolus de l'abandonner, et c'est ce que j'ai fait ici; les opinions qui se sont formées et qui se formeront encore à ce sujet sont aujourd'hui devenues tout à fait indifférentes. Qu'on juge l'ouvrage et non l'écrivain! L'auteur qui n'a dans son esprit d'autres ressources que la réputation éphémère ou permanente due à ses premiers succès, mérite le sort des auteurs. »

Cette inutile distinction, rejetée par l'auteur anglais, est encore plus complétement effacée dans ce dernier chant du Pèlerinage d'Harold, par M. de Lamartine. Le nom d'Harold est évidemment et toujours employé ici pour celui de lord Byron. Mais parcourons les premiers chants de ce singulier poëme, afin que le lecteur en comprenne mieux la suite.

Harold est un jeune voyageur qui, lassé de bonne heure des voluptés de la vie, quitte sa terre natale, l'Angleterre, et parcourt le monde en chantant ce qu'il voit, ce qu'il sent ou ce qu'il pense : c'est une Odyssée pittoresque et morale, une divagation poétique, qui n'a d'autre centre d'intérêt et d'unité que la fiction légère du personnage d'Harold. Au premier chant, il est en Portugal et en Espagne; il en décrit les sites, les mœurs, et quelques-unes des grandes et terribles scènes qu'offrait cette terre héroïque, à l'époque de la première invasion des Français.

Le second chant est une peinture de la Grèce et de l'Asie Mineure, où lord Byron avait fait un premier voyage en 1808. Il salue tour à tour leurs mers, leurs montagnes, leurs tombeaux, leurs ruines, et chaque lieu lui inspire des impressions et des vers dignes de ses immortels souvenirs.

Le troisième chant commence par une invocation touchante à Alda, fille unique du poëte, loin de laquelle les orages de la vie l'emportent encore. On sait qu'à cette époque une séparation légale, dont les véritables motifs sont restés un mystère, venait d'être prononcée entre le noble lord et lady Byron. Il dit un

éternel adieu au rivage d'Angleterre, et, parcourant le champ de bataille de Waterloo, il décrit cette dernière lutte entre l'Europe et l'*homme du destin*. De là, longeant les bords du Rhin, il traverse rapidement les Alpes, célèbre l'Helvétie et les bords enchantés du lac Léman.

Le quatrième chant, et peut-être le plus magnifique, trouve le poëte à Venise. Il décrit les rives mélancoliques de la Brenta, va pleurer Pétrarque sur sa tombe d'Arqua; déplore le sort de l'Italie, tour à tour envahie par tous les barbares; jette un regard sur Florence, et, se reposant à Rome, laisse sa muse s'abandonner à loisir à toutes les inspirations qui s'exhalent de ses monuments et de ses débris. Jamais peut-être la poésie moderne n'a revêtu de plus sublimes expressions des images plus fortes et des sentiments plus intimes. Ici le poëte, abandonnant tout à coup son héros, adresse un salut sublime à la mer qu'il aperçoit des hauteurs d'Albano, sur la route de Naples; et, disant adieu au lecteur, lui souhaite un bonheur qu'il n'a pas trouvé lui-même.

Ce poëme, dont rien dans les littératures classiques ne peut nous donner une idée, était l'œuvre de prédilection de lord Byron. Voici en quels termes il en parle dans une dédicace à M. Hobhouse, son ami et son compagnon de voyage.

« Je passe ici de la fiction à la vérité : ce poëme est le plus long et le plus fortement pensé de mes ouvrages. Nous avons parcouru ensemble, à diverses époques, les contrées que la chevalerie, l'histoire ou la fable ont rendues célèbres : l'Espagne, la Grèce, l'Asie Mineure et l'Italie; ce qu'Athènes et Constantinople étaient pour nous il y a quelques années, Venise et Rome l'ont été plus récemment : mon poëme aussi, ou mon pèlerin, ou l'un et l'autre, si l'on veut, m'ont accompagné partout. Peut-être trouvera-t-on excusable la vanité qui me fait revenir avec tant de complaisance à mes vers. Pourrais-je ne pas tenir à un poëme qui me lie en quelque sorte aux lieux qui me l'ont inspiré et aux objets que j'ai essayé de décrire? La composition de *Child-Harold*

a été pour moi une source de jouissances. Je ne m'en sépare qu'avec une sorte de regret, dont, grâce à ce que j'ai éprouvé, j'étais loin de me croire susceptible pour des objets imaginaires, etc., etc. »

Le lecteur partagera sans doute cette légitime prédilection du poëte. C'est dans *Child-Harold* qu'on peut trouver lord Byron tout entier : car il y a répandu avec profusion, *avec amour*, comme disent les Italiens, les inépuisables richesses de sa palette; soit qu'il peigne la nature morte que son génie vivifie toujours, soit qu'il s'élève aux plus hautes régions de la pensée et de la philosophie, soit qu'il s'abandonne, comme au hasard, au cours capricieux de ses rêveries, et fasse vibrer, jusqu'à rompre, toutes les cordes sensibles de son âme et de la nôtre. Il reprend à chaque instant le dernier mot de sa strophe, à l'imitation de nos anciennes ballades; et, comme si ce seul mot suffisait pour éveiller cette puissante imagination, il en fait le thème d'une autre série de strophes, et s'élance, sans autre transition, dans une sphère nouvelle d'idée ou de sentiments. Il faudrait tout citer, si l'on citait quelque chose d'une aussi étrange conception. Nous aimons mieux renvoyer le lecteur à l'ouvrage même.

On a beaucoup reproché à lord Byron l'immoralité de quelques-uns de ses ouvrages, ses principes désorganisateurs de tout ordre social et ses sentiments antireligieux; mais ces reproches, trop souvent fondés ailleurs, ne nous paraissent pas à beaucoup près aussi applicables à *Child-Harold* qu'à quelques-uns de ses derniers poëmes : on y sent davantage la fraîcheur de la vie et de la jeunesse. On voudrait, il est vrai, en effacer quelques nuages; mais ces nuages n'empêchent cependant pas le lecteur de reconnaître et d'admirer dans cette œuvre d'un beau génie l'expression d'une belle âme. Et d'où viendrait ce génie qui nous émeut et nous charme, si ce n'était d'une âme grande et féconde? Il n'a jamais eu d'autre source. Malheureusement aussi il n'a jamais préservé les hommes qui l'ont possédé des erreurs les plus funestes de l'esprit et des passions les plus orageuses du

cœur! Lord Byron en est un nouvel exemple; plusieurs de ses ouvrages sont un scandale pour ses admirateurs mêmes : il en a empoisonné les plus brillantes pages d'un scepticisme de parade, aussi funeste à la génération qui l'admire qu'à son propre talent. Nous ne prétendons point l'excuser; peut-être lui-même, s'il eût vécu... Mais il n'est plus! Tout en voulant prémunir la jeunesse contre les principes déplorables de ses derniers ouvrages, il faut jeter un voile sur les taches de ce grand génie : ce génie doit faire augurer de son âme, et sa mort peut servir d'excuse à sa vie. Il a sacrifié ses jours en Grèce à la cause de la religion, de la liberté et de l'enthousiasme. Ses actions réfutent ses paroles.

M. de Lamartine, voulant conduire le poëme de *Child-Harold* jusqu'à son véritable terme, la mort du héros, le reprend où lord Byron l'avait laissé, et, sous la fiction transparente du nom d'Harold, chante les dernières actions ou les dernières pensées de lord Byron lui-même, son passage en Grèce et sa mort. Il a pensé sans doute que le mode le plus convenable de chanter l'homme qu'il admire était celui qu'il avait adopté lui-même, et la forme de *Child-Harold* lui était trop évidemment indiquée pour qu'il lui fût possible d'en adopter une autre. Peut-être cette forme même donnera-t-elle lieu à quelques critiques. Peut-être lui reprochera-t-on comme un excès d'audace, comme une profanation, ce qui n'a été chez lui qu'un juste sentiment de modestie et de déférence pour un génie supérieur. Il n'a pris le genre du poëme et le nom du héros de lord Byron que par respect pour lord Byron, qui se peignait lui-même sous cette forme emblématique. Toute autre forme, tout autre nom, eussent été moins périlleux pour lui : ils eussent rappelé moins immédiatement un talent qui écraserait tout ce qui tenterait de l'égaler ; mais une imitation n'est point une lutte, c'est un hommage. A Dieu ne plaise que ce nom de Child-Harold puisse donner une autre idée! Quel poëte oserait faire parler lord Byron? on s'apercevrait trop vite que ce n'est que son ombre. Cependant

ce mot d'imitation, que nous venons de prononcer, ne rend pas exactement notre pensée : la forme et le genre sont seuls imités; les idées, les sentiments, les images ne le sont pas. Il nous a semblé, au contraire, que l'auteur français avait pris le plus grand soin d'éviter toute imitation de ce genre, et qu'on ne retrouve pas dans ce cinquième chant une seule des pensées ou des comparaisons que le poëte anglais a prodiguées dans les quatre premiers chants de son poëme. On peut être soi sous le nom d'un autre.

Ce genre de poëme n'a pas encore de nom générique dans la littérature moderne. Ce n'est pas le poëme didactique, car il n'enseigne rien; ce n'est pas le poëme descriptif, car il raconte aussi; ce n'est pas le poëme épique, il n'en a ni les héros, ni le caractère, ni l'importance, ni la majesté : il tient de ces trois genres à la fois; il raconte, il décrit, il médite, il enseigne; le héros est le poëte lui-même ou le cœur de l'homme en général, avec ses impressions les plus variées et les plus profondes; c'est le poëme d'une civilisation avancée, où l'homme sent encore la nature avec cette force d'enthousiasme qu'il ne perdra jamais, mais où il se plaît à analyser ses propres sentiments, à se rendre compte de ce qu'il éprouve, à savourer à loisir ses impressions fugitives, et où son propre cœur est devenu pour lui un thème plus intéressant que les aventures un peu usées des héros imaginaires, fabuleux ou historiques. L'intérêt est tout dans le style, et la forme, à peine esquissée, n'est qu'un fil imperceptible pour lier d'un lien commun les idées et les sentiments qui se succèdent.

Le poëme anglais de *Child-Harold* est écrit en stances d'un nombre égal de vers, indiquées par un chiffre romain. C'est la stance de Spencer, forme que lord Byron avait adoptée et rajeunie, comme plus propre à ce genre de composition où l'imagination, se livrant à tous ses caprices, ne suit plus pas à pas l'ordre méthodique de la prose, mais s'élance, sans transition prononcée, d'une idée à l'autre. Cette forme devait être con-

servée dans ce cinquième chant par M. de Lamartine ; mais la poésie française ne possède aucun rhythme analogue à la stance de Spencer, ou aux couplets du Tasse dans sa *Jérusalem*. Pour y suppléer, il a donc été obligé de composer ce dernier chant en stances irrégulières, d'un nombre de vers indéterminé. Ici, c'est le sens et non le nombre de vers qui indique la suspension et le repos; nous les indiquons, comme dans le poëme original, par un chiffre romain. Quelques personnes ont déjà reproché à M. de Lamartine d'avoir adopté cette forme pour quelques-unes de ses poésies ; nous n'avons rien à leur répondre, si ce n'est qu'elles peuvent facilement la faire disparaître en ne s'arrêtant pas aux suspensions qu'elle indique. Quant à nous, nous pensons toujours que, dans des compositions de longue haleine, des repos ménagés avec art sont nécessaires à la pensée comme aux forces du lecteur, et que ces repos ne peuvent être plus convenablement indiqués que par le poëte lui-même. Il nous aurait paru aussi inconvenant qu'inutile de parler des opinions politiques ou religieuses de l'auteur français dans l'avertissement d'un ouvrage de littérature légère, si nous n'avions été récemment encore mis en garde contre l'injustice des interprétations les plus forcées, par des articles de journaux où l'on discutait les opinions de l'homme au lieu des vers du poëte. Un de ces journaux, dont nous respectons du reste l'impartialité et les doctrines (littéraires), a été jusqu'à dire que les poésies de M. de Lamartine étaient l'*hymne du découragement et du scepticisme*. L'office du poëte n'est point sans doute de prêcher des dogmes en vers ; mais nous en appelons à la conscience de tous les lecteurs pour réfuter une assertion de cette nature... Si les *Méditations poétiques* ont eu un si honorable succès, elles l'ont dû surtout à ce sentiment religieux qui respire dans toutes leurs pages. Tout le monde l'a senti, tout le monde l'a dit; et c'est sans doute le genre d'éloge auquel l'auteur a été le plus sensible. Quelques vers pris isolément, ou détachés de l'ensemble qui les explique, peuvent donner lieu sans doute à des interprétations

du genre de celles que nous combattons ici ; mais un vers, une stance, ne forment pas plus le sens d'un morceau de poésie, qu'un son isolé ne forme un concert : c'est l'accord qu'il faut juger.

Quoi qu'il en soit, et pour ôter tout prétexte à de semblables méprises, nous croyons devoir prévenir ici le lecteur, au nom de M. de Lamartine, que la *liberté*, qu'invoque dans ce nouvel ouvrage la muse de Child-Harold, n'est point celle dont le nom profané a retenti depuis trente ans dans les luttes des factions, mais cette indépendance naturelle et légale, cette liberté fille de Dieu, qui fait qu'un peuple est un peuple et qu'un homme est un homme ; droit sacré et imprescriptible dont aucun abus criminel ne peut usurper ou flétrir le beau nom. Quant au ton plus réel de scepticisme qui se retrouve dans quelques morceaux de ce dernier chant de *Child-Harold*, il est inutile de faire remarquer qu'il se trouve uniquement dans la bouche du héros, que, d'après ses opinions trop connues, l'auteur français ne pouvait faire parler contre la vraisemblance de son caractère. Satan, dans Milton, ne parle point comme les anges. L'auteur et le héros ont deux langages fort opposés ; et M. de Lamartine serait très-affligé qu'on pût l'accuser, même injustement, d'avoir fait naître le plus léger doute sur ses intentions, ou d'avoir répandu l'ombre d'un nuage sur des convictions religieuses qui sont les siennes, et qu'il regarde avec raison comme la seule lumière de la vie et le plus précieux trésor de l'homme.

DÉDICACE

A M. A. E.

Te souviens-tu du jour où, gravissant la cime
Du Salève aux flancs azurés,
Dans un étroit sentier qui pend sur un abîme
Nous posions en tremblant nos pas mal assurés?
Tu marchais devant moi. Balancés par l'orage,
Les rameaux ondoyants du mélèze et du pin,
S'écartant à regret pour t'ouvrir un passage,
Secouaient sur ton front les larmes du matin;
Un torrent sous tes pieds, s'écroulant en poussière,
Traçait sur les rochers de verdâtres sillons,
Et de sa blanche écume, où jouait la lumière,
Élevait jusqu'à nous les flottants tourbillons.

Un nuage grondait encore
Sur les confins des airs, à l'occident obscur,
Tandis qu'à l'orient le souffle de l'aurore
Découvrait la moitié d'un ciel limpide et pur,
Et faisait resplendir du feu qui le colore
Des vagues du Léman l'éblouissant azur!
Tout à coup sur un roc, dont tu foulais la cime,
Tu t'arrêtas : tes yeux s'abaissèrent sur moi;
Tu me montrais du doigt les flots, les monts, l'abîme,
La nature et le ciel... et je ne vis que toi!...

Ton pied léger semblait s'élancer de sa base;
Ton œil planait d'en haut sur ces sublimes bords;
Ton sein, oppressé par l'extase,
Se soulevait sous ses transports,

Comme le flot captif qui, bouillant dans le vase,
S'enfle, frémit, s'élève et surmonte ses bords.

Sur l'angle d'un rocher ta main était posée;
Par l'haleine des vents goutte à goutte essuyés,
Tes cheveux trempés de rosée
Distillaient lentement des perles à tes pieds.

Des cascades l'écume errante
Faisait autour de toi, sur un tapis de fleurs,
De son prisme liquide ondoyer les couleurs,
Et d'une robe transparente
Semblait t'envelopper dans ses plis de vapeurs!
Tu ressemblais... Mais non, toute image est glacée.
Rien d'humain ne saurait te retracer aux yeux;
Rien... qu'une céleste pensée,
Qui, durant un songe pieux,
Sur ses ailes de feu dans les airs balancée,
Et du sein d'un cœur pur vers Dieu même élancée,
S'élève et plane dans les cieux!

Je te vis; je jurai de consacrer la trace
De ce trop rapide moment,
Et de graver ici ton nom... Ta main l'efface
De ce fragile monument.

Un jour, quand je te verrai lire
Ces vers dont un regard est le seul avenir,
Si tes yeux attendris ne peuvent retenir
Une larme aux sons de ma lyre,
Ah! qu'au moins tu puisses te dire:
« Ces chants qui m'ont ému, c'est moi qui les inspire,
Et sa muse est mon souvenir! »

LE DERNIER CHANT

DU

PÈLERINAGE D'HAROLD

I

Muse des derniers temps, divinité sublime,
Qui des monts fabuleux n'habites plus la cime;
Toi qui n'as pour séjour, pour temples, pour autels,
Que le sein frémissant des généreux mortels;
Toi dont la main se plaît à couronner ta lyre
Des lauriers du combat, des palmes du martyre,
Et qui fais retentir l'Hémus ressuscité
Des noms vengeurs du Christ et de la liberté;
Sentiment plus qu'humain que l'homme déifie,
Viens seul! c'est à toi seul que mon cœur sacrifie!
Les siècles de l'erreur sont passés, l'homme est vieux;
Ce monde en grandissant a détrôné ses dieux,
Comme l'homme qui touche à son adolescence
Brise les vains hochets de sa crédule enfance.
L'Olympe n'entend plus, sur ses sommets sacrés,
Hennir du dieu du jour les coursiers altérés;
Jupiter voit sa foudre entre ses mains brisée
Des fils grossiers d'Omar provoquer la risée;

Le Nil souille au désert de son impur limon
Les débris mutilés de l'antique Memnon;
Délos n'a plus d'autels, Delphes n'a plus d'oracles:
Le Temps a balayé le temple et les miracles.
Hors le culte éternel, vingt cultes différents,
Du stupide univers bienfaiteurs ou tyrans,
Ont passé! cherchez-les dans la cendre de Rome!...
Mais il reste à jamais au fond du cœur de l'homme
Deux sentiments divins, plus forts que le trépas:
L'amour, la liberté, dieux qui ne mourront pas!

II

L'amour! je l'ai chanté, quand, plein de son délire,
Ce nom seul murmuré faisait vibrer ma lyre,
Et que mon cœur cédait au pouvoir d'un coup d'œil,
Comme la voile au vent qui la pousse à l'écueil.
J'aimai, je fus aimé, c'est assez pour ma tombe;
Qu'on y grave ces mots, et qu'une larme y tombe!
Remplis seul aujourd'hui ma pensée et mes vers,
Toi qui naquis le jour où naquit l'univers,
Liberté! premier don que Dieu fit à la terre,
Qui marquas l'homme enfant d'un divin caractère,
Et qui fis reculer, à son premier aspect,
Les animaux tremblants d'un sublime respect;
Don plus doux que le jour, plus brillant que la flamme,
Air pur, air éternel qui fais respirer l'âme!
Trop souvent les mortels, du ciel même jaloux,
Se ravissent entre eux ce bien commun à tous!
Plus durs que le destin, dans d'indignes entraves,
De ce que Dieu fit libre ils ont fait des esclaves!
Ils ont de ses saints droits dégradé la raison:
Qu'ai-je dit? ils ont fait un crime de ton nom!
Mais, semblable à ce feu que le caillou recèle,
Dont l'acier fait jaillir la brûlante étincelle,
Dans les cœurs asservis tu dors; tu ne meurs pas!
Et, quand mille tyrans enchaîneraient tes bras,

Sous le choc de ces fers dont leurs mains t'ont chargée
Tu jaillis tout à coup, et la terre est vengée !

III

Ces temps sont arrivés! Aux rivages d'Argos
N'entends-tu pas ce cri qui monte sur les flots?
C'est ton nom! il franchit les écueils des Dactyles ;
Il éveille en sursaut l'écho des Thermopyles ;
Du Pinde et de l'Othôme il s'élance à la fois ;
La voix d'un peuple entier n'est qu'une seule voix :
Elle gronde, elle court, elle roule, elle tonne;
Le sol sacré tressaille à ce bruit qui l'étonne,
Et, rouvrant ses tombeaux, enfante des soldats
Des os de Miltiade et de Léonidas!
N'entends-tu pas siffler sur les flots du Bosphore
Tous ces brûlots armés du feu qui les dévore,
Qui, sillonnant la nuit l'archipel enflammé,
A travers les écueils dont Mégare est semé,
Comme un serpent de feu glissent dans les ténèbres,
Illuminent les mers de cent phares funèbres,
Surprennent sur les flots leurs tyrans endormis,
Se cramponnent aux flancs des vaisseaux ennemis,
Et, leur dardant un feu que la vengeance allume,
Bénissent leur trépas, pourvu qu'il les consume?...

Ce sont là les flambeaux dignes de tes autels!
Viens donc, dernier vengeur du destin des mortels,
Toi que la tyrannie osait nommer un rêve!
La croix dans une main et dans l'autre le glaive,
Viens voir, à la clarté de ces bûchers errants,
Ressusciter un peuple et périr des tyrans!

IV

Mais où donc est Harold, ce pèlerin du monde,
Dont j'ai suivi longtemps la course vagabonde?

A-t-il donc jeté l'ancre au midi de ses jours?
Ou s'est-il endormi dans d'ignobles amours?
Ai-je perdu ce fil de mes sombres pensées,
Qui, marquant de mes pas les traces effacées,
M'aidait à retrouver moi-même dans autrui?
Mystérieux héros! c'était moi, j'étais lui;
Et, sans briser jamais le nom qui les rassemble,
Nos deux cœurs, nos deux voix, sentaient, chantaient ensemble.
Mais, depuis qu'en partant la ville des Césars
Le vit se retourner vers ses sacrés remparts,
Que Tibur, encor plein du chantre de Blanduse,
Tressaillit de plaisir sous les pas de sa muse,
Et que de son sommet éclatant, d'où les yeux
Plongent sur une mer qui va s'unir aux cieux,
Albano l'entendit, en découvrant l'abîme [2],
Saluer l'Océan d'un adieu si sublime,
On n'a plus reconnu sa voix; et l'univers,
Encor retentissant de ses derniers concerts,
Comme un temple muet, semble attendre en silence
Que l'hymne interrompu tout à coup recommence.
Que fait-il? Sur quels bords ses astres inconstants
Ont-il poussé ses mâts brisés avant le temps?
Quels flots furent témoins de son dernier naufrage?
Quel sol consolateur lui prêta son rivage?
O muse qui donnais la lyre à ses douleurs,
Viens donc; suivons ses pas aux traces de ses pleurs!

V

Il est nuit; mais la nuit sous ce ciel n'a point d'ombre:
Son astre, suspendu dans un dôme moins sombre,
Blanchit de ses lueurs des bords silencieux
Où la vague se teint du bleu pâle des cieux;
Où la côte des mers, dé cent golfes coupée,
Tantôt humble et rampante et tantôt escarpée,
Sur un sable argenté vient mourir mollement,
Ou gronde sous le choc de son flot écumant.

De leurs vastes remparts les Alpes l'environnent ;
Leurs sommets colorés, que les neiges couronnent,
De colline en colline abaissés par degrés,
Montrent près de l'hiver des climats tempérés,
Où l'aquilon, fuyant de son propre royaume,
De leurs tièdes parfums s'attiédit et s'embaume.
A travers des cyprès dont l'immobilité,
Symbole de tristesse et d'immortalité,
Projette sur les murs ses ombres sépulcrales
Que les reflets du ciel percent par intervalles,
S'étend sur la colline un champêtre séjour.
Un long buisson de myrte en trace le contour;
Sur des gazons naissants, de flexibles allées,
D'un rideau de verdure à peine encor voilées,
Égarant au hasard leur cours capricieux,
Conduisent, en tournant ou les pas ou les yeux,
Jusqu'au seuil où, formant de vertes colonnades,
La clématite en fleur se suspend aux arcades.
Sur les toits aplatis, des jardins d'oranger
Ornent de leurs fruits d'or leur feuillage étranger;
L'eau fuit dans les bassins, et, quand le jour expire,
Imite en murmurant les frissons du zéphire.
De là, l'œil enchanté voit au pied des coteaux
Gênes, fille des mers, sortir du sein des eaux;
Les dômes élancés de ses saintes demeures,
D'où l'airain frémissant fait résonner les heures;
Et les mâts des vaisseaux qui, dormant dans ses ports,
S'élèvent au niveau des palais de ses bords,
Et, quand le flot captif les presse et les soulève,
D'un lourd gémissement font retentir la grève.
Quel silence!... Avançons... Tout dort-il en ces lieux?
L'éclat d'aucun flambeau n'y vient frapper mes yeux;
Nul pas n'y retentit, nulle voix n'y murmure;
Seulement, au détour de cette route obscure,
Un page et deux coursiers attendent; et plus bas,
Dans cette anse où les flots expirent sans fracas,
Un brick aux flancs étroits, que l'on charge en silence,

Tend sa voile, et déjà sous son poids se balance.
Ces armes, ces coursiers, ce vaisseau loin du port,
Tout révèle un départ; et cependant tout dort!...

VI

Mais non, tout ne dort pas; de fenêtre en fenêtre,
Voyez ce seul flambeau briller et disparaître;
Il avance, il recule, il revient tour à tour.
Éclaire-t-il les pas du crime ou de l'amour?
Aux douteuses clartés qu'il jette sur le sable,
On croit le voir trembler dans une main coupable.
Il descend, il s'arrête à l'angle du palais;
Et l'œil, à la faveur de ses brillants reflets,
S'insinue, et parcourt un réduit solitaire
Dont les rideaux légers trahissent le mystère.
Sur le pavé, couvert des plus riches tapis,
Du pied le plus léger les pas sont assoupis;
Les murs en sont ornés d'opulentes tentures;
Sous les lambris dorés, d'élégantes peintures,
De tout voile jaloux dépouillant la beauté,
Enchaînent le regard ivre de volupté;
Et sur trois pieds d'albâtre une lampe nocturne
Y répand un jour doux, du sein voilé d'une urne.
Là, sous l'alcôve sombre où le pâle flambeau,
Semblable au feu mourant qui luit sur un tombeau,
Mêle d'ombre et de jour une teinte incertaine,
Une jeune beauté dort sur un lit d'ébène :
Son front est découvert; le sommeil, en ses jeux,
Semble avoir dispersé l'or de ses blonds cheveux,
Qui, flottant sur son sein que leur voile caresse,
Jusqu'au pied de son lit roulent en longue tresse.
Près d'elle on voit encor, confusément jetés,
Les ornements d'hier qu'à peine elle a quittés;
Ses anneaux, ses colliers, ses parures chéries,
Mêlés avec les fleurs que la veille a flétries,
Jonchent le seuil du lit d'ambre, de perle et d'or,

Qu'un de ses bras pendants semble y chercher encor!

VII

La porte s'ouvre; un homme à pas comptés s'avance.
Une lampe à la main, il s'arrête en silence :
Est-ce Harold?... C'est bien lui! Que le temps l'a changé !
Que son front, jeune encor, de jours semble chargé!
L'éclat dont son génie éclairait son visage
Luit toujours, mais, hélas! c'est l'éclair dans l'orage;
Et, plus que ce flambeau qui tremble dans sa main,
On croit voir vaciller son âme dans son sein.
Dans l'amère douceur d'un sourire farouche,
L'amour et le mépris se mêlent sur sa bouche;
L'œil n'y peut du remords discerner la douleur;
Mais on dirait, à voir sa mortelle pâleur,
Qu'une apparition vengeresse, éternelle,
Le glace à chaque instant d'une terreur nouvelle.
Immobile, il contemple, au chevet de ce lit,
Cette femme qui dort et qu'un songe embellit.
Encore dans la fleur de son adolescence,
Ses traits ont tout d'un ange... excepté l'innocence;
Ses yeux sont ombragés du voile de ses cils;
Mais un pli qui se cache entre ses deux sourcils,
Trace que le sommeil n'a pas même effacée,
Montre que sur ce front quelque peine est passée.
Sa lèvre, où le sourire erre encore au hasard,
Glace le sentiment en charmant le regard;
Plus encor que l'amour la volupté s'y joue;
La peine en fait fléchir l'arc mobile, et sa joue
Ressemble au lis penché vers le midi du jour,
Qu'ont déjà respiré les zéphyrs ou l'amour.

VIII

« Dors, murmurait Harold d'une voix comprimée,
Toi que je vais quitter, toi que j'ai tant aimée!

Toi qui m'aimas peut-être, ou dont l'art séducteur
Par l'ombre de l'amour trompa du moins mon cœur.
Qu'importe que le tien ne fût qu'un doux mensonge?
Je fus heureux par toi; tout bonheur est un songe!
Et je pars avant l'heure où le triste réveil
Eût dissipé pour nous cet enfant du sommeil.
Heureux qui, s'éloignant pendant que l'erreur dure,
Emporte dans son cœur une image encor pure;
Qui peut, dans les horreurs de son triste avenir,
Nourrir, comme un flambeau, quelque cher souvenir,
Et ne voit pas du moins, en perdant ce qu'il aime,
Cette idole qui tombe, ou qu'il brisa lui-même,
D'un bonheur qui n'est plus étaler les débris
Où l'éternel remords rampe auprès du mépris!...
Gravez-vous dans mes yeux, voluptueuse image,
Front serein dont mon souffle écartait tout nuage;
Beaux yeux dont le regard me cherchera demain;
Lèvres dont les accents m'enivraient; tendre main
Qui, s'ouvrant vainement pour s'unir à la mienne,
Ne rencontrera plus d'appui qui la soutienne;
Bouche que le sommeil n'a pu même assoupir!
Je voudrais emporter... tout, jusqu'à ce soupir
Qui, soulevant ce sein plus mobile que l'onde,
Semble espérer en vain qu'un soupir lui réponde!

« Voilà donc ce qui fit mon bonheur un instant!
Mon bonheur!... Non, de toi je n'attendais pas tant:
Pourvu que le plaisir, les voluptés légères
Couronnassent de fleurs nos chaînes passagères;
Que, dans ce doux climat par tes pas embelli,
Je pusse respirer les parfums... et l'oubli;
Que le remords, fuyant aux accents de ta bouche,
Laissât le doux sommeil s'approcher de ma couche;
Léna! c'était assez pour un cœur profané!
C'était mon seul bonheur, et tu me l'as donné!
Mais, de quelque nectar qu'elle ait été remplie,
La coupe où nous buvons a toujours une lie;

N'épuisons donc jamais sa liqueur qu'à demi,
Et, consacrant le reste au destin ennemi,
Faisons-lui prudemment, quelque effort qu'il en coûte,
Une libation de la dernière goutte!
Je t'aime encor; je pars. Adieu!... Trompeur sommeil,
Retarde un désespoir qui l'attend au réveil! »

IX

Harold s'est élancé sur son léger navire;
Dans les câbles tendus la nuit déjà soupire;
La voile, qui s'entr'ouvre au vent qui l'arrondit,
Monte de vergue en vergue, et s'enfle, et s'agrandit,
Et, couvrant ses flancs noirs de l'ombre de son aile,
Fait pencher sur les flots le vaisseau qui chancelle.
On lève l'ancre, il fuit; le flot qu'il a fendu
Sur sa trace un moment demeure suspendu,
Et, retombant bientôt en vapeur qui surnage,
De blancs flocons d'écume inonde au loin la plage.
Voilà tout ce qu'Harold a laissé dans ces lieux!...
Et la vague a repris son bord silencieux.
Mais sur le pont tremblant du vaisseau qui dérive,
Un bruit sourd et confus monte et frappe la rive;
La voix des vents s'y mêle aux cris des matelots;
On y voit confondus, rouler au gré des flots,
Des faisceaux éclatants de harnais et d'armures,
Qui rendent en tombant de sinistres murmures;
Des sabres, des mousquets brillants d'argent et d'or,
Que la poudre et le sang n'ont pas ternis encore;
Des lances, des drapeaux, où, parmi le tonnerre,
Brille un signe inconnu sur les champs de la guerre.
On voit, autour des mâts, des coursiers enchaînés
Battre le pont tremblant sous leurs pieds étonnés,
Et, secouant leurs crins qu'un flot d'écume inonde,
Hennir à chaque vent qui les berce sur l'onde.
Mais Harold, que fait-il? Seul au bout du vaisseau,

Enveloppé des plis de son large manteau,
Sombre comme la nuit dont son cœur est l'image,
D'un œil insouciant il voit fuir le rivage.

X

Où va-t-il?... Il gouverne au berceau du soleil[3].
Mais pourquoi sur son bord ce terrible appareil?
Va-t-il, le cœur brûlant d'une foi magnanime,
Conquérir une tombe au désert de Solyme;
Ou, pèlerin armé, son bourdon à la main,
Laver ses pieds souillés dans les flots du Jourdain?
Non : du sceptique Harold le doute est la doctrine;
Le croissant ni la croix ne couvrent sa poitrine;
Jupiter, Mahomet, héros, grands hommes, dieux
(O Christ, pardonne-lui!), ne sont rien à ses yeux
Qu'un fantôme impuissant que l'erreur fait éclore,
Rêves plus ou moins purs qu'un vain délire adore,
Et dont, par ses clartés, la superbe raison,
Siècle après siècle, enfin délivre l'horizon.
Jamais d'aucun autel ne baisant la poussière,
Sa bouche ne murmure une courte prière;
Jamais, touchant du pied le parvis d'un saint lieu,
Sous aucun nom mortel il n'invoqua son Dieu!
Le Dieu qu'adore Harold est cet agent suprême,
Ce Pan mystérieux, insoluble problème,
Grand, borné, bon, mauvais, que ce vaste univers
Révèle à ses regards sous mille aspects divers;
Être sans attributs, force sans providence,
Exerçant au hasard une aveugle puissance;
Vrai Saturne, enfantant, dévorant tour à tour;
Faisant le mal sans haine et le bien sans amour;
N'ayant pour tout dessein qu'un éternel caprice;
Ne commandant ni foi, ni loi, ni sacrifice;
Livrant le faible au fort et le juste au trépas,
Et dont la raison dit : « Est-il? ou n'est-il pas? »

XI

Ses compagnons épars, groupés sur le navire,
Ne parlent point entre eux de foi ni de martyre,
Ni des prodiges saints par la croix opérés,
Ni des péchés remis dans des lieux consacrés.
D'un plus fier évangile apôtres plus farouches,
Des mots retentissants résonnent sur leurs bouches :
Gloire, honneur, liberté, grandeur, droit des humains,
Mort aux tyrans sacrés égorgés par leurs mains,
Mépris des préjugés sous qui rampe la terre,
Secours aux opprimés, vengeance, et surtout guerre!
Ils vont, suivant partout l'errante Liberté,
Répondre en Orient au cri qu'elle a jeté,
Briser les fers usés que la Grèce assoupie
Agite, en s'éveillant, sur une race impie,
Et voir, dans ses sillons inondés de leur sang,
Sortir d'un peuple mort un peuple renaissant.

XII

Déjà, dorant les mâts, le rayon de l'aurore
Se joue avec les flots que sa pourpre colore;
La vague, qui s'éveille au souffle frais du jour,
En sillons écumeux se creuse tour à tour;
Et le vaisseau, serrant la voile mieux remplie,
Vole, et rase de près la côte d'Italie.
Harold s'éveille; il voit grandir dans le lointain
Les contours azurés de l'horizon romain;
Il voit sortir grondant, du lit fangeux du Tibre,
Un flot qui semble enfin bouillonner d'être libre,
Et Soracte, dressant son sommet dans les airs,
Seul se montrer debout où tomba l'univers.
Plus loin, sur les confins de cette antique Europe,
Dans cet Éden du monde où languit Parthénope,
Comme un phare éternel sur les mers allumé,

Son regard voit fumer le Vésuve enflammé :
Semblable au feu lointain d'un mourant incendie :
Sa flamme, dans le jour un moment assoupie,
Lance, au retour des nuits, des gerbes de clartés;
La mer rougit des feux dans son sein reflétés,
Et les vents, agitant ce panache sublime,
Comme un pilier en feu d'un temple qui s'abîme,
Font pencher sur Pæstum, jusqu'à l'aube des jours,
La colonne de feu qui s'écroule toujours.
A la sombre lueur de cet immense phare,
Harold longe les bords où frémit le Ténare;
Où l'Élysée antique, en un désert changé,
Étalant les débris de son sol ravagé,
Du céleste séjour, dont il offrait l'image,
Semble avoir conservé les astres sans nuage.
Là, près de cette tombe où le grand cygne dort,
Le vaisseau tout à coup tourne sa poupe au bord.
Fuyant de vague en vague, Harold avec tristesse
Voit sous les flots brillants la rive qui s'abaisse;
Bientôt son œil confond l'Océan et les cieux;
Et ces bords immortels, disparus à ses yeux,
Semblent s'évanouir en de vagues nuages,
Comme un nom qui se perd dans le lointain des âges.

XIII

« Italie! Italie! adieu, bords que j'aimais!
Mes yeux désenchantés te perdent pour jamais!
O terre du passé, que faire en tes collines?
Quand on a mesuré tes arcs et tes ruines,
Et fouillé quelques noms dans l'urne de la mort,
On se retourne en vain vers les vivants : tout dort,
Tout, jusqu'aux souvenirs de ton antique histoire,
Qui te feraient du moins rougir devant ta gloire!
Tout dort! et cependant l'univers est debout!
Par le siècle emporté tout marche, ailleurs, partout!
Le Scythe et le Breton, de leurs climats sauvages

Par le bruit de ton nom guidés vers tes rivages,
Jetant sur tes cités un regard de mépris,
Ne t'aperçoivent plus dans tes propres débris,
Et, mesurant de l'œil tes arches colossales,
Tes temples, tes palais, tes portes triomphales,
Avec un rire amer demandent vainement
Pour qui l'immensité d'un pareil monument;
Si l'on attend qu'ici quelque autre César passe,
Ou si l'ombre d'un peuple occupe tant d'espace.
Et tu souffres sans honte un affront si sanglant!
Que dis-je? tu souris au barbare insolent;
Tu lui vends les rayons de ton astre qu'il aime;
Avec ton lâche orgueil, tu lui montres toi-même
Ton sol partout empreint des pas de tes héros,
Ces vieux murs où leurs noms roulent en vains échos,
Ces marbres mutilés par le fer du barbare,
Ces bustes avec qui son orgueil te compare,
Et de ces champs féconds les trésors superflus,
Et ce ciel qui t'éclaire et ne te connaît plus!
Rougis!... Mais non; briguant une gloire frivole,
Triomphe! On chante encore au pied du Capitole!
A la place du fer, ce sceptre des Romains,
La lyre et le pinceau chargent tes faibles mains;
Tu sais assaisonner des voluptés perfides,
Donner des chants plus doux aux voix de tes Armides,
Animer les couleurs sous un pinceau vivant,
Ou, sous l'adroit burin de ton ciseau savant,
Prêter avec mollesse au marbre de Blanduse
Les traits de ces héros dont l'image t'accuse.
Ta langue, modulant des sons mélodieux,
A perdu l'âpreté de tes rudes aïeux;
Douce comme un flatteur, fausse comme un esclave,
Tes fers en ont usé l'accent nerveux et grave;
Et semblable au serpent, dont les nœuds assouplis
Du sol fangeux qu'il couvre imitent tous les plis,
Façonnée à ramper par un long esclavage,
Elle se prostitue au plus servile usage,

Et, s'exhalant sans force en stériles accents,
Ne fait qu'amollir l'âme et caresser les sens.

« Monument écroulé, que l'écho seul habite;
Poussière du passé, qu'un vent stérile agite;
Terre où les fils n'ont plus le sang de leurs aïeux,
Où sur un sol vieilli les hommes naissent vieux,
Où le fer avili ne frappe que dans l'ombre,
Où sur les fronts voilés plane un nuage sombre,
Où l'amour n'est qu'un piége et la pudeur qu'un fard,
Où la ruse a faussé le rayon du regard,
Où les mots énervés ne sont qu'un bruit sonore,
Un nuage éclaté qui retentit encore:
Adieu! Pleure ta chute en vantant tes héros!
Sur des bords où la gloire a ranimé leurs os,
Je vais chercher ailleurs (pardonne, ombre romaine!)
Des hommes, et non pas de la poussière humaine!...

XIV

« Mais, malgré tes malheurs, pays choisi des dieux,
Le ciel avec amour tourne sur toi les yeux;
Quelque chose de saint sur tes tombeaux respire :
La Foi sur tes débris a fondé son empire!
La Nature, immuable en sa fécondité,
T'a laissé deux présents : ton soleil, ta beauté;
Et noble dans son deuil, sous tes pleurs rajeunie,
Comme un fruit du climat enfante le génie.
Ton nom résonne encore à l'homme qui l'entend,
Comme un glaive tombé des mains du combattant!
A ce bruit impuissant la terre tremble encore,
Et tout cœur généreux te regrette et t'adore!

« Et toi qui m'as vu naître, Albion, cher pays
Qui ne recueilleras que les os de ton fils,
Adieu! Tu m'as proscrit de ton libre rivage;
Mais dans mon cœur brisé j'emporte ton image,

Et, fier du noble sang qui parle encore en moi,
De tes propres vertus t'honorant malgré toi,
Comme ce fils de Sparte allant à la victoire,
Je consacre à ton nom ou ma mort ou ma gloire.
Adieu donc! Je t'oublie, et tu peux m'oublier:
Tu ne me reverras que sur mon bouclier.

XV

« Que ce vent dans ma voile avec grâce soupire!
On dirait que le flot reconnaît mon navire,
Comme le fier coursier, par son maître flatté,
Hennit en revoyant celui qu'il a porté!
Oui, vous m'avez déjà bercé sur vos rivages,
O vagues, de mon cœur orageuses images,
Plaintives, sans repos, terribles comme lui!
Vous savez qui j'étais! mais qui suis-je aujourd'hui?
Ce que j'étais alors : un mystère, un problème;
Un orage éternel qui roule sur lui-même;
Un rêve douloureux qui change sans finir;
Un débris du passé qui souille l'avenir;
Un flot, comme ces flots, errant à l'aventure,
Portant de plage en plage une écume, un murmure,
Et qui, semblable en tout au mobile élément,
Sans avancer jamais, flotte éternellement.
Qu'ai-je fait de mes jours? où sont-ils? quel usage
Aux autres, à moi-même, atteste leur passage?
Quelle borne éternelle a marqué mon chemin?
Quel fruit ai-je cueilli qui n'ait trompé ma main?
Tentant mille sentiers sans savoir lequel suivre,
Où n'ai-je pas erré?... Mais errer, est-ce vivre?...
N'est-il pas dans le ciel, en nous-même, ici-bas,
Quelque but éclatant pour diriger nos pas,
Et vers qui l'Espérance, en marchant, puisse dire :
« S'il m'échappe, du moins je sais à quoi j'aspire? »

« L'hirondelle, en suivant les saisons dans les airs,

Voit, des bords qu'elle fuit, l'autre rive des mers;
Le pilote, que l'ombre entoure de ses voiles,
Suit un phare immobile au milieu des étoiles;
L'aigle vole au soleil, la colombe à son nid;
Sur l'abîme orageux que sa proue aplanit,
Sous des cieux inconnus guidé par sa boussole,
A travers l'horizon le vaisseau voit le pôle :
L'homme seul ne voit rien, pour marquer son chemin,
Qu'hier et qu'aujourd'hui, semblables à demain;
Et, changeant à toute heure et de but et de route,
Marche, recule, avance, et se perd dans son doute!

XVI

« Mon but! trop près de moi mes mains l'avaient placé.
J'ai fait deux pas à peine, et je l'ai dépassé!
J'ai chanté; l'univers, charmé de mon délire,
D'une gloire précoce a couronné ma lyre.
C'est assez; je suis las de ce stérile bruit,
Par l'écho monotone en tout lieu reproduit;
Un nom! toujours un nom! Qu'est-ce qu'un nom m'importe,
Hélas! et qu'apprend-il à celui qui le porte?
Que dans l'urne sans fond un mot de plus jeté
Tombe en retentissant dans la postérité.
Qu'est-ce que cette gloire incertaine, éphémère,
Qui s'écrit sur la feuille en léger caractère,
Dont par l'aile du Temps un seul mot effacé
Emporte pour jamais le souvenir glacé?
Simulacre de gloire, ombre de renommée,
Qui s'engloutit dans l'ombre, ou se perd en fumée;
Fantôme dont mon cœur fut un jour ébloui,
Et que j'ai méprisé dès que j'en ai joui!

« Il me faut cette gloire impérissable, immense,
Qui, payant d'autres cœurs d'une autre récompense,
Aux derniers coups du bronze encor retentissant,
Sur la terre ou les flots s'écrit avec du sang,

Et, couvrant d'un trophée un champ de funérailles,
Grave à jamais nos noms sur l'airain des batailles,
Ou sur les fondements du temple ensanglanté
Que la Victoire enfin fonde à la Liberté !

XVII

« Souvent, le bras posé sur l'urne d'un grand homme,
Soit aux bords dépeuplés des longs chemins de Rome,
Soit sous la voûte auguste où, de ses noirs arceaux,
L'ombre de Westminster consacre ses tombeaux,
En contemplant ces arcs, ces bronzes, ces statues,
Du long respect des temps par l'âge revêtues,
En voyant l'étranger, d'un pied silencieux,
Ne toucher qu'en tremblant le pavé de ces lieux,
Et des inscriptions sur la poudre tracées
Chercher pieusement les lettres effacées,
J'ai senti qu'à l'abri d'un pareil monument
Leur grande ombre devait dormir plus mollement;
Que le bruit de ces pas, ce culte, ces images,
Ces regrets renaissants et ces larmes des âges,
Flattaient sans doute encore, au fond de leur cercueil,
De ces morts immortels l'impérissable orgueil;
Qu'un cercueil, dernier terme où tend la gloire humaine,
De tant de vanités est encor la moins vaine;
Et que pour un mortel peut-être il était beau
De conquérir du moins ici-bas un tombeau !...
Je l'aurai !... Cependant mon cœur souhaite encore
Quelque chose de plus; mais quoi donc? il l'ignore.
Quelque chose au delà du tombeau! Que veux-tu ?
Et que te reste-t-il à tenter?... La vertu!
Eh bien! pressons ce mot jusqu'à ce qu'il se brise!
S'immoler sans espoir pour l'homme qu'on méprise;
Sacrifier son or, ses voluptés, ses jours,
A ce rêve trompeur... mais qui trompe toujours;
A cette liberté que l'homme qui l'adore
Ne rachète un moment que pour la vendre encore;

Venger le nom chrétien du long oubli des rois ;
Mourir en combattant pour l'ombre d'une croix,
Et n'attendre pour prix, pour couronne et pour gloire,
Qu'un regard de ce Juge en qui l'on voudrait croire...
Est-ce assez de vertu pour mériter ce nom ?
Eh bien! sachons enfin si c'est un rêve ou non! »

XVIII

Silence!... Est-ce un nuage, ou l'ombre d'une voile
Qui du soir tout à coup vient dérober l'étoile?
L'ombre approche, s'étend. « Aux armes! un vaisseau! »
Comme un noir ouragan, son poids fait plier l'eau;
Ses trois ponts élevés d'étages en étages,
Ses antennes, ses mâts, ses voiles, ses cordages,
Cachant l'azur du ciel aux yeux des matelots,
D'une nuit menaçante obscurcissent les flots.
Tel un vautour des mers, fondant sur l'hirondelle,
Couvre déjà l'oiseau de l'ombre de son aile.
Quel est le pavillon? c'est l'odieux croissant.
Qu'entend-on sur son bord? un soupir gémissant,
Les sanglots des enfants et des vierges plaintives
Qui pleurent de Chio les paternelles rives,
Et qu'un vainqueur cruel traîne en captivité
Pour présenter leur tête ou vendre leur beauté.
« Délivrons, dit Harold, ou vengeons ces victimes!
Que l'amour ne soit pas le prix sanglant des crimes!
Feu!... » L'éclair est moins prompt : le tonnerre ennemi
Éveille coup sur coup l'Ottoman endormi;
Chaque boulet, fidèle au regard qui le guide,
Semble emprunter de l'homme un instinct homicide,
Trace un sillon sanglant dans les rangs qu'il abat,
Fait écrouler le pont sous les débris du mât,
Ou brise le timon dans les mains du pilote.
Déjà, comme un corps mort, la masse immense flotte;
En vain, pour éloigner le plomb qui fond sur eux,
Ses trois ponts à la fois vomissent tous leurs feux :

Comme un adroit lutteur, le brick léger s'efface;
Les coups mal dirigés se perdent dans l'espace;
Cent boulets sur les flots vont jaillir en sifflant;
Puis, d'un coup de timon rapporté sur son flanc,
Dans ses agrès brisés son mât penché s'engage.
Harold, le sabre en main, s'élance à l'abordage,
Et, faisant tournoyer son glaive autour de lui,
Trace un cercle sanglant : tout tombe, ou tout a fui.
C'en est fait! ses guerriers, élancés sur sa trace,
Du pont jonché de morts ont balayé l'espace.

XIX

« Rendez-vous! » Mais quel cri de surprise et d'horreur
Dans son sanglant triomphe arrête le vainqueur?
L'Ottoman veut-il donc périr avec sa proie?
Voyez! déjà la flamme en torrents se déploie;
Du pied fumant des mâts monte un long cri de mort.
Harold épouvanté s'élance sur son bord,
Et, du navire en feu détachant son navire,
Hors du vent enflammé lentement se retire.
Pleurant sur son triomphe, il contemple de loin
Ce funèbre bûcher dont l'abîme est témoin.
Excité par les vents, le rapide incendie
De sabords en sabords court, monte, se replie,
Remonte, redescend, rase les flots fumants,
Entoure le vaisseau de ses feux écumants,
Et, sous les coups du vent éparpillant ses flammes,
Revient, et l'engloutit sous ses brûlantes lames;
Lançant ses dards de feu, glissant comme un serpent,
Le long des mâts noircis il s'élève en rampant;
La vergue tombe en feu sur le pont qu'elle écrase;
La voile en frémissant se déroule et s'embrase;
Emportés dans les airs, ses lambeaux enflammés
Vont tomber sur les flots à demi consumés,
Et la mer, les portant sur les vagues profondes,
Semble rouler au loin des flammes au lieu d'ondes.

Mais le salpêtre en feu lance un dernier éclair ;
L'air frémit, le coup part, le vaisseau vole en l'air :
Ses éclats, retombant de distance en distance,
Sèment d'un son lugubre un lugubre silence;
L'onde éteint les débris, l'air emporte le bruit,
Et l'Océan n'est plus que silence et que nuit.

XX

Mais sur les flots obscurs quel son renaît, expire,
Et comme un cri plaintif roule autour du navire ?
Serait-ce...? Harold, rebelle aux cris des matelots,
Reconnaît une voix... s'élance au sein des flots,
Nage au bruit, voit flotter sur la nuit de l'abîme
Un débris qu'embrassait une jeune victime,
L'arrache aux flots jaloux, l'emporte triomphant,
Et revient sur le pont déposer... une enfant.
Essuyant ses beaux yeux du flot qui les inonde,
De ses cheveux trempés il fait ruisseler l'onde,
La réchauffe aux rayons d'un foyer rallumé,
Et, sous son vêtement à demi consumé,
Aux anneaux d'un collier qui pend sur sa poitrine,
Il découvre un portrait!... Il le prend, il s'incline;
Aux lueurs de la flamme il contemple... Grands dieux!
Ces traits sont ceux d'Harold!!! Il n'en croit pas ses yeux.
« Quel est ton nom? — Adda. — Ton pays? — Épidaure.
— Ta mère? — Éloydné. — Ton père? — Je l'ignore:
Ma mère, en expirant sous le glaive assassin,
Cacha sans le nommer son image en mon sein.
On dit qu'un étranger... Mais qui sait ce mystère?
— C'est assez, dit Harold; va, je serai ton père! »
Et, pressant sur son cœur l'enfant abandonné,
Il murmurait tout bas le nom d'Éloydné,
Soit qu'il sût le secret de sa triste naissance,
Soit qu'il fût attendri des grâces de l'enfance
Et voulût opposer à son cœur attristé
Cette image du ciel : innocence et beauté!

XXI

Mais déjà le navire, aux lueurs de l'aurore,
Du sein brillant des mers voit une terre éclore;
Terre dont l'Océan, avec un triste orgueil,
Semble encor murmurer le nom sur chaque écueil,
Et dont le souvenir, planant sur ses rivages,
Se répand sur les flots comme un parfum des âges.
C'est la Grèce! A ce nom, à cet auguste aspect,
L'esprit anéanti de pitié, de respect,
Contemplant du destin le déclin et la cime,
De la gloire au néant a mesuré l'abîme.
Par les pas des tyrans ses bords sont profanés,
Ses temples sont détruits, ses peuples enchaînés,
Et sur l'autel du Christ, brisé par la conquête,
L'Ottoman fait baiser le turban du Prophète :
Mais, à travers ce deuil, le regard enchanté
Reconnaît en pleurant son antique beauté,
Et la nature au moins, par le temps rajeunie,
Y triomphe de l'homme et de la tyrannie.
C'est toujours le pays du soleil et des dieux;
Ses monts dressent encor leurs sommets dans les cieux,
Et, noyant les contours de leur cime azurée,
Semblent encor nager dans une onde éthérée.
Ses coteaux, abaissant leurs cintres inclinés,
Par l'arbre de Minerve à demi couronnés,
Expirent par degrés sur la plage sonore
Où Syrinx sur les flots semble gémir encore,
Et, présentant aux yeux leurs penchants escarpés,
Du soleil tour à tour selon l'heure frappés,
Au mouvement du jour qui chasse l'ombre obscure,
Paraissent ondoyer en vagues de verdure.
Là, l'histoire et la fable ont semé leurs grands noms
Sur des débris sacrés, sur les mers, sur les monts.
Ce sommet, c'est le Pinde; et ce fleuve est Alphée!
Chaque pierre a son nom, chaque écueil son trophée;

Chaque flot a sa voix, chaque site a son dieu ;
Une ombre du passé plane sur chaque lieu.
Ces marais sont le Styx, ce gouffre est la Chimère;
Et, touchés par les pieds de la muse d'Homère,
Ces bords où sont écrits vingt siècles éclatants,
Retentissant encor des pas lointains du temps,
D'un poëme scellé par la gloire et les âges
Semblent, à chaque pas, dérouler d'autres pages.
Le regard, que l'esprit ne peut plus rappeler,
Avec ses souvenirs cherche à les repeupler,
Et, frappé tour à tour de son deuil, de ses charmes,
Brille de leur éclat ou pleure de leurs larmes.
Tel, si, pendant le cours d'un songe dont l'erreur
Lui rappelle des traits consacrés dans son cœur,
Un fils, le sein gonflé d'une tendresse amère,
Dans un brillant lointain voit l'ombre de sa mère,
Dévorant du regard ce fantôme chéri,
Il contemple en pleurant ce sein qui l'a nourri,
Ces bras qui l'ont porté, ces yeux dont la lumière
Fut le premier flambeau qui guida sa paupière,
Ces lèvres dont l'accent, si doux à répéter,
Dicta les premiers sons qu'il tenta d'imiter,
Ce front qu'à ses baisers dérobe un voile sombre :
Et, lui tendant les bras, il n'embrasse qu'une ombre.

XXII

Homère! A ce grand nom, du Pinde à l'Hellespont,
Les airs, les cieux, les flots, la terre, tout répond.
Monument d'un autre âge et d'une autre nature,
Homme, l'homme n'a plus le mot qui te mesure!
Son incrédule orgueil s'est lassé d'admirer,
Et, dans son impuissance à te rien comparer,
Il te confond de loin avec ces fables même,
Nuages du passé qui couvrent ton poëme.
Cependant tu fus homme, on le sent à tes pleurs!
Un dieu n'eût pas si bien fait gémir nos douleurs!

Il faut que l'immortel qui touche ainsi notre âme
Ait sucé la pitié dans le lait d'une femme.
Mais dans ces premiers jours, où d'un limon moins vieux
La nature enfantait des monstres ou des dieux,
Le ciel t'avait créé dans sa magnificence
Comme un autre Océan, profond, sans rive, immense;
Sympathique miroir qui, dans son sein flottant,
Sans altérer l'azur de son flot inconstant,
Réfléchit tour à tour les grâces de ses rives,
Les bergers poursuivant les nymphes fugitives,
L'astre qui dort au ciel, le mât brisé qui fuit,
Le vol de la tempête aux ailes de la nuit,
Ou les traits serpentants de la foudre qui gronde,
Rasant sa verte écume et s'éteignant dans l'onde!

Cependant l'univers, de tes traces rempli,
T'accueillit, comme un dieu... par l'insulte et l'oubli!
On dit que, sur ces bords où règne ta mémoire,
Une lyre à la main tu mendiais ta gloire!...
Ta gloire! Ah! qu'ai-je dit? Ce céleste flambeau
Ne fut aussi pour toi que l'astre du tombeau!
Tes rivaux, triomphant des malheurs de ta vie,
Plaçant entre elle et toi les ombres de l'envie,
Disputèrent encore à ton dernier regard
L'éclat de ce soleil qui se lève si tard.
La pierre du cercueil ne sut pas t'en défendre;
Et, de ces vils serpents qui rongèrent ta cendre,
Sont nés, pour dévorer les restes d'un grand nom,
Pour souiller la vertu d'un éternel poison,
Ces insectes impurs, ces ténébreux reptiles,
Héritiers de la honte et du nom des Zoïles,
Qui, pareils à ces vers par la tombe nourris,
S'acharnent sur la gloire et vivent de mépris!
C'est la loi du destin, c'est le sort de tout âge :
Tant qu'il brille ici-bas, tout astre a son nuage.
Le bruit d'un nom fameux, de trop près entendu,
Ressemble aux sons heurtés de l'airain suspendu,

Qui, répandant sa voix dans les airs qu'il éveille,
Ébranle tout le temple et tourmente l'oreille,
Mais qui, vibrant de loin, et d'échos en échos
Roulant ses sons éteints dans les bois, sur les flots,
Comme un céleste accent, dans la vague soupire,
Dans l'oreille attentive avec mollesse expire,
Attendrit la pensée, élève l'âme aux cieux,
De ses accords sacrés charme l'homme pieux,
Et, tandis que le son lentement s'évapore,
Au bruit qu'il n'entend plus le fait rêver encore.

XXIII

Mais quel est ce rocher qui, creusé par les mers,
Résonne nuit et jour du choc des flots amers,
Incline sur les eaux son sommet chauve et sombre,
Et couvre de si loin l'Océan de son ombre?
Attestant sur ces bords les âges révolus,
Noble et dernier débris d'un temple qui n'est plus,
Une seule colonne y brave la tempête,
Et, du sein des écueils dressant encor sa tête,
Semble rester debout sur ces bords éclatants,
Comme entre un siècle et l'autre une borne des temps.
Des injures du ciel le pêcheur la préserve,
Et ce dernier soutien du temple de Minerve
Sert à guider de loin les yeux des matelots,
Ou l'esquif du pêcheur égaré sur les flots.
Elle a donné son nom au cap qu'elle couronne[4].
Harold, qui voit blanchir l'éternelle colonne,
Reconnaît Sunium... Sunium! A ce nom,
Il croit revoir flotter la robe de Platon,
Quand ce sage, fuyant une foule insensée,
Venait dans le désert consulter... sa pensée,
Et qu'assis en silence au bord des flots amers,
Son œil divin plongé dans le ciel ou les mers,
Écoutant en soi-même un vague et doux murmure,
Il croyait distinguer la voix de la nature,

Ou des sphères du ciel le bruit harmonieux,
Ou ces songes divins qui lui parlaient des dieux.
Voix céleste, qui parle au bord des mers profondes,
Dans les soupirs des bois, dans les accords des ondes,
Partout où l'homme enfin n'a point gravé ses pas,
Harold aussi t'entend... mais ne te comprend pas!

XXIV

Son vaisseau lentement flotte en longeant la plage.
Mais quel chant solennel s'élève du rivage?
Quel immense cortége, en blancs habits de deuil [5],
De colline en colline, et d'écueil en écueil,
Comme un troupeau lointain que le berger ramène,
Par ses prêtres conduit, serpente dans la plaine?
Quel deuil semble peser sur leurs fronts affligés?
De quels pieux fardeaux leurs bras sont-ils chargés?
Avec quel saint respect sur l'herbe ils les déposent,
Et, fléchissant leurs fronts, de larmes les arrosent!
Approchons!... De plus près le vent, soufflant du bord,
Aux oreilles d'Harold porte un hymne de mort;
Il frémit, mais son cœur dédaigne un vain présage,
Et bientôt son esquif l'a jeté sur la plage :
A la foule attentive il se mêle au hasard.
Quel spectacle, grands dieux! vient frapper son regard!

Auprès d'un simple autel, formé d'un cippe antique
Qui du temple écroulé jonchait le vieux portique,
Trois fois douze cercueils, avec ordre rangés,
De palmes, de cyprès, de narcisse ombragés,
Formaient autour du prêtre une funèbre enceinte,
Où les diacres chantaient et répandaient l'eau sainte.
Harold, en contemplant ces pompes du trépas,
Croit compter des guerriers tombés dans les combats,
Et, promenant sur eux ses yeux voilés de larmes,
Cherche autour des tombeaux ces fiers coursiers, ces armes,
Ces bronzes, ces tambours, qui, pleurant les héros,

D'un dernier bruit de gloire accompagnent leurs os.
Il ne voit que des fleurs et des voiles pudiques,
Des emblèmes touchants des vertus domestiques,
Des couronnes d'hymen, l'aiguille, les fuseaux,
Que les femmes d'Hellé portaient jusqu'aux tombeaux;
Des vierges qui, vidant des corbeilles d'acanthe,
Effeuillaient sous leurs doigts les lis de l'Érymanthe;
Des enfants éplorés, en habits d'orphelin,
Tenant les coins flottants de longs linceuls de lin;
Et plus loin, des guerriers qui, la tête inclinée,
Plaignant avant le temps la beauté moissonnée,
Pressaient en frémissant leur glaive dans leur main,
Et, poussant des sanglots qu'ils retiennent en vain,
A l'horreur de ce deuil semblaient livrer leurs âmes,
Et pleuraient sans rougir... comme on pleure des femmes.
A cet étrange aspect, saisi d'étonnement,
Harold n'ose troubler leur saint recueillement;
Mais, au moment fatal du divin sacrifice[6],
Quand le prêtre, en ses mains élevant le calice,
Boit le sang adoré du Martyr immortel,
Une vierge s'élance aux marches de l'autel,
Et, victime échappée au sort qu'elle raconte,
Le front ceint de lauriers, mais rougissant de honte,
Ses longs cheveux épars, emblème de son deuil,
Chante l'hymne de mort à ses sœurs du cercueil.

XXV

« Sur les sommets glacés du sauvage Érymanthe,
Des bords délicieux où le Lâos serpente,
Fuyant les fers sanglants d'un vainqueur inhumain,
De rochers en rochers nous gravissions en vain;
Le féroce Delhys, que son vizir excite,
Nous suivant jusqu'aux lieux que le tonnerre habite,
Comme un troupeau de daims forcé par les chasseurs,
Fait tomber sous ses coups nos derniers défenseurs.
Déjà, du haut des monts sur nos camps descendue,

Notre dernière nuit nous dérobe à sa vue :
Nuit courte! nuit suprême, hélas! dont le matin
Doit éclairer l'horreur de notre affreux destin!
Le sommeil ne vint pas effleurer nos paupières :
Les prêtres, vers le ciel élevant nos prières,
En mots mystérieux que nous n'entendions pas,
Bénissaient sous nos pieds la terre du trépas;
Sur le granit tranchant des roches escarpées,
Les guerriers aiguisaient le fil de leurs épées,
Et, les voyant briller, les pressaient sur leur cœur,
Comme un frère mourant embrasse son vengeur!
Assises à leurs pieds, les mères, les épouses,
De ces heures de mort, hélas! encor jalouses,
D'une invincible étreinte enlaçaient leurs époux,
Ou, posant tristement leurs fils sur leurs genoux,
Dans un amer baiser qu'interrompaient leurs larmes,
Pour la dernière fois s'enivraient de leurs charmes,
Et leur faisaient couler, avant que de périr,
Les gouttes de ce lait que la mort va tarir.

« Mais à peine, dorant les sommets du Ménale,
L'aurore suit au ciel l'étoile matinale,
La terre retentit du cri d'Allah! Des pas
Dans l'ombre des vallons roulent avec fracas;
De menaçantes voix s'appellent, se répondent;
Sur nos fronts, sous nos pieds le fer luit, les feux grondent,
Et du rapide obus les livides clartés
Nous montrent nos bourreaux fondant de tous côtés.
Déjà, sous le tranchant du sanglant cimeterre,
Nos premiers rangs atteints roulent, jonchent la terre;
Par un étroit sentier, de noirs rochers couvert,
Un seul passage encore à la fuite est ouvert :
Les vierges, les vieillards, à la hâte s'y glissent;
Leurs enfants dans les bras, les mères y gravissent;
Et tandis que nos fils, nos frères, nos époux,
En disputent l'entrée en périssant pour nous,
D'un sommet escarpé qui pend sur un abîme,

Pour attendre la mort, nous atteignons la cime.

XXVI

« C'était un tertre vert sur un pic suspendu :
L'Érymanthe à nos pieds, par un torrent fendu,
Découvrait tout à coup un gouffre vaste et sombre,
Dont l'œil épouvanté n'osait mesurer l'ombre.
Des rochers s'y dressaient, sur leur base tremblants;
Des troncs déracinés en hérissaient les flancs;
Des vautours tournoyants, plongeant dans les ténèbres,
En frappaient les parois de leurs ailes funèbres,
Et, dans le fond voilé du gouffre sans repos,
On entendait, sans voir, mugir, hurler des flots,
Dont les vents engouffrés dans l'abîme qui fume
Sur ses bords déchirés roulaient, brisaient l'écume,
Et, du noir précipice épaississant la nuit,
D'une foudre éternelle y redoublaient le bruit.
De ce sublime écueil environné d'orage,
Nos yeux plongeaient aussi sur le lieu du carnage.
Ils voyaient, sous le fer des cruels musulmans,
Tomber l'un après l'autre amis, frères, amants,
Et par leur nombre, hélas! que le glaive dévore,
Nous comptions les instants qui nous restaient encore.
Déjà, sur les débris d'un peuple tout entier,
Le féroce Ottoman s'ouvre un sanglant sentier.
Une femme, une mère, ô désespoir sublime!
« Il ne nous reste plus qu'un vengeur... c'est l'abîme! »
Dit-elle; et vers le bord précipitant ses pas,
Elle montre l'enfant qui sourit dans ses bras,
De sa bouche entr'ouverte arrache la mamelle,
L'élève dans ses mains, tremble, hésite, chancelle,
Et, s'animant aux cris d'un vainqueur furieux,
Le lance dans l'abîme en détournant les yeux...
Le gouffre retentit en dévorant sa proie.
Elle sourit au bruit que l'écho lui renvoie,
Et se tournant vers nous : « Vous frémissez! pourquoi?

« Il est libre, dit-elle. Et vous, imitez-moi,
« Mères, qui, nourrissant vos fils du lait des braves,
« N'avez pas dans vos flancs porté de vils esclaves! »
Chaque mère, à ces mots, dans l'abîme sans fond
Jette un poids à son tour, et l'abîme répond;
Puis, formant tout à coup une funèbre danse,
Entrelaçant nos mains et tournant en cadence,
Aux accents de ce chœur qu'aux rives de l'Ysmen
Les vierges vont chanter aux fêtes de l'hymen,
Notre foule en s'ouvrant forme une ronde immense;
Et, chaque fois que l'air finit et recommence,
Celle que son destin ramène sur le bord,
Comme un anneau brisé d'une chaîne de mort,
S'en détache, et d'un saut s'élance dans l'abîme :
Le bruit sourd de son corps roulant de cime en cime,
Du gouffre insatiable ébranlant les échos,
Accompagnait le chœur qui chantait en ces mots:
Contraste déchirant, air gracieux et tendre,
Qu'en des jours plus heureux nos voix faisaient entendre,
Et dont le doux refrain et l'amoureux accord
Doublaient en cet instant les horreurs de la mort!

XXVII

Semez, semez de narcisse et de rose,
Semez la couche où la beauté repose!

Pourquoi pleurer? C'est ton jour le plus beau!
Vierge aux yeux noirs, pourquoi pencher ta tête
Comme un beau lis courbé par la tempête,
Que son doux poids fait incliner sur l'eau?

Semez, semez de narcisse et de rose,
Semez la couche où la beauté repose!

C'est ton amant! Il vient; j'entends ses pas;
Que cet anneau soit le sceau de sa flamme!
Si ton amour est entré dans son âme,
Sans la briser il n'en sortira pas.

Semez, semez de narcisse et de rose,
Semez la couche où la beauté repose !

Entre tes mains prends ce sacré flambeau ;
Vois comme il jette une flamme embaumée !
Que d'un feu pur votre âme consumée
Parfume ainsi la route du tombeau !

Semez, semez de narcisse et de rose,
Semez la couche où la beauté repose !

Vois-tu jouer ces chevreaux couronnés,
Que sur ton seuil ont laissés tes compagnes ?
Ainsi bientôt l'émail de nos campagnes
Verra bondir tes heureux nouveau-nés.

Semez, semez de narcisse et de rose,
Semez la couche où la beauté repose !

Vole au vallon, courbe un myrte en cerceau
Pour ombrager ton enfant qui sommeille
Le moissonneur prépare sa corbeille,
La jeune mère arrondit son berceau !

Semez, semez de narcisse et de rose,
Semez la couche où la beauté repose !

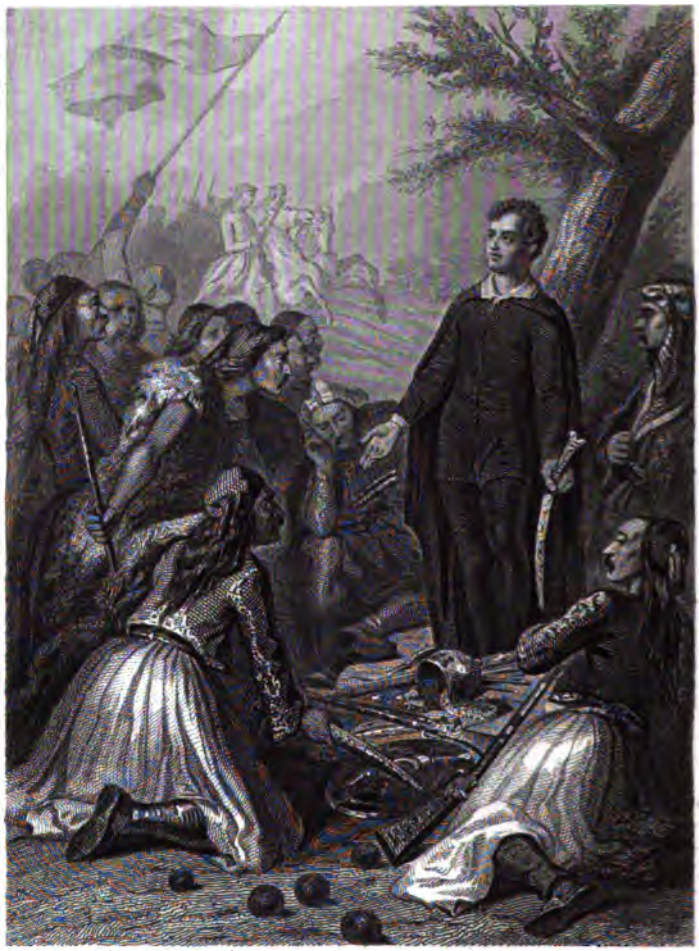
Sais-tu les airs qu'il faut pour assoupir
Le jeune enfant qui pend à la mamelle ?
Entends, entends gémir la tourterelle ;
D'une eau qui coule imite le soupir !

Semez, semez de narcisse et de rose,
Semez la couche où la beauté repose !

XXVIII

« Ainsi, guidant nos pas aux accents du plaisir,
Ces chants faits pour l'amour nous servaient à mourir !
Telle aux champs des combats la musique guerrière,
Ouvrant aux combattants la sanglante carrière,
Jusqu'aux bouches du bronze accompagne leurs pas,
Et mêle un air de fête aux horreurs du trépas !
Mais d'instants en instants, hélas ! tournant plus vite,
Le chœur se rétrécit, le chant se précipite,

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS



Tony Johannot pinxit. Gouttière sculpsit

CHILDE HAROLD.

De chefs et de soldats Harold environné ..

(Pèlerinage de Childe Harold III)

Imp. F. Chamerot, Aîné, 19, Hautefeuille, Paris.

Et le bruit de nos voix, que retranche le sort,
Décroît avec le nombre et meurt avec la mort !...
A coups plus répétés déjà l'abîme gronde,
Le cœur bat, le sol fuit, nos pas pressent la ronde;
Chaque tour emportait une femme, une voix...
Et le cercle fatal tourna soixante fois!
Moi-même... Mais sans doute, en cet instant terrible,
Un ange me soutint sur son aile invisible,
Pour raconter au monde un sublime trépas
Qu'a vu ce siècle impie... et qu'il ne croira pas! »

XXIX

Elle ne parle plus, la foule écoute encore.
Un nuage d'encens s'enflamme et s'évapore,
Et sur chaque cercueil, qu'il transforme en autels,
Fume comme le sang des martyrs immortels;
Le bronze des combats retentit sur leur cendre;
Mais déjà l'étranger est trop loin pour l'entendre :
Évoquant de ces bords le génie exilé [7],
Il s'élance, il franchit les hauteurs de Phylé.
Phylé, champs immortels, où le vengeur d'Athène,
Brisant les trente anneaux d'une sanglante chaîne,
Sur l'autel de Minerve, à côté de Solon,
De sa fumante épée osa graver un nom,
Harold s'est arrêté sur ton roc, qui domine
Les remparts de Cécrops, les flots de Salamine,
Et d'où le ciel sans borne ouvre de tout côté
L'horizon de la gloire et de la liberté !

XXX

Le soleil, se plongeant sous les monts de l'Attique,
Prolonge sur Phylé l'ombre du Pentélique.
Appuyé sur le tronc de l'arbre de Daphné,
De chefs et de soldats Harold environné,

Comme un fils revenu des rives étrangères
Qui partage au retour ses présents à ses frères,
Leur montre de la main, sur la poussière épars,
Ces faisceaux éclatants de lances, de poignards,
Ces monceaux de boulets qui sillonnent la terre,
Ces chars retentissants qui roulent le tonnerre,
L'or qui paye le sang, le fer qui ravit l'or.
Les chefs à leurs soldats partagent ce trésor;
Le féroce Albanais, l'Épirote au front chauve [8],
L'Étolien couvert d'une saie au poil fauve,
Les dauphins de Parga, ces hardis matelots [9]
Qui jamais de leur sang ne teignent que les flots,
Le laboureur armé des vallons de Phocide,
Le nomade pasteur des fiers coursiers d'Élide,
Aux sons de la trompette, aux accents du tambour,
Sous leurs drapeaux bénits défilent tour à tour,
Déroulent les faisceaux, et, parés de leurs armes,
Leur promettent du sang en les baignant de larmes.

XXXI

Leur cœur voit dans Harold un être plus qu'humain,
Qui, le soc, le trident, ou l'olive à la main,
Venait, comme les dieux, entouré de mystère,
Porter un nouveau culte ou des lois à la terre.
Mais Harold, imposant silence à leurs transports:
« Je ne suis qu'un barbare, étranger sur vos bords,
Fils d'un soleil moins pur et de moins nobles pères,
Indigne, ô fils d'Hellé, de vous nommer mes frères,
Vous dont le monde entier, en comptant les aïeux,
Ne nomme que des rois, des héros ou des dieux!
Mais, partout où le temps fait luire leur mémoire,
Où le cœur d'un mortel palpite au nom de gloire,
Où la sainte pitié penche pour le malheur,
La Grèce compte un fils, et ses fils un vengeur!...
Je ne viens point ici, par de vaines images,

Dans vos seins frémissants réveiller vos courages :
Un seul cri vous restait, et vous l'avez jeté.
Votre langue n'a plus qu'un seul mot !... Liberté !
Et que dire aux enfants ou de Sparte ou d'Athènes ?
Ce ciel, ces monts, ces flots, voilà vos Démosthènes !
Partout où l'œil se porte, où s'impriment les pas,
Le sol sacré raconte un triomphe, un trépas ;
De Leuctre à Marathon, tout répond, tout vous crie[10] :
« Vengeance ! liberté ! gloire ! vertu ! patrie ! »
Ces voix, que les tyrans ne peuvent étouffer,
Ne vous demandent pas des discours, mais du fer !
Le voilà : prenez donc ! armez-vous ! que la terre
Du sang de ses bourreaux enfin se désaltère !
Si le glaive jamais tremblait dans votre main,
Souvenez-vous d'hier, et songez à demain !
Pour confondre le lâche et raffermir les braves,
Le seul bruit de leurs fers suffit à des esclaves !
Moi, pour prix du trésor que je viens vous offrir,
Je ne demande rien, que le droit de mourir,
De verser avec vous sur les champs du carnage
Un sang bouillant de gloire et digne d'un autre âge,
Et de voir, en mourant, mon génie adopté
Par les fils de la Grèce et de la Liberté !
Oui, pourvu qu'en tombant pour votre sainte cause
Je réponde à l'exil par une apothéose ;
Que sur les fondements d'un nouveau Parthénon
La gloire d'une larme arrose un jour mon nom,
Et que de l'Occident ma grande ombre exilée
S'élève dans vos cœurs un brillant mausolée,
C'est assez ! Le martyre est le sort le plus beau,
Quand la liberté plane au-dessus du tombeau. »

XXXII

Le canon gronde au loin dans les vallons d'Alphée,
Sur les flots de Lépante et les flancs de Riphée :
Au signal des combats qu'il entend retentir,

Tout Hellène est soldat, tout soldat est martyr.
Harold vole à ce bruit, comme l'aigle à la foudre.
Le voyez-vous, perçant ces nuages de poudre,
Abandonner le mors à son fougueux coursier,
Dans des sillons de feu, sous des voûtes d'acier,
S'élancer, des héros étonner le courage,
S'enivrer de la mort et sourire au carnage,
Tandis qu'autour de lui, par la foudre emportés,
Des membres palpitants pleuvent de tous côtés?
Au sifflement du plomb, au fracas de la bombe
Qui creuse un sol fumant, rebondit et retombe,
Il s'arrête... il écoute... il semble avec transport
Exposer comme un but sa poitrine à la mort,
Et, l'œil en feu, semblable à l'ange de la guerre,
Jouer avec le glaive et braver le tonnerre.

XXXIII

Oui, le dieu des mortels est le dieu des combats!
Le carnage est divin, la mort a des appas!
Et celui qui, des mers élevant les nuages,
Déchaîna l'aquilon pour rouler les orages,
Et fit sortir du choc de la foudre en fureur
Ces bruits majestueux qni charment la terreur,
Par un secret dessein de sa vaste sagesse,
A caché pour le brave une sanglante ivresse,
Un goût voluptueux, un attrait renaissant,
Dans ce jeu redoutable où le prix est du sang,
Où le sort tient les dés, où la mort incertaine
Plane comme un vautour sur une proie humaine,
Et, de la gloire enfin découvrant le flambeau,
Proclame... Quoi?... Le nom de ce vaste tombeau!

XXXIV

Qu'un autre aux tons d'Homère ose monter sa lyre,
Chante d'un peuple entier le généreux martyre,

Martyre triomphant, qui d'un sang glorieux
Délivre la patrie et rachète les cieux!
Un jour, quand du lointain les sublimes nuages
Couvriront ces exploits du mystère des âges,
Les noms d'Odysséus, de Marc, de Kanaris[11],
Auprès du nom des dieux sur les autels inscrits,
Régneront : maintenant il suffit qu'on les nomme.
Pour son siècle incrédule un héros n'est qu'un homme!
Mais la croix triomphante a vu fuir le croissant;
La Grèce s'est lavée avec son propre sang,
Et les fiers Osmanlys, les Delhys et les Slaves,
Vils esclaves dressés à chasser aux esclaves,
Vont au lieu de trophée, en dignes fils d'Othman,
Porter leur propre tête aux portes du sultan.

XXXV

Le Panthéon s'éveille aux accents des prophètes:
Mais Harold triomphant se dérobe à ses fêtes,
Et, laissant retomber le glaive de sa main,
De ses déserts chéris il reprend le chemin.

Il est des cœurs fermés aux bruits légers du monde,
Où le bonheur n'a plus d'écho qui lui réponde,
Mais où la pitié seule élève encor sa voix,
Comme une eau murmurante au fond caché des bois.
Êtres mystérieux, inconnus, solitaires,
Fuyant l'éclat, la foule et les routes vulgaires,
Le courant de la vie est trop lent à leur gré;
Seule, il faut que leur âme ait un lit séparé,
Où, roulant à grands flots et de cimes en cimes,
Tantôt sur les sommets, tantôt dans les abîmes,
Elle gronde, elle écume, elle emporte ses bords;
Ou, calmant tout à coup ses orageux transports,
Sans désir, sans penchant, comme oubliant sa pente,
Dans un repos rêveur elle dorme et serpente,
Et réfléchisse en paix, dans son flottant miroir,

La nature, et le ciel, et le calme du soir :
Cœurs pétris de contraste, étrangers où nous sommes,
Hommes, mais tour à tour plus ou moins que des hommes.
Tel est Harold. Cherchons le désert qu'il a fui :
Le repos dans la foule est un enfer pour lui.

Sur les flancs ombragés du sublime Aracynthe,
Lieux où la mer, formant une orageuse enceinte,
Vit aux jours d'Actium le sceptre des humains,
Comme un glaive brisé, rouler de mains en mains ;
Près d'un vallon couvert d'ifs à la feuille obscure,
Où dans son large lit l'Achéloüs murmure,
Et, dans le sein des mers prêt à perdre ses flots,
Répand dans les forêts de funèbres sanglots ;
Sous les troncs ténébreux des cyprès, des platanes,
Qui cachent comme un voile au regard des profanes,
Sur la terre d'Islam, un temple du vrai Dieu,
Harold s'arrête, et frappe aux portes d'un saint lieu,
Où la plaintive voix d'un pieux solitaire
Réveillait seule, hélas ! l'écho du monastère.
Seul et dernier gardien de ces divins autels,
Le vieillard n'avait plus de nom chez les mortels.
Cyrille était son nom parmi les saints ; son âge
N'avait point vers la terre incliné son visage :
La prière, en fixant son âme sur les cieux,
Vers la voûte céleste avait tourné ses yeux,
Et son front, couronné de ses boucles fanées,
Portait légèrement le fardeau des années ;
Ses lèvres respiraient les grâces de son cœur ;
Il tenait dans ses mains ce sceptre du pasteur,
Ce bâton pastoral que ses mains paternelles
Étendaient autrefois sur des brebis fidèles ;
Mais la houlette, hélas ! veuve de son troupeau,
Ne servait qu'à guider le pasteur au tombeau.
Sa barbe à blancs flocons roulait sur sa poitrine.
Harold, en le voyant, se recueille et s'incline,
Et, frappé de silence à cet auguste aspect,

Aborde le vieillard avec un saint respect.
Il croit sentir, il sent, tandis qu'il le contemple,
Ce qu'éprouve un impie en entrant dans un temple.
Ces autels dont les fronts ont creusé les parois,
Ces murs que la prière a percés tant de fois,
L'ombre enfin du Très-Haut sur ces lieux répandue,
Tout étonne, attendrit son âme confondue :
Il se trouble, et bientôt, ralentissant ses pas,
Semble adorer le Dieu !... le Dieu qu'il ne croit pas!
Le vieillard, de ses pieds essuyant la poussière,
Ouvre au fier pèlerin sa porte hospitalière,
Et lui montre du doigt, sur la muraille écrit :
BENI SOIT L'ÉTRANGER QUI VIENT AU NOM DU CHRIST !

XXXVI

Ces murs abandonnés pour Harold ont des charmes :
Dans la salle sonore il dépose ses armes;
Ses pages sont assis à l'ombre au pied des tours;
Ses fiers coursiers, paissant l'herbe des vastes cours,
Errent en liberté sur les funèbres pierres
Qui des sacrés martyrs indiquent les poussières,
Et, les frappant du pied, de longs hennissements
Font résonner l'écho de ces vieux monuments.
Mais Harold n'entend plus leur voix qui le rappelle;
De caveaux en caveaux, de chapelle en chapelle,
Égarant nuit et jour ses pas silencieux,
Il murmure, il soupire, il lève au ciel ses yeux;
Et son âme, oubliant des scènes effacées,
Reprend à son insu le cours de ses pensées.
Mais à quoi pense-t-il?... Il est de courts instants
Où notre âme, échappant à la matière, au temps,
Comme l'aigle qui plane au-dessus des nuages,
Se perd dans un chaos de sentiments, d'images,
Fantômes de l'esprit, pressentiments confus,
Que nul mot ne peut peindre et qu'aucun œil n'a vus;
Ténébreux océan où, d'abîme en abîme,

L'esprit roule, englouti dans une nuit sublime,
Et du ciel à la terre, et de la terre aux cieux,
Jusqu'à ce qu'un éclair, éblouissant nos yeux,
Comme le dernier coup de foudre après l'orage,
Vienne d'un trait de feu déchirer ce nuage,
Et, répandant sur l'âme une affreuse clarté,
La replonge soudain dans son obscurité.
Ainsi roulait d'Haròld l'orageuse pensée,
Et, semblable à la flèche avec force lancée,
Qui revient briser l'arc d'où le trait est parti,
Revenait déchirer son sein anéanti.
Oui, la pensée humaine est une double épée,
Une arme à deux tranchants, au feu du ciel trempée,
Don propice ou fatal que nous ont fait les dieux,
Pour nous frapper nous-même ou conquérir les cieux!

XXXVII

Qu'un bizarre destin préside à notre vie!
La gloire lui refuse un trépas qu'il envie;
Et ses jours dans l'oubli, de moments en moments,
S'éteignent comme un feu qui manque d'aliments.
Voyez pâlir son front! voyez sa main tremblante,
Pour affermir en vain sa marche chancelante,
Chercher à chaque pas un repos, un appui!
On dirait que le sol se dérobe sous lui,
Que la nuit l'environne, où qu'il voit, comme Oreste,
Deux soleils s'agiter dans la voûte céleste.

Comme un génie enfant qui veille sur ses jours,
Adda, sa chère Adda, l'accompagne toujours.
C'est elle dont la voix, plus douce à son oreille,
De sombres visions quelquefois le réveille;
Ses yeux avec douceur semblent la contempler;
Du doux nom de sa fille il aime à l'appeler:
Sa fille aura bientôt ces grâces et cet âge...
Ce n'est pas elle, hélas! au moins c'est son image!

Et son cœur, un moment par le bonheur trompé,
Oublie à son aspect le coup qui l'a frappé!...
A peine dix saisons, brillant sur son visage,
De printemps en printemps ont amené son âge
A ce terme incertain de la vie, où le cœur,
Comme un fruit sur sa tige où tient encor la fleur,
Au jour de la raison par degrés semble éclore,
Et par son ignorance au berceau touche encore.
Age pur, âge heureux des anges dans le ciel,
Qui formes pour leur âme un printemps éternel,
Tu ne brilles qu'un jour pour les fils de la terre,
Alors que l'Amour même, avec un œil de frère,
Peut fixer sans rougir son regard enchanté
Sur le front virginal de la jeune beauté,
Et demander sans crainte aux lèvres de l'enfance
Un sourire, un baiser, purs comme l'innocence !

Ses blonds cheveux, livrés aux vents capricieux,
Couvrent à chaque instant son visage et ses yeux;
Mais sa main enfantine à chaque instant les chasse,
Et, sur son col charmant les roulant avec grâce,
Sur lui de ses beaux yeux laisse planer l'azur.
Tels deux astres jumeaux veillent dans un ciel pur.

XXXVIII

Minuit couvre les murs du sombre monastère:
Adda repose en paix dans sa tour solitaire.
Harold seul, du sommeil oubliant les pavots,
Ne peut plus assoupir son âme sans repos,
Et, frappant les parvis de son pas monotone,
S'égare, et, se guidant de colonne en colonne,
Aux mourantes clartés de la lampe des morts,
Dans le temple désert se traîne avec efforts.

De l'astre de la nuit un rayon solitaire,
A travers les vitraux du sombre sanctuaire,

Glissait, comme l'espoir à travers le malheur,
Ou dans la nuit de l'âme un regard du Seigneur.
A sa lueur pieuse, Harold ému contemple
Les noms des morts brisés sur les pavés du temple,
Des martyrs et des saints les bustes insultés,
D'une trace récente encore ensanglantés;
Et l'autel, dépouillé d'une pompe inutile,
A peine relevé par les mains de Cyrille,
Mais, dans sa solitude et dans sa nudité,
Couvert de ces terreurs, de cette majesté,
Qu'en dépit de la foi, du doute, ou du blasphème,
Le seul nom du Très-Haut imprime au marbre même.

Harold, ralentissant ses pas silencieux,
S'assied sur un tombeau. « Quelle paix en ces lieux!
Dit-il; et que ces morts dont je foule la pierre
Dorment profondément dans leur lit de poussière!
L'espace qu'en ces lieux je couvre de mon pied
A suffi pour ces saints : c'est là qu'ils ont prié;
C'est là qu'ils ont trouvé ce sommeil que j'envie!
Naître, prier, mourir, ce fut toute leur vie.
L'univers fut pour eux l'ombre de cet autel,
Et, des songes divers qui bercent un mortel,
Science, ambition, gloire, amour, vertu, crime,
Ils n'en ont eu qu'un seul... mais il était sublime!
Quoi! ce songe immortel, en est-il un? Ce Dieu
Qu'ils priaient à toute heure et voyaient en tout lieu,
Et dont jusqu'au tombeau leur âme possédée
Fit son seul aliment, n'est-ce rien qu'une idée?
Une idée éternelle... un espoir, un appui
Que l'homme apporte au monde et remporte avec lui;
Qui suffit à l'emploi de cette âme infinie;
Qui voilée un instant, jamais évanouie,
Plane de siècle en siècle et règne ici, partout!...
N'est-ce rien?... Oserai-je?... Ah! peut-être est-ce tout!
Peut-être que, seul but de tout ce qui respire,
Tout ce qui n'est pas lui n'est rien, n'est qu'un délire!

De hochets ici-bas nous changeons tour à tour :
L'amour n'a qu'une fleur, le plaisir n'a qu'un jour;
La coupe du savoir sous nos lèvres s'épuise;
L'ambitieux conquiert un sceptre, et puis le brise;
La gloire est un flambeau sur un cercueil jeté,
Et qui brûle toujours la main qui l'a porté.
Mais celui qui, brûlant pour la beauté suprême,
De ses désirs sacrés se consume lui-même,
Ne sent jamais tarir ses songes dans son sein;
Ce qu'il rêvait hier, il le rêve demain;
Et l'espoir qu'il emporte au moment qu'il succombe,
Comme le fer du brave, est scellé dans sa tombe!

« Vains mortels! qui de nous ou de lui s'est lassé?
Lequel fut, répondez, le sage ou l'insensé?
Hélas! la mort le sait, le tombeau peut le dire;
Mais, erreur pour erreur, délire pour délire,
Le plus long à mes yeux, et le plus regretté,
C'est ce rêve doré de l'immortalité!

XXXIX

« J'ai toujours dans mon sein roulé cette pensée;
J'ai toujours cherché Dieu! mais mon âme lassée
N'a jamais pu donner de forme à ses désirs,
Et ne l'a proclamé que par ses seuls soupirs.
Dans les dieux d'ici-bas ne voyant qu'un emblème,
J'ai voulu, vain orgueil! m'en créer un moi-même.
Ah! j'aurais dû peut-être, humblement prosterné,
Le recevoir d'en haut, tel qu'il nous fut donné,
Et, courbant sous sa foi ma raison qui l'ignore,
L'adorer dans la langue où l'univers l'adore!...

« Toi dont le nom sublime a changé tant de fois,
Dieu, Jéhovah, Sauveur, Destin, qui que tu sois!
Toi qu'on ne vit jamais qu'à travers un mystère,
Énigme dont le mot ferait trembler la terre,

Écoute ! S'il est vrai qu'interrompant ses lois
La nature jadis entendit notre voix ;
Que, cédant au pouvoir d'un nom que tout redoute,
Les astres enchantés suspendirent leur route,
Et qu'au charme vainqueur de mots mystérieux
La lune en chancelant se détacha des cieux !
Dût ce ciel m'écraser, dût, à ce mot suprême,
La terre, en s'entr'ouvrant, m'anéantir moi-même ;
Par le seul charme vrai, puissant, universel,
Un désir dévorant dans le sein d'un mortel,
Je t'évoque ! Réponds, fût-ce aux coups de la foudre,
Et qu'un mot vienne enfin me confondre ou m'absoudre !

« Et vous, dont le tombeau retentit sous mes pas,
Mânes ensevelis dans un sanglant trépas,
Dans l'éternel bonheur si la pitié vous reste,
Au nom, au nom du Dieu que le martyre atteste,
Éveillez-vous ! parlez !... Du fond du monument
Que j'entende un seul mot, un soupir seulement !
Un soupir suffirait pour éclaircir mon doute !... »
Et, collant son oreille à la funèbre voûte,
Il semblait écouter un murmure lointain :
Et quand le saint vieillard, au retour du matin,
Vint rallumer la lampe éteinte avec l'aurore,
Le front dans la poussière il écoutait encore !

XL

Mais son regard en vain se soulève au soleil ;
Le jour vient sans chaleur, la nuit vient sans sommeil,
Sont front tombe accablé sous le poids des journées,
Et chaque heure en fuyant emporte des années.
Il ne sent point son mal ; mais son mal, c'est la mort.
Voyez-vous dans son lit s'écouler à plein bord
Ce fleuve du désert, ce Nil sacré, dont l'onde
D'un bruit majestueux bat sa rive féconde ?
Comme l'éternité, son flot renaît toujours ;

Nul obstacle nouveau ne s'oppose à son cours;
De la mer qui l'attend son urne est loin encore...
Cependant tout à coup le sable le dévore,
Et, dans son propre lit soudain évanoui,
L'œil en vain le demande : il n'est plus, il a fui!
Ainsi les jours d'Harold fuyaient, et de sa vie
Dans son sein jeune encor la source s'est tarie;
Mais il rêve toujours les mers, les cieux, les bois.
« Adda, soutiens mes pas pour la dernière fois;
Avant que ce beau jour cède à la nuit obscure,
Laisse-moi dans sa gloire adorer la nature! »

XLI

L'astre du jour, qui touche à la cime des monts,
Semble du haut des cieux retirer ses rayons,
Comme un pêcheur, le soir, assis sur sa nacelle,
Retire ses filets, d'où l'eau brille et ruisselle.
Le ciel moins éclatant laisse l'œil, en son cours,
De l'horizon limpide embrasser les contours,
Et, d'un vol plus léger faisant glisser les ombres
De ses reflets fondus dans des teintes plus sombres,
Comme un prisme agitant ses diverses couleurs,
Varie en s'éteignant ses mourantes lueurs.
Par un accord secret, s'éteignant à mesure,
Les flots, les vents, les sons, les voix de la nature,
Sous les ailes du soir tout paraît s'assoupir;
Le ciel n'a qu'un rayon... le jour n'a qu'un soupir!...

Harold, assis au pied de l'arbre au noir feuillage,
Contemple tour à tour les flots, les cieux, la plage,
Et, recueillant le bruit des bois et de la mer,
Semble s'entretenir avec l'Esprit de l'air;
Tandis qu'à ses côtés, folâtrant sur la rive,
Adda, tournant vers lui sa paupière attentive,
Brise les fleurs des champs écloses sous sa main,
En sème ses cheveux, en parfume son sein,

Et, nouant en bouquets leur tige qu'elle cueille,
Sur les genoux d'Harold en jouant les effeuille.

Du Pinde et de l'Œta les sommets escarpés,
Des derniers traits du jour à cette heure frappés,
Élevaient derrière eux leurs vastes pyramides,
D'où le soleil, brillant sur des neiges limpides,
Faisait jaillir au loin ses reflets colorés,
Et, creusant en sillons des nuages dorés,
Comme un navire en feu voguant dans les orages,
Semblait près d'échouer sur ces sublimes plages.
S'abaissant par degrés de coteaux en coteaux,
Les racines des monts se perdaient sous les eaux :
Là, comme un second ciel, la mer semblait s'étendre,
Et reposait les yeux dans un azur plus tendre;
L'Aracynthe y jetait son ombre loin du bord,
Et, se perdant au loin dans son golfe qui dort,
Ses neiges, ses forêts et ses côtes profondes
Flottaient au gré du vent dans le miroir des ondes.
La mer des alcyons, si douce aux matelots,
En sillons écumeux ne roulait point ses flots;
Une brise embaumée en ridait la surface;
La vague, sous la vague expirant avec grâce,
N'élevait sur ses bords ni murmure ni voix:
Seulement, sur son sein bondissant quelquefois,
Un flot, qui retombait en brillante poussière,
Semait sur l'Océan un flocon de lumière.
Fuyant avec le jour sur les déserts de l'eau,
Le vent arrondissait le dôme d'un vaisseau,
Ou faisait frissonner, sous le mât qu'il incline,
Le triangle flottant d'une voile latine.
Que le soleil dorait de son dernier rayon,
Comme un léger nuage au bord de l'horizon.
Aucun bruit sous le ciel, que la flûte des pâtres,
Ou le vol cadencé des colombes bleuâtres,
Dont les essaims, rasant le flot sans le toucher,
Revenaient tapisser les mousses du rocher,

Et mêler aux accords des vagues sur les rives
Le doux gémissement de leurs couples plaintives!
Enfin, dans les aspects, les bruits, les éléments,
Tout était harmonie, accord, enchantements,
Et l'âme et le regard, errant à l'aventure,
S'élevaient par degrés au ton de la nature,
Comme aux tons successifs d'un concert enchanteur
Une musique élève et fait vibrer le cœur!

XLII

« Triomphe, disait-il, immortelle Nature,
Tandis que devant toi ta frêle créature,
Élevant ses regards de ta beauté ravis,
Va passer et mourir! Triomphe! tu survis!
Qu'importe? Dans ton sein, que tant de vie inonde,
L'être succède à l'être, et la mort est féconde!
Le temps s'épuise en vain à te compter des jours;
Le siècle meurt et meurt, et tu renais toujours!
Un astre dans le ciel s'éteint; tu le rallumes!
Un volcan dans ton sein frémit; tu le consumes!
L'Océan de ses flots t'inonde; tu les bois!
Un peuple entier périt dans les luttes des rois;
La terre, de leurs os engraissant ses entrailles,
Sème l'or des moissons sur le champ des batailles!
Le brin d'herbe foulé se flétrit sous mes pas,
Le gland meurt, l'homme tombe, et tu ne les vois pas!
Plus riante et plus jeune au moment qu'il expire,
Hélas! comme à présent tu semblas lui sourire,
Et, t'épanouissant dans toute ta beauté,
Opposer à sa mort ton immortalité!

« Quoi donc! n'aimes-tu pas au moins celui qui t'aime?
N'as-tu pas de pitié pour notre heure suprême?
Ne peux-tu, dans l'instant de nos derniers adieux,
D'un nuage de deuil te voiler à mes yeux?
Mes yeux moins tristement verraient ma dernière heure,

Si je pensais qu'en toi quelque chose me pleure,
Que demain la clarté du céleste rayon
Viendra d'un jour plus pâle éclairer mon gazon,
Et que les flots, les vents et la feuille qui tombe,
Diront : « Il n'est plus là ; taisons-nous sur sa tombe. »
Mais non : tu brilleras demain comme aujourd'hui!
Ah! si tu peux pleurer, Nature, c'est pour lui!
Jamais être formé de poussière et de flamme
A tes purs éléments ne mêla mieux son âme;
Jamais esprit mortel ne comprit mieux ta voix,
Soit qu'allant respirer la sainte horreur des bois,
Mon pas mélancolique, ébranlant leurs ténèbres,
Troublât seul les échos de leurs dômes funèbres;
Soit qu'au sommet des monts, écueils brillants de l'air,
J'entendisse rouler la foudre, et que l'éclair,
S'échappant coup sur coup dans le choc des nuages,
Brillât d'un feu sanglant comme l'œil des orages;
Soit que, livrant ma voile aux haleines des vents,
Sillonnant de la mer les abîmes mouvants,
J'aimasse à contempler une vague écumante
Crouler sur mon esquif en ruine fumante,
Et m'emporter au loin sur son dos triomphant,
Comme un lion qui joue avec un faible enfant.
Plus je fus malheureux, plus tu me fus sacrée!
Plus l'homme s'éloigna de mon âme ulcérée,
Plus dans la solitude, asile du malheur,
Ta voix consolatrice enchanta ma douleur;
Et maintenant encore... à cette heure dernière...
Tout ce que je regrette en fermant ma paupière,
C'est le rayon brillant du soleil du midi
Qui se réfléchira sur mon marbre attiédi!

XLIII

« Oui, seul, déshérité des biens que l'âme espère,
Tu me ferais encore un Éden de la terre,
Et je pourrais, heureux de ta seule beauté,

Me créer dans ton sein ma propre éternité!
Pourvu que, dans les yeux d'un autre être, mon âme
Réfléchît seulement son extase et sa flamme,
Comme toi-même ici tu réfléchis ton Dieu,
Je pourrais... Mais j'expire... Arrête... encore adieu!
Adieu, soleils flottants dans l'azur de l'espace!
Jours rayonnants de feux, nuits touchantes de grâce!
Du soir et du matin ondoyantes lueurs!
Forêts où de l'aurore étincellent les pleurs!
Sommets brillants des monts où la nuit s'évapore!
Nuages expirants, qu'un dernier rayon dore!
Arbres qui balancez d'harmonieux rameaux!
Bruits enchantés des airs, soupirs, plaintes des eaux!
Ondes de l'Océan, sans repos, sans rivages,
Vomissant, dévorant l'écume de vos plages!
Voiles, grâces des eaux qui fuyez sur la mer!
Tempête où le jour brille et meurt avec l'éclair!
Vagues qui, vous gonflant comme un sein qui respire,
Embrassez mollement le sable ou le navire!
Harmonieux concerts de tous les éléments!
Bruit! silence! repos! parfums! ravissements!
Nature enfin! adieu... Ma voix en vain t'implore,
Et tu t'évanouis au regard qui t'adore.
Mais la mort de plus près va réunir à toi
Et ce corps, et ces sens, et ce qui pense en moi,
Et les rendant aux flots, à l'air, à la lumière,
Avec tes éléments confondre ma poussière.
Oui, si l'âme survit à ce corps épuisé,
Comme un parfum plus vif quand le vase est brisé,
Elle ira... »

XLIV

Mais l'airain, comme une voix qui pleure,
Des heures d'un mourant frappe la dernière heure...
De sa couche funèbre Harold entend, hélas!
Résonner dans la nuit cet appel du trépas;

Et, rappelant de loin son âme évanouie,
Compte les tintements de sa lente agonie.
D'un côté de son lit, debout, le saint vieillard
Élève vers le ciel son sublime regard,
Et, tenant dans ses mains une torche de hêtre,
Ressemble au Temps qui voit l'éternité paraître :
De l'autre, entre ses doigts pressant sa froide main,
Adda, sous ses baisers la réchauffant en vain,
S'abandonne en enfant à ses seules alarmes;
Ses cheveux sur son sein ruissellent de ses larmes,
Et, penchant son beau front profané par le deuil,
Ressemble en sa douleur à l'ange du cercueil,
Qui, noyant dans ses pleurs sa torche évanouie,
Regarde palpiter la flamme de la vie.
Ainsi mourait Harold, et son œil abattu
Ne voyait en s'ouvrant qu'innocence et vertu,
Sur ce seuil où son âme, au terme de sa route,
N'allait porter, hélas! que remords et que doute!...

Mais déjà son regard ne voit plus ici-bas
Que ces songes sanglants précurseurs du trépas;
Il écoute : il entend des bruits, des cris de guerre;
Il croit compter les coups de son lointain tonnerre.
« Le canon gronde!... Allons, mes armes! mon coursier!
Que ma main fasse encore étinceler l'acier!
Que mon dernier soupir rachète des esclaves!
Que mon sang fume au moins sur la terre des braves! »
Il dit; et, succombant à ce dernier effort,
Se soulève un moment, puis retombe et s'endort.
Mais, dans le long délire où ce sommeil le plonge,
Harold rêvait encor; sublime et dernier songe!
Jamais rêve, glaçant l'esprit épouvanté,
Ne toucha de plus près l'horrible vérité!...

XLV

Délivré de ces maux dont la mort nous délivre,

Harold à son trépas s'étonnait de survivre,
Et, de son corps flétri traînant les vils lambeaux,
S'avançait au hasard dans l'ombre des tombeaux.
Nul astre n'éclairait l'horizon solitaire;
Ce n'était plus le ciel, ce n'était plus la terre;
C'était autour de lui comme un second chaos;
Ses deux bras étendus ne touchaient que des os,
Qui, cherchant comme lui leurs pas dans les ténèbres,
Remplissaient l'air glacé de cliquetis funèbres.
Pareils au flot pressé par le flot qui le suit,
Je ne sais quel instinct les poussait dans la nuit :
Ils allaient, ils allaient, comme va la poussière
Que le vent du désert balaye en sa carrière,
Vers ces champs désolés où Josaphat en deuil
Verra le genre humain s'éveiller du cercueil.
Ces générations, dont la tombe est peuplée,
Se pressaient pour entrer dans l'obscure vallée.
L'ange exterminateur, une épée à la main,
A leur foule muette en fermait le chemin.
A peine Harold paraît, la barrière se lève;
L'ange aux regards de feu le pousse de son glaive;
Et seul, nu, palpitant dans ce terrible lieu,
Pour subir une épreuve, il entre devant Dieu;
Mais le Christ, plus brillant que l'éternelle aurore,
Sa balance à la main, n'y jugeait point encore.

XLVI

« Harold, dit une voix, voici l'affreux moment!
Tu vas te prononcer ton propre jugement.
Pendant que tu vivais, dans une nuit obscure,
Abusant de ces jours que le ciel vous mesure,
Tu perdis à douter ce temps fait pour agir.
Bientôt le jour sans fin à tes yeux va surgir!
Mais du Dieu qui t'aimait l'ineffable clémence
T'accorde une autre épreuve. Écoute, et recommence!
Mais tremble! car tu vas tirer ton dernier sort.

Au lieu le plus obscur où, sur ces champs de mort.
La nuit semble épaissir ses ombres taciturnes,
L'ange du jugement vient de placer deux urnes
Dont l'uniforme aspect trompe l'œil et la main :
L'une d'elles pourtant renferme dans son sein
L'incorruptible fruit de cet arbre de vie
Qu'aux premiers jours du monde une fatale envie
Fit cueillir avant l'heure à l'homme criminel,
Fruit qui donna la mort, et peut rendre éternel;
L'autre cache aux regards, dans son ombre profonde,
Celui qui tenta l'homme et qui perdit le monde.
Ce symbole du mal, ce ténébreux serpent
Y roule les replis de son orbe rampant,
Et, noircissant ses bords du venin qui le ronge,
Lance un dard éternel à la main qui s'y plonge...
Avant de te juger, Jéhovah, par ma voix,
T'ordonne de tenter ce redoutable choix;
Mais il te donne encor, pour guider ta paupière,
Des trois flambeaux divins la céleste lumière.
Marche avec ta raison, ton génie et ta foi;
Et si tu les éteins, malheur! malheur à toi!
Ta main, plongeant à faux dans l'urne mal choisie.
Puiserait au hasard ou la mort ou la vie!... »

XLVII

Silence! Tout se tait. Harold, glacé d'effroi,
Du ciel à ses côtés voit descendre la Foi;
Elle met dans ses mains ce feu pur, dont la flamme
Dans la nuit du destin éclaire et guide l'âme ;
Mais ce jour éblouit son œil épouvanté.
Harold aux premiers pas trébuche à sa clarté,
Et, rendant à la nuit sa débile paupière,
Le céleste flambeau s'éteint dans la poussière.
Harold emprunte alors celui de la Raison ;
Son faible éclat colore un moins large horizon:
Il suffit cependant à ses pas qu'il assure.

Ses pieds, mieux affermis, marchent avec mesure;
Mais des oiseaux de nuit le vol pesant et bas
Fait vaciller ses feux mourant à chaque pas;
De l'ombre de sa main en vain il les protége :
Leur foule ténébreuse incessamment l'assiége;
Il pâlit, et le vent des ailes d'un oiseau
Éteint son autre espoir et son second flambeau!

XLVIII

Il en reste un dernier!... La clémence infinie
Laisse briller encor celui de son génie;
Flambeau qui trop souvent brilla sans l'éclairer.
Harold, en le portant, tremble de respirer,
Et, cachant dans son sein son expirante flamme,
La veille avec effroi, comme on veille son âme.
Cependant, près du but, son œil épouvanté
Voit baisser par degrés sa douteuse clarté;
Sur les urnes du sort elle blanchit à peine;
Il veut la ranimer avec sa propre haleine :
Il souffle... elle s'éteint. « Malheureux, dit la voix,
Tu reçus trois flambeaux pour éclairer ton choix;
Tous trois se sont éteints au terme de ta route :
L'urne éclaircira seule un si terrible doute!
Dans son sein, que la nuit dérobe à ton regard,
Tente un choix éternel, et choisis au hasard!... »
Une sueur de sang, plus froide que la tombe,
Du front pâli d'Harold à larges gouttes tombe :
Il recule, il hésite, il voit, il touche en vain;
Trois fois d'une urne à l'autre il promène sa main;
Trois fois, doutant d'un choix que le hasard inspire,
De leurs bords incertains, tremblante, il la retire;
Enfin, bravant du sort l'arrêt mystérieux,
Il plonge jusqu'au fond en détournant les yeux.
Déjà ses doigts crispés par l'horreur qui les glace
S'entr'ouvrent pour sonder le ténébreux espace,
Quand, des plis du serpent soudain enveloppé,

Il tombe!... Un cri s'échappe : « Harold, tu t'es trompé ! »
Et l'écho de ce cri, que Josaphat prolonge,
L'éveillant en sursaut, chasse son dernier songe...
Il frémit; il soulève un triste et long regard;
Un mot fuit sur sa lèvre... Hélas! il est trop tard!

XLIX

Il n'est plus!... il n'est plus, l'enfant de mon délire!
Il n'est plus qu'un vain son qui frémit sur ma lyre!
L'immortel pèlerin est au terme : il s'endort!
Voyez comme son front repose dans la mort!
Comme sa main ouverte, à ses côtés collée,
S'étend pour occuper le lit du mausolée!
La mort couvre ses yeux, et leur globe éclipsé,
Comme un cristal terni par un souffle glacé,
Se voilant à demi sous sa noire paupière,
Semble, en la recevant, éteindre la lumière.

Est-ce là ce foyer de sentiments divers,
D'où l'âme et le regard jaillissaient en éclairs?
Dans son orbite éteint, ce regard terne et sombre
De ces cils abaissés ne peut plus percer l'ombre;
Et ce sein, où battait tant de vie et d'amour,
Où chaque passion frémissait tour à tour,
Ce sein, dont un désir eût soulevé la tombe,
Sans mouvement, sans voix, sans haleine retombe,
Et ne peut soulever ce long voile de deuil,
Ce funèbre tissu, vêtement du cercueil!

Mais son âme, où fuit-elle au moment qu'il expire?
Son âme! Ah! viens alors, viens, ange du martyre,
Toi dont la main efface, aux yeux du Tout-Puissant,
Les péchés d'un mortel avec son propre sang;
Toi qui, dans la balance où Dieu pèse la vie,
Mets la mort d'un héros près des jours d'un impie!
Viens, les yeux rayonnant d'un espoir incertain,

Porter l'âme d'Harold au Juge souverain,
Et, révoquant l'arrêt, sur le livre de grâce
Écrire avec ta palme un pardon qui l'efface !

Et vous qui jusqu'ici, de climats en climats,
Enchaînés à sa voix, avez suivi ses pas,
Si ses chants quelquefois ont élevé votre âme,
Donnez-lui... donnez-lui... ce qu'une ombre réclame,
Une larme!... C'est là ce funèbre denier,
Ce tribut qu'à la mort tout mortel doit payer!
Et quand vous passerez près du dernier asile
Où la croix des tombeaux jette une ombre immobile,
En murmurant des morts la pieuse oraison,
N'oubliez pas au moins de prononcer son nom!
Si Dieu compte là-haut les regrets de la terre...
Mais taisons-nous : la tombe est le sceau du mystère [12] !

CHANT DU SACRE

OU

LA VEILLE DES ARMES

L'auteur, en voulant porter aux pieds du roi ce faible tribut de ses sentiments pour un prince dont le règne est l'aurore du bonheur de la France, n'a pas cru devoir s'astreindre scrupuleusement aux formes modernes du sacre, formes que l'état présent de notre monarchie modifiera peut-être encore. Il en a emprunté les principaux traits aux cérémonies guerrières qui, dans les temps chevaleresques, accompagnaient cette auguste consécration.

CHANT DU SACRE

Orietur in diebus ejus justitia et
abundantia pacis.

PSALM.

La nuit couvre de Reims l'antique cathédrale [1];
Mille flambeaux semant la voûte triomphale,
De colonne en colonne et d'arceaux en arceaux,
Étendent sur la nef leurs lumineux réseaux,
Et, se réfléchissant sur le bronze ou la pierre,
Font serpenter au loin des ruisseaux de lumière.
De soie et de velours les parvis sont tendus :
Les écussons royaux aux piliers suspendus,
Flottant par intervalle au souffle de la brise,
Font de soixante rois ondoyer la devise.
L'autel est ombragé d'armes et d'étendards;
Ceux que la Palestine a vus sur ses remparts,
Ceux qu'enleva Philippe aux plaines de Bovines,
Et ceux qui d'Orléans sauvèrent les ruines,
Ce panache d'Ivry que fit flotter un roi,
Ceux que ravit Condé sous les feux de Rocroi,
Ceux enfin qui, guidant les fils de la victoire,
Du Tage au Borysthène ont porté notre gloire,
Et n'ont rien rapporté de Vienne et d'Austerlitz
Que cent noms immortels sur leurs lambeaux écrits!

Noirs, souillés, mutilés, teints de sang et de poudre,
Déchirés par le sabre ou percés par la foudre,
Pendant du haut des murs, entre leurs plis mouvants
De ce dôme sonore emprisonnent les vents,
Et semblent murmurer, en roulant sur leur lance :
« Voilà l'ombre qui sied au front d'un roi de France! »

Le temple est vide encore : aux marches de l'autel,
Un pontife vêtu de l'éphod solennel
Semble attendre le jour, l'heure, l'instant suprême,
Par la voix de l'airain frappé dans le ciel même :
Cent lévites, couverts de vêtements sacrés,
Du brillant sanctuaire entourent les degrés;
Le regard suit au loin leurs onduleuses files;
Debout, l'œil attentif, en silence, immobiles,
Ils tiennent d'une main les encensoirs flottants;
L'autre, pressant la chaîne aux anneaux éclatants,
Semble prête à lancer vers la voûte enflammée
L'urne où déjà l'encens monte en flots de fumée.
On n'entend aucun bruit sous les divins arceaux,
Qu'un léger cliquetis de fer dans les faisceaux,
Ou le tintement sourd des gothiques armures
Qui jettent par moments d'aigres et longs murmures.
L'ombre déjà blanchit, tout est prêt; qu'attend-on?
Entendez-vous là-haut rouler ce vaste son,
Qui, comme un bruit des vents dans des forêts plaintives,
Gronde avec majesté d'ogives en ogives,
Par les sacrés échos répété douze fois,
Du dôme harmonieux fait vibrer les parois,
Et, tandis qu'à ses coups la voûte tremble encore,
Semble sortir du marbre et rendre l'air sonore?
C'est l'airain de la tour qui murmure minuit :
Minuit! l'heure sacrée!... Écoutez! A ce bruit,
Les lourds battants d'airain, brisant leurs gonds antiques,
Ouvrent du temple saint les immenses portiques;
On entend au dehors l'acier heurter l'acier,

Le marbre frissonner sous le fer du coursier,
Ou les pas des guerriers, dont le bruit monotone
Ébranle, à temps égaux, le caveau qui résonne.
Cent chevaliers couverts de l'éclatant cimier
Entrent. Quel est celui qui marche le premier?

Son port majestueux sur la foule s'élève;
L'or fait étinceler le pommeau de son glaive;
Flottante à son côté, son écharpe à longs plis
Balaye en retombant les marches du parvis;
De longs éperons d'or embrassent sa chaussure,
Et sur l'écu royal qui couvre son armure,
Du sanctuaire en feu tout l'éclat reflété
Jette au loin sur ses pas des gerbes de clarté.
De son casque superbe il lève la visière;
Son panache éclatant flotte et penche en arrière,
Et laisse contempler au regard enchanté
D'un front mâle et serein la douce dignité.
Comme un sommet battu des coups de la tempête,
Dont les neiges d'automne ont parsemé le faîte,
Avant les jours d'hiver déjà ses cheveux blancs
Ont empreint sur ce front la sainteté des ans,
Et leur boucle d'argent, qui s'échappe avec grâce,
A son panache blanc se confond et s'enlace :
Son œil superbe et doux brille d'un sombre azur;
Son regard élevé, mais franc, sincère et pur,
Lançant sous sa visière un long rayon de flamme,
Semble à chaque coup d'œil communiquer son âme :
Dans ce regard sévère et clément à la fois,
La nature avant l'homme avait écrit ses droits;
Il semble accoutumé dès sa première aurore
A regarder d'en haut un peuple qui l'implore;
Sa bouche, que relève une mâle fierté,
Imprime à son visage un air de majesté;
Mais sa lèvre entr'ouverte, où la grâce respire,
Tempère à chaque instant l'effroi par un sourire;
Et cette main, qu'il ouvre et qu'il tend comme Henri,

Tout annonce le Roi!... La nef tremble à ce cri :
Mais d'un geste à la foule il impose silence,
Et d'un pas recueilli vers l'autel il s'avance.

L'ARCHEVÊQUE.

D'où viens-tu?

LE ROI.

De l'exil.

L'ARCHEVÊQUE.

Qu'apportes-tu?

LE ROI.

Mon nom.

L'ARCHEVÊQUE.

Quel est ce nom sacré?

LE ROI.

CHARLES DIX, et BOURBON.

L'ARCHEVÊQUE.

Que viens-tu demander?

LE ROI.

Le sceptre et la couronne.

L'ARCHEVÊQUE.

Au nom de qui?

LE ROI.

Du Dieu qui les ôte et les donne!

L'ARCHEVÊQUE.

Pourquoi?

LE ROI.

Pour imprimer à mon nom, à mes droits,
Le sceau majestueux du Dieu qui fait les rois!

L'ARCHEVÊQUE.

Connais-tu les devoirs que ce titre t'impose?
Oses-tu les jurer?

LE ROI.

Que Dieu m'aide, et je l'ose.

L'ARCHEVÊQUE.

Quels sont-ils?

LE ROI.

Proclamer et défendre la loi,

Récompenser, punir, vivre et mourir en roi!
Aimer et gouverner comme un pasteur fidèle
Ce saint troupeau que Dieu confie à ma tutelle,
Être de mes sujets le père et le vengeur!

L'ARCHEVÊQUE.

Où les as-tu trouvés, ces devoirs?

LE ROI.

Dans mon cœur!
Mon front connut le poids de ces grandeurs humaines,
Et c'est la royauté qui coule dans mes veines!

L'ARCHEVÊQUE.

Où sont les saints garants de tes serments?

LE ROI.

Aux cieux!
Les mânes couronnés de mes soixante aïeux :
Ce CHARLES qui fonda des ruines de Rome
Un empire trop grand pour l'âme d'un autre homme;
Ces princes tour à tour redoutés et chéris,
Ces LOUIS, ces FRANÇOIS, ces généreux HENRIS.
Et si de ces héros tu récuses la gloire,
J'en ai d'autres encore en qui le ciel peut croire!

L'ARCHEVÊQUE.

Où sont-ils, ces témoins des paroles des rois [2]?
Où sont tes douze pairs?

LE ROI, montrant les douze pairs.

Pontife, tu les vois.

L'ARCHEVÊQUE.

Nomme-les.

LE ROI.

REGGIO! Ce nom, à son aurore,
Du saint vernis des temps n'est pas couvert encore;
Mais ses titres d'honneur sont partout déroulés :
Regarde avec respect ses membres mutilés!
Ce nom, comme les noms des Dunois, des Xaintrailles,
A germé tout à coup sur vingt champs de batailles :
J'aime mieux, pour orner le bandeau qui me ceint,
Un grand nom qui surgit qu'un vieux nom qui s'éteint!

L'ARCHEVÊQUE.

Quel est ce maréchal qui d'une main frappée
Cherche en vain à presser le pommeau d'une épée?
L'étoile des héros étincelle sur lui,
Et son bâton d'azur semble être son appui.

LE ROI.

C'est le second Bayard! c'est VICTOR! c'est BELLUNE!
Plus brave que son nom, plus grand que sa fortune!
Partout où la patrie a des coups à pleurer,
Son corps, rempart vivant, est là pour les parer,
Et, fidèle au malheur encor plus qu'à la gloire,
Ses revers ont toujours l'éclat d'une victoire!

L'ARCHEVÊQUE.

Et celui qui soutient de son bras triomphant
Les pas tremblants encor de ce royal enfant,
Et qui d'un œil de père, en regardant son maître,
Semble dire en son cœur : « C'est moi qui l'ai vu naître! »
Quel est-il?

LE ROI.

Un soldat : le nom d'ALBUFÉRA
Illustre encor celui que l'Espagne pleura
Quand, brisant dans Madrid le joug de la victoire,
Pour unique dépouille il rapporta sa gloire!
Sauveur du beau pays qu'il avait combattu,
Il a ravi son nom... mais c'est par sa vertu!

L'ARCHEVÊQUE.

Mais quel est ce vieillard? Sa blanche chevelure
Couvre à flocons d'argent l'acier de son armure;
Par la trace des ans son front paraît terni...

LE ROI.

C'est MONCEY! des combats le bruit l'a rajeuni.
Malgré ses traits flétris sous les glaces de l'âge,
Les camps l'ont reconnu... mais c'est à son courage.
Comme un soldat d'hier il marcha pour son roi.
Il serait mort pour lui! qu'il vieillisse pour moi!

L'ARCHEVÊQUE.

Et celui qui brillant d'un long reflet de gloire?...

LE ROI.

La Trémouille!

L'ARCHEVÊQUE.

Il suffit : ce nom vaut une histoire!
Et celui qui, le front sur le marbre incliné,
Aux degrés de l'autel humblement prosterné,
Les mains jointes, les yeux fixes comme la pierre,
Semble exhaler pour toi sa fervente prière,
Quel est ce chevalier chrétien?

LE ROI.

Montmorency!

L'ARCHEVÊQUE.

L'œil, s'il n'y brillait pas, le chercherait ici!

LE ROI.

Servant le même Dieu, fidèle au même maître,
Ses aïeux, à ces traits, pourraient le reconnaître;
Modèle du sujet, du héros, du chrétien,
Son nom de siècle en siècle est un écho du mien;
Et partout où la France a besoin de son glaive,
Ou le roi d'un ami, Montmorency se lève.

L'ARCHEVÊQUE.

Ce guerrier qui soutient l'étoile des guerriers,
Où l'image d'Henri brille entre des lauriers?

LE ROI.

Macdonald! Des héros le juge et le modèle,
Sous un nom étranger il porte un cœur fidèle;
Dans nos sanglants revers, moderne Xénophon,
La France et l'avenir ont adopté son nom,
Et son bras, dans les champs d'Arcole et d'Ibérie,
En sauvant les Français a conquis sa patrie!

L'ARCHEVÊQUE.

Ce sage revêtu de la toge à longs plis
Où l'on voit enlacés des cyprès et des lis,
Et qui tient dans ses mains ton glaive et ta balance?

LE ROI.

Arrête! ce nom seul fait incliner la France!

C'est Desèze! C'est lui dont l'éloquente voix
S'éleva pour sauver le pur sang de ses rois.
Quand au fer des bourreaux, impatients du crime,
Disputant sans espoir la royale victime,
Il fallait un martyr pour défendre un Bourbon,
Lui seul de ce grand meurtre a lavé son beau nom.
Louis à l'avenir a légué sa mémoire,
Et ces deux noms unis sont scellés dans l'histoire!

L'ARCHEVÊQUE.

Et ce preux chevalier qui sur l'écu d'airain
Porte au milieu des lis la croix du pèlerin,
Et dont l'œil, rayonnant de gloire et de génie,
Contemple du passé la pompe rajeunie?

LE ROI.

Chateaubriand! Ce nom à tous les temps répond;
L'avenir au passé dans son cœur se confond:
Et la France des preux et la France nouvelle
Unissent sur son front leur gloire fraternelle.
Soutien de la Couronne et de la Liberté,
Il lègue un double titre à la postérité;
Et, pour briser naguère une force usurpée,
La plume entre ses mains nous valut une épée!

L'ARCHEVÊQUE.

Nomme encor ce vieillard qui de pleurs inondé...

LE ROI.

Ne m'interroge pas! c'est le dernier Condé!!!
Il pleure un fils absent : ne troublons pas ses larmes!

L'ARCHEVÊQUE.

Et ce prince appuyé sur ses brillantes armes,
Qui, les yeux attachés sur ce groupe d'enfants,
Contemple avec orgueil cet espoir?

LE ROI.

D'Orléans!
Ce grand nom est couvert du pardon de mon frère:
Le fils a racheté les crimes de son père!
Et, comme les rejets d'un arbre encor fécond,
Sept rameaux ont caché les blessures du tronc!

L'ARCHEVÊQUE.

Nomme enfin ce héros, dont la tête inclinée
Semble porter le poids de tant de destinée,
Et dont le front chargé de palmes...

LE ROI.

C'est mon fils!

L'ARCHEVÊQUE.

Qu'a-t-il fait pour ce nom?

LE ROI.

Demandez à Cadix!

L'ARCHEVÊQUE.

Il suffit : ces témoins répondent de ta vie!
Tout siècle les verrait avec un œil d'envie.
CHARLES! réjouis-toi! Lequel de tes aïeux
A pu citer jamais des noms plus glorieux?

Mais silence! Le Roi, le front contre la pierre,
Murmure à demi-voix sa touchante prière,
Et ses vœux, en soupirs de son cœur échappés,
S'exhalent lentement à mots entrecoupés :

« Dieu des astres, Dieu des armées!
Dieu qui conduis de l'œil les sphères enflammées!
Dieu des empires, Roi des rois!
Au bruit d'un peuple entier qui pousse un cri de fête,
Du bronze et de l'airain qui grondent sur ma tête,
Voici l'heure! écoute ma voix!

« Errant, sans trône et sans patrie,
Triste objet de pitié comme autrefois d'envie,
J'ai mangé le pain de douleur;
Et d'exil en exil traînant mon titre illustre,
Je n'avais à montrer, pour conserver son lustre,
Que la majesté du malheur!

« Adorant tes rigueurs divines,
Dans les murs d'Édimbourg j'habitai ces ruines
Pleines du destin des Stuarts!
Ces palais écroulés, ces tours d'herbes couvertes,
Et ces portes sans garde et ces salles désertes
Sympathisaient à mes regards!

« Là, victime du rang suprême,
Une reine voyait son sacré diadème
Jouet de l'amour et du sort;
Et, du haut de ces tours où triomphaient ses charmes,
En regardant la mer, implorait par ses larmes
L'obscurité de l'autre bord!

« Que de fois sous le dôme sombre
Où je cherchais sa trace, hélas! je vis cette ombre
Mêler ses soupirs à ma voix,
Et m'apprendre en pleurant sur quelle onde incertaine
Le vent capricieux de la fortune humaine
Fait flotter le destin des rois!

« Victime, pleurant des victimes,
Trop connu du malheur, de ces leçons sublimes,
Hélas! je n'avais pas besoin!
Quel siècle fut jamais plus fertile en ruines?
Mon Dieu! pour contempler tes justices divines,
Fallait-il regarder si loin?

« N'ai-je pas vu ce diadème,
Par le glaive arraché de la tête suprême,
Rouler dans la poussière aux pieds des factions?
De la poudre des camps relevé par la gloire,
Joué, gagné, perdu, ravi par la victoire,
Passer avec les nations?

« Hélas! sur ce sable où nous sommes,
Quand tout mugit encor de ces tempêtes d'hommes,

Qui pourrait envier ce sceptre des humains?
C'est la foudre du ciel que porte un bras timide!
Qui toucherait sans crainte à cette arme perfide
Prête d'éclater dans nos mains?

« Par un ciel d'exil profanées,
L'infortune a doublé le poids de mes journées,
Je descends la pente des ans;
A peine si mon front, que leur souffle moissonne,
Portera sans fléchir le poids de la couronne
Qui va parer ces cheveux blancs!

« La tombe avertit ma paupière;
L'espoir à son aspect retournant en arrière
Ferme l'avenir devant moi!
Je mourrai; de la mort l'égalité fatale
Mêlera quelque jour à la cendre banale
La poussière qui fut un Roi!

« Mais ma faiblesse en vain murmure;
Le cri d'un peuple entier, l'ordre de la nature,
Du ciel sont l'arrêt souverain!
Hélas! il faut régner! Régner! quel mot suprême!
Être ici-bas ton ombre! ô mon Dieu! viens toi-même
Tenir le sceptre dans ma main!

« Que l'onction qu'on va répandre
Me donne la vertu de craindre et de défendre
Ce trône où je suis condamné!
Et que l'huile sacrée en coulant sur ma tête
Me prépare au combat que cette heure m'apprête,
Comme un athlète couronné.

« Que jamais mon œil ne sommeille!
Que tes anges, Seigneur, portent à mon oreille
Ces soupirs, les remords des rois!
Que mon nom luise égal sur mes vastes provinces!

Que le denier du pauvre et le trésor des princes
Y soient pesés du même poids!

« Que, s'élevant en ma présence,
Les cris de l'opprimé, les pleurs de l'innocence
M'apportent les besoins du dernier des mortels!
Que l'orphelin tremblant, que la veuve qui pleure,
Près de mon trône admis, l'embrassent à toute heure
Comme les marches des autels!

« Aux conquérants livre la gloire!
Qu'aux cœurs de mes sujets ma paisible mémoire
Ne soit qu'un tendre souvenir!
Que mes fastes heureux n'aient qu'une seule page!
Que la borne posée à mon noble héritage
Passe immobile à l'avenir!

« De ma race auguste patronne,
Toi qui, pour les Français effeuillant ta couronne,
A leurs drapeaux prêtas tes lis,
Étoile du bonheur, sois l'astre de la France,
Et conserve à jamais ta bénigne influence
Aux premiers soldats de ton fils! »

La première lueur de la naissante aurore,
A travers les vitraux où le jour se colore,
Comme l'aube obscurcit les étoiles des nuits,
Fait pâlir de la nef les feux évanouis,
Et la double clarté qui se combat dans l'ombre
Se mêle, en avançant, vers la voûte moins sombre.
A ce jour progressif, de ces dômes sacrés
L'œil suit dans le lointain les contours éclairés,
Et, de la basilique embrassant l'étendue,
Découvre à ses arceaux la foule suspendue :
Les tribunes, longeant les courbes des piliers,
Croisent dans tous les sens leurs immenses sentiers;

Sous leur poids orageux le cintre ébranlé gronde;
Un long torrent de peuple à grands flots les inonde,
En déborde, et couvrant les arcs, les monuments,
Des dômes découpés les hauts entablements,
Aux voûtes de la nef se suspend en arcades,
S'enlace comme un lierre aux fûts des colonnades,
Du parvis à la frise et d'arceaux en arceaux
Se déroule en guirlande ou se groupe en faisceaux,
Et du pilier gothique embrassant le feuillage,
Tremble comme l'acanthe au souffle de l'orage.
De ses noirs fondements jusqu'au sommet des tours,
Un peuple tout entier tapissant ses contours,
Pressé comme les flots de l'antique poussière,
Semble avoir du vieux temple animé chaque pierre.

L'airain guerrier résonne, et les enfants de Mars
Se rangent en silence autour des étendards:
Là, ceux dont le regard, que le calcul éclaire,
Dans les champs des combats est l'aigle du tonnerre,
Et qui, d'une étincelle échappée à leurs mains,
Font voler à son but la foudre des humains;
Là, ces géants coiffés de sauvages crinières,
Dont le poil fauve et noir tombe sur leurs paupières;
Ces centaures brillants, messagers des combats,
Qui traînent à grand bruit leurs sabres sur leurs pas;
Et ceux qui font rouler sur le fer d'une lance
Ces légers étendards où la mort se balance;
Et ceux dont au soleil les casques éclatants
Font ondoyer encor des panaches flottants;
Et ceux qui, revêtus de leurs brillantes mailles,
N'offrent qu'un mur d'airain sur leur front de batailles,
Et dont le pied, pressant les flancs d'un noir coursier,
Résonne sur le sol comme un faisceau d'acier!
Digeon, Valin, Maubourg, dirigent leurs courages!
Enfants des deux drapeaux, braves de tous les âges,
Ces preux autour du Roi n'ont qu'un cœur et qu'un rang;
L'Espagne a confondu les couleurs dans leur sang.

Là ce jeune guerrier, ce débris de deux guerres,
Dont le laurier s'unit au cyprès de deux frères;
Ce sang, dont la Vendée a vu couler les flots,
N'épuisa point en lui la source des héros *.

Mais, sur ce dais où l'or en longs plis se déroule,
Quel populaire instinct porte l'œil de la foule?
Ah! c'est le sang royal qui parle aux cœurs français!...
A l'ombre de ces lis entourés de cyprès,
Dont la tige sur elle avec amour s'incline,
Voilà l'ange exilé! la royale Orpheline!
Son front, que des bourreaux le fer a respecté,
Garde de la douleur la noble majesté!
On sent à son aspect que, digne de sa mère,
Le ciel lui fit une âme égale à sa misère!
A ces pompes du trône on la ramène en vain;
Son cœur désenchanté les goûte avec dédain,
Et peut-être, au moment où son œil les contemple,
Son âme, s'envolant dans les cachots du Temple,
Rêve aux jours de l'enfance où, sous ces murs affreux,
Que la main des bourreaux obscurcissait pour eux,
Un rayon du soleil à travers une grille
Était la seule pompe, hélas! de sa famille!...

La veuve de Berry des couleurs du cercueil
Couvre son front mêlé d'espérance et de deuil;
Ses longs cheveux épars, se dénouant d'eux-même,
Semblent en retombant pleurer un diadème;
Son regard, effleurant le faste de ces lieux,
N'y voit qu'un vide immense et se reporte aux cieux.
Hélas! le sort, voilant l'aube de sa jeunesse,
A brisé dans ses mains une coupe d'ivresse...
Le coup qu'elle a reçu répond à tous les cœurs;
Ses yeux dans tous les yeux ont retrouvé des pleurs.
Là, deux sœurs; un exil, un palais les rassemble **;

* La Rochejaquelein.

** LL. AA. RR. madame la duchesse et mademoiselle d'Orléans.

Le malheur, la pitié, les invoquent ensemble;
Le siècle les admire et ne les connaît pas,
Le pauvre les regarde et les nomme tout bas.

Mais quel est cet enfant? L'avenir de la France!!!
La promesse de Dieu qu'embellit l'espérance!
De ses seuls cheveux blonds son beau front couronné
Ignore encor le rang pour lequel il est né;
Libre encor des liens de sa haute origine,
Il sourit au fardeau que le temps lui destine;
Ses yeux bleus, où le ciel aime à se retracer,
Sur ces pompes du sort s'égarent sans penser;
Il ne voit que l'éclat dont le trône étincelle,
La vapeur de l'encens qui monte ou qui ruisselle,
Le reflet des flambeaux répété dans l'acier,
Ou l'aigrette flottant sur le front du guerrier;
Et, comme Astyanax dans les bras de sa mère,
Sa main touche en jouant aux armes de son père.

Le pontife est debout : le nard aux flots dorés
Semble prêt à couler de ses doigts consacrés;
CHARLE, à genoux, baissant son front sans diadème,
Offre ses blancs cheveux aux parfums du saint-chrême;
Et le prêtre, élevant la couronne en ses mains[3],
Parle, au nom du seul maître, au maître des humains.

L'ARCHEVÊQUE.

Si nous étions encore aux siècles des miracles[4],
La colombe, planant sur les saints tabernacles,
T'apporterait du ciel le chrême de Clovis,
Et les anges eux-même, aux accents d'un prophète,
Poseraient sur ta tête
La couronne de lis!

Mais ces temps ne sont plus! le passé les emporte;
Le ciel parle à la terre une langue plus forte :
C'est la seule raison qui l'explique à la foi!

Les grands événements, voilà les grands prestiges!
Tu cherches les prodiges :
Le prodige, c'est Toi!

C'est toi! Roi sans sujets! fugitif sans asile!
Proscrit du trône ingrat d'où l'Europe t'exile,
Tu vas traîner des rois l'indélébile affront,
Puis, au moment marqué par le maître suprême,
Tu reviens : de lui-même
Le bandeau ceint ton front!

Tu reviens sans trésors, sans alliés, sans armes,
Toucher du pied royal cette terre de larmes,
Cette terre de feu qui dévorait les rois!
Comme un homme trompé par un funeste rêve,
On s'éveille, on se lève,
On s'élance à ta voix!

« Le voilà! » Ce seul mot a reconquis la France;
Tout un peuple animé de zèle et d'espérance
Te porte dans ses bras au palais paternel!
Le soldat des Germains ne compte plus le nombre,
Et se désarme à l'ombre
De ton trône éternel!

Les villes à tes pieds portent leurs clefs fidèles;
Les soldats étonnés, ouvrant leurs citadelles,
Comme un salut royal déchargent leur canon!
Ces drapeaux que jamais, aux éclairs de la poudre,
Ne fit baisser la foudre,
S'abaissent à ton nom!

La Liberté superbe, à ta voix assouplie,
Sous un joug volontaire avec amour se plie;
Tu souris au pardon sur la force appuyé!
Trente ans comme un seul jour s'effacent : ta mémoire
Se souvient de la gloire;
Le crime est oublié!

Il semble qu'un esprit de grâce et d'harmonie
Aux cœurs de tes sujets ait soufflé ton génie!
Que du royal martyr le vœu soit accompli!
Et que chaque Français, comme une sainte offrande,
Devant tes pas répande
L'espérance et l'oubli!

Viens donc! élu du ciel que sa force accompagne;
Viens! Par la majesté du divin Charlemagne!
La valeur de Martel ou du soldat d'Ivri!
Par la vertu du roi qu'a couronné l'Église!
Par la noble franchise
Du quatrième Henri!

Par les brillants surnoms de cette race auguste :
Le Sage, le Vainqueur, le Bon, le Saint, le Juste;
La grâce de Philippe ou de François premier!
Par l'éclat de ce roi dont l'ascendant suprême
Imposa son nom même
Au siècle tout entier!

Par ce martyr des Rois qui mourut pour nos crimes!
Par le sang consacré de cent mille victimes!
Par ce pacte éternel qui rajeunit tes droits!
Par le nom de Celui dont tout sceptre relève!
Par l'amour qui t'élève
Sur ce nouveau pavois!

Au nom du seul puissant, du seul saint, du seul sage,
Dont l'espace et le temps sont le vaste héritage,
Dont le regard s'étend à tout siècle, à tout lieu!
Sois sacré! tu deviens par ce royal mystère[5]
Le maître de la terre,
Le serviteur de Dieu!

Règne! juge! combats! venge! punis! pardonne!
Conduis! règle! soutiens! commande! impose! ordonne!
Par la vertu d'en haut sois couronné! sois Roi!

Ta main dès cet instant peut frapper, peut absoudre ;
Ton regard est la foudre,
Ta parole est la loi !

Il dit : un seul cri part ; l'air mugit, l'airain sonne !
Les drapeaux déroulés flottent ; le canon tonne,
Et l'ardent Te Deum, ce cantique des rois,
S'élance d'un seul cœur et de cent mille voix !

« Que la terre et les cieux et les mers te bénissent !
Qu'au chœur des chérubins les séraphins s'unissent
Pour célébrer ici le Dieu qui nous sauva.
Saint, Saint, Saint est son nom ! Que la foudre le gronde,
Que le vent le murmure, et l'abîme réponde :
Jéhova ! Jéhova !

« Qu'il gouverne à jamais son antique héritage !
Sur les fils de nos fils qu'il règne d'âge en âge ;
Nos cris l'ont invoqué ! sa foudre a répondu !
De toute majesté c'est la source et le père !
Le peuple qui l'attend, le siècle qui l'espère
N'est jamais confondu !

« Qu'il est rare, ô mon Dieu, que ta main nous accorde
Ces temps, ces temps de grâce et de miséricorde,
Où l'homme peut jeter ce long cri de bonheur,
Sans qu'un soupir, faussant le cantique d'ivresse,
Vienne en secret mêler aux concerts d'allégresse
L'accent d'une douleur !

« Mais béni soit mon temps ! le monde enfin respire ;
De trente ans de combats le bruit lointain expire :
La terre germe l'homme, et n'a plus soif de sang !
Sur deux mondes unis qui marchent en silence
On n'entend que la voix de la reconnaissance
Qui monte et redescend.

« Les rois ont recouvré leur divin héritage;
Les peuples, leur rendant un légitime hommage,
Ont placé dans leurs mains le sceptre de la loi!
Elle brille à leurs yeux comme un céleste phare,
Et dans le temple en deuil leur piété répare
Les débris de la foi.

« L'homme voit sur les mers ses flottes mutuelles
A tous les vents du ciel ouvrir leurs libres ailes;
La sueur de son front ne germe que pour lui;
Et partout dans la loi, sourde comme la pierre,
Le crime a son vengeur, la force sa barrière,
Le faible son appui.

« En génie, en vertu, la terre encor féconde
Ouvre un champ sans limite à l'avenir du monde;
Chaque jour à son siècle apporte son trésor;
Les éléments soumis ont reconnu leur maître,
Et l'univers vieilli rêve qu'il voit renaître
Un dernier âge d'or... »

Et toi qui, relevant les débris des couronnes,
Viens du trône des rois embrasser les colonnes,
Rêve des nations, qu'ont vu passer nos yeux,
Que le Christ après lui fit descendre des cieux,
LIBERTÉ! dont la Grèce a salué l'aurore,
Que d'un berceau de feu ce siècle vit éclore,
Viens, le front incliné sous le sceptre des rois,
Poser le sceau du peuple au livre de nos lois!
Trop longtemps l'univers, lassé de tes orages,
Aux mains des factions vit flotter tes images;
Trop longtemps l'imposture, usurpant ton beau nom,
De ses honteux excès fit rougir la raison:
L'univers cependant, effrayé de lui-même,
T'invoque et te maudit, t'adore et te blasphème,
Et, comme un nouveau culte aux humains inspiré,
Ne peut fixer encor ton symbole sacré!
Je ne sais quel instinct, plus sûr que l'espérance,

Présage aux nations ton règne qui s'avance!
L'opprimé, l'oppresseur, te rêvent à la fois;
Un peuple enseveli ressuscite à ta voix;
Le voile qui des lois couvrait le sanctuaire
Se déchire, et le jour de tes yeux les éclaire.
Les partis triomphants, si prompts à t'oublier,
Se couvrent de ton nom comme d'un bouclier;
Chaque peuple à son tour te possède ou t'espère,
Et ton œil cherche en vain un tyran sur la terre!

Viens donc! viens, il est temps, tardive LIBERTÉ!
Que ton nom incertain, par le ciel adopté,
Avec la vérité, la force et la justice,
Du palais de nos rois orne le frontispice!
Que ton nom soit scellé dans les vieux fondements
De ce temple où la foi veille sur leurs serments;
Et que l'huile, en coulant sur leur saint diadème,
Retombe sur ton front et te sacre toi-même!
Règne! mais souviens-toi que l'illustre exilé
Par qui dans ces climats ton deuil fut consolé,
Précurseur couronné que salua la France,
T'annonça dans nos maux comme une autre espérance,
Et, t'arrachant lui seul aux mains des factions,
Fit de tes fers brisés l'ancre des nations;
Que ton ombre, régnant sur un peuple en délire,
Et victime bientôt des fureurs qu'elle inspire,
Fit au monde étonné regretter les tyrans;
Que tu fus enchaînée au char des conquérants;
Que ton pied traîne encor les fers de la victoire
A ces anneaux dorés qu'avait rivés la gloire,
Et que, pour affermir et consacrer tes droits,
Ton temple le plus sûr est le cœur des bons rois!

NOTES

LA MORT DE SOCRATE

NOTE PREMIÈRE.

On voyait sur les mers une pompe dorée.

ÉCHÉCRATE[1].

Phédon, étais-tu toi-même auprès de Socrate le jour qu'il but la ciguë dans la prison, ou en as-tu seulement entendu parler?

PHÉDON[2].

J'y étais moi-même, Échécrate.

ÉCHÉCRATE.

Que dit-il à ses derniers moments, et de quelle manière mourut-il? Je l'entendrais volontiers, car nous n'avons personne à Phliunte qui fasse maintenant le voyage à Athènes, et depuis longtemps il n'est pas venu chez nous d'Athénien qui ait pu nous donner aucun détail à cet égard, sinon qu'il est mort après avoir bu la ciguë. On n'a pu nous dire autre chose.

PHÉDON.

Vous n'avez donc rien su du procès, ni comment les choses se passèrent?

1. Échécrate, de Phliunte, ville de Sicyonie. C'est probablement le Pythagoricien dont parle Platon dans sa IXe lettre à Archytas.
Voyez Diog. Laerce, liv. VIII, chap. 46; Jambl. (*Vita Pythagoræ*, I, 36.)
2. Chef de l'École d'Élis. (Voy. Diog. Laerce, II, 105.)

ÉCHÉCRATE.

Si fait : quelqu'un nous l'a rapporté, et nous étions étonnés que la sentence n'eût été exécutée que longtemps après avoir été rendue. Quelle en fut la cause, Phédon?

PHÉDON.

Une circonstance particulière. Il se trouva que la veille du jugement on avait couronné la poupe du vaisseau que les Athéniens envoient chaque année à Délos.

ÉCHÉCRATE.

Qu'est-ce donc que ce vaisseau?

PHÉDON.

C'est, au dire des Athéniens, le même vaisseau sur lequel jadis Thésée conduisit en Crète les sept jeunes gens et les sept jeunes filles qu'il sauva en se sauvant lui-même. On raconte qu'à leur départ les Athéniens firent vœu à Apollon, si Thésée et ses compagnons échappaient à la mort, d'envoyer chaque année à Délos une *théorie;* et, depuis ce temps, ils ne manquent pas d'accomplir leur vœu. Quand vient l'époque de la théorie, une loi ordonne que la ville soit pure, et défend d'exécuter aucune sentence de mort avant que le vaisseau soit arrivé à Délos et revenu à Athènes; et quelquefois le voyage dure longtemps, lorsque les vents sont contraires. La théorie commence aussitôt que le prêtre d'Apollon a couronné la poupe du vaisseau; ce qui eut lieu, comme je le disais, la veille du jugement de Socrate. Voilà pourquoi il s'est écoulé un si long intervalle entre sa condamnation et sa mort.

NOTE DEUXIÈME.

Quelques amis en deuil erraient sous le portique.

ÉCHÉCRATE.

Quels étaient ceux qui se trouvaient là, Phédon?

PHÉDON.

Des compatriotes : il y avait cet Apollodore, Critobule et son père Criton, Hermogène[1], Épigène[2], Eschine[3], Antisthène[4]. Il y avait aussi Ctésippe[5] du bourg de Péanée, Ménexène[6], et encore quelques autres du pays. Platon, je crois, était malade.

ÉCHÉCRATE.

Y avait-il des étrangers?

1. Fils d'Hipponicus. (Voyez le *Cratyle*.)
2. Voyez l'*Apologie*. — XÉNOPHON, *Memorab*.
3. Auteur de trois Dialogues qui nous ont été conservés. (Voyez l'*Apologie*.)
4. Chef de l'école cynique. (DIOG. LAERCE, liv. VI.)
5. Voyez l'*Euthydème* et le *Lysis*. — Péanée, bourg ou dème de la tribu Pandionide.
6. Voyez le *Menexène*.

PHÉDON.

Oui ; Symmias de Thèbes, Cébès et Phédondes [1]; et de Mégare, Euclide [2] et Terpsion [3].

ÉCHÉCRATE.

Aristippe [4] et Cléombrote [5] n'y étaient-ils pas?

PHÉDON.

Non, on disait qu'ils étaient à Égine.

ÉCHÉCRATE.

N'y en avait-il pas d'autres ?

PHÉDON.

Voilà, je crois, à peu près tous ceux qui y étaient.

ÉCHÉCRATE.

Eh bien, sur quoi disais-tu que roula l'entretien?

NOTE TROISIÈME.

C'est le vaisseau sacré, l'heureuse Théorie!

SOCRATE.

Quelle nouvelle? Est-il arrivé de Délos, le vaisseau au retour duquel je dois mourir [6]?

CRITON.

Non, pas encore; mais il parait qu'il doit arriver aujourd'hui, à ce que disent des gens qui viennent de Sunium [7], où ils l'ont laissé. Ainsi il ne peut manquer d'être ici aujourd'hui; et demain, Socrate, il te faudra quitter la vie.

SOCRATE.

A la bonne heure, Criton : si telle est la volonté des dieux, qu'elle s'accomplisse. Cependant je ne pense pas qu'il arrive aujourd'hui.

CRITON.

Et pourquoi?

NOTE QUATRIÈME.

Dans nos doux entretiens, s'écoule encor de même!

L'accusation intentée à Socrate, telle qu'elle existait encore au second siècle de l'ère chrétienne, à Athènes, dans le temple de Cybèle, au rapport de Phavorinus, cité par Diogène Laërce, reposait sur ces deux chefs : 1° que Socrate

1. De Thèbes, et non de Cyrène, comme le veut Ruhnkenius.
2. Chef de l'école mégarique. (Diog. Laerce, liv. II.)
3. Voyez le *Théétète*.
4. De Cyrène, chef de la secte cyrénaïque.
5. D'Ambracie. On dit qu'après avoir lu le *Phédon*, il se jeta dans la mer. (Callimach., *epig.* 24.)
6. Voici le commencement du *Phédon*.
7. Promontoire de l'Attique, vis-à-vis des Cyclades.

ne croyait pas à la religion de l'État; 2° qu'il corrompait la jeunesse, c'est-à-dire, évidemment, qu'il instruisait la jeunesse à ne pas croire à la religion de l'État.

Or, l'Apologie de Socrate ne répond d'une manière satisfaisante ni à l'un ni à l'autre de ces deux chefs d'accusation. Au lieu de déclarer qu'il croit à la religion établie, Socrate prouve qu'il n'est pas athée; au lieu de faire voir qu'il n'instruit pas la jeunesse à douter des dogmes consacrés par la loi, il proteste qu'il lui a toujours enseigné une morale pure. Comme plaidoyer, comme défense régulière, on ne peut nier que l'Apologie de Socrate ne soit très-faible.

C'est qu'elle ne pouvait guère ne pas l'être, que l'accusation était fondée, et qu'en effet, dans un ordre de choses dont la base est une religion d'État, on ne peut penser comme Socrate de cette religion, et publier ce qu'on en pense sans nuire à cette religion, et par conséquent sans troubler l'État, et provoquer à la longue une révolution; et la preuve en est que, deux siècles plus tard, quand cette révolution éclata, ses plus zélés partisans, dans leur plus violentes attaques contre le paganisme, n'ont fait que répéter les arguments de Socrate dans l'*Euthyphron*. On peut l'avouer aujourd'hui, Socrate ne s'élève tant comme philosophe que précisément à condition d'être coupable comme citoyen, à prendre ce titre et les devoirs qu'il impose dans le sens étroit et selon l'esprit de l'antiquité. Lui-même connaissait si bien sa situation, qu'au commencement de l'Apologie il déclare qu'il ne se défend que pour obéir à la loi.

NOTE CINQUIÈME.

Pourquoi, dans cette mort qu'on appelle la vie...

« Mais pour arriver au rang des dieux, que celui qui n'a pas philosophé et qui n'est pas sorti tout à fait pur de cette vie ne s'en flatte pas; non, cela n'est donné qu'au philosophe. C'est pourquoi, Symmias et Cébès, le véritable philosophe s'abstient de toutes les passions du corps, leur résiste, et ne se laisse pas entraîner par elles; et cela, bien qu'il ne craigne ni la perte de sa fortune et la pauvreté, comme les hommes vulgaires et ceux qui aiment l'argent, ni le déshonneur et la mauvaise réputation, comme ceux qui aiment la gloire et les dignités.

— Il ne conviendrait pas de faire autrement, repartit Cébès.

— Non, sans doute, continua Socrate : aussi ceux qui prennent quelque intérêt à leur âme, et qui ne vivent pas pour flatter le corps, ne tiennent pas le même chemin que les autres, qui ne savent où ils vont; mais, persuadés qu'il ne faut rien faire qui soit contraire à la philosophie, à l'affranchissement et à la purification qu'elle opère, ils s'abandonnent à sa conduite, et la suivent partout où elle veut les mener.

— Comment, Socrate?

— La philosophie recevant l'âme liée véritablement et pour ainsi dire collée

au corps, et forcée de considérer les choses non par elle-même, mais par l'intermédiaire des organes comme à travers les murs d'un cachot et dans une obscurité absolue, reconnaissant que toute la force du cachot vient des passions qui font que le prisonnier aide lui-même à serrer sa chaîne ; la philosophie, dis-je, recevant l'âme en cet état, l'exhorte doucement et travaille à la délivrer ; et pour cela elle lui montre que le témoignage des yeux du corps est plein d'illusions, comme celui des oreilles, comme celui des autres sens ; elle l'engage à se séparer d'eux autant qu'il est en elle ; elle lui conseille de se recueillir et de se concentrer en elle-même, de ne croire qu'à elle-même, après avoir examiné au dedans d'elle et avec l'essence même de sa pensée ce que chaque chose est en son essence, et de tenir pour faux tout ce qu'elle apprend par un autre qu'elle-même, tout ce qui varie selon la différence des intermédiaires : elle lui enseigne que ce qu'elle voit ainsi, c'est le sensible et le visible ; ce qu'elle voit ainsi par elle-même, c'est l'intelligent et l'immatériel. Le véritable philosophe sait que telle est la fonction de la philosophie. L'âme donc, persuadée qu'elle ne doit pas s'opposer à sa délivrance, s'abstient, autant qu'il lui est possible, des voluptés, des désirs, des tristesses, des craintes ; réfléchissant qu'après les grandes joies et les grandes craintes, les tristesses et les désirs immodérés, on n'éprouve pas seulement les maux ordinaires, comme d'être malade, ou de perdre sa fortune, mais le plus grand et le dernier de tous les maux, et même sans en avoir le sentiment.

— Et quel est donc ce mal, Socrate?

— C'est que l'effet nécessaire de l'extrême jouissance et de l'extrême affliction est de persuader à l'âme que ce qui la réjouit ou l'afflige est très-réel ou très-véritable, quoiqu'il n'en soit rien. Or, ce qui nous réjouit ou nous afflige, ce sont principalement les choses visibles, n'est-ce pas?

— Certainement.

— N'est-ce pas surtout dans la jouissance et la souffrance que le corps subjugue et enchaîne l'âme?

— Comment cela?

— Chaque peine, chaque plaisir a, pour ainsi dire, un clou avec lequel il attache l'âme au corps, la rend semblable, et lui fait croire que rien n'est vrai que ce que le corps lui dit. Or, si elle emprunte au corps ses croyances et partage ses plaisirs, elle est, je pense, forcée de prendre aussi les mêmes mœurs et les mêmes habitudes, tellement qu'il lui est impossible d'arriver jamais pure à l'autre monde ; mais, sortant de cette vie toute pleine encore du corps qu'elle quitte, elle retombe bientôt dans un autre corps, et y prend racine, comme une plante dans la terre où elle a été semée, et ainsi elle est privée du commerce de la pureté et de la simplicité divine.

— Il n'est que trop vrai, Socrate, dit Cébès.

— Voilà pourquoi, mon cher Cébès, le véritable philosophe s'exerce à la force et à la tempérance, et nullement pour toutes les raisons que s'imagine le peuple. Est-ce que tu penserais comme lui?

— Non pas.

— Et tu fais bien. Ces raisons grossières n'entreront pas dans l'âme du véritable philosophe ; elle ne pensera pas que la philosophie doit venir la délivrer, pour qu'après elle s'abandonne aux jouissances et aux souffrances, et se laisse enchaîner de nouveau par elles, et que ce soit toujours à recommencer comme la toile de Pénélope. Au contraire, en se rendant indépendante des

passions, en suivant la raison pour guide, en ne se départant jamais de la contemplation de ce qui est vrai, divin, hors du domaine de l'opinion; en se nourrissant de ces contemplations sublimes, elle acquiert la conviction qu'elle doit vivre ainsi tant qu'elle est dans cette vie, et qu'après la mort elle ira se réunir à ce qui lui est semblable et conforme à sa nature, et sera délivrée des maux de l'humanité. Avec un tel régime, ô Symmias, ô Cébès, et après l'avoir suivi fidèlement, il n'y a pas de raison pour craindre qu'à la sortie du corps elle s'envole emportée par les vents, se dissipe et cesse d'être. »

NOTE SIXIÈME.

L'été sort de l'hiver, le jour sort de la nuit.

Quand Socrate eut ainsi parlé, Cébès, prenant la parole, lui dit : « Socrate, tout ce que tu viens de dire me semble très-vrai. Il n'y a qu'une chose qui paraît incroyable à l'homme : c'est ce que tu as dit de l'âme. Il semble que, lorsque l'âme a quitté le corps, elle n'est plus; que, le jour où l'homme expire, elle se dissipe comme une vapeur ou comme une fumée, et s'évanouit sans laisser de traces : car si elle subsistait quelque part recueillie en elle-même et délivrée de tous les maux dont tu as fait le tableau, il y aurait une grande et belle espérance, ô Socrate, que tout ce que tu as dit se réalise; mais que l'âme survive à la mort de l'homme, qu'elle conserve l'activité et la pensée, voilà ce qui peut-être a besoin d'explication et de preuves.

— Tu dis vrai, Cébès, reprit Socrate; mais comment ferons-nous? Veux-tu que nous examinions dans cette conversation si cela est vraisemblable ou si cela ne l'est pas?

— Je prendrai un très-grand plaisir, répondit Cébès, à entendre ce que tu penses sur cette matière.

— Je ne pense pas au moins, reprit Socrate, que, si quelqu'un nous entendait, fût-ce même un faiseur de comédies, il pût me reprocher que je badine, et que je parle de choses qui ne me regardent pas[1]. Si donc tu le veux, examinons ensemble cette question. Et d'abord voyons si les âmes des morts sont dans les enfers, ou si elles n'y sont pas. C'est une opinion bien ancienne[2] que les âmes, en quittant ce monde, vont dans les enfers, et que de là elles reviennent dans ce monde, et retournent à la vie après avoir passé par la mort. S'il en est ainsi, et que les hommes, après la mort, reviennent à la vie, il s'ensuit nécessairement que les âmes sont dans les enfers pendant cet intervalle; car elles ne reviendraient pas au monde si elles n'étaient plus : et c'en sera une preuve suffisante si nous voyons clairement que les vivants ne naissent que des morts; car si cela n'est point, il faut chercher d'autres preuves.

— Fort bien, dit Cébès.

1. Allusion à un reproche d'Eupolis, poëte comique. (Olymp., *ad Phædon.*; Proclus, *ad Parmenidem*, lib. I, pag. 50, *edit. Parisiens.*, t. IV.)

2. Dogme pythagoricien, et même orphique. (Olymp., *ad Phædon.* — Voyez *Orph. Frag.* Hermann, p. 510.)

— Mais, reprit Socrate, pour s'assurer de cette vérité, il ne faut pas se contenter de l'examiner par rapport aux hommes, il faut aussi l'examiner par rapport aux animaux, aux plantes et à tout ce qui naît; car on verra par là que toutes les choses naissent de la même manière, c'est-à-dire de leurs contraires, lorsqu'elles en ont, comme le beau a pour contraire le laid, le juste a pour contraire l'injuste, et ainsi mille autres choses. Voyons donc si c'est une nécessité absolue que les choses qui ont leur contraire ne naissent que de ce contraire; comme, par exemple, s'il faut de toute nécessité, quand une chose devient plus grande, qu'elle fût auparavant plus petite, pour acquérir ensuite cette grandeur.

— Sans doute.

— Et quand elle devient plus petite, s'il faut qu'elle fût plus grande auparavant pour diminuer ensuite.

— Évidemment.

— Tout de même le plus fort vient du plus faible, le plus vite du plus lent.

— C'est une vérité sensible.

— Eh quoi! reprit Socrate, quand une chose devient plus mauvaise, n'est-ce pas de ce qu'elle était meilleure, et quand elle devient plus juste, n'est-ce pas de ce qu'elle était moins juste?

— Sans difficulté, Socrate.

— Ainsi donc, Cébès, que toutes les choses viennent de leurs contraires, voilà ce qui est suffisamment prouvé.

— Très-suffisamment, Socrate.

— Mais entre ces deux contraires, n'y a-t-il pas toujours un certain milieu, une double opération qui mène de celui-ci à celui-là, et ensuite de celui-là à celui-ci? Le passage du plus grand au plus petit, ou du plus petit au plus grand, ne suppose-t-il pas nécessairement une opération intermédiaire, savoir, augmenter et diminuer?

— Oui, dit Cébès.

— N'en est-il pas de même de ce qu'on appelle se mêler et se séparer, s'échauffer et se refroidir, et de toutes les autres choses? Et, quoiqu'il arrive quelquefois que nous n'ayons pas de termes pour exprimer toutes ces nuances, ne voyons-nous pas réellement que c'est toujours une nécessité absolue que les choses naissent les unes des autres, et qu'elles passent de l'une à l'autre, par une opération intermédiaire?

— Cela est indubitable.

— Eh bien, reprit Socrate, la vie n'a-t-elle pas aussi son contraire, comme la veille a pour contraire le sommeil?

— Sans doute, dit Cébès.

— Et quel est ce contraire?

— C'est la mort.

— Ces deux choses ne naissent-elles donc pas l'une de l'autre, puisqu'elles sont contraires? et puisqu'il y a deux contraires, n'y a-t-il pas une double opération intermédiaire qui les fait passer de l'un à l'autre?

— Comment non?

— Pour moi, repartit Socrate, je vais vous dire la combinaison des deux contraires, le sommeil et la veille, et la double opération qui les convertit l'un dans l'autre; et toi, tu m'expliqueras l'autre combinaison. Je dis donc, quant au sommeil et à la veille, que du sommeil naît la veille, et de la veille le

sommeil ; et que ce qui mène de la veille au sommeil, c'est l'assoupissement, et du sommeil à la veille, c'est le réveil. Cela n'est-il pas assez clair?

— Très-clair.

— Dis-nous donc de ton côté la combinaison de la vie et de la mort. Ne dis-tu pas que la mort est le contraire de la vie?

— Oui.

— Et qu'elles naissent l'une de l'autre?

— Sans doute.

— Qui naît donc de la vie?

— La mort.

— Et qui naît de la mort?

— Il faut nécessairement avouer que c'est la vie.

— C'est donc de ce qui est mort que naît tout ce qui vit, choses et hommes?

— Il paraît certain.

— Et par conséquent, reprit Socrate, après la mort nos âmes vont habiter les enfers.

— Il le semble.

— Maintenant, des deux opérations qui font passer de l'état de vie à l'état de mort, et réciproquement, l'une n'est-elle pas manifeste? car mourir tombe sous les sens, n'est-ce pas?

— Sans difficulté.

— Mais quoi! pour faire le parallèle, n'existe-t-il pas une opération contraire, ou la nature est-elle boiteuse de ce côté-là? Ne faut-il pas nécessairement que mourir ait son contraire?

— Nécessairement.

— Et quel est-il?

— Revivre.

— Revivre, dit Socrate, est donc, s'il a lieu, l'opération qui ramène de l'état de mort à l'état de vie. Nous convenons donc que la vie ne naît pas moins de la mort que la mort de la vie; preuve satisfaisante que l'âme, après la mort, existe quelque part, d'où elle revient à la vie. »

NOTE SEPTIÈME.

Hâtons-nous, mes amis, voici l'heure du bain.

« Il est à peu près temps que j'aille au bain, car il me semble qu'il est mieux de ne boire le poison qu'après m'être baigné, et d'épargner aux femmes la peine de laver un cadavre. »

Quand Socrate eut achevé de parler, Criton prenant la parole : « A la bonne heure, Socrate, lui dit-il; mais n'as-tu rien à nous recommander, à moi et aux autres, sur tes enfants ou sur toute autre chose où nous pourrions te rendre service?

— Ce que je vous ai toujours recommandé, Criton; rien de plus : ayez soin de vous; ainsi vous me rendrez service, à moi, à ma famille, à vous-mêmes,

alors même que vous ne me promettriez rien présentement : au lieu que si vous vous négligez vous-mêmes, et si vous ne voulez pas suivre comme à la trace ce que nous venons de dire, ce que nous avions dit il y a longtemps, me fissiez-vous aujourd'hui les promesses les plus vives, tout cela ne servira pas à grand'chose.

— Nous ferons tous nos efforts, répondit Criton, pour nous conduire ainsi; mais comment t'ensevelirons-nous?

— Tout comme il vous plaira, dit-il, si toutefois vous pouvez me saisir et que je ne vous échappe pas. » Puis en même temps, nous regardant avec un sourire plein de douceur : « Je ne saurais venir à bout, mes amis, de persuader à Criton que je suis le Socrate qui s'entretient avec vous, et qui ordonne toutes les parties de son discours; il s'imagine toujours que je suis celui qu'il va voir mort tout à l'heure, et il me demande comment il m'ensevelira; et tout ce long discours que je viens de faire pour vous prouver que, dès que j'aurai avalé le poison, je ne demeurerai plus avec vous, mais que je vous quitterai, et irai jouir des félicités ineffables, il me paraît que j'ai dit tout cela en pure perte pour lui, comme si je n'eusse voulu que vous consoler et me consoler moi-même. Soyez donc mes cautions auprès de Criton, mais d'une manière toute contraire à celle dont il a voulu être la mienne auprès des juges : car il a répondu pour moi que je ne m'en irais point; vous, au contraire, répondez pour moi que je ne serai pas plus tôt mort que je m'en irai, afin que le pauvre Criton prenne les choses plus doucement, et qu'en voyant brûler mon corps ou le mettre en terre, il ne s'afflige pas sur moi, comme si je souffrais de grands maux, et qu'il ne dise pas à mes funérailles qu'il expose Socrate, qu'il l'emporte, qu'il l'enterre : car il faut que tu saches, mon cher Criton, lui dit-il, que parler improprement, ce n'est pas seulement une faute envers les choses, mais c'est aussi un mal que l'on fait aux âmes. Il faut avoir plus de courage, et dire que c'est mon corps que tu enterres, et enterre-le comme il te plaira, et de la manière qui te paraîtra la plus conforme aux lois. »

En disant ces mots, il se leva et passa dans une chambre voisine pour y prendre le bain; Criton le suivit, et Socrate nous pria de l'attendre. Nous l'attendîmes donc, tantôt nous entretenant de tout ce qu'il nous avait dit, et l'examinant encore, tantôt parlant de l'horrible malheur qui allait nous arriver; nous regardant véritablement comme des enfants privés de leur père, et condamnés à passer le reste de notre vie comme des orphelins. Après qu'il fut sorti du bain, on lui apporta ses enfants, car il en avait trois, deux en bas âge [1], et un qui était déjà assez grand [2]; et on fit entrer les femmes de sa famille [3]. Il leur parla quelque temps en présence de Criton, et leur donna ses ordres; ensuite il fit retirer les femmes et les enfants, et revint nous trouver; et déjà le coucher du soleil approchait, car il était resté longtemps enfermé.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

1. Sophroniscus et Menexenus.

2. Lamproclès.

3. Il ne s'agit ici que de Xanthippe et de quelques autres femmes alliées à la famille de Socrate, et nullement de ses épouses Xanthippe et Myrto.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

« Mais je pense, Socrate, lui dit Criton, que le soleil est encore sur les montagnes, et qu'il n'est pas couché : d'ailleurs je sais que beaucoup d'autres ne prennent le poison que longtemps après que l'ordre leur en a été donné; qu'ils mangent et qu'ils boivent à souhait; quelques-uns même ont pu jouir de leurs amours. C'est pourquoi ne te presse pas, tu as encore du temps.

— Ceux qui font ce que tu dis, Criton, répondit Socrate, ont leurs raisons; ils croient que c'est autant de gagné : et moi, j'ai aussi les miennes pour ne pas le faire; car la seule chose que je crois gagner en buvant un peu plus tard, c'est de me rendre ridicule à moi-même, en me trouvant si amoureux de la vie, que je veuille l'épargner quand il n'y en a plus[1]. Ainsi donc, mon cher Criton, fais ce que je te dis, et ne me tourmente pas davantage. »

A ces mots, Criton fit signe à l'esclave qui se tenait auprès. L'esclave sortit, et, après être resté quelque temps, il revint avec celui qui devait donner le poison, qu'il portait tout broyé dans une coupe. Aussitôt que Socrate le vit :

« Fort bien, mon ami, lui dit-il; mais que faut-il que je fasse? car c'est à toi à me l'apprendre.

— Pas autre chose, lui dit cet homme, que de te promener quand tu auras bu, jusqu'à ce que tu sentes tes jambes appesanties, et alors de te coucher sur ton lit; le poison agira de lui-même. »

Et en même temps il lui tendit la coupe. Socrate la prit avec la plus parfaite sécurité, Échécrate, sans aucune émotion, sans changer de couleur ni de visage; mais regardant cet homme d'un œil ferme et assuré comme à son ordinaire :

« Dis-moi, est-il permis de répandre un peu de ce breuvage, pour en faire une libation?

— Socrate, lui répondit cet homme, nous n'en broyons que ce qu'il est nécessaire d'en boire. »

NOTE HUITIÈME.

Dans un point de l'espace inaccessible aux hommes.

« Premièrement, reprit Socrate, je suis persuadé que, si la terre est au milieu du ciel et de forme sphérique, elle n'a besoin ni de l'air, ni d'aucun autre appui pour s'empêcher de tomber; mais que le ciel même, qui l'environne également, et son propre équilibre, suffisent pour la soutenir; car toute chose qui est en équilibre au milieu d'une autre qui la presse également, ne saurait pencher d'aucun côté, et par conséquent demeure fixe et immobile; voilà de quoi je suis persuadé.

— Et avec raison, dit Symmias.

1. Allusion à un vers d'Hésiode. (*Les Œuvres et les Jours*, v. 367.)

— De plus, je suis convaincu que la terre est fort grande, et que nous n'en habitons que cette petite partie qui s'étend depuis le Phase jusqu'aux colonnes d'Hercule, répandus autour de la mer comme des fourmis ou des grenouilles autour d'un marais : et je suis convaincu qu'il y a plusieurs autres peuples qui habitent d'autres parties semblables ; car partout sur la face de la terre il y a des creux de toutes sortes de grandeurs et de figures, où se rendent les eaux, les nuages et l'air grossier, tandis que la terre elle-même est au-dessus dans ce ciel pur où sont les astres, et que la plupart de ceux qui s'occupent de ces matières appellent l'*éther*, dont tout ce qui afflue perpétuellement dans les cavités que nous habitons n'est proprement que le sédiment. Enfoncés dans des cavernes sans nous en douter, nous croyons habiter le haut de la terre, à peu près comme quelqu'un qui, faisant son habitation dans les abîmes de l'Océan, s'imaginerait habiter au-dessus de la mer, et qui, pour voir au travers de l'eau le soleil et les astres, prendrait la mer pour le ciel, et n'étant jamais monté au-dessus, à cause de sa pesanteur et de sa faiblesse, et, n'ayant jamais avancé la tête hors de l'eau, n'aurait jamais vu lui-même combien le lieu que nous habitons est plus pur et plus beau que celui qu'il habite, et n'aurait jamais trouvé personne qui pût l'en instruire. Voilà l'état où nous sommes. Confinés dans quelque creux de la terre, nous croyons en habiter les hauteurs ; nous prenons l'air pour le ciel, et nous croyons que c'est là le véritable ciel dans lequel les astres font leur cours, c'est-à-dire que notre pesanteur et notre faiblesse nous empêchent de nous élever au-dessus de l'air. Car si quelqu'un allait jusqu'au haut, et qu'il pût s'y élever avec des ailes, il n'aurait pas plus tôt mis la tête hors de cet air grossier, qu'il verrait ce qui se passe dans cet heureux séjour, comme les poissons, en s'élevant au-dessus de la surface de la mer, voient ce qui se passe dans l'air que nous respirons : et s'il était d'une nature propre à une longue contemplation, il connaîtrait que c'est le véritable ciel, la véritable lumière, la véritable terre ; car cette terre, ces roches, tous les lieux que nous habitons, sont corrompus et calcinés, comme ce qui est dans la mer est rongé par l'âcreté des sels : aussi dans la mer on ne trouve que des cavernes, du sable, et, partout où il y a de la terre, une vase profonde ; il n'y naît rien de parfait, rien qui soit d'aucun prix, rien enfin qui puisse être comparé à ce que nous avons ici. Mais ce qu'on trouve dans l'autre séjour est encore plus au-dessus de ce que nous voyons dans le notre ; et, pour vous faire connaître la beauté de cette terre pure, située au milieu du ciel, je vous dirai, si vous voulez, une belle fable qui mérite d'être écoutée.

— Et nous, Socrate, nous l'écouterons avec un très-grand plaisir, dit Symmias.

— On raconte, dit-il, que la terre, si on la regarde d'en haut, paraît comme un de nos ballons couverts de douze bandes de différentes couleurs, dont celles que nos peintres emploient ne sont que les échantillons ; mais les couleurs de cette terre sont infiniment plus brillantes et plus pures, et elles l'environnent tout entière. L'une est d'un pourpre merveilleux ; l'autre, de couleur d'or ; celle-là, d'un blanc plus brillant que le gypse et la neige ; et ainsi des autres couleurs qui la décorent, et qui sont plus nombreuses et plus belles que toutes celles que nous connaissons. Les creux même de cette terre, remplis d'eau et d'air, ont aussi leurs couleurs particulières, qui brillent parmi toutes les autres ; de sorte que dans toute son étendue cette terre a l'aspect d'une diversité continuelle. Dans cette terre si parfaite, tout est en rap-

port avec elle, plantes, arbres, fleurs et fruits; les montagnes même et les pierres ont un poli, une transparence, des couleurs incomparables; celles que nous estimons tant ici, les cornalines, les jaspes, les émeraudes, n'en sont que de petites parcelles. Il n'y en a pas une seule, dans cette heureuse terre, qui ne les vaille, ou ne les surpasse encore : et la cause en est que là les pierres précieuses sont pures, qu'elles ne sont ni rongées ni gâtées comme les nôtres par l'âcreté des sels et par la corruption des sédiments qui descendent et s'amassent dans cette terre basse, où ils infectent la pierre et la terre, les plantes et les animaux. Outre toutes ces beautés, cette terre est ornée d'or, d'argent et d'autres métaux précieux, qui, répandus en tous lieux en abondance, frappent les yeux de tous côtés, et font de la vue de cette terre un spectacle de bienheureux. Elle est aussi habitée par toutes sortes d'animaux et par des hommes, dont les uns sont répandus au milieu des terres, et les autres autour de l'air, comme nous autour de la mer, et d'autres dans des îles que l'air forme près du continent; car l'air est là ce que sont ici l'eau et la mer pour notre usage; et ce que l'air est pour nous, pour eux est l'éther. Leurs saisons sont si bien tempérées, qu'ils vivent beaucoup plus que nous, toujours exempts de maladies; et pour la vue, l'ouïe, l'odorat et tous les autres sens, et pour l'intelligence même, ils sont autant au-dessus de nous que l'air surpasse l'eau en pureté, et que l'éther surpasse l'air. Ils ont des bois sacrés, des temples que les dieux habitent réellement; des oracles, des prophéties, des visions, toutes les marques du commerce des dieux : ils voient aussi le soleil et la lune et les astres tels qu'ils sont; et tout le reste de leur félicité suit à proportion.

« Voilà quelle est cette terre à sa surface; elle a tout autour d'elle plusieurs lieux, dont les uns sont plus profonds et plus ouverts que le pays que nous habitons; les autres plus profonds, mais moins ouverts, et d'autres moins profonds et plus plats. Tous ces lieux sont percés par-dessous en plusieurs points, et communiquent entre eux par des conduits tantôt plus larges, tantôt plus étroits, à travers lesquels coule, comme dans des bassins, une quantité immense d'eau : des masses surprenantes de fleuves souterrains qui ne s'épuisent jamais; des sources d'eaux froides et d'eaux chaudes; des fleuves de feu et d'autres de boue, les uns plus limpides, les autres plus épais, comme en Sicile ces torrents de boue et de feu qui précèdent la lave, et comme la lave elle-même. Ces lieux se remplissent de l'une ou de l'autre de ces matières, selon la direction qu'elles prennent chaque fois en débordant. Ces masses énormes se meuvent en haut et en bas, comme un balancier placé dans l'intérieur de la terre. Voici à peu près comment ce mouvement s'opère : parmi les ouvertures de la terre, il en est une, la plus grande de toutes, qui passe tout au travers de la terre; c'est celle dont parle Homère, quand il dit [1] :

Bien loin, là où sous la terre est le plus profond abîme;

et que lui-même ailleurs et beaucoup d'autres appellent le Tartare. C'est là que se rendent, et c'est de là que sortent de nouveau tous les fleuves, qui prennent chacun le caractère et la ressemblance de la terre sur laquelle ils

1. *Iliade*, liv. VIII, v. 14.

passent. La cause de ce mouvement en sens contraire, c'est que le liquide ne trouve là ni fond ni appui; il s'agite suspendu, et bouillonne sens dessus dessous; l'air et le vent font de même tout à l'entour, et suivent tous ses mouvements et lorsqu'il s'élève et lorsqu'il retombe; et comme dans la respiration, où l'air entre et sort continuellement, de même ici l'air, emporté avec le liquide dans deux mouvements opposés, produit des vents terribles et merveilleux, en entrant et en sortant. Quand donc les eaux, s'élançant avec force, arrivent vers le lieu que nous appelons le lieu inférieur, elles forment des courants qui vont se rendre, à travers la terre, vers des lits de fleuves qu'ils rencontrent et qu'ils remplissent comme avec une pompe. Lorsque ces eaux abandonnent ces lieux et s'élancent vers les nôtres, elles les remplissent de la même manière; de là elles se rendent, à travers des conduits souterrains, vers les différents lieux de la terre, selon que le passage leur est frayé, et forment les mers, les lacs, les fleuves et les fontaines; puis, s'enfonçant de nouveau sous la terre, et parcourant des espaces, tantôt plus nombreux et plus longs, tantot moindres et plus courts, elles se jettent dans le Tartare, les unes beaucoup plus bas, d'autres seulement un peu plus bas, mais toutes plus bas qu'elles n'en sont sorties. Les unes ressortent et retombent dans l'abîme précisément du côté opposé à leur issue; quelques autres, du même côté : il en est aussi qui ont un cours tout à fait circulaire, et se replient une ou plusieurs fois autour de la terre comme des serpents, descendent le plus bas qu'elles peuvent, et se jettent de nouveau dans le Tartare. Elles peuvent descendre de part et d'autre jusqu'au milieu, mais pas au delà; car alors elles remonteraient : elles forment plusieurs courants fort grands; mais il y en a quatre principaux, dont le plus grand, et qui coule le plus extérieurement tout autour, est celui qu'on appelle Océan. Celui qui lui fait face, et coule en sens contraire, est l'Achéron, qui, traversant des lieux déserts, et s'enfonçant sous la terre, se jette dans le marais Achérusiade, où se rendent les âmes de la plupart des morts, qui, après y avoir demeuré le temps ordonné, les unes plus, les autres moins, sont renvoyées dans ce monde pour y animer de nouveaux êtres. Entre ces deux fleuves coule un troisième, qui, non loin de sa source, tombe dans un lieu vaste, rempli de feu, et y forme un lac plus grand que notre mer, où l'eau bouillonne mêlée avec la boue. Il sort de là trouble et fangeux, et, continuant son cours en spirale, il se rend à l'extrémité du marais Achérusiade, sans se mêler avec ses eaux; et, après avoir fait plusieurs tours sous terre, il se jette vers le plus bas du Tartare : c'est ce fleuve qu'on appelle le Pyriphlégéthon, dont les ruisseaux enflammés saillent sur la terre, partout ou ils trouvent une issue. Du coté opposé, le quatrième fleuve tombe d'abord dans un lieu affreux et sauvage, à ce que l'on dit, et d'une couleur bleuâtre. On appelle ce lieu Stygien, et Styx le lac que forme le fleuve en tombant. Après avoir pris dans les eaux de ce lac des vertus horribles, il se plonge dans la terre, où il fait plusieurs tours; et, se dirigeant vis-à-vis du Pyriphlégéthon, il le rencontre dans le lac de l'Achéron, par l'extrémité opposée. Il ne mêle ses eaux avec les eaux d'aucun autre fleuve; mais après avoir fait le tour de la terre, il se jette aussi dans le Tartare, par l'endroit opposé au Pyriphlégéthon. Le nom de ce fleuve est le Cocyte, comme l'appellent les poëtes. »

NOTE NEUVIÈME.

Mais qui donc étais-tu, mystérieux génie?

« Mais peut-être paraîtra-t-il inconséquent que je me sois mêlé de donner à chacun de vous des avis en particulier, et que je n'aie jamais eu le courage de me trouver dans les assemblées du peuple pour donner mes conseils à la république. Ce qui m'en a empêché, Athéniens, c'est ce je ne sais quoi de divin et de démoniaque, dont vous m'avez si souvent entendu parler, et dont Mélitus, pour plaisanter, a fait un chef d'accusation contre moi. Ce phénomène extraordinaire s'est manifesté en moi dès mon enfance : c'est une voix qui ne se fait entendre que pour me détourner de ce que j'ai résolu, car jamais elle ne m'exhorte à rien entreprendre; c'est elle qui s'est toujours opposée à moi quand j'ai voulu me mêler des affaires de la république, et elle s'y est opposée fort à propos : car sachez bien qu'il y a longtemps que je ne serais plus en vie, si je m'étais mêlé des affaires publiques, et je n'aurais rien avancé ni pour vous ni pour moi. Ne vous fâchez point, je vous en conjure, si je vous dis la vérité. Non, quiconque voudra lutter franchement contre les passions d'un peuple, celui d'Athènes ou tout autre peuple; quiconque voudra empêcher qu'il se commette rien d'injuste ou d'illégal dans un État, ne le fera jamais impunément. Il faut de toute nécessité que celui qui veut combattre pour la justice, s'il veut vivre quelque temps, demeure simple particulier, et ne prenne aucune part au gouvernement. Je puis vous en donner des preuves incontestables, et ce ne seront pas des raisonnements, mais, ce qui a bien plus d'autorité auprès de vous, des faits. Ecoutez donc ce qui m'est arrivé, afin que vous sachiez bien que je suis incapable de céder à qui que ce soit contre le devoir, par crainte de la mort; et que, ne voulant pas le faire, il est impossible que je ne périsse pas. Je vais vous dire des choses qui vous déplairont, et où vous trouverez peut-être la jactance des plaidoyers ordinaires : cependant je ne vous dirai rien qui ne soit vrai. »

NOTE DIXIÈME.

Voilez-vous, ou je meurs une seconde fois!

« Après cela, ô vous qui m'avez condamné, voici ce que j'ose vous prédire; car je suis précisément dans les circonstances où les hommes lisent dans l'avenir, au moment de quitter la vie. »

NOTE ONZIÈME.

Cependant dans son sein son haleine oppressée...

Il s'assit sur son lit, et n'eut pas le temps de nous dire grand'chose; car le serviteur des Onze entra presque en même temps, et s'approchant de lui : « Socrate, dit-il, j'espère que je n'aurai pas à te faire le même reproche qu'aux autres : dès que je viens les avertir, par l'ordre des magistrats, qu'il faut boire le poison, ils s'emportent contre moi et me maudissent; mais pour toi, depuis que tu es ici, je t'ai toujours trouvé le plus courageux, le plus doux et le meilleur de ceux qui sont jamais venus dans cette prison; et en ce moment je suis bien assuré que tu n'es pas fâché contre moi, mais contre ceux qui sont la cause de ton malheur, et que tu connais bien. Maintenant, tu sais ce que je viens t'annoncer; adieu, tâche de supporter avec résignation ce qui est inévitable. » En même temps il se détourna en fondant en larmes, et se retira. Socrate, le regardant, lui dit : « Et toi aussi, reçois mes adieux; je ferai ce que tu dis. » Et se tournant vers nous : « Voyez, nous dit-il, quelle honnêteté dans cet homme! tout le temps que j'ai été ici, il m'est venu voir souvent, et s'est entretenu avec moi : c'était le meilleur des hommes, et maintenant comme il me pleure de bon cœur! Mais allons, Criton, obéissons-lui de bonne grâce, et qu'on m'apporte le poison, s'il est broyé; sinon, qu'il le broie lui-même. »

NOTE DOUZIÈME.

Un faux rayon de vie errant par intervalle.

Jusque-là, nous avions eu presque tous assez de force pour retenir nos larmes; mais le voyant boire, et après qu'il eut bu, nous n'en fumes plus les maîtres. Pour moi, malgré tous mes efforts, mes larmes s'échappèrent avec tant d'abondance, que je me couvris de mon manteau pour pleurer sur moi-même; car ce n'était pas le malheur de Socrate que je pleurais, mais le mien, en songeant quel ami j'allais perdre. Criton, avant moi, n'ayant pu retenir ses larmes, était sorti; et Apollodore, qui n'avait presque pas cessé de pleurer auparavant, se mit alors à crier, à hurler et à sangloter avec tant de force, qu'il n'y eut personne à qui il ne fit fendre le cœur, excepté Socrate.

« Que faites-vous, dit-il, o mes bons amis? N'était-ce pas pour cela que j'avais renvoyé les femmes, pour éviter des scènes aussi peu convenables? car j'ai toujours oui dire qu'il faut mourir avec de bonnes paroles. Tenez-vous donc en repos, et montrez plus de fermeté. »

Ces mots nous firent rougir, et nous retinmes nos pleurs.

Cependant Socrate, qui se promenait, dit qu'il sentait ses jambes s'appesantir, et il se coucha sur le dos, comme l'homme l'avait ordonné. En même temps, le même homme qui lui avait donné le poison s'approcha, et, après avoir examiné quelque temps ses pieds et ses jambes, il lui serra le pied fortement, et il lui demanda s'il le sentait; il dit que non. Il lui serra ensuite les jambes; et, portant ses mains plus haut, il nous fit voir que le corps se glaçait et se roidissait ; et, le touchant lui-même, il nous dit que, dès que le froid gagnerait le cœur, Socrate nous quitterait. Déjà tout le bas-ventre était glacé. Alors se découvrant, car il était couvert :

« Criton, dit-il, et ce furent ses dernières paroles, nous devons un coq à Esculape; n'oublie pas d'acquitter cette dette.

— Cela sera fait, répondit Criton; mais vois si tu as encore quelque chose à nous dire. »

Il ne répondit rien, et un peu de temps après il fit un mouvement convulsif; alors l'homme le découvrit tout à fait: ses regards étaient fixes. Criton, s'en étant aperçu, lui ferma la bouche et les yeux.

LE PÈLERINAGE D'HAROLD

NOTE PREMIÈRE.

Ces temps sont arrivés : aux rivages d'Argos,
N'entends-tu pas ce cri qui monte sur les flots?
C'est ton nom : il franchit les écueils des Dardanelles;
Il éveille en sursaut l'écho des Thermopyles.

L'insurrection de la Grèce contre ses barbares oppresseurs est un des plus beaux spectacles qu'il ait été donné à l'homme de contempler. Tous les prodiges de l'héroïsme antique, tous les dévouements des plus sublimes martyrs, se renouvellent tous les jours sous les yeux de l'Europe. Les vers de cette note font allusion au nouveau combat des Thermopyles, si admirablement décrit par M. Pouqueville dans son *Histoire de la régénération de la Grèce*, tome III, page 182.

NOTE DEUXIÈME.

Albano l'entendit, en découvrant l'abîme,
Saluer l'Océan d'un adieu si sublime.

Nous faisons allusion ici à ces dernières strophes du quatrième chant de *Child-Harold*, un des plus magnifiques morceaux de poésie que les temps modernes aient produits. Les voici :

CLXXIX.

Déroule tes vagues d'azur, majestueux Océan! Mille flottes parcourent vainement tes routes immenses; l'homme, qui couvre la terre de ruines, voit son pouvoir s'arrêter sur tes

bords : tu es le seul auteur de tous les ravages dont l'humide élément est le théâtre. Il n'y reste aucun vestige de ceux de l'homme ; son ombre se dessine à peine sur ta surface, lorsqu'il s'enfonce, comme une goutte d'eau, dans tes profonds abîmes, privé de tombeau, de linceul, et ignoré!

CLXXX.

Ses pas ne sont point imprimés sur tes domaines, qui ne sont pas une dépouille pour lui... Tu te soulèves et le repousses loin de toi... Le lâche pouvoir qu'il exerce pour la destruction de la terre n'excite que tes dédains ; tu le fais voler avec ton écume jusqu'aux nuages, et tu le rejettes, en te jouant, aux lieux où il a placé toutes ses espérances ; son cadavre gît sur la plage, près du port qu'il voulait aborder.

CLXXXI.

Que sont ces armements redoutables qui vont foudroyer les villes de tes rivages, épouvanter les nations, et faire trembler les monarques dans leurs capitales? Que sont ces citadelles mouvantes, semblables à d'énormes baleines, et dont les mortels qui les construisent sont si fiers, qu'ils osent se parer des vains titres de *seigneurs de l'Océan* et d'*arbitres de la guerre?* Que sont-elles pour toi? un simple jouet. Nous les voyons, comme ta blanche écume, se fondre dans les ondes amères qui anéantissent également l'orgueilleuse Armada ou les débris de Trafalgar.

CLXXXII.

Tes rivages sont des empires qui changent sans cesse, et tu restes toujours le même! Que sont devenues l'Assyrie, la Grèce, Rome et Carthage? Tes flots battaient leurs frontières au jour de la liberté ; et plus tard, sous le règne des tyrans, leurs peuples, esclaves ou barbares, obéissent à des lois étrangères. La destinée fatale a converti des royaumes en déserts... Mais rien ne change en toi que le caprice de tes vagues ; le temps ne grave aucune ride sur ton front d'azur : tel tu vis l'aurore de la création, tel tu es encore aujourd'hui.

CLXXXIII.

Glorieux miroir où le Tout-Puissant aime à se contempler au milieu des tempêtes ; calme ou agité, soulevé par la brise, par le zéphyr ou l'aquilon, glacé vers le pôle, bouillant sous la zone torride, tu es toujours sublime et sans limites, tu es l'image de l'éternité, le trône de l'Invisible ; ta vase, féconde elle-même, produit les monstres de l'abîme. Chaque région t'obéit ; tu avances terrible, impénétrable et solitaire!

CLXXXIV.

Je t'ai toujours aimé, Océan, et les plus doux plaisirs de ma jeunesse étaient de me sertir sur ton sein, errant à l'aventure sur tes flots. Dès mon enfance, je jouais avec tes brisants ; rien n'égalait les charmes qu'ils avaient pour moi. Si la mer irritée les rendait plus terribles, mes terreurs me charmaient encore ; car j'étais comme un de tes enfants, je me confiais gaiement à tes vagues, et je jouais avec ton humide crinière, comme je le fais encore en ce moment...

NOTE TROISIÈME.

Où va-t-il? Il gouverne au berceau du soleil.
Mais pourquoi sur son bord ce terrible appareil?

Lord Byron avait, dit un de ses amis qui le connaissait bien, l'ambition de se faire un nom aussi grand par ses actions que celui qu'il s'était fait déjà par ses écrits. Peu de temps avant sa mort, il composa son ode belle et touchante sur le trente-sixième anniversaire de sa naissance; ode qui prouve d'une manière remarquable cette nouvelle passion. Voici un des couplets :

Si tu regrettes ta jeunesse, pourquoi vivre? Tu es sur une terre où tu peux chercher une mort glorieuse; cours aux armes et sacrifie tes jours! Ne réveille point la Grèce, elle est réveillée; mais réveille-toi toi-même!

Lord Byron s'embarqua à Livourne, et arriva à Céphalonie dans les premiers jours du mois d'août 1823, accompagné de six ou sept amis, à bord du vaisseau anglais *l'Hercule*, capitaine Scott, qu'il avait frété exprès pour le conduire en Grèce. Il aimait à observer la nature; il passait la plus grande partie des nuits à contempler les objets qui se présentent dans un voyage de mer : car il savait *jouir des charmes de la douce présence de la nuit*. Il était bien au-dessus de l'affectation des extases poétiques; mais on voit dans tous ses ouvrages combien il trouvait de délices à nourrir son imagination des beautés du monde physique. Il y a dans ses écrits plus d'images empruntées au spectacle de la mer que dans ceux d'aucun autre poète. Il les devait toutes à la Méditerranée et à ses rivages éclairés par le soleil du Midi. Tandis que le vaisseau majestueux glissait à l'ombre du Stromboli, il contemplait le cours mélancolique des vagues; et, quoique plongé dans ses rêveries ordinaires, son œil paraissait plus tranquille, et son front pâle plus doux.

C'était un point très-important de déterminer vers quelle partie de la Grèce lord Byron dirigerait sa course. Le pays était en proie à des divisions intestines; il eut craint de donner aveuglément le poids de son nom à une faction; il voulait s'instruire. Il se détermina à relâcher à Céphalonie; il y fut très-bien accueilli par les autorités anglaises.

Lord Byron, après quelques jours passés à Céphalonie, sur les instances de Maurocordato et du héros Marc Botzaris, vint débarquer à Missolonghi, enflammé d'une ardeur militaire qui allait jusqu'au délire : il le dit lui-même dans une de ses lettres. Après avoir, de son argent, payé la flotte grecque, il s'occupa de former une brigade de Souliotes. Cinq cents de ces soldats, les plus braves de la Grèce, se mirent à sa solde le 1er janvier 1824; et il ne leur fut pas difficile de trouver un but digne d'eux et de leur nouveau chef.

NOTE ADDITIONNELLE.

(Page 433.)

Plus loin, sur les confins de cette antique Europe,
Dans cet Éden du monde où languit Parthénope,
Comme un phare éternel sur les mers allumé,
Son regard voit fumer le Vésuve enflammé.

POMPÉI, FRAGMENT D'UN VOYAGE A NAPLES.

.....Il y a à Pompéi une rue nouvellement déblayée des cendres qui recouvrent depuis tant de siècles la ville romaine : cette cendre, redevenue fertile par le temps, s'est transformée en terre végétale, où croissent des chênes verts de trois coudées de circonférence, des saules et des ceps de vigne; en sorte que, pour découvrir une maison, il faut déraciner plusieurs arbres, et défricher quelquefois un arpent de végétation. Le goût attique du savant directeur des fouilles a donné le nom de quelques hommes modernes, ou même de quelques hommes vivants, à ces demeures antiques, auxquelles il ne semble manquer que le maître. Il y a la maison de Schiller, de Byron, celle de Gœthe, parce qu'on a trouvé sur leur seuil une lyre et un masque tragique entrelacés par des festons du laurier des poëtes. On a ainsi voulu restituer à un écrivain ce qu'on a présumé avoir appartenu à un autre; à plusieurs autres hommes de l'Allemagne, de l'Italie, de la France, semblables allusions ont été honorablement adressées.

Nous marchions silencieusement dans ces rues désertes, sur les pas de notre guide, M. ***. Les trois belles jeunes filles qui nous précédaient cueillaient des mousses, des bruyères, dans les fentes disjointes des tombeaux; elles se composaient des bouquets avec les fleurs de cotonnier jetées par le vent des champs voisins dans les bassins vides des cours. Elles ressemblaient à trois beaux songes de la vie égarés dans les régions de la mort. Une seule âme comme la leur repeuplerait un grand sépulcre. Cependant elles étouffaient le bruit de leurs pas sur les dalles, et se parlaient à demi-voix, comme si elles eussent craint d'éveiller les morts.

Parvenus à l'extrémité de la rue, nous trouvames, à l'angle d'une rue transversale, une troupe de pionniers calabrais armés de pioches pour commencer une tranchée, et déterrer une maison ou un temple de plus. « Prenez une pioche, me dit en souriant le directeur, et donnez la première entaille à la terre; ce qu'elle recouvre sera à vous et portera votre nom. — Ce nom, dis-je, n'est pas digne de se rattacher à des noms antiques; il marque une individualité fugitive vers laquelle le temps ne se retournera pas dans sa course. » Et je remis la pioche tour à tour aux mains des jeunes filles qui nous regardaient. « Frappez la cendre, leur dis-je, et faites-en sortir quelques vestiges qui porteront vos noms. » Elles obéirent en souriant, et donnèrent quelques faibles coups dans une colline de sable qui ruissela comme de l'eau. Leurs longs che-

veux se renversaient sur leurs fronts et leur voilaient le visage; la sueur d'un jour d'été roulait en larges perles sur leurs joues, un peu hâlées par le soleil d'Italie; quand elles relevaient leurs fronts en secouant leurs tresses, on croyait voir dans cette exhumation charmante un jeu ou une allégorie vivante, semblable à ces allégories ingénieuses inventées ou déifiées par l'antiquité.

Ce ne fut ni une allégorie ni un jeu : la cendre en s'ébranlant découvrit successivement à nos regards une porte, une cour, un bassin orné de mosaïque, des statuettes admirablement bien conservées dans leur moule de poussière, des instruments de musique et des peintures sur les murs aussi vives de couleurs que si le pinceau n'était point encore séché. C'était l'art sous toutes les formes, ressuscité par la beauté, et retrouvant à la fois son soleil dans le ciel, et son culte dans les jeux de trois jeunes femmes.

Art immortel! heureux artistes! il n'y a pas de tombeau assez profond pour le génie : l'art éternel exhumé par l'éternelle jeunesse pour reproduire et pour enivrer l'éternelle beauté!... Voilà la pensée qui sortit pour nous de cette cendre; je voudrais qu'un pinceau pût la peindre, et qu'un ciseau pût la sculpter.

Mais la nuit tombait...

NOTE QUATRIÈME.

Elle a donné son nom au cap qu'elle couronne.
Harold, qui voit blanchir l'éternelle colonne,
Reconnaît Sunium.

Autrefois Sunium, aujourd'hui le cap Colonna. Si l'on en excepte Athènes et Marathon, il n'y a point dans toute l'Attique de site qui mérite plus d'intérêt. Seize colonnes sont une source inépuisable d'études pour l'artiste et pour l'antiquaire; le philosophe salue avec respect le lieu où Platon enseignait ses doctrines en conversant avec ses élèves; le voyageur est enchanté de la beauté d'un paysage d'où l'on voit toutes les îles qui couvrent la mer Égée. Le temple de Minerve se voit d'une grande distance en mer. Je suis allé deux fois par terre et une fois par mer au cap Colonna. Du côté de la terre, la vue est moins belle que quand on s'en approche en venant des îles. La seconde fois que nous allâmes par terre, nous fûmes surpris par un parti de Mainotes qui étaient cachés dans les cavernes. Nous avons su dans la suite, par un prisonnier qu'ils avaient rendu après avoir reçu sa rançon, qu'ils avaient été détournés de nous attaquer par la vue de deux Albanais qui m'accompagnaient. S'étant imaginé, heureusement pour nous, que nous avions une bonne escorte de ces mêmes Arnautes, ils ne s'avancèrent pas, et laissèrent ainsi passer saine et sauve notre caravane, trop peu nombreuse pour opposer aucune résistance.. .

Colonna n'est pas moins fréquentée par les peintres que par les pirates.

C'est là que l'artiste plante son pupitre, et cherche le pittoresque dans les ruines.
(LHODOSON, *Lady Jane Grey.*)

NOTE CINQUIÈME.

Quel immense cortége, en longs habits de deuil,
De colline en colline...

Cet épisode est historique, et s'il ne l'était pas dans tous ses détails, qui aurait osé l'inventer ?

Dans le recueil des *Chants populaires de la Grèce moderne*, publiés et traduits par M. C. Fauriel, on trouve le morceau suivant :

« Le combat de la première journée ne fut pas décisif. Le second, celui du lendemain, fut terrible ; il était encore un peu incertain, lorsque soixante femmes, voyant qu'il allait finir par l'extermination des leurs, se rassemblèrent sur une éminence escarpée, qui avait un de ses flancs taillé à pic sur un abîme, au fond duquel un gros torrent se brisait entre mille pointes de roc dont son lit et ses bords étaient partout hérissés. Là, elles délibérèrent sur ce qu'elles avaient à faire pour ne pas tomber au pouvoir des Turcs, qu'elles s'imaginaient déjà voir à leur poursuite. Cette délibération du désespoir fut courte, et la résolution qui la suivit, unanime. Ces soixante femmes étaient pour la plupart des mères plus ou moins jeunes, ayant avec elles leurs enfants, que les unes portaient à la mamelle ou dans leurs bras, que les autres tenaient par la main. Chacune prend le sien, lui donne le dernier baiser, et le lance ou le pousse, en détournant la tête, dans le précipice voisin. Quand il n'y a plus d'enfants à précipiter, elles se prennent l'une l'autre par la main, commencent une danse en rond, aussi près que possible du bord du précipice, et la première d'elles qui, le premier tour fait, arrive sur le bord, s'en élance et roule de roche en roche jusqu'au fond de l'horrible abîme. Cependant le cercle ou le chœur continue à tourner, et, à chaque tour, une danseuse s'en détache de la même manière jusqu'à la soixantième. On dit que, par une sorte de prodige, il y eut une de ces femmes qui ne se tua point dans sa chute. »

Voilà un des prodiges d'héroïsme et d'infortune dont notre âge est chaque jour témoin... Et l'Europe regarde ! ! !...

NOTE SIXIÈME.

Mais au moment fatal du divin sacrifice,
Quand le prêtre, en ses mains élevant le calice,
Boit le sang adoré du Martyr immortel,
Une vierge s'élance aux marches de l'autel, etc.

En Grèce, les oraisons funèbres, ou *myriologues*, sont prononcées par des femmes. Voici, à ce sujet, les détails donnés par M. Fauriel, dans son dis-

cours préliminaire des *Chants populaires de la Grèce moderne*, chants qui nous semblent démontrer jusqu'ici que, si les Grecs modernes ont recouvré la valeur de leurs aïeux, ils sont loin encore de rappeler leur génie poétique. Il y a plus de Léonidas et de Thémistocles que d'Homères et de Tyrtées.

« Les chants funèbres par lesquels on déplore la mort de ses proches prennent le nom particulier de *myriologia*, comme qui dirait *discours de lamentations*, *complaintes*. Les myriologues ont, avec les autres chants domestiques des Grecs, cela de commun, qu'ils sont d'un usage également général, également consacré; mais ils offrent des particularités par lesquelles ils tiennent à quelques-uns des traits les plus saillants du caractère et du génie national. J'en parlerai dans un autre endroit, pour considérer l'espèce et le degré de faculté poétique qu'ils exigent et supposent; il n'est question ici que de donner une idée sommaire des cérémonies funèbres dont ils font partie, et auxquelles il faut toujours les concevoir attachés.

« Un malade vient-il de rendre le dernier soupir, sa femme, ses filles, ses sœurs, celles, en un mot, de ses plus proches parentes qui sont là, lui ferment les yeux et la bouche, et épanchent librement, chacune selon son naturel et sa mesure de tendresse pour le défunt, la douleur qu'elle ressent de sa perte. Ce premier devoir rempli, elles se retirent toutes chez une de leurs parentes ou de leurs amies les plus voisines. Là, elles changent de vêtements, s'habillent de blanc comme pour la cérémonie nuptiale, avec cette différence qu'elles gardent la tête nue, les cheveux épars et pendants. Tandis qu'elles changent ainsi de parure, d'autres femmes s'occupent du mort. Elles l'habillent, de la tête aux pieds, des meilleurs vêtements qu'il portait avant que d'être malade; et, dans cet état, elles l'étendent sur un lit très-bas, le visage découvert, tourné vers l'orient, et les bras en croix sur la poitrine.

« Ces apprêts terminés, les parents reviennent dans leur parure de deuil à la maison du défunt, en laissant les portes ouvertes, de manière que toutes les autres femmes du lieu, amies, voisines ou inconnues, puissent entrer à leur suite. Toutes se rangent en cercle autour du mort, et leur douleur s'exhale de nouveau, et comme la première fois, sans règle et sans contrainte, en larmes, en cris ou en paroles. A ces plaintes spontanées et simultanées succèdent bientôt des lamentations d'une autre espèce : ce sont les myriologues. Ordinairement c'est la plus proche parente qui prononce le sien la première. Après elle, les autres parentes, les amies, les simples voisines; toutes celles, en un mot, des femmes présentes, qui veulent payer au défunt ce dernier tribut d'affection, s'en acquittent l'une après l'autre, et quelquefois plusieurs ensemble. Il n'est pas rare que, dans le cercle des assistantes, il se rencontre des femmes étrangères à la famille, qui, ayant récemment perdu quelqu'un de leurs proches, en ont l'âme pleine et ont encore quelque chose à leur dire; elles voient dans le mort présent un messager qui peut porter au mort qu'elles pleurent un nouveau témoignage de leurs souvenirs et de leurs regrets, et adressent au premier un myriologue dû et destiné au second. D'autres se contentent de jeter au défunt des bouquets de fleurs ou divers menus objets qu'elles le prient de vouloir bien remettre dans l'autre monde à ceux des leurs qu'elles y ont.

« L'effusion des myriologues dure jusqu'au moment où les prêtres viennent

chercher le corps pour le conduire à la sépulture, et se prolonge jusqu'à l'arrivée du convoi funèbre à l'église. Ils cessent durant les prières et les psalmodies des prêtres, pour recommencer au moment où le corps va être mis en terre.

« Quand quelqu'un est mort à l'étranger, on place sur le lit funèbre un simulacre de sa personne, et l'on adresse à cette image les mêmes lamentations que l'on adresserait au vrai cadavre. Les mères font aussi des myriologues sur les enfants en bas âge qu'elles perdent, et ils sont souvent du pathétique le plus gracieux. Le petit mort y est regretté sous l'emblème d'une plante délicate, d'une fleur, d'un oiseau, ou de tout autre objet naturel assez charmant pour que l'imagination d'une mère se complaise à y comparer son enfant.

« Les myriologues sont toujours chantés et composés par des femmes. Les adieux des hommes sont simples et laconiques. Je n'ai jamais entendu parler d'un myriologue prononcé par un homme. Dans la Grèce asiatique, il y a des femmes myriologistes de profession, que l'on appelle au besoin, moyennant un salaire, pour faire et chanter les myriologues, ou, pour mieux dire, ce qui en tient lieu. »

(*Chants populaires de la Grèce moderne.*)

NOTE SEPTIÈME.

Évoquant de ces lieux le génie exilé,
Il s'élance, il franchit les hauteurs de Phylé, etc.

Phylé, ville ruinée dont on voit encore les débris : elle fut prise par Thrasybule avant l'expulsion des trente tyrans.

NOTE HUITIÈME.

Le féroce Albanais, l'Épirote au front chauve, etc.

L'Albanie comprend une partie de la Macédoine, l'Illyrie et l'Épire. Ce pays, qu'on peut apercevoir des cotes d'Italie, est un des plus beaux de la Grèce. Lord Byron dit qu'il n'est point de plume ou de pinceau capable de rendre la beauté de ses sites; nous pourrions ajouter qu'il n'y a ni plume ni pinceau capables de rendre l'héroïque dévouement de ses habitants dans les derniers temps de la lutte qu'ils ont soutenue, plus que tous les autres, pour l'affranchissement de la Grèce. Ils ressemblent, assure-t-on, aux montagnards d'Écosse; leurs vêtements, leur figure, leurs mœurs, sont les mêmes. Les montagnes de l'Albanie seraient tout à fait celles de la Calédonie, si le climat en était moins méridional. J'ai trouvé, ajoute lord Byron, en Albanie, les femmes les plus belles que j'aie jamais vues pour la taille et pour la

tournure. Elles étaient occupées à réparer un chemin dégradé par les torrents. Leur démarche est tout à fait théâtrale ; cela vient sans doute de leur manteau, qu'elles portent attaché sur une épaule. Leur longue chevelure fait penser aux Spartiates, et l'on ne peut se faire une idée du courage qu'elles déploient dans les guerres de partisans.

NOTE NEUVIÈME.

Les dauphins de Parga, ces hardis matelots
Qui jamais de leur sang ne teignent que les flots.

Les Grecs appellent les Parganiotes *dauphins des mers*. Tout le monde connait les infortunes de Parga, vendue à Ali-Pacha par les Anglais.

NOTE DIXIÈME.

De Leuctre à Marathon, tout répond, tout vous crie :
« Vengeance ! liberté ! gloire ! vertu ! patrie ! »

Bataille de Leuctres, gagnée par Épaminondas, général des Thébains, 371 ans avant Jésus-Christ, où Cléombrote, roi de Sparte, perdit la vie. Bataille de Marathon, gagnée par Miltiade, le 6 *boedromion*, 15 septembre, 490 ans avant Jésus-Christ. L'année suivante, Miltiade, accusé par un peuple ingrat, mourut en prison.

NOTE ONZIÈME.

Les noms d'Odysséus, de Marc, de Kanaris, etc.

Odysséus ou Odyssée. — Fils d'Andriséus, né en Épire, il entra d'abord au service d'Ali-Pacha. Après la mort de ce tyran, il se met à la tete de ses compatriotes, descend du mont Parnasse, et proclame le règne de la Croix. Il défait Omer-Vrionne, successeur d'Ali. « Le récit de ses exploits, dit Pouqueville, volant de bouche en bouche, fait éclater l'insurrection jusque parmi les peuplades des plateaux supérieurs du mont Œta. Le même jour, sans aucune de ces hésitations qui décèlent la crainte de se compromettre, les habitants des cantons d'Hypati, ceux de Gravari, de Lidoriki, de Malendrino, de Venetico, qui formaient jadis la Doride, la Locride hespérienne et l'Étolie, secouent le joug de leurs oppresseurs. Des éphores, nom oublié dans la Grèce, remplacent les codjabachis; le bonnet de raja est foulé aux pieds, et le crois-

sant renversé dans tous les lieux où il existait des mosquées : une nouvelle ère commence pour l'Étolie. Bientôt Odyssée est déclaré la terreur des musulmans; il les bat, les poursuit, s'empare d'Athènes, est nommé deux fois commandant général des troupes de l'insurrection grecque, remporte une seconde victoire de Platée; et le courage personnel d'Odyssée, ses mœurs sauvages, ses vêtements, tout rappelle un de ces héros d'Homère, un de ces hommes primitifs qui ne se montrent qu'à la naissance des peuples, et dont l'histoire ressemble bientôt à la fable. Tout récemment encore, Odyssée, mécontent du gouvernement grec, vient de congédier ses derniers compagnons d'armes, et, seul avec sa femme et ses enfants, il s'est retiré dans une caverne du mont Parnasse, dont il a fortifié l'entrée avec des palissades et du canon. L'ostracisme, comme on le voit, est de tous les siècles : les peuples reprennent leur nom, mais les hommes ne perdent pas leur ingratitude. Il est à désirer que les Grecs n'imitent pas en tout leurs aïeux, et ne souillent pas leur terre régénérée du sang de leurs libérateurs. »

Marco Botzaris. — Digne pendant d'Odyssée, mais plus civilisé que lui. Voici le portait qu'en donne Pouqueville :

« Melpomène lui avait départi le don de la voix et de la cithare pour chanter le temps où, gardant les troupeaux du polémarque son père, aux bords du Selleïs, il abandonna sa patrie, conquise par Ali-Pacha, pour se réfugier sous les drapeaux français, à l'ombre desquels il crût en sagesse et en valeur. De la taille ordinaire des *Souliotes*, qui est de cinq pieds environ, sa légèreté était telle qu'on le comparait au zéphyr. Nul ne l'égalait à la lutte, au jeu du disque; et quand ses yeux bleus s'animaient, que sa longue chevelure flottait sur ses épaules, et que son front rasé suivant l'usage antique reflétait les rayons du soleil, il avait quelque chose de si extraordinaire, qu'on l'aurait pris pour un descendant de ces Pélasges, enfants de Phaéton, qui civilisèrent l'Épire. Il avait laissé sa femme et deux enfants sur la terre étrangère, pour se livrer avec plus d'audace aux chances des combats. Poëte et guerrier, dans les moments de repos il prenait sa lyre et redisait aux enfants de la Selleïde les noms des héros leurs aïeux, leurs exploits, leur gloire, et l'obligation où ils étaient de mourir comme eux pour les saintes lois du Christ et de la patrie, objets éternels de la vénération des Grecs. Sa femme Chrysé vint le rejoindre après l'insurrection de la Grèce, et voulut combattre à ses côtés. — Marc Botzaris, en avant de Missolonghi, soutint avec six cents pallikares les efforts de l'armée ottomane tout entière. Les Thermopyles pâliront un jour à ce récit. — Retranchés auprès de Crionero, fontaine située à l'angle occidental du mont Aracynthe, ces braves, après avoir peigné leurs belles chevelures, suivant l'usage immémorial des soldats de la Grèce, conservé jusqu'à nos jours, se lavent dans les eaux de l'antique Aréthuse, et, revêtus de leurs plus riches ornements, ils demandent à s'unir par les liens de la fraternité, en se déclarant *Ulamia*. Un ministre des autels s'avance aussitôt. Prosternés au pied de la croix, ils échangent leurs armes, ils se donnent ensuite la main en formant une chaîne mystérieuse; et, recueillis devant le Dieu rédempteur, ils prononcent les paroles sacramentelles : *Ma vie est ta vie, et mon âme est ton âme.* Le prêtre alors les bénit, et ayant donné le baiser de paix à Marc

Botzaris, qui le rend à son lieutenant, ses soldats, s'étant mutuellement embrassés, présentent un front menaçant à l'ennemi.

« C'était le 4 novembre 1822, au lever du soleil ; on apercevait de Missolonghi et d'Anatolico le feu du bataillon immortel, qui s'assoupit à midi. Il reprit avec une nouvelle vivacité deux heures après, et diminua insensiblement jusqu'au soir. A l'apparition des premières étoiles, on aperçut dans le lointain les flammes des bivouacs ennemis dans la plaine; la nuit fut calme, et, le 5 au matin, Marc Botzaris rentra à Missolonghi, suivi de vingt-deux Souliotes; le surplus de ses braves avait vécu.

« A la faveur de cette héroïque résistance, le président du gouvernement, Maurocordato, avait approvisionné Missolonghi, et fait embarquer pour le Péloponèse les vieillards, les femmes et les enfants. Marc Botzaris voulait pourvoir de la même manière à la sûreté de sa femme et de ses enfants; mais Chrysé, son épouse, ne pouvait se résoudre à l'abandonner : elle lui adresse les adieux les plus déchirants; elle tombe à ses pieds avec les timides créatures qui le nommaient leur seigneur et leur père. Marc Botzaris les bénit au nom du Dieu des batailles. Il les accompagne ensuite au port ; il suit des yeux le vaisseau ; il tend les bras à sa femme. Hélas! il la quittait pour la dernière fois. Il périt, peu de temps après, dans une bataille nocturne contre les Turcs, et sa mort fut aussi glorieuse, aussi sainte que sa vie. »

Kanaris. — Le Thémistocle de l'insurrection grecque, né à Psara, âgé de trente à trente-deux ans, d'une petite taille, l'œil vif et perçant, l'air mélancolique : tel est le portrait qu'en fait le capitaine Clotz. Il brûle trois fois la flotte ottomane.

« Les Hydriotes, dit Pouqueville, avaient à peine relâché à Psara, qu'on vota unanimement la destruction de la flotte ottomane qui était à Ténédos. Une division navale, composée de douze bricks de Psara, avait observé sa position. L'entreprise était difficile : les Turcs, sans cesse aux aguets depuis la catastrophe de Chio, se gardaient avec soin et visitaient les moindres bâtiments. Cependant, comme l'amirauté avait une confiance extrême dans Kanaris, qui s'offrit encore pour cette périlleuse mission, on se décida à la hasarder.

« On ajouta un brûlot à celui que le plus intrépide des hommes de notre siècle devait monter, et, malgré le temps orageux qui regnait, les deux armements mirent en mer le 9 novembre, à sept heures du soir, accompagnés de deux bricks de guerre, fins voiliers. Arrivés le jour suivant à leur destination, les garde-cotes de Ténédos les virent sans défiance doubler un des caps de l'île, sous pavillon turc. Ils paraissaient chassés par les bricks de leur escorte, qui battaient flamme et pavillon de la croix; et le costume ottoman que portaient les équipages des brulots complétait l'illusion, lorsque deux frégates turques, placées en vedette à l'entrée du port, les signalerent, comme pour les diriger vers le point qu'ils cherchaient.

« Le jour commençait à baisser, et il était impossible de distinguer le vaisseau amiral au milieu d'une forêt de mâts, quand celui-ci répondit aux signaux des frégates d'avant-garde par trois coups de canon. *Il est à nous*, dit aussitot Kanaris à son équipage; *courage, camarades ! nous le tenons !* Manœu-

vrant directement vers le point où le canon s'était fait entendre, il aborde l'énorme citadelle flottante, en enfonçant son mât de beaupré dans un de ses sabords, et le vaisseau s'embrase avec une telle rapidité, que, de plus de deux mille individus qui le montaient, le capitan-pacha et une trentaine des siens parviennent seuls à se dérober à la mort.

« Au même instant, un second vaisseau est mis en feu par le brûlot de Cyriaque, et la rade n'offre plus qu'une scène déplorable de carnage, de désordre et de confusion. Les canons, qui s'échauffent, tirent successivement ou par bordée, et quelques-uns, chargés de boulets incendiaires, propagent le feu, tandis que la forteresse de Ténédos, croyant les Grecs entrés au port, canonne ses propres vaisseaux. Ceux-ci coupent leurs câbles, se pressent, se heurtent, se démâtent, arrachent mutuellement leurs bordages, ou s'échouent; et la majeure partie ayant réussi à s'éloigner, malgré la confusion inséparable d'une semblable catastrophe, est à peine portée au large, qu'elle est assaillie par une de ces tempêtes qui rendent une mer étroite aussi terrible que dangereuse, pendant les longues nuits de novembre. Les vaisseaux voguent à l'aventure, s'abordent dans l'obscurité et s'endommagent. Plusieurs périssent, corps et biens; douze bricks font côte sur les plages de la Troade; deux frégates et une corvette, abandonnées, on ne sait comment, de leurs équipages, sont emportées par les courants jusqu'aux atterrages de Paros.

« Pendant que les Turcs se débattaient au milieu des flammes et en luttant contre les flots, les équipages des brûlots, formant un total de dix-sept hommes, assistaient tranquillement à la destruction de la flotte du sultan. Ils virent successivement sauter le vaisseau amiral, et cette Altesse tremblante se sauver à terre dans un canot, lui qui montait, quelques minutes auparavant, le plus beau navire des mers de l'Orient. Le second vaisseau s'abîma ensuite avec seize cents hommes, sans qu'il s'en sauvât que deux individus à demi brûlés, qui s'accrochèrent à des débris que la vague mugissante porta vers la plage, sur laquelle gisaient deux superbes frégates.

« O Ténédos! Ténédos! ton nom, rendu célèbre par la lyre d'Homère et de Virgile, ne peut plus être oublié quand on parlera de la gloire des enfants des Grecs! Le chantre des *Messéniennes*, Casimir Delavigne, a dit leurs douleurs et leur héroïsme; mais qui célébrera leur triomphe, en racontant comment les bricks des Hellènes, après avoir recueilli Constantin Kanaris, Cyriaque et leurs braves, présentant leurs voiles à la tempête et naviguant sur la cime des vagues, reparurent le 12 novembre au port de Psara? Les éphores, suivis d'une foule nombreuse de peuple, de soldats et de matelots, s'étaient portés à leur rencontre, dès qu'on eut signalé leur approche. Mille cris de joie éclatent au moment qu'ils prennent terre. *Salut aux vainqueurs de Ténédos! Honneur et gloire aux braves! La patrie reconnaissante*, dit le président des éphores en posant une couronne de laurier sur la tête de Kanaris, *honore en toi le vainqueur de deux amiraux ennemis.*

« Il dit, et remontant vers la ville, le cortége, précédé de Kanaris, se rend à l'église. Là, le héros, déposant sa couronne aux pieds de l'image de la Vierge, mère du Christ, le front prosterné dans la poussière, confessant que toute victoire vient de Dieu, s'humilie devant le Seigneur. Il confesse les péchés de la faiblesse humaine aux pieds des ministres des autels, et, après avoir reçu le pain de vie, aussi modeste et aussi grand, le *vainqueur de deux amiraux ennemis* se retire au sein de sa famille.

« Mais il veut en vain se dérober aux hommages : son nom a retenti avec trop d'éclat pour rester ignoré. Le capitaine d'un vaisseau anglais qui arrivait à Psara le demande et l'interroge ; il veut savoir comment les Grecs préparent leurs brûlots pour en obtenir de pareils résultats. *Comme vous le faites, commandant. Mais nous avons un secret que nous tenons caché ici*, dit-il en montrant son cœur : *l'amour de la patrie nous l'a fait trouver.* »

(POUQUEVILLE, *Histoire de la regénération de la Grèce.*)

Le lecteur lira sans doute avec intérêt ici le récit des derniers moments de lord Byron, transmis par un homme de confiance qui ne l'a pas quitté pendant vingt-cinq ans.

« Mon maître, dit Fletcher, montait à cheval tous les jours, lorsque le temps le permettait. Le 9 avril fut un jour fatal : milord fut très-mouillé durant la promenade, et, à son retour, quoiqu'il eût changé d'habits complétement, comme il était resté très-longtemps dans ses vêtements mouillés, il se sentit légèrement indisposé, et le rhume dont il s'était plaint depuis que nous avions quitté Céphalonie rendit cet accident plus grave. Quoiqu'il eût peu de fièvre pendant la nuit du 10, il se plaignit de douleurs dans les membres et du mal de tête, ce qui ne l'empêcha pas néanmoins de monter à cheval dans l'après-midi. A son retour, mon maître dit que la selle n'était pas tout à fait sèche, et qu'il craignait que cela ne l'eût rendu plus malade ; la fièvre revint, et je vis avec bien du chagrin, le lendemain matin, que l'indisposition devenait plus sérieuse : milord était très-affaissé, et se plaignit de n'avoir point dormi de la nuit ; il n'avait aucun appétit. Je lui préparai un peu d'*arrow-root ;* il en prit deux ou trois cuillerées seulement, et me dit qu'il était fort bon, mais qu'il ne pouvait en prendre davantage. Ce ne fut que le troisième jour, le 12, que je commençai à concevoir des alarmes. Dans tous les rhumes que mon maître avait eus jusque-là, le sommeil ne l'avait pas abandonné, et il n'avait point eu de fièvre. J'allai donc chez le docteur Bruno et chez M. Mellingen, ses deux médecins, et leur fis plusieurs questions sur la maladie de mon maître ; ils m'assurèrent qu'il n'y avait aucun danger, que je pouvais être parfaitement tranquille, que dans peu de jours tout irait bien. C'était le 13. Le jour suivant, je ne pus m'empêcher de supplier milord d'envoyer chercher le docteur Thomas, de Zante. Mon maître me dit de consulter à ce sujet les docteurs : ils me dirent qu'il n'était pas nécessaire d'appeler aucun autre médecin, parce qu'ils espéraient que tout irait bien dans peu de jours. Je dois faire remarquer ici que milord répéta plusieurs fois, dans le cours de la journée, que les docteurs n'entendaient rien à sa maladie. « En ce cas, milord, vous « devriez consulter un autre médecin. — Ils me disent, Fletcher, que ce n'est « qu'un rhume ordinaire, comme tous ceux que j'ai déjà eus. — Je suis sûr, « milord, que vous n'en avez jamais eu d'aussi sérieux. — Je le crois, » dit-il. Je renouvelai mes instances le 15, pour qu'on appelât le docteur Thomas ; on m'assura de nouveau que milord serait mieux dans deux ou trois jours. D'après ces assurances répétées, je ne fis plus aucune instance que lorsqu'il fut trop tard.

« Les médecines fortes qu'on lui faisait prendre ne me semblaient pas les plus convenables à sa maladie ; car, n'ayant rien dans l'estomac, elles me paraissaient ne devoir lui produire que des douleurs : c'eût été le cas, même

avec une personne en bonne santé. Mon maître n'avait pris, depuis huit jours, qu'une petite quantité de bouillon en deux ou trois fois, et deux cuillerées d'*arrow-root*, le 18, la veille de sa mort. La première fois que l'on parla de le saigner fut le 15. Quand le docteur Bruno le proposa, mon maître s'y opposa d'abord, et demanda à M. Millingen s'il avait de fortes raisons pour lui tirer du sang. La réponse fut qu'une saignée pouvait être de quelque avantage, mais qu'on pouvait la différer jusqu'au lendemain. En conséquence, mon maître fut saigné au bras droit, le 16 au soir; on lui tira seize onces de sang. Je remarquai qu'il était très-enflammé. Alors le docteur Bruno dit qu'il avait souvent pressé mon maître de se faire saigner, mais qu'il n'avait pas voulu y consentir. Survint une longue dispute sur le temps que l'on avait perdu et sur la nécessité d'envoyer à Zante; sur quoi l'on me dit, pour la première fois, que cela était inutile, parce que mon maître serait mieux ou n'existerait plus avant l'arrivée du docteur Thomas. L'état de mon maître empirait; mais le docteur Bruno pensait qu'une nouvelle saignée lui sauverait la vie. Je ne perdis pas un moment pour aller dire à mon maître combien il était nécessaire qu'il consentît à être saigné. Il me répondit: « Je crains bien qu'ils n'entendent rien à « ma maladie; » et tendant son bras: « Tenez, dit-il, voilà mon bras, faites « ce que vous voudrez. »

« Milord s'affaiblissait de plus en plus, et, le 17, il fut saigné une fois dans la matinée, et une fois à deux heures de l'après-midi. Chacune de ces deux saignées fut suivie d'un évanouissement, et il serait tombé si je ne l'avais pas retenu dans mes bras. Afin de prévenir un semblable accident, j'avais soin de ne pas le laisser remuer sans le supporter.

« Ce jour-là, mon maître me dit deux fois : « Je ne peux pas dormir, et vous « savez que depuis une semaine je n'ai pas dormi. Je sais, ajoutait-il, qu'un « homme ne peut être sans dormir qu'un certain temps, après quoi il devient « nécessairement fou, sans que l'on puisse le sauver, et j'aimerais mieux dix « fois me brûler la cervelle que d'être fou. Je ne crains pas la mort; je suis « plus préparé à mourir que l'on ne pense. »

« Je ne crois pas que milord ait eu l'idée que sa fin approchait, jusqu'au 18; il me dit alors : « Je crains que Tita et vous ne tombiez malades, en me « veillant ainsi nuit et jour. » Je lui répondis que nous ne le quitterions point jusqu'à ce qu'il fût mieux. Comme il y avait eu un peu de délire dans la journée du 16, j'avais eu soin de retirer les pistolets et le stylet qui, jusque-là, étaient restés à côté de son lit la nuit. Le 18, il m'adressa souvent la parole; il paraissait mécontent du traitement qu'avaient suivi les médecins. Je lui demandai alors de me permettre d'envoyer chercher le docteur Thomas. « Envoyez-le chercher; mais dépêchez-vous: je suis fâché de ne pas vous « l'avoir laissé envoyer chercher plus tôt. »

« Je ne perdis pas un moment à exécuter ses ordres et à en faire part au docteur Bruno et à M. Millingen, qui me dirent que j'avais très-bien fait, parce qu'ils commençaient eux-mêmes à être très-inquiets. Quand je rentrai dans la chambre de milord : « Avez-vous envoyé, me dit-il. — Oui, milord. « — Vous avez bien fait : je désire savoir ce que j'ai. » Quoiqu'il ne parût pas se croire si près de sa fin, je m'aperçus qu'il s'affaiblissait d'heure en heure, et qu'il commençait à avoir des accès de délire. Il me dit à la fin d'un de ces accès : « Je commence à croire que je suis sérieusement malade; et si je « mourais subitement, je désire vous donner quelques instructions, que j'es-

« père que vous aurez soin de faire exécuter. » Je l'assurai de ma fidélité à exécuter ses volontés, et ajoutai que j'espérais qu'il vivrait assez longtemps pour les faire exécuter lui-même. A quoi il répondit : « Non, c'en est fait; il « faut tout vous dire sans perdre un moment. — Irai-je, milord, cher- « cher une plume, de l'encre et du papier? — Oh! mon Dieu! non, vous per- « driez trop de temps, et je n'en ai point à perdre. Faites bien attention, » me dit-il.

« Votre sort est assuré, Fletcher, — Je vous supplie, milord, de songer à « des choses plus importantes! — O mon enfant! dit-il; ô ma chère fille, « ma chère Adda! O mon Dieu! si j'avais pu la voir! Donnez-lui ma béné- « diction; donnez-la à ma chère sœur Augusta et à ses enfants. Vous irez « chez lady Byron; dites-lui, dites-lui tout. Vous êtes bien dans son esprit. »

« Milord paraissait profondément affecté en ce moment : la voix lui manqua; je ne pouvais attraper que des mots par intervalles; mais il parlait entre ses dents, paraissait très-grave, et élevait souvent la voix pour dire : « Flet- « cher, si vous n'exécutez pas les ordres que je vous ai donnés, je vous tour- « menterai, s'il est possible. » Je lui dis : « Milord, je n'ai pas entendu un « mot de ce que vous avez dit. — O Dieu! s'écria-t-il, tout est fini! Il est trop « tard maintenant. Est-il possible que vous ne m'ayez pas entendu? — Non, « milord, mais essayez encore une fois de me faire connaître vos volontés. — « Comment le puis-je? il est trop tard... Tout est fini! — Ce n'est pas votre « volonté, mais celle de Dieu qui se fait. — Oui, dit-il, ce n'est pas la « mienne; mais je vais essayer. » En effet, il fit plusieurs efforts pour parler; mais il ne pouvait prononcer que deux ou trois mots de suite, comme : « Ma « femme! mon enfant! ma sœur! Vous savez tout : dites tout; vous connaissez « mes intentions. » Le reste était inintelligible.

« Il était à peu près midi : les médecins eurent une consultation, et il fut décidé de donner à milord du quinquina dans du vin. Il y avait huit jours qu'il n'avait rien pris que ce que j'ai dit, et qui ne pouvait le soutenir. A l'exception de quelques mots que je répéterai à ceux auxquels ils étaient adressés, et que je suis prêt à leur communiquer s'ils le désirent, il fut impossible de rien entendre de ce que dit milord après avoir pris son quinquina. Il témoigna le désir de dormir; je lui demandai s'il voulait que j'allasse chercher M. Parry. « Oui, allez le chercher. » M. Parry le pria de se tranquilliser; il versa quelques larmes, et parut sommeiller. M. Parry sortit de la chambre avec l'espérance de le trouver plus calme à son retour. Hélas! c'était le commencement de la léthargie qui précéda sa mort. Les derniers mots que je lui ai entendu prononcer furent ceux-ci, qu'il prononça dans la soirée du 18, à six heures environ : « Il faut que je dorme maintenant. » Il laissa tomber sa tête pour ne plus la relever; il ne fit pas un seul mouvement pendant vingt-quatre heures... Il avait, par intervalles, des suffocations et une espèce de râle : alors j'appelais Tita pour m'aider à lui relever la tête, et il me paraissait qu'il était tout à fait engourdi. Le râle revenait toutes les demi-heures, et nous continuâmes à lui soulever la tête toutes les fois qu'il revenait, jusqu'à six heures du soir du lendemain 19, que je vis milord ouvrir les yeux et les refermer sans aucun symptôme de douleur, sans faire le moindre mouvement d'aucun de ses membres. « O mon Dieu! m'écriai-je, je crains que milord ne soit mort » Les médecins tâtèrent le pouls, et dirent : « Vous avez raison, il n'est plus. »

(*Westminster Review.*)

NOTE DOUZIÈME.

Mais taisons-nous!... La tombe est le sceau du mystère!

Lord Byron exprime la même idée dans le troisième chant d'*Harold*, après un parallèle entre Voltaire et Jean-Jacques Rousseau.

Ne troublons pas la paix de leurs cendres; s'ils ont mérité la vengeance du ciel, ils subissent leurs peines : ce n'est point à nous de les juger, encore moins de les condamner. L'heure viendra où les mystères de la mort nous seront révélés. L'espérance et la terreur reposent ensemble dans la poussière de la tombe; et lorsque, selon notre croyance, la vie viendra nous y ranimer, la clémence divine pardonnera, ou sa justice viendra réclamer les coupables.

COMMENTAIRE

DU

DERNIER CHANT DE CHILD-HAROLD

SUIVI

DE L'INTERPRÉTATION DU PASSAGE.

J'étais secrétaire d'ambassade à Naples. Je quittai Naples et Rome en 1822. Je vins passer un long congé à Paris. J'y fis paraître la *Mort de Socrate*, les *Secondes Méditations*. J'y composai, après la mort de lord Byron, le cinquième chant du poëme de *Child-Harold*.

Dans ce dernier poëme, je supposais que le poëte anglais, en partant pour aller combattre et mourir en Grèce, adressait une invective terrible à l'Italie pour lui reprocher sa mollesse, son sommeil, sa voluptueuse servitude. Cette apostrophe finissait par ces deux vers :

Je vais chercher ailleurs (pardonne, ombre romaine!)
Des hommes, et non pas de la poussière humaine!...

Les poëtes italiens eux-mêmes, Dante, Alfieri, avaient dit des choses aussi dures à leur patrie. Ces reproches, d'ailleurs, n'étaient pas dans ma bouche,

mais dans la bouche de lord Byron : ils n'égalaient pas l'âpreté de ses interpellations à l'Italie. Ce poëme fit grand bruit. Ce bruit alla jusqu'à Florence. J'y arrivai deux mois après, en qualité de premier secrétaire de légation.

A peine y fus-je arrivé, qu'une vive émotion patriotique s'éleva contre moi. On traduisit mes vers séparés du cadre; on les fit répandre à profusion dans les salons, au théâtre, dans le peuple : on s'indigna, dans des articles de journaux et dans des brochures, de l'insolence du gouvernement français, qui envoyait, pour représenter la France dans le centre de l'Italie littéraire et libérale, un homme dont les vers étaient un outrage à l'Italie. La rumeur fut grande, et je fus quelque temps proscrit par toutes les opinions. Il y avait alors à Florence des exilés de Rome, de Turin, de Naples, réfugiés sur le sol toscan à la suite des trois révolutions qui venaient de s'allumer et de s'éteindre dans leur patrie. Au nombre de ces proscrits se trouvait le colonel Pépé. Le colonel Pépé était un des officiers les plus distingués de l'armée; il avait suivi Napoléon en Russie; il était, de plus, écrivain de talent. Il prit en main la cause de sa patrie; il fit imprimer contre moi une brochure dont l'honneur de mon pays et l'honneur de mon poste ne me permettaient pas d'accepter les termes. J'en demandai satisfaction. Nous nous battîmes dans une prairie au bord de l'Arno, à une demi-lieue de Florence. Nous étions tous les deux de première force en escrime. Le colonel avait plus de fougue, moi plus de sang-froid. Le combat dura dix minutes; j'eus cinq ou six fois la poitrine découverte du colonel sous la pointe de mon épée : j'évitai de l'atteindre. J'étais résolu de me laisser tuer, plutot que d'oter la vie à un brave soldat criblé de blessures, pour une cause qui n'était point personnelle, et qui, au fond, honorait son patriotisme. Je sentais aussi que si j'avais le malheur de le tuer, je serais forcé de quitter l'Italie à jamais. Après deux reprises, le colonel me perça le bras droit d'un coup d'épée. On me rapporta à Florence. Ma blessure fut guérie en un mois.

Les duels sont punis de mort en Toscane. Le nôtre avait eu trop d'éclat pour que le gouvernement put feindre de l'ignorer. Ma qualité de représentant d'une puissance étrangère me couvrait; la qualité de réfugié politique aggravait la situation du colonel Pépé. On le recherchait. J'écrivis au grand-duc, prince d'une âme grande et noble, qui m'honorait de son amitié, pour obtenir de lui que le colonel Pépé ne fût ni proscrit de ses Etats, ni inquiété pour un fait dont j'avais été deux fois le provocateur. Le grand-duc ferma les yeux. Le public, touché de mon procédé et attendri par ma blessure, m'applaudit la première fois que je parus au théâtre. Tout fut effacé par un peu de sang entre l'Italie et moi. Je restai l'ami de mon adversaire, qui rentra plus tard dans sa patrie, et devint général.

Un de mes amis avait relevé ma cause dès la première émotion de cette querelle, et il avait écrit en quelques pages de sang-froid et d'analyse une défense presque judiciaire de mes vers calomniés. Mais je ne voulus plaider de la plume qu'après le jugement de l'épée, et je ne consentis à publier cette défense que lorsque je pus la signer de la goutte de sang de ce duel d'honneur non personnel, mais national.

J'en donne ici quelques extraits, comme pièces justificatives de cet étrange procès littéraire :

« On a donné, dans quelques écrits récemment publiés en Italie, de fausses interprétations d'un passage du cinquième chant du poeme de *Child-Harold*,

interprétations dont l'auteur a été profondément affligé, et auxquelles on croit convenable de répondre. Les esprits impartiaux apprécieront sans doute les motifs du silence que M. de Lamartine a gardé jusqu'ici et la justesse de ses observations.

« Un auteur ne doit jamais défendre ses propres ouvrages, mais un homme qui se respecte doit venger ses sentiments méconnus. Fidèle à ce principe, M. de Lamartine n'a jamais répondu aux critiques littéraires que par le silence; mais il repousse avec raison des opinions et des sentiments que l'erreur seule peut lui imputer.

« Le passage inculpé est une imprécation poétique contre l'Italie en général; imprécation que prononce Child-Harold au moment où, quittant pour jamais les contrées de l'Europe, contre lesquelles sa misanthropie s'exhalait souvent avec toutes les expressions de la haine; il s'élançait vers un pays où son imagination désenchantée lui promettait des émotions nouvelles. Cette imprécation renferme ce que renferme toute imprécation, c'est-à-dire tout ce que l'imagination d'un poëte, quand il rencontre un pareil sujet, peut lui fournir de plus fort, de plus général, de plus exagéré, de plus vague, contre la chose ou le pays sur lesquels s'exerce la fureur poétique de son héros. Si l'on veut avoir une idée juste d'une pareille figure, qu'on lise les diatribes d'Alfieri contre la France, son langage, ses mœurs, ses habitants; les imprécations de Corneille contre Rome, celles de Dante, de Pétrarque et de presque tous les poëtes italiens contre leur propre patrie, celles même de lord Byron contre quelques-uns de ses compatriotes : qu'on lise enfin tous les satiriques de tous les siècles, depuis Juvénal jusqu'à Gilbert. De pareils morceaux n'ont jamais rien prouvé que le plus ou moins de talent de leurs auteurs à se pénétrer des couleurs de leur sujet, ou à exercer leur verve satirique sur des nations ou des époques, c'est-à-dire sur des abstractions inoffensives.

« Voilà cependant de quel fondement des critiques italiens et quelques personnes mal informées ont voulu conclure les opinions et les sentiments de M. de Lamartine sur l'Italie. Hâtons-nous d'ajouter cependant que la plupart des personnes qui sont tombées dans cette erreur ne connaissaient de l'ouvrage que ce seul passage, et que, le lisant séparé de l'ensemble qui l'explique, et le croyant placé dans la bouche du poëte lui-même, l'accusation pouvait leur paraître plus plausible.

« Rétablissons les faits : l'imprécation du cinquième chant de *Child-Harold* n'a jamais été l'expression des sentiments de M. de Lamartine sur l'Italie. Ces vers ne sont nullement dans sa bouche, ils sont dans la bouche de son héros; et si jamais il a été possible de confondre le héros et l'auteur, et de rendre l'un solidaire des opinions de l'autre, à coup sûr ce n'était pas ici le cas. Child-Harold, ou lord Byron, que ce nom désigne toujours, est non-seulement un personnage très-distinct de M. de Lamartine, il en est encore en toute chose l'opposé le plus absolu. Irréligieux jusqu'au scepticisme, fanatique de révolutions, misanthrope jusqu'au mépris le moins déguisé pour l'espèce humaine, paradoxal jusqu'à l'absurde, Child-Harold est partout et toujours, dans ce cinquième chant, le contraste le plus prononcé avec les idées, les opinions, les affections, les sentiments de l'auteur français; et peut-être M. de Lamartine pourrait-il affirmer avec vérité qu'il n'y a pas dans tout ce poëme quatre vers qui soient pour lui l'expression d'un sentiment personnel. Le genre même de l'ouvrage peut rendre raison d'une pareille

dissemblance : ce cinquième chant est en effet une continuation de l'œuvre d'un autre poëte, œuvre où cet autre poëte célébrait son propre caractère et ses impressions les plus intimes, sorte de composition où l'auteur doit, plus que dans toute autre, se dépouiller de lui-même et se perdre dans sa fiction. Ajoutons que ce cinquième chant était même destiné à paraître sous le nom de lord Byron, et comme la traduction d'un fragment posthume de cet illustre écrivain.

« Mais depuis quand un auteur serait-il solidaire des paroles de son héros? Quand lord Byron faisait parler Manfred, le Corsaire, ou Lara; quand il mettait dans leur bouche les imprécations les plus affreuses contre l'homme, contre les institutions sociales, contre la Divinité; quand ils riaient de la vertu et divinisaient le crime, a-t-on jamais confondu la pensée du poëte et celle du brigand? et un tribunal anglais s'est-il avisé de venir demander compte à l'illustre barde des opinions du Corsaire ou des sentiments de Lara? Milton, le Dante, le Tasse, sont dans le même cas : toute fiction a été de tout temps permise aux poëtes, et aucun siècle, aucune nation, ne leur ont imputé à crime un langage conforme à leur fiction.

Pictoribus atque poetis
Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas.

« Mais si l'usage de tous les temps et le bon sens de tous les peuples ne suffisaient pas pour établir ici cette distinction entre le poëte et le héros, M. de Lamartine avait pris soin de l'établir d'avance dans la préface même de son ouvrage. « Il est inutile, dit-il, de faire remarquer que la plupart des morceaux « de ce dernier chant de *Child-Harold* se trouvent uniquement dans la bouche « du héros, que, d'après ses opinions connues, l'auteur français ne pouvait « faire parler contre la vraisemblance de son caractère. Satan, dans Milton, ne « parle point comme les anges. L'auteur et le héros ont deux langages très-« opposés, etc... » (*Préface de la première édition d'*Harold.)

« Ce serait en dire assez; mais on dira plus. Lors même que M. de Lamartine aurait écrit en son propre nom, et comme l'expression de ses propres impressions, ce qu'il n'a écrit que sous le nom d'Harold, lors même qu'il penserait de l'Italie et de ses peuples autant de mal que le supposent gratuitement ses adversaires, le fragment cité ne mériterait aucune des épithètes qu'on se plaît à lui donner. En effet, une chose qui, par sa nature, n'offense ni un individu, ni une nation, n'est point une injure; jamais une vague déclamation contre les vices d'un siècle ou d'un peuple n'a offensé réellement une nation ou une époque; et jamais ces déclamations, quelque violentes, quelque injustes qu'on les suppose, n'ont été sérieusement reprochées à leurs auteurs : l'opinion, juste en ce point, a senti que ce qui frappait dans le vague était innocent, par là même que cela ne nuisait à personne...

« Plaçons ici une observation plus personnelle. Si le chant de *Child-Harold* était le début d'un auteur complétement inconnu, si la vie et les ouvrages de M. de Lamartine étaient totalement ignorés, on comprendrait plus aisément peut-être l'erreur qui lui fait attribuer aujourd'hui les sentiments qu'il désavoue. Mais s'il perce dans tous ses écrits précédents un goût de prédilection pour une contrée de l'Europe, à coup sûr c'est pour l'Italie : dans vingt pas-

sages de ses ouvrages il témoigne pour elle le plus vif enthousiasme, il ne cesse d'y exalter cette terre du soleil, du génie et de la beauté :

> Voluptueux vallon, qu'habita tour à tour
> Tout ce qui fut grand dans le monde !
>
> (*Méditation XXIV.*)

d'en appeler à ses immortels souvenirs :

> Mais dans ton sein l'âme agrandie
> Croit sur leurs monuments respirer leur génie !
>
> (*Id.*)

de célébrer sa gloire et même ses ruines : voyez le morceau intitulé *Rome*, dédié à la duchesse de Devonshire. Si du poëte nous passons à l'homme, nous voyons que M. de Lamartine a passé en Italie, et par choix, les premières années de sa jeunesse ; qu'il y est revenu sans cesse à différentes époques, qu'il y revient encore aujourd'hui. Qu'on rabaisse son talent poétique tant qu'on voudra, il n'y attache pas lui-même plus de prix qu'il n'en mérite : mais si on veut bien lui accorder au moins le bon sens le plus vulgaire et le plus usuel, comment supposera-t-on que si la haine qu'on lui impute était dans son cœur, que s'il avait prétendu exhaler ses propres sentiments en écrivant les imprécations d'Harold, il eût au même moment demandé à être renvoyé dans ce pays qu'il abhorrait, et qu'enfin il fût venu se jeter seul au milieu des ennemis de tout genre que la manifestation de ses sentiments aurait dû lui faire? Qui ne sent l'absurdité d'une pareille supposition? et quel homme de bonne foi, en comparant les paroles du poëte et ses actions, en opposant tous les vers où il exprime sous son propre nom ses propres impressions à ceux où il exprime les sentiments présumés de son personnage, quel homme de bonne foi, disons-nous, pourra suspendre son jugement?

« Quelle que soit, au reste, la peine que puisse éprouver M. de Lamartine de voir ses intentions si amèrement inculpées, il doit peut-être de la reconnaissance aux auteurs des différents articles où on l'accuse, puisqu'ils le mettent dans la nécessité d'expliquer sa pensée méconnue, et de désavouer hautement les sentiments aussi absurdes qu'injurieux qu'on s'est plu à lui prêter. De ce qu'il y a quelques traits de vérité dans le fragment d'Harold, on veut conclure que ce ne sont point des sentiments feints, et qu'ils expriment la pensée de l'auteur plus que la passion du héros. Oui, sans doute, il y a quelques traits de vérité : et quel peuple n'a pas ses vices? quelle époque n'a pas ses misères? L'Italie seule voudrait-elle n'être peinte que des traits de l'adulation? Il y a quelques traits de vérité ; mais l'ensemble du tableau est faux, outré, comme tout tableau qui n'est vu que sous un seul jour, comme toute peinture où l'imagination n'emploie que les couleurs de la prévention et de la haine : oui, le tableau est faux pour M. de Lamartine. Dans sa fiction, son héros et lui partent de principes trop opposés pour se rencontrer jamais dans un jugement semblable.

« Mais peut-on admettre d'ailleurs que le poëte qui a pu faire les vers de *Child-Harold* soit en même temps assez absurde et assez aveugle à toute évidence pour ne pas rendre une éminente justice à ce que le monde entier reconnaît et admire? pour maudire une terre à laquelle la nature et le ciel ont

prodigué tous leurs dons, dont l'histoire est encore un des trophées du genre humain? pour dédaigner une langue qu'ont chantée le Dante, le Pétrarque et le Tasse; une terre où, dans les temps modernes, toute civilisation et toute littérature ont pris naissance, et ont produit la splendeur de Rome sous les Léon X, la culture et l'éclat de Florence sous les Médicis, la puissance merveilleuse de Venise, et les plus imposants chefs-d'œuvre que nos âges puissent opposer au siècle de Périclès? comprendre enfin dans une exécration universelle le climat, le génie, la langue, le caractère de dix nations des plus heureusement douées par le ciel, et chez lesquelles tant de grands écrivains, tant de nobles caractères semblent renouvelés de siècle en siècle pour protester contre la décadence même de cet empire du monde, qu'aucun peuple n'a pu conserver?

« Mais c'est assez. Quelle que soit l'estime que l'on porte à un homme ou à un peuple, le moment de le louer n'est pas celui où l'on est injustement accusé par lui : la justice même en pareil cas ressemblerait à de la crainte. Quoique M. de Lamartine rejette à bon droit ce rôle d'insulteur public qu'on a voulu lui faire jouer malgré lui, il ne veut pour personne, pas même pour une nation, s'abaisser au rôle de suppliant ou à celui d'adulateur : l'un lui messied autant que l'autre. Satisfait d'avoir répondu aux injustes inculpations qu'un de ses écrits a pu malheureusement autoriser jusqu'à ce qu'il se fût expliqué lui-même, il se taira maintenant. Les esprits impartiaux rendront justice aux sentiments de convenances personnelles et politiques qui lui imposent désormais le devoir de ne répondre aux fausses interprétations que par le silence, aux injures littéraires que par l'oubli, aux insultes personnelles que par la mesure et la fermeté que tout homme doit retrouver en soi, quand on en appelle de son talent à son caractère.

« Florence, le 12 janvier 1826. »

LE CHANT DU SACRE

NOTE PREMIÈRE.

La nuit couvre de Reims l'antique cathédrale.

Nous n'ajouterons point de nouvelles dissertations à tant d'autres sur les prétentions de l'église de Reims au droit exclusif de sacrer les successeurs de Clovis et de saint Louis. Nous nous bornerons à faire observer que cette métropole n'a pour elle qu'un long usage qui, toutes choses égales dans la balance des considérations, doit lui mériter la préférence, mais qui ne saurait, d'aucune manière, lier le monarque dans son choix.

« La faction des Guise, dit le président de Thou, avait proposé aux états de Blois de reconnaître en principe que nul ne pourrait être réputé roi légitime de France s'il n'avait été sacré à Reims; mais le conseil du roi, rejetant cette proposition insidieuse, décida qu'il serait injuste que l'héritier naturel et légitime de la couronne n'eût pas la liberté de se faire couronner où il jugerait à propos; et, parmi plusieurs exemples de rois qui n'avaient pas été sacrés à Reims, on cita celui de Louis le Gros, dont le sacre se fit à Orléans. »

On a plusieurs exemples de sacres qui ne se sont point accomplis à Reims, ceux de Pépin, Charlemagne, Carloman, Raoul, Louis IV, Robert (suivant quelques historiens), Louis VI, Charles VII (la première fois), et Henri IV; non compris les sacres appliqués à des titres autres que celui de roi de France.

NOTE DEUXIÈME.

L'ARCHEVÊQUE.

Où sont-ils, ces témoins des paroles des rois?
Où sont tes douze pairs?

LE ROI, *montrant les douze pairs.*
Pontife, tu les vois!

Froissart appelle les douze pairs *frères du royaume.* Les douze pairs étaient connus avant Louis VII; on lit dans le roman d'Alexandre:

Élisez douze pairs qui soyent compagnons,
Qui mènent vos batailles en grande dévotion.

D'autres romanciers du même temps, entre autres Gauthier d'Avignon, supposent que les douze pairs se trouvèrent à la bataille de Roncevaux. Louis le Jeune, dit du Tillet dans son Recueil des rois de France, créa les douze pairs pour le sacre et le couronnement de Philippe-Auguste, et pour juger avec le roi les grandes causes au parlement. Les premiers pairs royaux, érigés en tribunal national, concouraient à l'inauguration, non-seulement pour recevoir le serment du monarque et constater l'acte de prise de possession du trone, mais encore pour juger les oppositions qui auraient pu s'élever parmi les dissidents. On trouve des traces de ces fonctions primitives dans un ancien Formulaire, suivant lequel le roi, la veille de son sacre, se montrait au peuple accompagné des pairs, qui faisaient entendre ces paroles: « Vées-cy votre roi que nous, pairs de France, couronnons à roi et à souverain seigneur, et s'il y a âme qui le veuille contredire, *nous sommes ici pour en faire droit*, et sera au jour de demain consacré par la grâce du Saint-Esprit, se par vous n'est contredit. »

NOTE TROISIÈME.

Et le prêtre, élevant la couronne en ses mains,
Parle, au nom du seul maître, au maître des humains.

L'inauguration de Pépin, cette solennité qu'on s'est habitué à considérer comme le principe et le fondement du sacre, ne constitue qu'un contrat politique bénit par l'Église, suivant un usage dès lors établi dans l'Orient; et l'onction sainte un rite commun à tous les fidèles, dont les ministres de la

religion avaient fait une application plus particulière et plus solennelle à la cérémonie du couronnement, qui n'emportait aucune idée de servitude ou de dépendance temporelle envers l'Église, qui laissait agir dans toute sa plénitude, ou la force du droit de naissance, ou le vœu spontané de la nation.

Nous en trouvons une preuve dans le couronnement de Louis le Débonnaire, qui, sans la participation de l'Église et n'obéissant qu'à l'ordre absolu de Charlemagne, prit la couronne que son père avait fait placer sur l'autel, et se la mit lui-même sur la tête en présence des états. *Tum jussit pater ut, propriis manibus coronam quæ erat super altare, elevaret, et capiti suo imponeret* (Thegan, *Gestes de Louis le Débonnaire*); sur quoi Fauchet fait cette réflexion : « Est à noter, en cet acte solennel, que Charlemagne, déclarant son fils empereur, *n'attend point le consentement de personne là-dessus*, ni ne voulut qu'autre que son fils touchât à la couronne impériale pour la mettre sur son chef; chose qui semble n'avoir été faite par cet empereur sans mystère, et pour montrer qu'il ne tenait l'empire que de Dieu seul, etc. » Cela est juste quant à l'Église, et rien n'est plus propre à démontrer l'indépendance de l'empereur; mais l'observation n'est pas exacte à l'égard de l'affranchissement politique ou civil : car, quelques jours avant la cérémonie, Charlemagne assembla les grands du royaume, et leur demanda à tous, depuis le premier jusqu'au dernier, s'ils avaient pour agréable qu'il déclarât son fils empereur : *Interrogans omnes, a maximo usque ad minimum, si eis placuisset*, etc.

NOTE QUATRIÈME.

Si nous étions encore au siècle des miracles,
La colombe, planant sur les saints tabernacles,
T'apporterait du ciel le chrême de Clovis...

L'onction administrée à Clovis a-t-elle été une inauguration? Ce prince a-t-il été oint comme roi ou comme chrétien? Tout annonce que le sacre de Clovis, comme roi, est un fait supposé qui n'aurait d'autre fondement que le miracle de la sainte ampoule. Les auteurs des deux derniers siècles qui ont écrit notre histoire générale avec quelque discernement n'ont vu dans l'acte de la conversion de Clovis qu'une cérémonie sacramentelle qui fit d'un roi idolâtre un monarque chrétien. Grégoire de Tours, qui rapporte les circonstances caractéristiques de cette solennité royale, ne dit pas un mot d'où l'on puisse inférer qu'il y fut question de toute autre chose que du baptême et de la confirmation de Clovis. Voici son récit : « Saint Remi fait préparer un lavoir suivant le mode de l'immersion. Le baptistère est disposé et muni de baume [1] par son ordre.

1. L'usage du baume et de l'huile parfumée dans les cérémonies de la religion tire son principe de la plus haute antiquité.

La manière de le préparer a fourni le sujet d'un traité volumineux dont parlent le patriarche Gabriel et Abulbircat, cités par dom Chardon dans son *Histoire des Sacrements*. Outre l'huile et le suc de diverses fleurs, dit aussi dom Vert, *Cérém.*, t. I, les Grecs y font

L'église est tapissée de courtines blanches, c'est la couleur des catéchumènes et la décoration propre à la cérémonie du baptême. Nouveau Constantin, Clovis se présente au bain sacré pour y laver sa vieille lèpre et se purifier dans la source de vie. Là, confessant un Dieu en trois personnes, il est baptisé au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit; il reçoit enfin l'onction du chrême, et plus de trois mille Français participent aux mêmes sacrements dans la même cérémonie. »

Les traditions reçues veulent que la sainte ampoule ait été envoyée ou même apportée par le Saint-Esprit sous la forme d'une colombe; et néanmoins elle est annoncée pour la première fois dans le Formulaire de Louis le Jeune comme un présent de la Divinité transmis par un ange. L'apparition de l'ange est attestée par Godefroy de Viterbe et Guillaume le Breton. On la retrouve encore dans la Chronique de Morigny, et dans une épitaphe de Clovis que l'on conserva longtemps à Sainte-Geneviève de Paris comme un monument de la plus haute antiquité : mais la descente de la colombe est plus conforme au rituel du sacre et à l'opinion dominante, qui paraît se fonder sur les leçons d'Aymoin et d'Antonin, d'après le texte d'Hincmar.

Nous remarquerons que le grand sceau, le plus ancien de l'abbaye de Saint-Remi, portait pour effigie une colombe tenant en son bec une ampoule, ce qui prouverait que la version suivie dans le rituel est d'accord avec les premières traditions.

Mais comment se fait-il que la tradition la plus ancienne de ce prodige ne se concilie point avec le plus ancien des règlements qui l'ont consacré? Pourquoi le sceau de Saint-Remi nous indique-t-il une colombe, et le Formulaire de Louis VII un ange? D'où vient cette différence essentielle entre les témoignages du même temps, qui ont dû dériver d'une même source? Cette contradiction dans les écrivains qui ont parlé de la sainte ampoule plusieurs siècles après son apparition ne serait pas moins inexplicable que le silence absolu des contemporains.

Le mode d'existence physique de ce chrême ne répondrait pas d'ailleurs à l'idée qu'on s'est formée de sa nature et de son origine. Le baume de la sainte ampoule avait tout le caractère d'un corps terrestre; il a subi le sort des choses humaines; il a éprouvé les altérations du temps et tous les accidents communs aux substances terrestres analogues : car il a changé de nature, s'il est d'origine divine; ou il n'a rien de divin, s'il a conservé sa première essence, puisqu'elle est d'une nature corruptible.

Le peuple, toujours porté à grossir le merveilleux et à se faire une idée exagérée des choses secrètes, croyait que la sainte ampoule n'éprouvait aucune diminution.

C'est un préjugé dont quelques historiens n'ont pas su se défendre[1], mais qui est connu et avoué depuis longtemps par les dépositaires mêmes de la

entrer la cannelle, l'ambre, le girofle, l'aloès, la muscade, le spinanardi, la rose rouge d'Irak, et beaucoup d'autres drogues qui ne sont pas spécifiées. Le même auteur ajoute que l'Eucologe des Grecs indique jusqu'à quarante espèces d'aromates et de parfums dont les évêques de cette communion font la base du saint chrême. L'Église latine n'emploie plus que du baume pur. Il n'y a que les missionnaires des pays où l'on ne peut se procurer cet aromate, à qui les canons permettent d'y substituer d'autres parfums.

1. Notamment Froissart, qui dit, en parlant du sacre de Charles VI, que la sainte ampoule n'éprouvait aucune diminution.

relique[1]. La liqueur de Saint-Remi n'avait pas conservé son ancienne fluidité : elle était, en grande partie, desséchée ou fortement congelée, d'un rouge obscur, presque entièrement opaque, et réduite à la moitié de la capacité de la fiole, qui était de la grosseur d'une figue verte. Voici la description qu'en donne Marlot dans le *Théâtre d'honneur*, p. 267 : « Il semble que cette fiole soit de verre ou de cristal, laquelle, pour être remplie d'une liqueur tannée, est peu transparente à la vue; sa grosseur est comme une figue d'une moyenne grandeur : elle a le col blanchâtre pour ce qu'il est vide; son bouchon est d'un taffetas rouge, et, si vous y appliquiez l'odorat, elle sent tout à fait le baume le plus exquis... La liqueur qu'elle contient n'est pas entièrement liquide, mais un peu desséchée, semblable à du baume congelé. Il y a bien diminution d'un tiers, et non plus.

« Largeur de l'ampoule, un pouce sept lignes.

« Largeur du col, sept lignes et demie.

« Largeur du fond, un pouce une ligne.

« Longueur de la colombe, hormis la tête, deux pouces huit lignes.

« Elle est posée sur un cadre d'argent doré, à l'exception de la plaque où elle est assise, qui est d'or semé de pierreries.

« Longueur du cadre, trois pouces dix lignes et demie.

» Largeur du cadre, trois pouces.

« Longueur de l'aiguille d'or avec quoi on prend l'onction, deux pouces onze lignes.

« Le cadre est sur une assiette d'argent doré, semé de pierreries, dont la bordure est d'or, où est attachée une chaîne d'argent que l'abbé met à son cou lorsqu'on la porte en la grande église pour le sacre... »

La profanation de la sainte ampoule, brisée par des mains impies, n'en fut pas moins un véritable scandale aux yeux des gens de bien. La sainteté du dépôt, le souvenir de sa destination, l'espèce de culte que lui vouèrent une longue suite de rois, cette auréole divine dont la ceignit la pieuse croyance de nos pères, tous ces antiques et religieux prestiges qui la rattachaient à la consécration du premier roi chrétien, n'ont pu la soustraire aux fureurs révolutionnaires. Un peu plus tard, peut-être, ils l'auraient protégée contre les atteintes de l'incrédulité, en faveur du nouveau pouvoir, et la France monarchique y aurait encore et longtemps respecté l'objet de la vénération de ses princes.

Il paraît que la sainte ampoule a échappé en partie à une destruction qu'on croyait entièrement consommée. Une lettre écrite par un fonctionnaire de Reims à M. Leber l'informe de cette particularité. On pourra lire cette lettre curieuse à la page 348 de son livre, savant et curieux à la fois. La note ci-après nous a été donnée en communication, et elle est étrangère à l'ouvrage déjà cité.

1. *Elle décroît à mesure qu'on en prend*, telles sont les propres paroles de Marlot, docteur en théologie et grand prieur de Saint-Nicaise de Reims.

NOTE COMMUNIQUÉE.

« Le 25 janvier 1819, quinze témoins ont comparu devant M. de Chevrières, procureur du roi honoraire de Reims. M. Seraine, qui était curé de Saint-Remi de Reims, en 1793, déclara ce qui suit : « Le 17 octobre 1795, M. Hou-« relle, alors officier municipal et premier marguillier de la paroisse de Saint-« Remi, vint chez moi, et me notifia, de la part du représentant du peuple « Ruhl, l'ordre de remettre le reliquaire contenant la sainte ampoule, pour « être brisé. Nous résolûmes, M. Hourelle et moi, ne pouvant mieux faire, « d'extraire de la sainte ampoule la plus grande partie du baume qu'elle « contenait. Nous nous rendîmes à l'église de Saint-Remi ; je tirai le reli-« quaire du tombeau du saint, et le transportai à la sacristie, où je l'ouvris à « l'aide d'une petite pince de fer. Je trouvai placée dans le ventre d'une « colombe d'or et d'argent doré, revêtue d'émail blanc, ayant le bec et les « pattes rouges, les ailes déployées, une petite fiole de verre de couleur rou-« geâtre d'environ un pouce et demi de hauteur, bouchée avec un morceau de « damas cramoisi ; j'examinai cette fiole attentivement au jour, et j'aperçus « grand nombre de coups d'aiguille aux parois du vase ; alors je pris dans une « bourse de velours cramoisi, parsemée de fleurs de lis d'or, l'aiguille qui « servait, lors du sacre de nos rois, à extraire les parcelles du baume dessé-« ché et attaché au verre ; j'en détachai la plus grande partie possible, dont « je pris la plus forte, et je remis la plus faible à M. Hourelle. »

Suivent les détails des moyens employés par MM. Seraine et Hourelle pour la conservation de leur dépot ; et ce témoignage a été confirmé par les déclarations qu'ont faites les autres témoins. Ces parcelles conservées ont été remises entre les mains de M. de Coucy, dernier archevêque de Reims, qui les a réunies dans un nouveau reliquaire qui a été placé dans le tombeau de saint Remi.

Ces détails, qui ont été publiés, paraissent ne devoir laisser aucun doute sur leur authenticité et sur la vérité des faits qu'ils contiennent.

NOTE CINQUIÈME.

Sois sacré ! tu deviens, par ce royal mystère,
Le maître de la terre,
Le serviteur de Dieu.

A partir de la fin du quatorzième siècle, le sacre a constamment passé pour une cérémonie sinon indifférente, du moins indépendante de l'exercice de tous droits et de toutes prérogatives ultramontaines ou sociales. L'héritier du trône, saisi du titre de roi dès le ventre de sa mère, a toujours été réputé roi par la seule force et dans toute la plénitude de son droit héréditaire, sans que le défaut ou l'accomplissement de l'onction pût ni le fortifier, ni l'affaiblir, ni

rien changer à l'effet de la puissance royale, avant comme après la solennité. Mais on a continué d'y respecter ce caractère auguste qu'y imprime la religion. Nous n'avons pas d'exemple qu'un roi de France ait dédaigné ou négligé de se conformer à cet antique usage, lors même qu'il a cessé d'être un sujet d'obligation politique, jusqu'au successeur de l'infortuné Louis XVI, qui était hors d'état de se faire sacrer. Il n'est pas un de nos princes qui ne se soit fait un pieux devoir d'appeler la bénédiction du ciel sur les prémices de son règne, et de courber publiquement son front aux pieds du souverain maître des empires et des rois. Jean Rely, dans un de ses discours aux états de Tours, en 1483, exprime ainsi son opinion au sujet du sacre : « La vertu de l'onction sacrée et des bénédictions sacerdotales et pontificales qui se font en la sainte église au couronnement des rois, quand ils sont dignement venus de lui, les fait régner en paix, en joie et en prospérité, avoir longue vie, grande gloire et invincible sûreté, protection et garde de Dieu, le créateur, et des benoits anges, de laquelle le roi est environné, défendu et gardé, etc... »

FIN DES NOTES ET DU TOME PREMIER.

TABLE

DU TOME PREMIER

PREMIÈRES MÉDITATIONS POÉTIQUES.

Pages.

PRÉFACE 1

I. L'Isolement. 19

II. L'Homme. 23

III. A Elvire. 34

IV. Le Soir. 36

V. L'Immortalité. 39

VI. Le Vallon. 44

VII. Le Désespoir. 47

VIII. La Providence à l'homme 52

IX. Souvenir. 56

X. Ode. 59

XI. Le Lis du golfe de Santa Restituta, dans l'île d'Ischia. 64

XII. L'Enthousiasme. 65

XIII. La Retraite. 69

XIV. Le Lac. 72

XV. La Gloire. 75

XVI. La Charité 78

XVII. La Naissance du duc de Bordeaux. 80

XVIII. Ressouvenir du lac Léman. 85

XIX. La Prière. 93

XX. Invocation. 97

Pages.
XXI. La Foi. 98
XXII. Le Génie.. 104
XXIII. Philosophie. 109
XXIV. Le Golfe de Baïa. 114
XXV. Le Temple. 117
XXVI. Le Pasteur et le Pêcheur 119
XXVII. Chants lyriques de Saül. 122
XXVIII. A une fleur séchée dans un album. 127
XXIX. Hymne au Soleil 129
XXX. Ferrare 131
XXXI. Adieu.. 132
XXXII. La Semaine sainte à La Roche-Guyon. 135
XXXIII. Le Chrétien mourant. 139
XXXIV. Dieu. 141
XXXV. L'Automne. 147
XXXVI. A une Enfant, fille du poëte 149
XXXVII. La Poésie sacrée. 151
XXXVIII. Les Fleurs 161
XXXIX. Les Oiseaux 163
XL. Les Pavots 165
XLI. Le Coquillage au bord de la mer. 166

SECONDES MÉDITATIONS POÉTIQUES.

PRÉFACE. — A un ami : M. Dargaud.. 171
I. Le passé. A. M. A. de V***. 177
II. Ischia. 187
III. Sapho, élégie antique. 191
IV. La Sagesse 198
V. Le Poëte mourant. 201
VI. L'Esprit de Dieu. A L. de V. 207
VII. Bonaparte. 211
VIII. Les Étoiles. A Mme de P. 219
IX. Le Papillon. 224
X. A El***.. 225
XI. Élégie. 227
XII. Tristesse. 229
XIII. La Solitude. 231
XIV. Consolation. 235
XV. Les Préludes. A M. Victor Hugo. 238
XVI. La Branche d'amandier. 250
XVII. L'Ange. Fragment épique. 252
XVIII. L'apparition de l'ombre de Samuel à Saül. Fragment dramatique. 258
XIX. Stances. 264

Pages.
XX. La Liberté, ou Une nuit à Rome. A Éli., duch. de Dev. 267
XXI. Adieux à la mer. 272
XXII. Le Crucifix. 276
XXIII. Apparition. 280
XXIV. Chant d'amour. 282
XXV. Improvisée à la Grande-Chartreuse. 290
XXVI. Adieux à la Poésie. 293
XXVII. A un Curé de village 297
XXVIII. A Alix de V..., jeune fille qui avait perdu sa mère. 300

TROISIÈMES MÉDITATIONS POÉTIQUES.

I. La Pervenche. 303
II. Sultan, le cheval arabe. A M. de Champeaux. 304
III. La Fenêtre de la maison paternelle. 306
IV. A Laurence. 307
V. A M. de Musset, en réponse à ses vers. Fragment de méditation. 310
VI. Sur un don de la duchesse d'Angoulême aux indigents de Paris, en 1841. 315
VII. L'Idéal. Sur une page représentant des Génies enfants. 316
VIII. Adieu à Graziella. 317
IX. A une jeune fille qui avait raconté un rêve. 318
X. Prière de l'Indigent. 320
XI. Les Esprits des fleurs. 321
XII. Les Fleurs sur l'autel. 323
XIII. Le Lézard. Sur les ruines de Rome. 324
XIV. Sur une page peinte d'insectes et de plantes. 326
XV. Sur l'ingratitude des peuples. Ode. 327
XVI. Salut à l'Ile d'Ischia. 332

ÉPITRES.

A M. Victor Hugo. 337
A M. Amédée de Parseval. 344
A M. Casimir Delavigne. 346
A M. de Lamartine, par M. Casimir Delavigne. Sur la liberté. 350
A M. Léon Bruys d'Ouilly. 356
A M. A. de Lamartine, par M. L. Bruys d'Ouilly. 359

SUITE DES ŒUVRES DE M. DE LAMARTINE

HISTOIRE DES CONSTITUANTS

4 volumes in-8°, grand cavalier vélin. — Prix..... 5 fr. le volume.

HISTOIRE DE LA TURQUIE

8 volumes in-8°, grand cavalier vélin. — Prix..... 5 fr. le volume.

LE TAILLEUR DE PIERRES DE SAINT-POINT

RÉCIT VILLAGEOIS

1 volume in-8°, cavalier vélin. — Prix..... 4 fr.

JOCELYN

Édition keepsake, grand in-8° jésus, illustrée d'un grand nombre de vignettes sur bois et de vignettes hors texte. — Prix..... 15 fr.

Édition publiée dans le format elzevirien. 1 joli volume in-16 jésus. — Prix..... 3 fr. 50

Exempl. d'amateurs tirés sur pap. de Chine.

Anciennes éditions :

RECUEILLEMENTS POÉTIQUES..... In-8° : 3 fr. 50 — In-18 : 1 fr. 75
LA CHUTE D'UN ANGE. 2 vol. in-18..... 3 fr. 50

Édition in-18, format anglais.

Chaque volume se vend séparément.

MÉDITATIONS POÉTIQUES. 1 vol. 3 fr. 50
NOUVELLES MÉDITATIONS. 1 vol. 3 fr. 50
HARMONIES POÉTIQUES. 1 vol.. 3 fr. 50
RECUEILLEMENTS POÉTIQUES. 1 v. 3 fr. 50
JOCELYN. 1 vol..... .... 3 fr. 50
CHUTE D'UN ANGE. 1 vol. ... 3 fr. 50
VOYAGE EN ORIENT. 2 vol..... 7 fr. »
HISTOIRE DES GIRONDINS. 6 vol. 21 fr. »
HISTOIRE DE LA RESTAURATION. 8 vol..... 28 fr.
LES CONFIDENCES. 1 vol..... 2 fr.
LE TAILLEUR DE PIERRES DE SAINT-POINT. 1 vol..... 2 fr.
RAPHAEL. Pages de la 20e année. 1 vol..... .... 1 fr.
GRAZIELLA. 1 vol..... 1 fr.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7

DEC 1? 1?7?